RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Professeur en Chirurgie Françoise, & Censeur Royal.

. . . . . Artem experientia fecit;
Exemplo monstrante viam. . . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

JUILLET 1757.

TOME VII.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LIVRES NOUVEAUX.

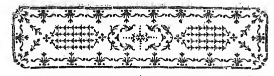
HISTOIRE naturelle des animaux, par MM. Arnault de Nobleville & Salerne, Médecins à Orleans, pour servir de suite à la matiere Médicale de M. Geoffroi. A Paris, chez Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais, & chez Cavelier, Leprieur, rue S. Jacques, Tom. IV, V, VI. Le prix du volume relié, 3 liv. 10 f.

Traité des écrouelles, par M. Charmeton, Chirurgien gradué & Démonstrateur d'Anatomie à Lyon, &c. Nouvelle édition. A Lyon, chez Geofroi Regnault, Libraire, rue Merciere. Prix relié, 2 liv.

Mémoire sur la cause des mouvemens du cerveau, qui paroissent dans l'homme & dans les animaux trépanés, par M. de la Mure, Professeur-Royal en Médecine de Montpellier. A Lyon, chez le même Libraire.

On trouve chez Vincent, rue S. Severin, à Paris, & chez tous les Libraires qui débitent ce Journal :

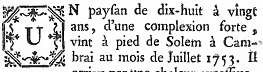
L'*Abbrégé Chronologique de l'Histoire universelle, depuis les premiers Empires du monde, jusqu'à l'année 1725 de l'Ere Chrétienne.* Un volume petit in-8°. Prix relié 4 liv.



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

OBSERVATION

Sur un payſan devenu tout-à-coup hydrophobe, après avoir éprouvé une chaleur exceſſive, & ſans avoir été mordu par aucun animal enragé; Par M. LAURENS, *Docteur en Médecine des Facultés de Montpellier & de Douai.*



N payſan de dix-huit à vingt ans, d'une complexion forte, vint à pied de Solem à Cambrai au mois de Juillet 1753. Il arriva par une chaleur exceſſive, à une heure après midi, & ſi fatigué, qu'il tomba ſans connoiſſance à la porte de la Ville. Il n'avoit cependant fait que ſix lieues.

On vint me chercher. J'examinai le malade. Il n'avoit ni ſentiment ni connoiſſance. Son viſage étoit un peu rouge ; ſa bouche convulſive ne laiſſoit paſſer que très-peu de ſalive écumeuſe ; le pouls étoit intermittent, dur & petit ; la chaleur n'étoit pas conſidérable, mais la peau étoit ſeche & la reſpiration gênée.

Je tentai en vain, pour le ranimer, tous les remedes uſités en pareils cas. L'eau de Luce ſeule parut produire quelques effets légérement ſenſibles. Je m'informai à ſa ſœur & à trois autres perſonnes qui étoient ſes voiſines, & qui l'avoient accompagné dans ſon voyage, ſi cet homme n'étoit pas ſujet à quelque maladie, & s'il n'avoit fait aucun excès qui pût cauſer cet accident précipité & funeſte. On m'aſſura que le malade avoit toujours été très-ſain & fort ſobre, qu'il étoit parti le matin à jeun, qu'il avoit bu un peu d'eau de vie en route, qu'il avoit fait une partie de ſon chemin en ſautant, & qu'il s'étoit trouvé dans des ſueurs conſidérables. Ce ne fut qu'à deux lieues de Cambrai qu'il commença à ſe plaindre d'un très-grand mal de tête & de fatigue ; pour lors il s'aſſit pour prendre du repos ; à ſon réveil il continua ſon chemin ſans faire aucune plainte ; mais il marcha comme rêveur & aſſoupi, & à demi yvre. Il fut même obligé de ſe repoſer pluſieurs fois, tant il étoit accablé.

Je fis conduire ce malade à la plus prochaine hôtellerie, où je lui présentai une seconde fois mon flacon d'eau de Luce qui, sans lui rendre la connoissance, le tiroit cependant de son assoupissement; mais il entroit bientôt après dans des mouvemens convulsifs.

Le pouls s'étant élevé, ce que j'attribuois aux mouvemens que j'avois excités, je résolus de tenter la saignée au pied; à peine eut-on porté le pied à la cuvette, qué le malade entra en fureur: le Chirurgien l'y plongea cependant; ce qui fut suivi de hurlemens horribles, d'un tremblement général, & de mouvemens convulsifs; c'est alors seulement que je reconnus l'hydrophobie.

Afin de m'en assurer sans épouvanter tout le monde, qui ne regardoit encore ce malade, quoiqu'avec crainte, que comme un possédé, je fis tenir le malade par quatre personnes fortes, sous le prétexte de lui faire avaler de la boisson: j'avertis pourtant le Garçon Chirurgien de prendre des précautions en la donnant. Mon seul dessein étoit de me confirmer sur l'hydrophobie, sans alarmer les assistans, qui m'auroient laissé seul s'ils avoient soupçonné que ce fût la rage.

A peine le Garçon Chirurgien eut-il porté la tasse à la bouche du malade, qu'il la rompit avec les dents, mordit le Chirurgien aux trois doigts de la main droite & un des

aſſiſtans au bras. Je prévins les ſuites de cette fureur en le faiſant attacher.

Sûr de la rage, je m'informai en particulier des perſonnes avec leſquelles cet homme étoit venu, & ſur-tout de ſa ſœur, s'il y avoit quelque raiſon de croire que la rage lui eût été communiquée ; on m'aſſura que non, qu'on en auroit eu connoiſſance ; que ſi ce malheur étoit arrivé, on n'auroit pas manqué de l'envoyer d'abord à S. Hubert, qui eſt le ſeul & immanquable remede (*a*).

Je viſitai le corps du malade, je ne trouvai aucune cicatrice ni apparence de plaie ; ce qui me confirma dans l'idée que cette rage étoit ſpontanée ; qu'elle étoit un ſymptome de la maladie & l'effet de la grande chaleur. Je

(*a*) Il y a dans la forêt des Ardennes une Abbaye qui eſt ſous l'invocation de S. Hubert. Elle eſt très-célebre par les cures que le peuple croit qu'on y fait de ceux qui ſont attaqués de la rage. Il paroît qu'en Flandres & en Lorraine on eſt fort crédule ſur cet article. Les Religieux ne cherchent pas à déſabuſer ceux qui le croyent. Ils rendent au contraire ce pélerinage plus myſtérieux, en exigeant de ceux qui le font, qu'ils obſervent quelques exercices de piété & pluſieurs régles ſur la diette. Au reſte on y ſoumet les patiens à une épreuve aſſez cruelle. On leur cautériſe le front avec un fer rouge en forme de clef, & on inſere dans la plaie une petite parcelle de l'étole de S. Hubert, qui toujours coupée ne diminue jamais. Quelques jours après un Prêtre ôte de la plaie ce morceau de linge qu'on y avoit introduit ; & pour lors on aſſure qu'on eſt guéri, & même préſervé pour toujours de ce mal redoutable. Il eſt bon d'obſerver que ces cérémonies ſe payent, ainſi que les autres exercices de piété, qui ſont extrêmement multipliés ; il n'eſt pas étonnant par conſéquent que cette erreur ſe perpétue, puiſque les Religieux ont intérêt à l'accréditer.

regardai l'état de ce malade comme composé de l'état inflammatoire putride & spasmodique, & trop avancé pour être susceptible de guérison.

Les secours que je pouvois lui donner auroient mieux convenu dans le tems qu'il se trouva fatigué & assoupi; il étoit d'ailleurs impossible de lui rien faire prendre. Cependant pour contenter les assistans, qui me prioient de donner des remedes, la limonade & toute autre boisson ne pouvant avoir lieu, je fis exécuter la saignée au pied, & ordonnai d'arroser souvent le malade avec un mêlange d'eau & de vinaigre, je prescrivis un lavement émollient & un bol de thériaque camphrée avec le mercure doux en cas de vers, avertissant que si la chaleur & la tension avec la force du pouls augmentoient beaucoup, on réitéreroit la saignée une heure après.

Je revins sur les six heures du soir; le malade avoit été saigné deux fois, il n'avoit pas été possible d'exécuter les autres remedes; je le trouvai en fort mauvais état, le pouls étoit redevenu intermittent, il n'avoit vraisemblablement cessé de l'être qu'à cause de l'agitation. Je fis appliquer un vésicatoire aux jambes; je déclarai la mort très-prochaine; il mourut vers les huit heures. La pourriture se manifesta bientôt au dehors; le cadavre fut d'abord couvert de taches livides, vio-

lettes & noires ; il causa une si grande infection, qu'on fut obligé de l'enterrer dès le lendemain matin. L'ouverture du cadavre n'est pas aisée à obtenir dans ce pays, où on se fait un scrupule de troubler le repos des morts ; d'ailleurs elle auroit peut-être montré quelques derniers effets de cette cruelle maladie, sans en indiquer la cause.

Je ne dois pas obmettre de parler du Chirurgien mordu, fondé sur quelques faits qui prouvent que la rage communiquée par la morsure des hommes, est plus facile à guérir que celle des animaux (*a*) : réfléchissant de plus que cette rage étant seulement symptomatique, pouvoit avoir moins d'activité, je ne m'alarmai guéres sur le sort de ce Chirurgien ; car pour les autres sur qui le malade avoit pu cracher, ils n'ont fait que s'essuyer & il ne leur est rien survenu. Quant à celui-ci je le tranquillisai sur son état, & lui conseillai simplement d'appliquer un vésicatoire sur les morsures, de les faire suppurer & laver avec l'urine : un plus grand appareil de remedes me parut inutile. Il n'a jamais ressenti le moindre accident, & il se porte encore si bien, qu'il est allé en Russie en qualité d'Aide Chirurgien, dans l'ambassade de M. le Marquis de l'Hospital dont j'avois l'honneur d'être le Médecin, & au service de qui je l'ai laissé, après que le dérangement consi-

(*a*) Histoire de l'Académie 1699.

dérable de ma ſanté m'eut obligé de demander ma retraite.

Quoique cette obſervation ne ſoit pas nouvelle, je crois cependant qu'elle doit être très-utile, puiſqu'elle ſert à prouver que la rage eſt une maladie qui ſe peut former ſans avoir été communiquée. On lit pluſieurs exemples de rages ſurvenues dans des fievres malignes, ou dans des accès de colere; mais il en eſt très-peu où l'hydrophobie bien caractériſée ſe trouve réunie avec l'envie de mordre. Il y a dans les Curieux de la nature une obſervation d'un jeune homme qui, s'étant mordu dans un tranſport de colere, eut le lendemain tous les ſymptomes de la rage. L'hiſtoire rapportée par M. Trecourt Chirurgien, dans le Journal de Médecine Tom. VI. pag. 139, d'un homme qui, après une chûte avec commotion à la tête, devint hydrophobe; celle d'un voyageur qui alloit de Harlem à Leyde par un tems très-chaud, & qui fut attaqué d'une ſueur violente & d'un accès d'hydrophobie, ſont des exemples qui conſtatent la vérité de ce que j'avance.

En réfléchiſſant ſur l'hiſtoire de cette maladie, il y a tout lieu de ſoupçonner qu'elle eſt véritablement ſpontanée; elle eſt de la même eſpece, mais pouſſée à un plus haut dégré, que celle du voyageur d'Harlem. La grande chaleur, la fatigue, le verre d'eau de vie, les ſauts ont excité une ſueur exceſſive:

de-là le défaut de sérosité, la tension des solides, leur rigidité, l'acrimonie & la putréfaction subite, effet d'une inflammation portée à un haut dégré.

Je laisse aux Sçavans le soin de rendre raison de tous ces phénomenes; cette matiere est encore trop obscure pour que j'ose hazarder mes conjectures.

OBSERVATION

Sur un effet singulier de la dissolution du sang dans une jeune fille de seize ans, par M. MAHON, Docteur en Médecine à Chartres.

Au commencement du mois d'Octobre dernier, je fus appellé vers les huit heures du soir pour voir une jeune fille d'environ seize ans. Je la trouvai dans son lit avec un visage extrêmement pâle, de la chaleur à la peau, un pouls très-fréquent & assez élevé, & dans une oppression considérable. Elle crachoit à chaque instant, mais sans toux & sans aucun mouvement d'expectoration, une matiere mousseuse très-légere qui teignoit le linge d'un rouge très-pâle. On me dit qu'il y avoit environ deux heures qu'elle étoit revenue d'un endroit éloigné de cette Ville d'une demi-lieue, où elle avoit travaillé en

qualité de vendangeuſe juſqu'à trois ou quatre heures ſans éprouver aucun mal ; qu'elle avoit mangé de très-bon appétit, & qu'elle avoit été fort gaie. L'oppreſſion l'avoit priſe en revenant à moitié chemin ; & quoiqu'aidée par deux perſonnes, elle avoit été plus de deux heures à gagner ſa maiſon.

Je la fis ſaigner deux fois en une heure ; les ſaignées ne produiſirent aucun ſoulagement, & le pouls devint ſi foible après la ſeconde, que je ne jugeai pas convenable de paſſer à une troiſieme. Je crus même devoir ſoutenir les forces de la malade par une potion convenable. Je la quittai à onze heures ſans eſpérance. Elle continua à cracher la même matiere juſques vers les trois heures du matin qu'elle mourut tranquillement, ayant conſervé ſa connoiſſance juſqu'au dernier moment, & n'ayant ſenti d'autre mal que celui de l'oppreſſion.

Lorſqu'elle fut morte les perſonnes qui étoient auprès d'elle furent occupées pendant deux ou trois heures à eſſuyer cette même matiere qui ſortoit abondamment de ſa bouche, & s'amaſſoit autour de ſes levres en forme d'écume toujours d'un rouge très-léger.

La mere de cette fille ayant conſenti qu'elle fût ouverte, je me rendis chez elle ſur les cinq heures du ſoir avec MM. Vallet & Fougeres, Chirurgiens de cette Ville, qui l'avoient vue avant ſa mort. Quand on la tranſ-

porta du lit où elle étoit ſur une table, il ſortit encore de ſa bouche de l'écume rougeâtre, & je remarquai que l'endroit où ſa tête étoit appuyée en étoit fort taché.

Comme la poitrine avoit paru le ſeul ſiége du mal, je n'examinai que cette partie. Après que le ſternum eut été enlevé avec précaution, une portion aſſez longue de la trachée artere ayant été ouverte, nous la trouvames remplie de la même matiere mouſſeuſe, ainſi que les deux troncs des bronches, dans chacun deſquels on fit une inciſion. Après avoir rompu les côtes, nous examinames avec ſoin la capacité de la poitrine; nous n'y trouvames aucun épanchement: nous remarquames ſeulement que le lobe droit étoit adhérent à la plévre. En ayant tiré le poumon, il nous parut engorgé & d'un rouge très-foncé à l'extérieur. J'y fis moi-même un grand nombre d'inciſions en différens endroits avec le biſtouri, & partout j'en vis ſortir la même mouſſe légere d'un rouge foible. Elle ſortoit en plus grande quantité quand on comprimoit les bords de l'endroit ouvert. Au reſte nous n'apperçumes ni tubercules, ni obſtruction, ni ſuppuration.

Il y a environ dix ans que le pere de cette jeune fille mourut de phtiſie âgé de ſoixante ans, après avoir paſſé les huit ou dix dernieres années de ſa vie dans toutes les alternatives d'une phtiſie tuberculeuſe. Pendant

environ deux ans, vers le tems où ses régles s'établirent, elle avoit été sujette à une toux fréquente accompagnée de crachats épais, mais sans aucun mêlange de sang. Depuis ce tems elle s'étoit mieux portée, & elle a toujours été fort bien réglée & même abondamment. Depuis environ un mois avant cet accident, elle se plaignoit d'oppression quand elle faisoit un peu d'exercice, mais depuis six elle avoit un appétit vorace. Sa mere m'a dit qu'elle auroit mangé un pain de neuf livres par jour, si on l'eût laissé faire (peut-être y a-t-il un peu d'exagération.) Elle avoit été réglée abondamment quinze jours avant sa maladie, & même plusieurs jours avant le tems où elle devoit l'être.

Il n'est peut-être pas aussi facile de donner une explication satisfaisante de cette maladie, que d'en faire l'histoire avec exactitude. J'y vois bien une diapédese de tous les petits vaisseaux sanguins artériels, qui rampent sur les vésicules ou cellules bronchiques; puisque ces vésicules étoient remplies d'une rosée extrêmement fine d'un sang très-fluide, fortement fouetté & intimement mêlé avec l'air de la respiration. Il y avoit de plus dans le tissu des vaisseaux capillaires du poumon de cette fille, née d'un pere pulmonique & dans le tems où sa maladie étoit peut-être déja confirmée, une très-grande délicatesse, & des fibres lâches & foibles très-

difpofées à donner paffage à un fang trop fluide. J'ajoute à cela que cette fille avoit un fang âcre & trop tenu, propre à s'échapper par les moindres ouvertures; qu'elle étoit dans la pléthore, effet de cet appétit vorace qui l'a tourmentée pendant fix mois, & qui n'a été que foiblement diminuée par les régles qui ont paru quinze jours avant la maladie, puifqu'elles n'ont point remédié à l'oppreffion qu'elle a éprouvée un mois avant fa mort. L'exercice trop violent pour fon état, qu'elle a fait, foit en marchant, foit en travaillant, le jour qu'elle eft tombée malade, peut être auffi une caufe qui a dû augmenter le mouvement du fang, le raréfier, en furcharger les vaiffeaux du poumon, de maniere à écarter leurs mailles & à le forcer de s'infinuer comme une rofée fine à travers ces légeres ouvertures. Enfin je crois qu'il y a dans les mouvemens de la refpiration, dans les dilatations & contractions alternatives des véficules bronchiques une caufe propre à fouetter ce fang, à le mêler intimement avec l'air qu'elles reçoivent à chaque inftant, ou du moins avec une partie de cet air; je penfe même que la chaleur extraordinaire de ces parties furchargées de fang, en raréfiant cet air de plus en plus, a dû contribuer beaucoup à la formation de cette mouffe; mais je ne vois point dans tout cela ce qui a pu imprimer à cette mouffe de fang un mouve-

ment assez considérable pour remonter jusqu'à la bouche pendant plus de douze heures sans aucune toux, sans aucun mouvement d'expectoration, & pour continuer de s'évacuer pendant plus de trois heures après la mort. Je sçai bien que la chaleur n'a pas tout d'un coup cessé avec la vie, & qu'elle a dû continuer d'opérer tant qu'elle a eu un certain dégré de force, & que le sang même a pu continuer de suinter quelque tems après la mort ; mais quoique tout cela puisse servir à la solution du problême, j'ai peine à croire qu'on le trouve suffisamment résolu ; je serois porté à supposer une disposition particuliere dans le sang de cette jeune fille. Quelle est-elle ? Je l'ignore.

OBSERVATIONS

Sur les effets funestes des noyaux de prunes & de merises avallés par imprudence ; par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, Médecin de la Ville & de l'Hôpital d'Aumale.

Louis Legendre, d'Aumale, âgé d'environ trente-six ans, se plaignoit depuis cinq ans de coliques, dont le siége étoit à la partie supérieure de la région iliaque droite. Ces douleurs laissoient des intervalles de cinq à

ſix mois & plus. La durée des accès n'étoit que de quelques jours : des lavemens ſuffiſoient pour les diſſiper. Vers le 15 d'Août ces coliques ſe renouvellerent & devinrent continuelles. Le malade avoit une fiévre irréguliere, ſans friſſon, ſans altération, ſans autre ſymptome que le redoublement des douleurs dont elle ſuivoit exactement la marche. Le ventre étoit plat, mais dans une tenſion ſpaſtique qui interceptoit abſolument le tact, & ne préſentoit que des muſcles roides, ſous leſquels je ne pouvois découvrir l'état des viſceres du bas-ventre, quelqu'attitude que je fiſſe prendre au malade. Tout ce que je pus obſerver fut que l'abdomen commençoit à ſe timpaniſer, & qu'il étoit travaillé de fréquens borborigmes. L'eſtomac & le bas-ventre étoient ſenſibles, ſur-tout du côté droit, depuis l'hypocondre juſqu'au pubis. La ſaignée, les calmans, les eaux de caſſe aſſociées aux carminatifs, ne procurerent que des ſoulagemens momentanés. Dans le cours du traitement le malade ſe plaignit d'un gonflement au bas de l'hypocondre droit, tirant vers la région lombaire. Il y ſentoit, diſoit-il, quelque choſe remuer, & c'étoient auſſi-tôt des élancemens cruels que les borborigmes & les rots ſoulageoient. L'idée des mouvemens & leur poſition, me fit auſſi-tôt ſoupçonner le tænia, ver aſſez commun dans ces contrées. Je conſeillai d'obſerver ſi l'on n'en

remarqueroit

remarqueroit pas quelques portions dans les déjections : on n'en apperçut aucune. Cependant ne pouvant de leur absence conclure que je n'avois pas à combattre cet insecte que le gonflement & le mouvement dans l'hypocondre droit sembloient manifester, je mis en usage des tisannes vermifuges : ce fut en vain. Les douleurs s'aigrirent, devinrent continues, avec fiévre hectique. Je vis de jour en jour mon malade tomber dans le marasme. La moindre nourriture lui pésoit. Les rots étoient fréquens ; & quand le ventre demeuroit paresseux trois ou quatre jours (ce qui arrivoit de tems en tems) ces rots portoient avec eux un goût & une odeur de matieres fécales. Dans cette circonstance le gonflement de la région épigastrique étoit considérable, les douleurs plus aiguës, les nausées continuelles. Un hocquet suivoit les efforts que le malade faisoit pour vomir. Un flux de ventre diminuoit ces accidens ; ce flux étoit tantôt brun, tantôt verd, & quelquefois grisâtre, & toujours très-infect. Les yeux prirent alors une teinte jaune. Je jettai mes vues sur la colique hépatique. Je conseillai l'usage modéré de l'eau de la Bourbonne dégourdie (*a*), & tous les soirs six gouttes de teinture anodine de Sydenham. Le peu de fruit, ou pour mieux dire, l'inutilité de ces remedes conti-

(*a*) Fontaine ferrugineuse, plus minérale que la Cardinale de Forges.

nués pendant un mois, me fit juger, quoiqu'ils paſſaſſent bien, que je m'étois trompé ſur la véritable cauſe. A la fin d'Octobre j'imaginai que ce pourroit bien être quelque ulcération des inteſtins. Je ne voyois aucun ſymptome pathognomonique qui put confirmer ma conjecture. Je ne remarquois aucun veſtige de pus ni de ſanguinolence dans les déjections ; mais qui ne ſçait que dans les cas embarraſſans, l'imagination réaliſe les moindres ſoupçons par l'impoſſibilité de découvrir mieux ? Tirant de-là mon indication, je fis adminiſtrer tous les matins deux grains de ſaffran gatinois en poudre & quatre grains de camphre, liés en bol avec s. q. de baume de Canada ; tous les ſoirs huit gouttes de teinture anodine, avec une cuillerée d'huile d'amandes douces. Je donnai pour boiſſon une infuſion théiforme de fleurs de camomille. Ces remedes firent bien pendant huit jours. Je voulois en ſoutenir l'effet par des bains domeſtiques ; mais des circonſtances particulieres s'oppoſerent à l'exécution. La rigueur des premiers froids vers le 5 Novembre, ne fit qu'empirer l'état du malade. La fiévre devint plus forte : les coliques furent convulſives, le vomiſſement & le hocquet plus fréquens. Le malade ſe trouva hors d'état de prendre d'autres nourritures que du vin, des œufs frais, & de tems en tems quelques alimens que lui ſuggéroient les caprices or-

dinaires à la plûpart des malades. Sur ce contre-tems M. Hecquet, célébre Praticien d'Abbeville, le vit, & décida que cette colique étoit une affection nerveuse. Je n'insistai plus que sur l'usage des lavemens, des huileux & des narcotiques. Ces remedes calmoient & procuroient quelques heures d'un sommeil interrompu : mais ils étoient toujours suivis d'une inefficacité presque absolue dans les grands changemens de tems, que le malade annonçoit par des cris plus douloureux qu'à l'ordinaire, & souvent par le redoublement des hocquets, des rots & des nausées. Il a langui long-tems dans ces alternatives. Deux jours avant sa mort le pouls devint petit, foible & très-intermittent. La nuit qui précéda la mort, fut agitée par les douleurs les plus cruelles qu'il eût éprouvées jusqu'alors. Il avoit, disoit-il, senti une boule se détacher, & se porter de la partie supérieure de la région iliaque vers le bassin. Cette prétendue métastase lui causoit des élancemens & des tiraillemens insupportables dans les aînes. Il ne pouvoit tousser. Le pouls étoit éteint, serré, intermittent. Les urines pendant tout le cours de la maladie, ont été le plus souvent naturelles, & quelquefois avec enéorême.

Curieux de connoître la cause d'une maladie qui depuis cinq mois avoit éludé toutes mes recherches, je fis l'ouverture du cadavre

en préſence de M. Lattier, Vicaire de la Paroiſſe. L'épiploon étoit obſtrué depuis la grande courbure de l'eſtomac juſqu'à ſon milieu, d'un bon travers de doigt. La portion inférieure du double plus épaiſſe, étoit adhérente non ſeulement au colon comme dans l'état naturel, mais encore à la face antérieure du cæcum. Cette adhérence avec le cæcum formoit une tumeur d'environ trois pouces d'épaiſſeur en ſon milieu, noire au-dehors. Je la ſéparai le plus proprement qu'il me fut poſſible de l'inteſtin. La diviſion fit jour à une ſanie purulente, contenue au milieu de la tumeur, dans un kiſte blanc, d'un quart de ligne d'épaiſſeur, très-mou, qui s'enlevant aiſément & par petits lambeaux, mit à découvert la face antérieure du cæcum également noire & carcinomateuſe. En preſſant les matieres contenues dans le cæcum, j'obſervai deux choſes; 1° des corps durs & comme calculeux; 2° un petit trou de communication de l'inteſtin dans le kiſte, capable de tranſmettre la tête d'une groſſe épingle. Une preſſion foible fit paſſer par ce trou des matieres ſtercorales liquides. Tout le reſte du cæcum, tout le colon & la partie du grand épiploon qui y adhere, étoient gangrénés. La partie inférieure de l'ileon ne l'étoit que de cinq à ſix pouces, & par fuſées ſeulement; encore étoit-elle moins violette que les gros inteſtins. J'enlevai le cæcum: il ſe dé-

chira facilement par la ſeule preſſion, & fit jour par le milieu du carcinome à ſix noyaux de prunes, noirs & entiers, très-anguleux & pointus, & à trois moitiés de la pellicule qui recouvre l'amande. De ces ſix noyaux deux m'ont paru logés à l'entrée du proceſſus vermiforme. J'ouvris l'inteſtin avec le ſcalpel. Il avoit acquis neuf à dix lignes d'épaiſſeur dans toute ſon étendue. Ce gonflement formoit une eſpece d'étranglement à la naiſſance du colon. Je viſitai le reſte des inteſtins grêles : ils étoient ſains, ainſi que le ventricule, le petit épiploon, la ratte & le foie. Je ne trouvai aucun veſtige de vers dans l'eſtomac & les inteſtins. Encore frappé de l'idée du tænia, j'ouvris le duodenum, & n'y remarquai rien d'extraordinaire ; la véſicule étoit ſeulement très-pleine & très-pâle. Je l'ouvris : le canal ciſtique étoit libre ; mais la bile de la véſicule me parut éloignée de ſon état naturel : elle étoit d'un blanc verdâtre & comme glaireuſe. Les poumons étoient ſains.

Les premiers coups de ſcalpel au péritoine ont laiſſé écouler environ une pinte d'une ſéroſité trouble, d'un blanc rougeâtre, épanchée dans la cavité du bas-ventre. Les Sœurs de l'Hopital ont auſſi obſervé que le flux, les deux derniers jours, étoit une ſéroſité purulente ſemblable à des lavures de chair, & d'une fétidité inſupportable.

Je tiens de M. Guedé, Chirurgien d'Andainville, une Obſervation de même genre. Une fille d'Aumâtre en Picardie avoit au mois de Juillet 1755 avallé des meriſes avec leurs noyaux. Un mois après elle ſe ſentit des péſanteurs d'eſtomac. Elle s'en prit au retard de ſes régles. Tirant de-là l'indication, on lui adminiſtra des emmenagogues après quelques ſaignées & purgations préliminaires. Ce fut en vain : il ſurvint bientôt après une eſpece de fiévre erratique. Un vomiſſement habituel ſe joignit aux premiers accidens. La malade ne pouvoit garder même une cuillerée de vin. Le maraſme fut une ſuite très-prochaine de ces indiſpoſitions. Les urines étoient crues, aqueuſes; la fiévre devint habituelle, avec des redoublemens irréguliers qu'accompagnoit une chaleur âcre & une ſoif inextinguible. L'eau étoit la ſeule boiſſon qui paſſât plus facilement. Au mois de Juin 1756, la malade vomit à pluſieurs repriſes & à différens jours, une trentaine de noyaux. Au mois d'Août ſuivant M. Guedé me l'adreſſa. Elle étoit entiérement émaciée. Elle ne rendoit plus de noyaux; mais le vomiſſement habituel ſubſiſtoit toujours. La peau étoit aride, âpre, écailleuſe. Je lui propoſai des demi-bains, enſuite des eaux ferrugineuſes qu'on auroit par la ſuite tenté de couper avec le lait. Les promeſſes que lui firent quelques Charlatans de Paris, de la guérir ſûre-

ment, lui firent préférer les remedes qu'ils lui envoyerent. Le Chirurgien m'a assuré que c'étoient des amers & des fébrifuges. Cependant les accidens subsistent, & la malade est dans un état à ne laisser aucune ressource.

Il est assez étrange que des noyaux aient résisté à un vomissement qui a duré au moins dix mois avant qu'il en parût un seul. Il est également surprenant que ce vomissement subsiste long-tems après la sortie de ces noyaux. N'est-ce point une preuve de l'excessive irritabilité de l'estomac, par la présence de ces corps étrangers ? Il est à souhaiter que ces deux exemples instruisent ceux qui, par imprudence ou par voracité, avalent des substances si nuisibles à l'estomac.

EXPÉRIENCES

Qui concernent la régénération de l'alun de sa propre terre, après l'avoir séparé par l'acide vitriolique ; avec quelques compositions artificielles de l'alun par le moyen d'autres terres, & dudit acide ; par M. MARGGRAF, *Docteur en Médecine, Professeur de Chymie, de l'Académie Royale des Sciences de Berlin, &c.*

I. Que l'alun si connu soit un sel moyen terrestre, composé de l'acide du vitriol &

d'une terre, c'est ce qu'aucune personne tant soit peu versée dans la Chymie ne s'avisera jamais de nier ; puisque la précipitation de l'alun par un alcali fixe, en fournit la preuve incontestable. Mais une chose sur laquelle on n'a pas encore pu être bien d'accord, c'est de déterminer de quelle espece étoit cette terre d'alun, & d'où l'acide de vitriol la tiroit pour l'employer à la génération de ce sel.

II. Le célébre *Stahl* regardoit (*a*) la terre d'alun comme une espece de craie ; & il prétendoit (*b*) que la craie mêlée avec l'acide vitriolique produisoit une sorte d'alun. Selon lui (*c*) on trouve dans l'alun une terre fort tendre, & autant qu'on peut en juger, de la nature de la craie. Il allegue même (*d*) une expérience curieuse, concernant un tuyau d'argille, qui, après avoir été employé pour la distillation de l'esprit de vitriol, s'étoit détruit par l'air, & produisit en le lessivant un véritable alun. Il revient encore à la craie (*e*), & assure qu'il naît un vrai alun de la craie & de l'esprit de vitriol. M. *Neumann*, Chymiste qui n'a pas moins de réputation, a suivi la même opinion dans ses Ecrits (*f*).

(*a*) Voyez *Specim. Becher.* Part. II. *Experim.* 107. pag. 269.

(*b*) Dans son *Traité des Sels*, p. 121.

(*c*) *Ibid.* p. 51. Conf. p. 110.

(*d*) *Ibid.* p. 121.

(*e*) *Traité des Sels*, p. 305.

(*f*) Voyez Tom. I. 30 Part. p. 146. Conf. *Chym. Junckeri*, Part. II. p. 273. de l'Edition Latine.

III. M. *Pott*, dans fa *Lithogéognofie* (*a*), dit qu'on a cru jufqu'à préfent, que la terre d'alun étoit une terre calcaire, de craie ou d'ardoife, diffoute dans l'acide du vitriol; mais qu'on n'a pu encore venir à bout de produire aucun alun par le moyen de ces terres & de cet acide : en quoi il a parfaitement raifon, puifque toutes les terres de chaux ou de craie, jointes à l'acide du vitriol, ne donnent point d'alun, mais qu'il en réfulte un felenite. Le même Chymifte rapporte (*b*) une expérience importante, dans laquelle ayant fait une fouftraction de l'huile de vitriol par l'argille, enfuite filtré dans l'eau & cryftallifé le réfidu, il avoit obtenu des cryftaux qui étoient un alun formel, & qui avoient donné un précipité blanc avec une leffive alcaline.

IV. Ces diverfes opinions des Auteurs ont excité en moi le défir de faire auffi quelques expériences fur le même fujet, pour arriver à une entiere certitude à cet égard, en remarquant attentivement toutes les circonftances dont mes opérations feroient accompagnées. Il me vint dans l'efprit d'opérer d'abord la régénération de l'alun de fa propre terre, qui en auroit été auparavant féparée. Pour y réuffir je pris quelques livres

(*a*) Pag. 32. Voyez auffi pag. 9 de la premiere Continuation du même Traité.

(*b*) *Ibid.* pag. 31.

d'alun, que je fis diſſoudre dans une quantité convenable d'eau nette diſtillée bouillante ; je filtrai la liqueur, & je précipitai cette ſolution d'alun claire, avec une leſſive alcaline ; enſuite j'édulcorai le précipité le mieux qu'il fut poſſible par le moyen de l'eau chaude, & le fis ſécher. Mais comme ce n'eſt pas-là l'unique moyen de ſéparer la terre d'alun, j'en fis auſſi fortement calciner une partie, j'édulcorai bien cette calcination avec de l'eau, & la fis pareillement ſécher.

V. Je pris de la terre ſuſdite d'alun, fort légere & friable, que j'avois obtenue par la précipitation ; j'en fis diſſoudre une once dans quatre onces d'acide de vitriol délayé, (qui avoit été préparé d'une partie d'acide de vitriol concentré, autrement dit huile de vitriol, & de trois parties d'eau qu'on y avoit mêlées, mêlange auquel dans le reſte de ce Mémoire je donnerai le nom d'eſprit de vitriol ;) je jettai à diverſes repriſes de ma terre d'alun dans cet eſprit. Au commencement il n'y avoit qu'une légere effervefcence de la terre d'alun avec l'acide, & à peine étoit-elle ſenſible ; mais plus l'acide approcha de la ſaturation, & plus l'effervefcence devint forte avec une chaleur conſidérable. Cependant l'acide n'étoit pas encore entiérement ſaoulé, & je pus y jetter encore près d'une dragme & demie de terre d'alun avant qu'il le fût. Là-deſſus j'y verſai encore un

peu d'eau diſtillée, pour le délayer; après quoi je filtrai ce mêlange; je le fis évaporer, & je cherchai à en procurer la cryſtalliſation, qui réuſſit. Mais elle ne me donna point des cryſtaux durs, fermes & reſſemblans à l'alun ordinaire; ils étoient au contraire petits, mous, d'une apparence toute autre que l'alun, & je ne pus point les deſſécher exactement. Cela me fit réſoudre à laiſſer ce mêlange, pour paſſer à une autre tentative.

VI. Je pris une quantité de cette terre d'alun, je la fis calciner dans un creuſet couvert, juſqu'au point de devenir d'une couleur ardente obſcure. J'en peſai enſuite une once, & je la mêlai auſſi-tôt avec une quantité ſuſdite d'eſprit de vitriol. Il faut remarquer ici que cette terre calcinée n'entroit plus en efferveſcence avec l'acide vitriolique. Je mis enſuite mon mêlange dans du ſable chaud, & le fis digérer juſqu'à la coction; mais il s'en fallut bien que je trouvaſſe ma terre entiérement diſſoute. Je jettai encore un peu d'eau deſſus, je filtrai le mêlange, je fis évaporer la filtration, & je tâchai de la faire cryſtalliſer. Mais l'événement fut le même que celui de l'opération précédente, j'eus préciſément des cryſtaux pareils, mous, & qui n'avoient pas la moindre reſſemblance avec l'alun. Je repris alors le travail avec l'acide vitriolique concentré, autrement dit huile de vitriol, en procédant comme auparavant,

hormis qu'au lieu de quatre onces d'huile de vitriol, je n'en pris qu'une, pour la mêler avec une once de terre d'alun. Mais la production des cryſtaux n'eut pas un meilleur ſuccès cette fois-ci que les précédentes. Il en fut de même avec la terre que j'avois tirée de l'alun calciné, & ſur laquelle je procédai de la même maniere ; il ne s'en forma que de petits cryſtaux mous. Je ne ſçaurois pourtant paſſer ici ſous ſilence, qu'après une forte calcination de cette terre d'alun, qui avoit été précipitée de l'alun par une leſſive alcaline, j'en tirai enſuite, en la traitant avec l'eſprit de vitriol ſans addition, quelque choſe qui avoit du rapport avec de véritable alun. Je mis alors toutes les cryſtalliſations de côté pour quelque tems, & je m'attachai à la terre argilleuſe.

VII. Entre les différentes ſortes de terres argilleuſes, que je conſerve pour diverſes autres opérations, & qui ſont le plus ſoigneuſement épurées, je choiſis celles qui me parurent les plus convenables pour le travail que j'entreprenois ; ſçavoir, premiérement une belle argille de *Buntzlau* en Siléſie ; enſuite une argille blanche de *Ziegefar ;* & quelques-unes de celles qu'on trouve dans le territoire d'*Halberſtadt*, à *Hottenſleben*, *Hornhauſen* & *Sommerſdorf ;* enfin une couple d'autres, dont l'une étoit de *Spietkowitz* en Pologne, & l'autre de *Goltze* dans le

Brandebourg. Toutes ces terres se trouverent propres pour mon dessein. Je réduisis d'abord en poudre deux onces de chaque sorte à part dans une retorte de verre proportionnée, & je versai dessus trois onces de bonne huile de vitriol. Ayant appliqué le récipient, je mis le vaisseau dans une coupelle de sable, & fis distiller par dégrés toute l'humidité jusqu'à l'exsiccation, en sorte que vers la fin le vaisseau étoit presque ardent. Après que les vaisseaux furent réfroidis, je réduisis en poudre très-fine ce qui étoit resté dans la retorte, je versai dessus de l'eau chaude distillée, j'en procurai la digestion, & en fis une filtration claire. Je versai de nouveau sur ce qui restoit de l'eau fraiche, & répétai les opérations précédentes. A la fin je fis évaporer la solution claire qui avoit passé par le filtre, & je cherchai à en effectuer la crystallisation. Mais il arriva encore ici la même chose qu'auparavant avec la terre d'alun, c'est-à-dire, que j'eus des crystaux, mais qui n'avoient ni la figure, ni la consistence, ni la sécheresse nécessaire pour ressembler à de l'alun. Je les gardai aussi pour être employés à un travail ultérieur; & comme j'attribuai la cause du défaut de succès des expériences précédentes à quelque graisse, qui demeuroit encore attachée à l'argille, je mis en œuvre celle qui avoit été calcinée.

VIII. Je pulvérisai d'une des sortes d'ar-

gilles épurées dont j'ai fait mention, dans un mortier de verre bien net, & j'en pris de crue, parce que celle qui est cuite se brûle trop au feu, & devient si dure, qu'il est ensuite difficile de la pulvériser; je remplis de cette argille pulvérisée un creuset de Hesse, que je couvris légérement d'un autre, pour empêcher qu'il n'y tombât des charbons, je le mis devant le soufflet entre des charbons ardens, & je donnai un feu véhément pendant l'espace d'un quart d'heure. Après le réfroidissement des vaisseaux, je pulvérisai mon argille ainsi calcinée encore plus fine; j'en mêlai ensuite une once avec une once & demie d'huile de vitriol dans une retorte, & je vis résulter de ce mêlange précisément les mêmes effets qui ont été indiqués précédemment. Je ne parvins point encore par cette voie à des crystaux solides; ceux que ce travail me procura par le moyen de l'acide de vitriol délayé, ressemblerent à tous égards aux crystaux des autres opérations. Cependant je dois remarquer ici que, lorsque l'argille a été calcinée avec beaucoup de force, & plus long-tems que cy-dessus, elle donne avec l'acide de vitriol des especes de crystaux, qui ne ressemblent pas mal à l'alun; mais ils ne sont pourtant pas aussi beaux qu'ils le deviennent par l'addition d'une lessive alcaline, suivant le procédé dont je vais rendre compte.

IX. J'avois fort bien remarqué qu'il manquoit encore quelque chose pour l'entiere perfection d'un alun ordinaire. Je recourus donc aux moyens accoutumés, & d'un usage indispensable, dans les préparations ordinaires d'alun ; c'est d'employer des additions, qui consistoient auparavant dans de l'urine en putréfaction, à laquelle on a substitué aujourd'hui une lessive d'alcali fixe, qu'on pourroit aussi changer, comme l'expérience m'en a instruit, en une solution de quelque alcali volatil, ou dans ce qu'on appelle un esprit urineux. Je fis donc fondre mes crystaux imparfaits d'alun, dont j'ai parlé dans les §. VI, VII & VIII, & cela chaque sorte séparément, & dans des verres à part, avec une quantité convenable d'eau nette bien chaude ; & ensuite je versai aussi à part sur chaque solution, d'une lessive alcali fixe, peu à peu, & aussi long-tems jusqu'à ce que je remarquai qu'il se précipitoit au fonds quelques corps crystallins d'une certaine pesanteur ; sur quoi je continuai à verser de la lessive alcaline goutte à goutte, jusqu'à ce qu'il se manifestât quelque chose de plus léger, comme un précipité en poudre, qui pourtant rentra d'abord en solution. Alors il faut s'arrêter, & cesser de verser de la liqueur alcaline, sans quoi on ne parviendroit pas à la génération de l'alun. Je laissai reposer ce mêlange pendant une nuit, après laquelle je

trouvai au fonds une menue poussière crystalline, dont je fis écouler la liqueur claire qui étoit au-dessus; je fis ensuite fondre la poussiere susdite dans une quantité d'eau bouillante, j'en fis la filtration, & je la mis à crystalliser: ce qui me réussit parfaitement, ayant trouvé dans tous mes verres un alun tout-à-fait beau, net, en forme crystalline, véritable, & ayant toutes les propriétés de l'alun naturel. Cela fait bien voir la nécessité de l'addition d'un alcali dans ce travail: car bien que, comme il a été dit cy-dessus, on puisse obtenir des crystaux d'une certaine solidité, ou d'une certaine grandeur, en se servant d'une argille qui ait été fortement calcinée, ou en faisant l'abstraction de l'acide du vitriol par des opérations d'un feu véhément; ces crystaux, qui moyennant de semblables circonstances peuvent avoir les propriétés susdites, n'arrivent pourtant jamais à une ressemblance extérieure parfaite avec le véritable alun. Je ne voudrois pourtant pas nier que la chose fût absolument impossible, à la faveur de quelques circonstances ultérieures.

X. J'avois observé dans toutes les expériences faites sur l'argille, qu'une bonne partie de cette terre demeuroit sans être dissoute, (& c'est une observation qui a aussi été faite par M. *Pott.*). Je voulus sçavoir la quantité d'argille qui avoit été détruite par l'acide du vitriol,

triol, & y étoit entrée en ſolution. Je pris donc une once d'argille blanche épurée, que je mêlai avec une once & demie d'huile de vitriol, j'en fis la ſéparation dans une retorte de la maniere ſuſdite, je pulvériſai ce qui étoit reſté dans la retorte, je cherchai à en tirer le ſel par le moyen d'une grande quantité d'eau, j'édulcorai le mieux qu'il me fut poſſible ce qui étoit reſté dans le filtre, & l'ayant fait ſécher, j'y trouvai le poids de cinq dragmes & deux ſcrupules. Ainſi il s'étoit perdu dans ce travail deux dragmes & un ſcrupule d'argille, qui avoient par conſéquent paſſé dans l'huile de vitriol, avec laquelle elles s'étoient changées en alun. Sur ce qui étoit reſté d'argille deſſéchée je verſai encore une fois la quantité ſuſdite d'huile de vitriol, & je réitérai le même procédé. Mais je ne pus point remarquer que l'acide vitriolique eût attaqué davantage d'argille, puiſque la liqueur que j'en fis écouler, & qui fut enſuite filtrée, n'éprouva aucune précipitation avec la ſolution d'un alcali fixe ; & que d'un autre côté le reſte de l'argille bien édulcoré n'avoit ſouffert dans ſon poids que le déchet de quelques grains, qui ne ſçauroient être mis en ligne de compte, parce que dans le travail ils peuvent aiſément ſe fondre.

XI. Il paroît donc être certain & d'une maniere à n'en pouvoir plus douter, que l'argille contient ſeulement en ſoi l'eſpece de

terre qui est nécessaire pour la génération de l'alun ; & qu'ainsi toute sa substance ne sçauroit passer dans l'acide du vitriol. Cette terre que l'acide en question tire de l'argille, n'est point non plus une terre crétacée ou calcaire, comme j'en fournirai des preuves dans le détail des expériences séparées que je publierai bientôt.

VII. Il s'agiroit à présent de répondre à la question ; pourquoi l'addition d'un sel alcali fixe est si nécessaire pour l'entiere perfection de l'alun, & quel est l'effet que l'alcali produit dans cette occasion ? Car il n'est pas croyable que l'alcali entre aussi dans le mêlange de l'alun, sur-tout lorsqu'on le dissout encore une fois dans l'eau, & qu'on le met une seconde fois en crystallisation. Je suis dans l'idée que cet alcali sert en partie à détruire une certaine quantité d'une graisse légere, qui tient encore à cette lessive d'alun, & principalement à saouler l'acide qui existe en trop grande quantité dans la lessive en question ; en sorte que cet alun, comme un véritable sel moyen, n'a ni trop, ni trop peu d'acide, ce qui le rend plus propre à se coaguler aisément & à former des crystaux. C'est ce qu'on observe d'une façon particuliere à l'égard du Mercure sublimé corrosif, qui est un sel moyen métallique, & dans lequel il peut encore entrer une grande quantité de Mercure avant qu'il soit pleinement saoulé.

XIII. Je jugeai encore à propos de faire quelques essais sur diverses autres sortes de terres, pour voir si, avec le secours d'un acide vitriolique, j'en pourrois aussi tirer de l'alun. Je fis d'abord choix pour cet effet de deux especes d'ardoises. La premiere est celle dont on se sert ordinairement pour couvrir les toits. J'en pulvérisai bien une once, que je mêlai avec trois onces d'esprit de vitriol; je fis digérer ce mêlange, & suivis le fil des opérations indiquées dans les §§. V, VI & VII, & j'obtins les mêmes crystaux, qui sont propres à produire un bon alun par l'addition d'une lessive alcaline. Je tirai encore un semblable alun de la même maniere, d'une autre sorte d'ardoise qui se trouve parmi les charbons de terre près d'*Ihlefeld*, & sur laquelle on voit l'empreinte végétale de la fleur nommée *Aster præcox Pyrenaicus*, dont M. *Lehmann* a fait part à notre Académie dans un Mémoire intéressant qu'il a lu depuis peu. Seulement il faut remarquer que ces deux especes d'alun ont aussi quelque chose de ferrugineux, à cause des parties martiales que contiennent ordinairement les ardoises. C'est encore de la même maniere que j'ai tiré d'une terre brune de Silésie, qui a cette propriété singuliere, qu'en la jettant dans l'eau elle y éclate avec bruit, & à laquelle on donne communément le nom de

Terre de *Striegau*, j'en ai, dis-je, tiré pareillement un véritable alun.

XIV. J'essayai encore de la maniere susdite, de tirer de l'alun par l'acide de vitriol, tant concentré que délayé, d'un bolus blanc, aussi-bien que de la craie d'Espagne. Mais mes tentatives n'ont point eu de succès, l'acide que j'avois employé n'ayant précipité, après la filtration, rien de remarquable de l'une ni de l'autre, en y versant une lessive alcaline, de sorte qu'il n'y a aucune preuve qu'il ait dissous quoi que ce soit des terres en question.

XV. Enfin j'ai fait encore quelques essais plus conformes à la nature, pour parvenir à la production de l'alun; mais la briéveté du tems ne m'a pas permis jusqu'ici de les conduire à leur entiere perfection. Il s'agit des opérations suivantes. Ayant remarqué qu'il se trouvoit souvent dans les couches d'argille, des marcassites ou pyrites en abondance, & de toutes sortes de figures, en particulier de ceux qui se dissolvent aisément à l'air, & donnent ensuite du vitriol, aussi-bien que de l'alun, après qu'on les a lessivés & traités d'une maniere convenable; je fis le mêlange d'une quantité de pyrites réduits en poussiere avec partie égale d'argille, j'humectai la masse avec de l'eau, j'en fis sécher une partie & la calcinai foiblement, ne laissant parvenir ce

mixte qu'à un dégré modéré d'ardeur. Je pulvérisai de nouveau la matiere calcinée, je la lessivai, & je fis l'essai avec une lessive alcaline; mais je ne trouvai aucun précipité remarquable : c'est pourquoi je remis l'autre moitié à l'air pour la laisser végéter, car il faut que j'attende ce qu'elle deviendra.

XVI. J'ai aussi mêlé de l'argille, tant calcinée que non calcinée, avec parties égales de soufre pulvérisé, & j'ai procédé de la même maniere. Mais je n'ai pas pu remarquer davantage, que l'acide du soufre ait attaqué l'argille. J'ai encore fait un mêlange de limaille de fer, d'argille & de soufre pulvérisé, parties égales; je l'ai humecté d'eau, & l'ai soumis à l'opération rapportée au §. VIII. Mais jusqu'à présent cela ne m'a rien du tout produit, & je suis obligé d'attendre l'issue de l'efflorescence. J'ai pareillement pris parties égales de vitriol de cuivre & d'argille; je les ai mêlées, les ai poussées au feu jusqu'à les rougir, ensuite lessivées, & enfin j'ai tenté la production de l'alun par cette voie, aussi-bien que par celle du Spath fusible, & de l'argille, ou du sel admirable & de l'argille, toujours traités pareillement; mais tout cela ne m'a jamais donné d'alun. J'ai encore fait des mêlanges des corps susdits, que j'ai fait bouillir dans de l'eau, filtrés & disposés de même à la génération de l'alun, pour voir si l'acide vitriolique qui existe en eux, attaqueroit la

terre d'alun dans l'argille ; mais mes peines ont été perdues.

AVIS.

Nous avions pris le parti d'insérer dans ce Recueil les Observations de M. Julliot, sur la nouvelle Edition du Cours de Chymie de Lemery ; mais les bornes de ce Journal ne s'accordent pas avec la multiplicité & l'étendue de ces Observations : d'ailleurs comme elles concernent plutôt la théorie que la pratique de l'Art, & que nous nous sommes particuliérement bornés à des faits & à des expériences, nous craindrions de nous éloigner trop de notre objet ; l'abondance des matieres dont nous sommes chargés, quant à la seule pratique, ne nous permet pas de donner chaque mois à un seul Auteur, autant de place que cet Ouvrage en exigeroit.

OBSERVATION

Sur un déplacement singulier du diaphragme, du foie, du cœur, &c. par M. DE GLATIGNY, Docteur en Médecine à Falaise.

Marie Toutain âgée de vingt-trois ans, mourut au mois de Décembre dernier d'une

hydropisie ascite. Cette maladie s'annonça vers sa quinzieme année, après qu'elle eut supprimé un cautere qui lui avoit été mis au bras, pour détourner des fluxions âcres qui lui tomboient fréquemment sur les yeux dans son enfance. L'enflûre augmenta par dégrés, & devint prodigieuse dans les derniers mois. A l'ouverture du cadavre il sortit plus de quarante pintes, mesure de Paris, d'une eau sanguinolente & sans odeur. L'épiploon étoit macéré, & tellement émacié, qu'on l'auroit pris pour un assemblage de quelques filets de chanvre usés & presque pourris. Le ventricule, le pancréas, les intestins étoient farcis dans plusieurs endroits de grains scrophuleux cruds ou suppurés. On ne vit au côté gauche absolument rien qui ressemblât à la rate; mais on trouva du côté droit un corps applati fort adhérent au péritoine, qui parut être ce viscere.

Jusqu'ici rien d'extraordinaire, à l'exception de la rate; & rien qui ne se trouve souvent dans les cadavres des hydropiques. Ce sont même là, selon presque tous les Auteurs, les causes les plus ordinaires de l'hydropisie. Ce qui parut singulier, fut le déplacement du diaphragme, du foie & du cœur. La partie antérieure du diaphragme avoit glissé intérieurement sur le sternum, & remonté jusqu'à la fourchette. Cette cloison partageoit ainsi la poitrine en deux cavités,

l'une antérieure, l'autre poſtérieure. L'antérieure étoit occupée par le foie attaché au diaphragme par ſon ligament ſuſpenſoire, & diſtant d'un travers de doigt de l'articulation des clavicules avec le ſternum. Les poumons occupoient la cavité poſtérieure, & étoient réduits à un très-petit volume. Le cœur étoit enfoncé ſous la premiere des vraies côtes, & tellement preſſé, qu'elle avoit fait dans ſa face ſupérieure, depuis ſa pointe juſqu'à ſa baſe, un enfoncement à mettre le doigt. La face inférieure étoit applatie, & même un peu concave. Il n'y avoit point, ou preſque point d'eau dans le péricarde. Au reſte les oreillettes & les gros vaiſſeaux du cœur étoient à-peu-près en très-bon état.

Il n'eſt pas difficile d'expliquer comment les eaux pouſſent le diaphragme en haut, dans les hydropiſies du bas-ventre. La Phyſique enſeigne que les fluides preſſent en tout ſens. Il eſt prouvé qu'ils ſe portent où ils trouvent moins de réſiſtance. De ces principes il réſulte que, ſi le péritoine & les parties contenantes de l'abdomen avoient plus de tenſion & de reſſort que le diaphragme, celui-ci feroit pouſſé par les eaux dans la poitrine, à proportion que le péritoine céderoit moins. C'eſt ce qui eſt arrivé dans le cas dont il s'agit : la peau, la membrane graiſſeuſe, les muſcles & le péritoine étoient tellement identifiés, durcis & ſerrés enſemble, qu'ils pa-

roiſſoient cartilagineux juſqu'au-deſſus de l'umbilic. Le reſte étoit lâche & ſans reſſort, juſqu'au cartilage xyphoïde. Les eaux ayant donc trouvé une réſiſtance preſqu'invincible dans toute la région hypogaſtrique, elles avoient porté leur effort ſur la région épigaſtrique, avoient écarté prodigieuſement en dehors les fauſſes côtes & la partie inférieure du ſternum, & obligé le diaphragme à s'enfoncer dans la poitrine. Mais ce muſcle n'auroit-il pas dû ſe rompre ? Ne devoit-il pas, au moins, s'allonger dans ſon centre, & faire une eſpece de poche dans la cavité du thorax ? On ne conçoit pas trop comment ce muſcle a pu ainſi monter juſqu'à la fourchette. Il n'eſt pas aiſé non plus de comprendre comment la déglutition pouvoit ſe faire, vû que l'éſophage devoit être bouché par la poſition du diaphragme.

Quoi qu'il en ſoit, Meſſieurs Heber Apotichaire, Chaillou, Chirurgien qui fit l'ouverture, & pluſieurs Eleves en Chirurgie, ſont mes témoins de ce phénomene.



OBSERVATION

D'un coup de balle au bras, avec fracas de l'humérus; par M. Ravaton, Chirurgien-Major de l'Hôpital Royal & Militaire de Landau, Penſionnaire du Roi, & Correſpondant de l'Académie Royale de Chirurgie.

Le 11 Février 1757, le nommé Daniel Weber, ſoldat au Régiment de la Marck, Compagnie de Muntz, entra dans cet Hôpital; il venoit de recevoir un coup de feu d'accident, qui lui fracaſſoit le bras gauche dans ſa partie moyenne inférieure : la balle avoit ſon entrée antérieurement environ quatre pouces au-deſſus de ſon articulation avec l'avant-bras, & ſa ſortie poſtérieurement à la même hauteur; de maniere que le bras étoit percé au milieu de ſon diametre.

Comme la balle entraîne toujours avec elle les eſquilles du côté de ſa ſortie, & que l'ouverture eſt aſſez grande, j'y introduiſis mon doigt pour reconnoître l'état de la plaie: je trouvai d'abord nombre d'eſquilles d'un volume médiocre, qui occupoient le trajet de la balle, la partie inférieure de l'humerus diviſée en deux groſſes portions, l'une vacillante, & l'autre conſervant ſa continuité, avec les

condilles de l'articulation; à la partie supérieure il y avoit également deux très-grandes esquilles séparées de l'os principal.

Tout ceci bien reconnu, je crus ne pouvoir me dispenser de faire l'amputation du bras, & j'y inclinai beaucoup; mais l'âge d'environ vingt-deux années, & la bonté du tempérament du blessé, me déterminerent de tenter de le conserver.

Je fis tout de suite une incision médiocre à la partie postérieure, pour faciliter l'extraction des esquilles; j'en tirai neuf, du volume d'une demi-noisette; je mis de niveau les grandes esquilles que j'avois reconnues à la partie supérieure & inférieure, & les assujettis, ainsi que tout le bras, avec deux atelles semi-concaves, garnies de chapeau de castor en dedans, placées aux parties latérales du bras, qui laissoient les deux plaies à découvert pour faciliter les pansemens & l'écoulement de la matiere de la suppuration, je fixai ses atelles par le secours d'une bande étroite médiocrement serrée, je mis de la charpie brute sur les plaies, pour arrêter le peu d'hémorragie qu'il y avoit, & sur le tout un grand emplâtre de diachilum gommé.

Je plaçai toute cette extrémité sur un oreiller rempli de cosses d'orge, l'avant-bras un peu plié & plus élevé que le bras : je fis faire trois saignées du bras à mon malade dans les premieres vingt-quatre heures, je lui vuidai le

ventre par un lavement, & le mis à une diette févere. Le lendemain il parut du gonflement au bras & à l'avant-bras, qui me força de lâcher le bandage : le trois le gonflement augmenta fi confidérablement, qu'il fe forma plufieurs phlyctaines,que j'ouvris; ce qui me détermina d'ôter l'emplâtre, de n'en laiffer fur les plaies que ce qu'il en falloit pour foutenir la charpie ; & je lui fubftituai le cataplafme de mie de pain, précédé d'une embrocation d'un baume convenable; ce panfement répété deux fois par jour, fut continué les jours fuivans.

Le pouls qui avoit été concentré dès le commencement, fe développa ; le cinq il parut de la fiévre ; je lui fis prendre quatre paquets de poudres diaphorétiques fimples, que je fis mettre dans fes bouillons, pour adoucir les aigres de l'eftomac & faciliter la tranfpiration, & je continuai de tenir le ventre libre.

Le cinq la fuppuration parut établie, de façon que les emplâtres de diachilum gommé, qui foutenoient la charpie que j'avois mife fur les plaies, en furent détachés : je fis alors un premier panfement général ; j'emploiai fur les plaies un digeftif compofé de jaunes d'œufs, de thérébentine de Venife, de baume d'Arcæus, d'onguent bafilicum, de chaque parties égales, & de fuffifante quantité d'huile d'hipericum, pour rendre ce remede de confiftance convenable. Je foutins les plu-

maceaux avec l'emplâtre de diachilum gommé, je renouvellai les atelles; & quoique le gonflement me parût diminué, je continuai l'usage du cataplasme appliqué sur toute l'extrémité; mais je jugeai à propos d'abbreuver d'eau d'arquebusade la portion du cataplasme qui couvroit l'avant-bras.

La fiévre disparut le dix, & fut sans retour; le douze je commençai à donner à manger à mon malade, qui sembloit anéanti de foiblesse : le quinze je cessai l'usage du cataplasme, & enveloppai toute l'extrémité du mêlange des emplâtres de diachilum gommé, de cumin & de diasulphuris, desquels je me sers dans tous ces cas avec succès, parce qu'ils augmentent les suppurations, ouvrent les pores, & excitent une transpiration ou moiteur, qui concourt à dégorger les parties, & à tenir la peau flexible & relâchée.

Les suppurations furent fort abondantes le premier mois : elles entraînerent deux petites esquilles qui avoient échappé à mes premieres recherches.

Le gonflement inflammatoire qui avoit d'abord paru, étant devenu molasse, blanchâtre & comme édémateux, je couvris l'avant-bras de compresses trempées dans l'eau d'arquebusade : mais je continuai constamment l'application de l'emplâtre sur toutes les parties du bras : le trente-cinquieme jour les sup-

purations commencerent à diminuer ; la plaie antérieure ne fournissoit que très-peu de matiere, & ses bords paroissoient se rapprocher ; je saisis ce moment pour faire quelques injections, pour laver & évacuer la matiere de la suppuration, que je soupçonnois séjourner entre l'interstice des fentes des os ; cette injection étoit composée d'une infusion de plantes vulnéraires, de miel rosat, & d'une petite partie d'eau d'arquebusade ; je les cessai peu de jours après, par la crainte que j'eus de détremper & d'entraîner le suc osseux, qui paroissoit se reprendre pour souder le bout des os les uns avec les autres, parce que j'y avois apperçu une sorte de solidité en faisant lever le bras au blessé.

Je lui conseillai aussi de commencer à fléchir & étendre doucement l'avant-bras, pour briser & atténuer la synovie, de peur que si elle venoit à s'épaissir, elle n'enkilosât cette articulation.

Le quarante-cinquieme jour il parut un petit dépôt cutané à la partie externe inférieure du bras, au milieu de l'espace des deux plaies ; comme, en pressant ce dépôt, la matiere se vuidoit par la plaie postérieure, je n'en fis point l'ouverture, & je le terminai par l'application de compresses expulsives ; les plaies furent de ce moment à cicatrice, le gonflement édémateux diminua beaucoup ; de légers purgatifs que je lui donnai de

tems en tems, contribuerent à dégorger toutes ses parties : mon malade se leva tous les jours, le bras demeura affermi d'une feuille de fer blanc concave, qui remplace très-bien les atelles ; le tout soutenu d'une écharpe ; la flexion & l'extension de l'avant-bras s'exécutent assez bien à présent, l'union des os est ferme & solide ; & je compte le voir sortir incessamment de l'Hôpital bien guéri, le bras est un peu racourci, & son mouvement sera gêné pour quelque tems.

MM. les Chirurgiens Majors de cette garnison ont suivi fort exactement les pansemens de ce blessé ; & se sont accordés à convenir que la Chirurgie a peu d'exemples qu'une maladie de cette conséquence se soit terminée si heureusement, & en deux mois de tems.

RÉFLEXIONS.

L'expérience m'a souvent appris que les grandes incisions étoient nuisibles aux plaies de feu avec fracas des os, des bras & des jambes, sur-tout lorsque l'entrée de la balle est près de sa sortie, c'est-à-dire, que la partie a été percée par la route la plus courte, tant parce qu'elles augmentent les douleurs, les hémorragies & les suppurations sans nécessité, que parce qu'elles donnent une libre issue au suc osseux qui s'épanche continuellement pour souder les os les uns avec les

autres; c'eſt pourquoi il n'arrive que trop ſouvent qu'après des panſemens très-longs & très-pénibles, les os ne s'étant pas réunis, on eſt forcé d'en venir à l'amputation.

Les inciſions doivent toujours être faites à la partie la plus déclive, ayant égard à la ſituation que la plaie doit avoir, le malade étant couché; elles doivent être dirigées ſuivant la rectitude des fibres des muſcles, ou des fibres de la peau, & néanmoins ſuffiſantes pour permettre l'extraction des eſquilles & rien de plus. On doit préférer de les faire à l'endroit de la ſortie de la balle autant qu'il eſt poſſible, parce qu'elle entraîne toujours avec elle les portions d'os qu'elle a détachées, & qu'on a par conſéquent plus de facilité de les tirer.

Les raiſons qui engagent bien des Chirurgiens à faire des grandes inciſions dans les fracas des os, c'eſt qu'ils croyent qu'elles empêchent ou diminuent les inflammations, les fuſées & les dépôts qui les accompagnent toujours; mais l'expérience prouve que lorſqu'on employe les émolliens pendant tout le traitement, ces mêmes inflammations, ces gonflemens, ces fuſées & ces dépôts ſont beaucoup moins à craindre: nous devons donc nous départir de l'uſage des grandes inciſions; l'expérience me le confirme tous les jours.

L'uſage des ſpiritueux qu'on a employés juſqu'à nous, pour le traitement des plaies d'armes

d'armes à feu, étoient cause de la plus grande partie des accidens.

OPÉRATION

Sur une hidrocelle qui a exigé la castration; par M. DURAND, ancien Chirurgien-Major de la Morliere, à Arras.

Vers la fin de Mai 1748, le nommé Charles-Albert Imbert, dit Sans-souci, âgé de quarante-huit ans, d'un tempérament vif & sanguin, grand mangeur, vivant d'alimens grossiers, cy-devant soldat au Régiment de Biron Infanterie, m'envoya chercher pour me consulter sur une hidrocelle qu'il portoit dès sa naissance. Il me dit qu'il avoit toujours eu le testicule gauche plus gros que l'autre.

Il se maria à dix-neuf ans, & il n'eut qu'un enfant; il s'engagea ensuite à l'âge de vingt-deux ans dans le susdit Régiment; quoique ce testicule ne fût point d'une grosseur extraordinaire, il y avoit cependant des tems où il souffroit assez pour l'empêcher de pouvoir faire son service; ce qui l'obligea d'entrer aux Hôpitaux, où on ne s'est attaché qu'à calmer ses douleurs. Il me dit aussi n'avoir jamais été attaqué d'aucune autre maladie.

Il sortit des Troupes à l'âge de trente-six

ans, & fit le métier de porteur d'eau jufqu'à quarante ; alors la tumeur commença à augmenter; il y appliqua inutilement plufieurs topiques. Elle fit des progrès jufqu'à l'âge de quarante-huit ans, & devint d'un volume fi confidérable, qu'il étoit obligé de fe tenir au lit. Elle avoit douze pouces de longueur & dix-huit de circonférence, d'un rouge pourpre, & tous les vaiffeaux de la furface fort variqueux. La verge étoit confondue dans la tumeur. Depuis fix ans il rendoit fes urines en nappe; il fentoit de très-grandes douleurs dans le bas-ventre & dans les aînes, avec vomiffemens; la tumeur même étoit fort fenfible, le cordon fpermatique de ce côté-là extrêmement variqueux, & de la groffeur de deux doigts au moins jufques dans l'anneau. Je reconnus du fluide dans cette tumeur; en conféquence je lui fis une ponction, & j'en tirai plus de deux bouteilles d'une eau rouffe couleur de leffive, fans mauvaife odeur; je répétai cette ponction huit jours après, & j'en tirai à-peu-près la même quantité d'eau & de la même qualité. La tumeur n'ayant rien perdu de fon volume après les deux ponctions, & le malade n'en ayant point été foulagé, je lui propofai l'opération comme le feul remede capable de le tirer d'affaire: je la fis le 18 Juin de la même année en préfence de MM. Gertrude & Demafieres, Médecins de cette Ville.

Je commençai par une incision perpendiculaire à la partie antérieure de la tumeur, que j'allongeai jusqu'à son extrémité. Je reconnus qu'au bout du cordon spermatique, il y avoit un kiste skirreux & fort épais qui se continuoit jusqu'à l'anneau, & que la membrane vaginale étoit confondue dans la tumeur; ce qui me détermina à faire une incision au-dessus de la premiere, depuis l'anneau jusqu'à l'extrémité du cordon spermatique, que je mis à découvert dans sa face antérieure, en disséquant les parties skirreuses qui y étoient adhérentes. J'emportai ensuite de droite & de gauche plus de six livres pesant du kiste, & de ces membranes skirreuses qui étoient à-peu-près de l'épaisseur de *trois travers de doigts.*

Ayant été obligé d'étendre mon incision jusqu'à la base du testicule droit que je mis à découvert, le scrotum de ce côté-là étant aussi skirreux, je laissai à l'extrémité du cordon une portion du kiste, pour me tenir lieu de ligature qui n'étoit point pratiquable, vû sa grosseur & sa sensibilité; ce qui m'a très-bien réussi, n'ayant eu aucune hémorragie.

Je le pansai au premier appareil avec de la charpie brute, les compresses & le suspensoir; je lui fis une embrocation avec l'huile rosat sur le bas-ventre & les parties voisines de la plaie, ce qui fut continué pendant dix jours à chaque pansement. Il fut saigné qua-

tre heures après l'opération. Je lui prescrivis une diette exacte, lui permettant cependant trois verres de vin par jour. Je levai l'appareil vingt-quatre heures après.

J'enlevai tout ce qui se détachoit naturellement, & je le pansai avec le digestif ordinaire, & l'emplâtre d'onguent de la mere. Je continuai de le panser une fois par jour; le troisieme de l'opération la fiévre survint, qui dura douze heures; le quatrieme il y eut beaucoup de suppuration, & il se fit une très-grande fonte jusqu'au vingt. La plaie commençoit alors visiblement à se cicatriser; mais la portion du kiste que j'avois laissé à l'extrémité du cordon, n'ayant presque point suppuré, je fis fondre de la pierre à cautere dans l'eau, dans laquelle je trempai un plumaceau que j'appliquai dessus; au bout de quelques jours il tomba des escarres, & elle suppura. Quoique le cordon fût extrêmement diminué, je fis des légeres frictions d'onguent de mercure dans l'aîne & tout le long du cordon. En trente-deux jours la plaie fut entiérement cicatrisée, & il jouit depuis ce tems d'une santé parfaite.

Il est aisé d'observer les raisons qui m'ont engagé à ne me point servir de la ligature, des astringents, ni du cautere actuel.

OBSERVATIONS

Sur les hernies avec adhérence de l'inteſtin autour de l'anneau ; par M. TARDIEU *à Vaureas* (a).

L'adhérence des inteſtins autour de l'anneau, ſur-tout dans les vieilles deſcentes, eſt aſſez fréquente ; elle eſt pour l'ordinaire fâcheuſe, en ce qu'elle en empêche toujours la réduction. Il eſt pourtant vrai de dire que la nature s'en ſert quelquefois, à l'avantage de ceux qui ont quelques hernies. Voici quelques obſervations qui prouvent ce que j'avance.

Le nommé Gerbaud, âgé d'environ ſoixante ans, d'un tempérament ſanguin & bilieux, fut amené il y a quelques années à l'Hôtel-Dieu de cette Ville, pour une tenſion avec inflammation ſurvenue à une hernie qu'il portoit depuis dix à douze années dans l'aîne droite. Il y avoit fiévre, hocquet & vomiſſement des matieres ſtercorales ; nonobſtant tous les remedes appropriés en pareil cas, l'inflammation fit de ſi rapides progrès, que le lendemain la tumeur fut toute ſphacélée. Tout ce qui étoit corrompu fut d'abord emporté, la plaie nettoyée & panſée

(a) M. Tardieu ne nous a point fait part de ſes qualités.

avec une infusion d'ariſtoloche ronde dans du vin; la cicatrice ſe fit en peu de tems, & les excrémens prirent leur cours par l'anus, après s'être fait jour par la plaie pendant quelque tems.

Il en arriva tout autant au nommé Felix, habitant de Grilhon, d'un tempérament ſanguin, & à peu de choſe près de même âge que Gerbaud.

Enfin dans le mois de Juin 1755, le ſieur Chambon de Saint-Panthalion vint conſulter M. Rouſſet, Chirurgien de cette Ville, ſur un gros bouton, diſoit-il, que ſa femme avoit auprès du nombril; l'avis fut d'y appliquer un emplâtre avec le diachilum gommé. Trois jours après M. Rouſſet fut prié de ſe tranſporter chez la malade, qui avoit beaucoup vomi, ſouffroit de grandes coliques, & dont la tumeur avoit percé : mais quelle fut ſa ſurpriſe, de trouver au lieu d'un furoncle, une exomphale toute ſphacelée, & l'emplâtre couvert de matieres fécales? L'infuſion d'ariſtoloche dans le vin, que M. Rouſſet préfere au vin camphré, fut encore miſe en œuvre, & procura en très-peu de tems une parfaite guériſon.

Comme dans tous les panſemens on n'a jamais eu l'attention de réunir les lambeaux de l'inteſtin, il eſt à préſumer que la guériſon n'a pas été procurée par la réunion des parties de l'inteſtin; mais qu'étant adhérent au-

tour de l'anneau, ces lambeaux colés sur la cicatrice de la plaie ont servi comme d'une piece rapportée à cet endroit ouvert de l'intestin. C'est du moins ce que l'on a remarqué avec l'étranglement, fort judicieusement observé par M. Lapeyre à l'ouverture du cadavre du sujet (*a*) de la premiere observation, qui mourut six mois après d'une pleurésie dans le même Hôtel-Dieu.

Nous regarderons donc encore comme fort problématique la réunion des parties des intestins, jusqu'à ce que nous en soyons plus assurés par l'ouverture des cadavres, en qui la nature auroit fait de si heureuses opérations, qui ne peuvent réussir que fort difficilement dans les hernies complettes, ne s'agissant dans les trois Observations cy-dessus que des hernies incomplettes.

DÉTAIL

Des maladies épidémiques qui ont régné en 1750 & 1751 à Caillan & aux environs; par M. DARLUC, *Médecin à Caillan.*

Parmi les constitutions de l'air qui affectent le plus le corps humain, on remarque que les saisons humides & pluvieuses combinées avec les chaleurs de l'été, accélerent si prompte-

(*a*) Journal de Médecine, Tome VI. pag. 48.

ment la corruption des ſubſtances animales ; qu'il eſt rare de ne pas voir régner alors quelque épidémie d'une eſpece putride ; tandis qu'un air humide & froid amene plus ſouvent des inflammations gangréneuſes en hyver. Tel fut l'état de notre atmoſphere en 1750. L'été conſtamment pluvieux & l'air couvert de brouillards pendant pluſieurs mois de ſuite, avec une chaleur étouffante ſans le moindre vent, occaſionnerent une fiévre putride éréſipellateuſe, qui, des habitans de la campagne, victimes ordinaires des variations de l'air, ſe communiqua aux citoyens de pluſieurs villages qui forment le golfe de Saint-Tropez.

La plûpart des végétaux & des animaux participerent également au déſordre de la ſaiſon, les feuilles des arbres jaunirent & ſe corrompirent avant l'automne, celles des meuriers marquées de taches noirâtres, furent un vrai poiſon pour les vers à ſoie, qui en périrent preſque tous. La récolte du bled manqua entiérement par une eſpece de rouille qui, s'attachant à la tige, la deſſéchoit totalement avant la maturation du grain. Les fruits furent très-dangereux à ceux qui n'en uſerent pas ſobrement, & la plûpart des troupeaux périrent par une maladie également putride.

La fiévre éréſipellateuſe commençoit d'abord par une petite rougeur au viſage, ſuivie de chaleur & de démangeaiſon ; inſenſible-

ment cette rougeur gagnoit toutes les parties de la face ; les joues, les lévres, les paupieres ſe tendoient, ſe bourſouffloient, la cha'eur devenoit brûlante, avec un pouls dur, haut & fréquent; la langue ſeche, jaunâtre & crévaſſée ; les inquiétudes, l'anxiété, la ſoif tourmentoient les malades ; le viſage & les paupieres ſe tuméfioient ſi conſidérablement, qu'ils reſtoient pluſieurs jours ſans pouvoir ouvrir les yeux. Quelques-uns avoient de fréquentes hémorragies par le nez ; dans d'autres la matiere morbifique attaquant également le viſage, ſe jettoit ſur la gorge, vitioit la déglutition, la voix devenoit rauque, avec une eſpece de ſuffocation, gonflement dans les muſcles externes du cou, & tous les ſymptomes de l'eſquinancie.

Les redoublemens de la fiévre amenoient les délires, les ſoubreſaults des tendons, des déjections bilieuſes & verdâtres farcies de vers aſcarides ; des urines troubles, épaiſſes, & leurs principes confondus ; le ſphacele des parties éréſipellateuſes & les convulſions, terminoient la vie de ceux qui en périſſoient. Les ſignes les plus favorables étoient les évacuations ſpontanées, que la nature excitoit de tems à autre, avec des ſueurs fétides & gluantes au moment de la coction ; d'où les gonflemens du viſage & de la gorge inſenſiblement diminués, l'éréſipelle dégénéroit en

écailles farineuſes, & la fiévre ſe terminoit au vingt-un.

Cette maladie cédoit heureuſement aux évacuations de toute eſpece; les ſaignées n'étoient cependant que préparatoires, & il falloit avoir promptement recours, dès les premiers jours-mêmes, aux émétiques & aux purgatifs; ſur-tout ſi l'on vouloit prévenir les gonflemens du viſage, les délires, les métaſtaſes fréquentes de la matiere morbifique de l'extérieur à l'intérieur. La fiévre parcouroit bien ſes périodes marqués, mais c'étoit avec moins de tumulte & de fougue; les délires n'étoient que momentanés, & preſque tous les malades en échappoient. Si on négligeoit cette voie, on les voyoit ſuccomber aux progrès d'une eſquinancie funeſte, que les ſaignées réitérées ne pouvoient diſſiper.

Une pratique très-condamnable dont on ſe ſervoit communément, & que je vois à regret régner dans ces cantons, c'étoit d'appliquer immédiatement ſur les parties éréſipellateuſes des acides pour tempérer l'ardeur brûlante de la peau, tels que le ſuc de limon, le vinaigre, l'oxicrat, des mucilages, des décoctions farineuſes avec l'amidon, &c. Ce ſentiment de froid qu'ils amenoient d'abord, ſoulageoit pour un moment; mais l'ardeur, le prurit, la chaleur devenant plus conſidé-

rables, il falloit s'en servir à tout moment; d'où la transpiration si nécessaire à ces sortes de maux, arrêtée par l'action des acides, refoulant sur les parties intérieures & entraînant avec elle la matiere morbifique, amenoit les gonflemens de la gorge & les esquinancies énoncées. Lorsqu'il falloit accorder quelque chose à l'importunité des malades & des assistans, il valoit mieux s'en tenir aux décoctions légérement diaphorétiques & anodines, telles que le sureau, la scabieuse, le lys, le pavot rhéas, avec quelques grains de camphre qui, en humectant doucement les fibres de la peau, en relâchant leur tension, préparoient une issue à la matiere éréspellateuse en arrêt dans les vaisseaux limphatiques.

La pratique de purger promptement dans les éréspelles de la face, est fondée sur l'expérience, & se vérifie tous les jours par les observations. Rarement ces sortes d'affections vont-elles sans être accompagnées d'une fiévre putride, si même la saburre des premieres voies, une bile âcre & septique introduite dans le sang, n'en est pas le plus souvent la cause prochaine. Un émétique donné à propos dans cette esquinancie sécondaire, dûe le plus souvent à l'application funeste des acides, faisoit presque toujours merveilles. Les tisanes diaphorétiques étoient pareillement d'un grand secours. La nature qui se

débarrassoit constamment par les sueurs de l'excédent de la matiere morbifique que les minoratifs réitérés n'avoient pu détruire entiérement, indiquoit cette méthode. Les préparations de vipere dans quelque julep, réussirent au mieux; tous ceux qui furent traités de la sorte en échapperent.

L'automne n'apporta d'autre changement à l'atmosphere, qu'en faisant cesser entiérement les chaleurs de l'été; les pluies continuerent bien avant dans l'hyver, & nos rivieres plusieurs fois débordées laisserent, en se retirant, un limon bourbeux dans les plaines, d'où s'exhaloient des vapeurs infectes & nuisibles, que les vents d'est & du sud disperserent de part & d'autre. Jamais on ne vit une plus grande quantité d'insectes & de chenilles de toute espece, dont les dernieres couvrirent cette année-là jusqu'aux toits des maisons. La Providence fit naître le remede à côté du mal, & celles-ci furent détruites en partie par une espece de scarabée qui leur faisoit la guerre avec un acharnement remarquable.

Les maladies inflammatoires qui régnerent pendant l'hyver de 1751, furent toutes d'un caractere mixte; combinées avec la pourriture des sucs de l'estomac, elles n'en étoient que plus difficiles à guérir. Une pleurésie gangréneuse qui se manifesta à Roquebrune,

fut également les suites de cette constitution pluvieuse.

A l'aspect des vers que les malades rendoient dans leurs déjections, on crut que la cause éloignée de la pleurésie pouvoit bien dépendre des alimens de mauvaise digestion, nourriture ordinaire des pauvres; les plus aisés du lieu prirent en conséquence des précautions convenables pour s'en garantir; mais on vit bientôt que l'on s'étoit trompé aux accroissemens périodiques de l'épidémie, qui n'étoient jamais plus marqués qu'après les inondations. Les mois de Mars & d'Avril ayant été secs & séreins, par les vents d'ouest & de nord-ouest qui soufflerent long-tems, l'épidémie parut être terminée; mais ce ne fut que pour reparoître à la fin d'Avril, jusqu'à la mi-Mai. La situation de ce Bourg, exposée aux vents d'est & du sud, à couvert de l'ouest & du nord par une chaîne de collines, peu éloignée du fleuve d'Argents qui en baigne le terroir, & dont les eaux portées dans ses fréquentes inondations jusqu'au pied du Bourg, couvroient en se retirant un vaste espace d'une vase dangereuse, & de quantité de plantes corrompues & d'insectes de toute espece, rendit ses citoyens plus exposés à l'épidémie; tandis que Frejus & le Puget, quoique peu éloignés, mais sous un aspect différent, s'en ressentirent à peine.

La douleur de côté, communément très-violente, la respiration lézée, la toux tantôt seche, tantôt humide, avec des crachats sanglans, bruns, livides, verdâtres, teignant le linge d'une couleur de fer; un pouls misérable, petit, dur & serré; dans la plûpart un abbatement général dès l'invasion du mal, sans avoir été précédé d'aucune lassitude primordiale; la chaleur extérieure presque naturelle, une ardeur brûlante à l'intérieur, & sur-tout dans toutes les parties situées auprès du cœur; des sueurs fétides imparfaites, une langue verte, seche & brûlée, un sang de même couleur, avec une croute inflammatoire sans nulle goutte de sérosité; des urines claires & limpides, des vomissemens bilieux, des diarrhées vermineuses, un visage plombé & livide, des yeux convulsifs, le râle dès les premiers jours, étoient les symptomes ordinaires de cette épidémie, qui se communiquoit à ceux qui soignoient les malades.

Les saignées qu'on employa d'abord ne réussirent point, les malades mouroient au troisieme, au quatrieme, au sixieme, quelquefois même un instant après cette évacuation; les émétiques, les purgatifs, les délayans, les béchiques, les sudorifiques n'eurent pas un succès plus marqué. Très-peu durent leur guérison à cette voie, sur laquelle il falloit moins insister, & éviter sur-tout les purgatifs drastiques, dont on se sert commu-

nément à la campagne, tels que la poudre vomitive de M. Helvetius, ſes pillules hydragogues, &c.

L'ouverture des cadavres montra le poulmon tout couvert de taches gangréneuſes, le lobe affecté colé à la plévre entiérement ſphacelée, beaucoup de matiere baveuſe & verdâtre dans la capacité de la poitrine, & les premieres voies farcies de vers. Les autres viſceres étoient dans leur état naturel.

La gangrene de la plévre & du poulmon, trop marquée par les ſymptomes énoncés pour en douter, interdiſoit les évacuations; du-moins falloit-il être perpétuellement en garde contre les ſaignées, & ne s'en permettre que fort peu dès le commencement. Un émétique donné à propos, débarraſſoit les premieres voies des mauvais ſucs & prévenoit la diarrhée, toujours funeſte dans les inflammations de la plévre & du poulmon. Après quoi les diaphorétiques, les doux cordiaux, les poudres nitreuſes, le camphre, les volatils mêmes dans quelques décoctions de corne de cerf, ſecondées des véficatoires pour ranimer le pouls & faciliter l'expectoration, réuſſiſſoient beaucoup mieux; quelques malades que nous vimes durent leur guériſon à ces ſecours, ils ſont en trop petit nombre pourtant, pour pouvoir aſſurer que c'étoit-là la vraie méthode de combattre l'épidémie, quoiqu'on puiſſe le préſumer.

Je ne doute point que l'alcali volatil en boiſſon, ou reſpiré, dont on ſe ſert aujourd'hui avec tant de ſuccès dans les eſquinancies gangréneuſes, ne réuſſit également ; du moins en arrêtant les progrès d'une gangrene ſi prompte, donne-t-il le tems de remédier à l'inflammation. Tout conſiſteroit ſeulement à ſçavoir bien diſtinguer les momens convenables à ſon application ; ce que les ſimptomes du mal montreroient aiſément. Comme ces maladies ſont très-fréquentes dans ces cantons, que les Chirurgiens ſont ordinairement les premiers appellés, que la plûpart des Médecins de la campagne ſont peu attentifs aux conſéquences des variations de l'air, qu'on ne ſçait pas d'autre routine que de ſaigner très-abondamment dans toute ſorte de pleuréſie ; il n'eſt pas ſurprenant qu'une affection auſſi dangereuſe de ſa nature que celle-là, élude bientôt toute ſorte de remede. Il eſt à ſouhaiter qu'une malheureuſe expérience, dirai-je même trop fréquente, car nous voici à la quatrieme épidémie de même eſpece auſſi également meurtriere, faſſe connoître à la fin, qu'on doit traiter bien autrement les maladies occaſionnées par un vice de l'air, que les inflammations ordinaires ; ce Journal aſſurément, où l'on expoſe avec tant de candeur & de ſincérité les bons & les mauvais ſuccès des remedes employés en pareils cas, ſervira

ſervira dans la ſuite à fixer notre pratique. C'eſt-là ce que doit ſouhaiter tout homme, qui n'a d'autre objet que le ſoulagement des maux attachés à la nature humaine.

EXTRAITS, Précis & Annonces d'Obſervations & de Remedes.

Lettre à l'Auteur du Journal, par M. BOUSQUIER, *Médecin à Montdidier, ſur des vers ſanguins.*

MONSIEUR,

Il me ſemble qu'il y a encore des perſonnes qui doutent de l'exiſtence des vers ſanguins. Comme les obſervations réitérées & faites en différens tems & en différens endroits, doivent à la fin convaincre les plus incrédules, je vous en communique ici deux que j'ai eu occaſion de faire depuis douze années. La premiere a été dans une ſaignée au bras faite à M. Gombart, Officier vétéran de Panneterie qui demeure en cette Ville, malade alors d'une dyſſenterie ; un inſtant après que la piquûre lui eut été faite, le ſang parut couler goutte à goutte & même s'arrêter. Le Chirurgien, qui étoit M. Lendormy, aujourd'hui établi à Amiens, remarqua qu'un corps

rougeâtre, qui se présentoit à l'ouverture, étoit la cause de l'interception du sang; il le tira, j'étois présent; nous trouvames que c'étoit un ver long de quatre pouces, gros comme le tuyau d'une plume ordinaire, pointu par un bout & un peu plus gros de l'autre; il fit différens mouvemens, par où nous fumes convaincus de la réalité de son existence; je l'ai gardé pendant plus de quatre ans, & l'ai montré à qui l'a voulu voir. Ce malade vit encore; il a soixante & treize ans, & jouit d'une très-bonne santé à présent.

La seconde observation est du 28 Mars dernier. Elle a été faite sur un domestique de M. de S. Fucien, Président en l'Election de cette Ville & Secrétaire du Roi près du Grand-Conseil. Ce garçon nommé Masson, âgé de vingt-deux ans, étoit malade d'une fiévre putride, violente & opiniâtre; à la quatorzieme saignée au bras il se présenta à l'ouverture un corps qui, comme à l'autre, empêchoit la sortie du sang. Ce Chirurgien tira ce corps étranger qui étoit aussi un ver, comme on pouvoit en juger par les différens mouvemens qu'on lui vit faire; il n'avoit que trois pouces de long, & il n'étoit pas plus gros que le tuyau d'une plume de corbeau; du reste il avoit la même conformation que le premier. Je crois qu'on le garde dans la maison. Vous voyez que ces observations ne sont point équivoques; je ne doute point

qu'elles ne persuadent tout le monde de la vérité de ce phénomene.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Observation sur la vertu émétique du tabac, par M. MARRIGUES, Chirurgien à Versailles.

Au mois de Juillet 1753 une fille de vingt-trois ans, d'un tempérament sec & bilieux, étant attaquée de la galle, mit sa confiance dans un célébre Charlatan qui faisoit, dit-on, des miracles en cette Ville; lequel lui conseilla de faire bouillir trois onces de tabac en corde dans une quantité suffisante d'eau, de s'étuver les parties attaquées de l'éruption galleuse, d'envelopper ces mêmes parties avec les linges trempés dans la décoction, & de se coucher chaudement dans son lit. La malade exécuta le soir même ce qu'on lui avoit prescrit. L'événement ne répondit point à ses intentions; car au bout de trois heures qu'elle fut dans son lit, elle se sentit un frémissement dans toutes les parties de son corps, qui fut suivi de nausées & de vomissemens des plus violens, avec des mouvemens convulsifs dans les bras, dans les jambes, & même dans les muscles de l'épine : ces accidens continuerent depuis une heure après minuit jusqu'à quatre heures du matin, qu'on me vint chercher. Je trouvai cette fille dans l'état déplorable

que je viens de rapporter ; son pouls étoit petit, mais très-fréquent, & la pâleur de la mort étoit répandue sur son visage. Elle vomit en ma présence le sang tout clair, & on me montra des serviettes dans lesquelles elle avoit aussi rendu beaucoup de sang par le vomissement, & on m'assura qu'elle avoit été plusieurs fois à la garde-robe, ce que l'on sentoit à l'odeur fétide de son lit ; il n'y avoit cependant pas de sang dans les déjections.

En examinant la malade je m'apperçus qu'elle avoit les bras & les mains enveloppés de linges mouillés ; j'en demandai la raison, & on me répondit que ces linges trempés dans une décoction de trois onces de tabac, étoient appliqués à ces parties pour guérir les éruptions galleuses dont elles étoient remplies, & qu'elle avoit de semblables linges aux cuisses, aux jarets & aux jambes, qui étoient aussi farcies de ces croutes psoriques, pour remplir les mêmes indications. Je ne doutai plus que l'application de ces linges ne fût la cause de tout le désordre dans lequel je trouvai la malade, fondé sur un exemple à-peu-près semblable, que j'avois vu quatre ans auparavant (*a*).

(*a*) Un vigneron qui avoit été soldat, & qui étoit âgé d'environ quarante-deux ans, fit la gageure avec un de ses voisins de fumer dans un après-midi & de suite, vingt-cinq pipes de tabac, quoiqu'il n'en fumât communément que trois ou quatre par jour. Il gagna son pari ; mais la fumée

Je fis aussi-tôt ôter tous ces linges qui étoient encore imbibés de la décoction de tabac. Je fis essuyer les parties sur lesquelles ils étoient appliqués, & je me déterminai à saigner promptement la malade au bras, à cause du vomissement de sang qui avoit sans doute pour cause immédiate la rupture de quelque vaisseau de la substance veloutée de l'estomac, occasionnée par les fortes contractions, non seulement de ce viscere, mais encore par celle des muscles, dont l'action sert à faciliter l'expulsion des matieres contenues dans l'estomac. La saignée calma les mouvemens spasmodiques, ce qui tranquillisa un peu la malade : elle prit ensuite en deux doses, à très-peu de distance l'une de l'autre, une potion faite avec l'huile d'amandes douces, le sirop de limons & les gouttes anodines ; elle vomit encore trois fois, tant dans l'intervalle de ces doses, qu'après la

de tabac que cet homme avala, ou, ce qui est la même chose, la salive empreinte des parties subtiles de cette substance, firent un tel désordre dans son corps, qu'au bout de quelques heures il fut saisi d'un étourdissement suivi d'une perte de connoissance, qui ne lui revint qu'après des vomissemens très-violens & continuels, & qu'on appaisa à force de lui faire boire du petit lait ; malgré le prompt soulagement que le petit lait procura à cet homme, il lui resta pendant l'espace de dix-huit mois des grands maux de tête & des vertiges, qui l'obsédoient de tems en tems avec beaucoup de violence ; & ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il a eu depuis cet accident une telle aversion pour la fumée du tabac, qu'il disoit que la vue d'une pipe lui faisoit mal à la tête.

derniere prise de la potion ; mais je remarquai qu'il n'y avoit plus de sang dans ce qu'elle rejettoit en dernier lieu, que ce n'étoit au contraire que des phlegmes & une partie de la potion ; on fit renouveller la potion, qu'elle prit aussi en deux fois : cette derniere passa, & procura l'effet que j'en attendois, c'est-à-dire, que la malade fut plus tranquille. Le vomissement étant arrêté, elle s'endormit ; à son réveil on lui donna un bouillon, & dans l'après-midi un potage léger. Il resta à cette malade une foiblesse d'estomac & une perte totale d'appétit qui lui dura plus de quinze jours, qu'elle ne put recouvrer que par l'usage de la thériaque dont elle prenoit une prise le matin à jeun, & une seconde après son souper.

Observation sur la vertu des feuilles d'asarum prises en poudre par le nez ; par M. DESMARS, Docteur en Médecine, Médecin de la Ville & de l'Hôpital de Boulogne-sur-mer.

Louis Leforgeur, âgé de vingt-huit ans, soldat dans les Troupes Boulonnoises, tomba sur la temple droite le six du mois de Janvier, resta sans connoissance, & fut transporté chez lui, où on le coucha, & demi-heure après il recouvra l'usage de ses sens. Il eut alors des envies de vomir, mais il ne rendit rien. Trois

jours après sa chûte, il s'apperçut qu'il perdoit du sang en allant à la selle. Cela dura deux jours, pendant lesquels il eut huit à dix selles fort ensanglantées. Les envies de vomir se dissiperent ; mais il ressentoit de la douleur à l'endroit de sa chûte, & comme un bandeau autour du front, avec douleur fixe & gravative au-dessus des orbites, qui fut suivie d'un larmoyement continuel. Il survint des sueurs pendant la nuit, une toux seche avec oppression pendant le jour, un dégoût & une difficulté de prendre des alimens, dont il se disoit suffoqué pour peu qu'il eût mangé. Le huit de Mars, c'est-à-dire, deux mois après sa chûte, il me demanda conseil. Je lui prescrivis les feuilles d'*asarum* pulvérisées & prises par le nez à l'heure du sommeil. La nuit même qu'il en prit, il dormit assez bien ; ce qu'il n'avoit pas fait depuis sa chûte, & rendit en dormant beaucoup de sérosités dont son oreiller se trouva percé à son réveil. Le matin en s'éveillant il moucha du pus & du sang avec la poudre qu'il avoit prise, il en cracha aussi, & me montra dans la matinée plusieurs mouchoirs salis d'un pus jaunâtre & d'une grande abondance de sérosités. Le larmoyement cessa ce jour-là même & l'écoulement par les narines continua, au grand soulagement du malade. Il prit encore le soir une seconde prise de la même poudre, qui entretint l'écoulement des matieres pendant deux ou trois

jours, après lesquels il se trouva parfaitement guéri, & fut en état de se remettre au travail qu'il avoit été obligé d'interrompre depuis sa chûte.

Remede très-simple dont plusieurs expériences constatent l'efficacité, contre la goutte & les douleurs de rhumatismes.

R. *Aristol. Rot.*, *Gentian.* } rad.
Chamædrys., *Chamæpitis.*, *Centaur. min.* } summ. & fol.

Prenez un poids égal de toutes ces plantes pulvérisées & tamisées aussi fin qu'il est possible, & bien mêlées ensemble; faites usage tous les matins à jeun d'une dragme de cette poudre dans une tasse d'eau, de vin, de bouillon, ou de thé; demeurez encore une heure & demie à jeun après l'avoir prise. Continuez ainsi pendant trois mois sans interruption, s'il se peut; réduisez ensuite la dose à $\frac{3}{4}$ de dragme pendant trois autres mois, puis à une demi-dragme pendant six mois, la prenant réguliérement tous les matins. Après la premiere année, il suffira de prendre une demi-dragme de deux jours l'un. Ce remede opere insensiblement. On ne doit donc pas se décourager, si l'on n'en reçoit pas

d'abord du ſoulagement. Il travaille lentement, mais ſûrement ; il peut ſe paſſer deux ans avant qu'on s'apperçoive de quelque changement conſidérable. On n'eſt obligé de s'abſtenir en le prenant que des mets & des liqueurs qu'on a toujours défendus aux goutteux, comme le vin de Champagne, les liqueurs fortes, &c. On peut y avoir recours auſſi dans le rhumatiſme. S'il s'agit d'un rhumatiſme invétéré & habituel, il faut obſerver tout ce qu'on vient de dire ; mais s'il eſt ſimplement accidentel, quelques priſes pourront ſuffire. Ce remede a été employé depuis quelques années en Angleterre avec un très-grand ſuccès. On en doit la publication à l'humanité de quelques perſonnes d'un rang diſtingué, qui en ont reſſenti les ſalutaires effets ; nous n'avons fait que traduire la recette Angloiſe. On ajoute que ces poudres étant un peu difficiles à prendre, on peut, ſi l'on veut, en faire une ſorte d'opiate, & les prendre ainſi dans la quantité preſcrite. Il peut arriver encore qu'elles cauſeront dans les commencemens quelque incommodité, ſur-tout aux perſonnes en qui la bile domine, mais il ne faut pas ſe décourager pour cela ; nous penſons qu'on feroit bien en ce cas, de conſulter un habile Médecin & de ſuivre ſes conſeils. Cette précaution ne doit jamais être négligée, de quelque ſpécifique qu'il s'agiſſe.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

MAI 1757.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties		
1	12	17	11	28	0	0	O. médiocre.	Beaucoup de nuages.
					1	0		
2	10	15	11		2	0	S. foible le matin. N-O. médioc. à m.	Couvert. Pluie fine le matin.
3	9	12	9		4	0	N. foible le matin. fort le soir.	Brouillard épais le matin, peu de nuag. le soir.
4	6	14	9		3	0	*Idem.*	Très-peu de nuages.
5	5	10	7		1	$\frac{1}{2}$	*Idem.* Très-foib.	*Idem.*
6	7	13	9		1	0	Du N. à l'E. foibl.	Beaucoup de nuages.
7	5	14	$9\frac{1}{2}$		0	$\frac{1}{3}$	Du N. au N-E. mé.	*Idem.*
8	6	16	11		0	0	N. méd.	Peu de nua.
9	9	18	13			$\frac{2}{3}$	Du N-E. au S-E. foible.	Beaucoup de nuages. quelq. gout. de pl. à 3 h. s.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
10	12	15	13	28	0	$\frac{3}{4}$	S-O. foib. matin & f. médioc. à midi.	Couvert, plui. fin. par intervall. le matin.
11	11$\frac{1}{2}$	16	14		1	0	S. au S-O. médiocre.	Couvert, pluie *id.* le mat. & le f.
12	12$\frac{1}{2}$	15	12		1	$\frac{1}{3}$	*Idem.*	*Idem.*
13	11	16	12		1	0	S. à l'O. foible.	*Idem.*
14	9$\frac{1}{2}$	16	13		1	$\frac{3}{4}$	O. méd.	Peu de nua.
15	9$\frac{1}{2}$	15	12		1	0	O. au S.	Beaucoup de nuages. Petite pluie à 9 h. du f.
					0	0	*idem.*	
16	10	14	10	27	11	$\frac{1}{2}$	S. au S-O. *idem.*	Couvert. Petite pluie le mat. jufqu'à 8 h. A 11 heur. pluie méd. grêle & ton.
17	9	14	8$\frac{1}{2}$		11	0	N-O. au N. *idem.*	Couvert. A 11 h. du mat. petite plui. & grêl. A 2 h. du f. groffe pluie & grêle.
				28	0	$\frac{1}{2}$		
18	7$\frac{1}{2}$	14	10		1	0	N-O. *id.*	Peu de nua.
19	8	15	11		3	0	N-O. à l'O-N-O.	*Idem.*
					3	$\frac{1}{2}$		
					4	0	*idem.*	

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	Barometre. pouces.	lig. nes.	par- ties.	Vents.	Etat du ciel.
20	10	15	$11\frac{1}{2}$	28	4	0	O-N-O.	Couvert le mat. ferein
					3	0	au N-E. médiocre.	à 4 h. du f.
21	9	20	15		2	0	N-E. *id.*	Peu petits nuages.
					1	$\frac{1}{2}$		
22	12	18	11		2	0	O. au N.	*Idem.*
					3	0	fort.	
23	10	16	$9\frac{1}{2}$		3	0	O. foible.	Couvert.
				27	11	0		Pluie forte à 6 h. du foir, méd. à 9 h.
24	6	11	8	28	0	$\frac{2}{3}$	N. méd.	Beaucoup de nuages. Pet. grêl. & pluie méd. à midi.
25	7	10	8		2	0	*Idem.*	*Id.* plui. médioc. à mid.
26	6	13	10		2	0	N-N-O. médiocre.	Peu nuag.
27	7	16	13		2	$\frac{1}{3}$	N. *idem.*	*Idem.*
28	12	14	12		1	$\frac{1}{2}$	*Id.* foibl.	Couvert. Plui.fin.tout le jour.
29	13	14	12		1	0	S. méd.	Couvert. Plui.fin. par interv. tout le jour.
30	10	16	11		2	0	*Idem.*	Beaucoup nuag. quelques goutes de pluie à midi.
					1	0		

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
31	10	14	12	27	11	0	S-E. au	Couvert &
					10	$\frac{1}{2}$	S-O. *id.*	pluie fine tout le mat. nuag. le soir.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 20 dégrés, & la moindre chaleur a été de 5 dégrés au-dessus du terme de la congélation : la différence entre ces deux termes est de 15 dégrés.

La plus grande élévation du mercure a été de 28 pouces 4 lignes, & son plus grand abbaissement de 27 pouces 10 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 5 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 12 fois du N.
4 fois du N. vers l'E.
1 fois de l'E.
2 fois du S. vers l'E.
8 fois du S.
5 fois du S. vers l'O.
6 fois du O.
6 fois du N. vers le O.

Il y a eu 19 jours de tems nuageux.
12 jours de tems couvert.
16 jours de pluie.
3 jours de grêle.
1 jour de brouillard.
1 jour de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse au commencement du mois, & de l'humidité à la fin.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1757.

Les pleuro-péripneumonies qui ont fait de si grands ravages cet hyver, ont continué à regner pendant ce mois ; mais avec un peu moins de violence. Les saignées multipliées, les délayans réussissoient quelquefois ; dans ceux qui avoient quelque diarrhée ou quelques envies de vomir, on épargnoit plus le sang, & on avoit recours aux émétiques & aux minoratifs. On a observé beaucoup de rougeoles, dont quelques-unes ont été funestes, quoiqu'elles n'eussent aucun symptome fâcheux. On a remarqué pareillement des fiévres continues avec redoublemens, accompagnées d'une éruption miliaire pourprée ; une ou deux saignées, des lavemens & des purgatifs répétés, terminoient heureusement ces sortes de fiévres. Nous avons été témoins deux fois de suite des mauvais effets que produisent les potions cordiales dans ces circonstances, sur-tout au commencement ; un de ces deux malades est mort dans le délire ; l'autre a été attaqué d'une éréსipelle sur toute la face, qui n'a cédé qu'aux saignées au pied multipliées, & à des purgations répétées. Les esquinancies ont été moins fréquentes qu'auparavant. On n'a vu que peu de petites véroles & quelques fiévres putrides.

Détail de quelques maladies épidémiques des environs de Paris.

Il y a eu quelques maladies épidémiques qui ont régné & qui regnent encore dans quelques villages des environs de Paris ; ce sont des péripneumonies bilieuses. Elles se déclarent le premier jour par un abbatement de forces, par un teint tirant sur le jaune, par un embarras douloureux dans toute la région précordiale, & souvent même par un point de côté, qui paroît être occasionné par l'irritation des parties voisines ; jusques-là la respiration n'est point gênée, il n'y a ni fiévre ni tension inflammatoire.

Si cet état est négligé pendant 24 heures, la poitrine s'engage, la respiration s'embarrasse, il y a crachement de sang, la fiévre s'allume ; la tête se prend ; les indications des premieres voies subsistent toujours ; alors la maladie est très-sérieuse. On la guérissoit cependant si l'on employoit la bonne méthode ; quand on donnoit à gauche elle étoit extrêmement opiniâtre, en dégénérant en fiévre lente & très-funeste, ou en emportant, & c'est ce qui arrivoit le plus souvent, le malade en trois ou quatre jours.

On saignoit les adultes une fois, quelquefois deux ; la saignée paroissoit inutile aux enfans, & ils guérissoient très-bien sans ce secours.

Lorsque la cause du mal étoit passée dans la poitrine, les soins devoient être plus actifs ; on étoit obligé de faire quelques saignées de plus ;

cependant ce n'étoit pas dans ce remede qu'on devoit placer sa confiance, elles n'étoient que préparatoires; l'eau de caffe & l'émétique en lavage étoient les remedes qui tiroient le malade d'affaire. Les crachats sanguins & toujours bilieux, disparoissoient à mesure que le malade étoit évacué. Nous ferons observer que la caffe avoit un effet victorieux dans ces maladies, que l'on ne pouvoit obtenir ni de la manne, ni du diaprun, ni des autres purgatifs.

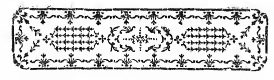
Ceux qui ont négligé ces évacuations, ont vu ces maladies dégénérer promptement en péripneumonies-gangréneuses, en fiévres putrides & malignes.

Cette épidémie enlevant beaucoup de monde, & s'étendant à près de dix lieues aux environs de Paris, M. l'Intendant a chargé M. Boyer, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, d'aller dans les endroits où la maladie régnoit, pour en arrêter les progrès; des affaires retenant ici M. Boyer, il a prié MM. Lavirotte & Macquart, Médecins de la Faculté de Paris, de vouloir bien le remplacer. Ce sont ces Messieurs qui ont tracé le plan de conduite que nous avons rapporté cy-dessus. Le meilleur éloge qu'on puisse en faire, c'est de dire que depuis qu'on l'a suivi il n'est mort personne de cette maladie.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juillet. A Paris, ce 23 Juin 1757.

LAVIROTTE.



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AOUST 1757.

OBSERVATION

A l'Auteur du Journal, sur une hydrophobie spontanée suivie de la rage, par M. LAVIROTTE, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Censeur Royal, & premier Médecin de l'Armée du Haut-Rhin.

JE crois, Monsieur & cher Confrere, que l'Observation que j'ai l'honneur de vous envoyer, mérite une très-grande attention, en ce qu'elle semble confirmer que l'homme par lui-même peut être susceptible de l'hydrophobie avec rage, sans l'avoir re-

çue par communication, ainſi que quelques Auteurs célébres l'ont déja ſoupçonné.

Un jeune homme de trente ans, d'un tempérament mélancolique, aſthmatique depuis pluſieurs années, s'étant livré pendant quelques jours à des exercices de corps très-violens dans un grand magaſin de papier, où il avoit avalé & reſpiré beaucoup de pouſſiere, s'étant découvert ſans précaution tandis qu'il étoit en ſueur, & ayant fait une marche forcée à deux lieues de Paris, pendant laquelle on obſerva qu'il éternuoit preſque à chaque inſtant, ſe plaignit à ſon retour, le 31 Mai dernier, d'une très-grande difficulté de reſpirer & d'avaler. Il parut triſte, inquiet, & ſe mit au lit, où il reſta toute la journée ſans vouloir rien prendre. Sur le ſoir, la difficulté de reſpirer augmenta au point que le malade craignoit d'en être ſuffoqué. On fit venir un Chirurgien, qui le ſaigna du bras. On lui préſenta enſuite de la thériaque délayée dans de l'eau, il montra une grande répugnance à la prendre, cependant il y conſentit; mais il eut beaucoup de peine à l'avaler, & à l'inſtant il crut qu'il alloit étouffer, ſes bras & ſes mains ſe roidirent, il jetta de grands cris, & pria qu'on le ſecourût en lui tirant les doigts avec force. Cet accident paſſé, la difficulté de reſpirer perſiſta toute la nuit à-peu-près au même point qu'avant la ſaignée; ce qui détermina le Chirurgien à lui en faire une

ſeconde à quatre heures du matin, le premier Juin. Le malade n'en fut pas plus ſoulagé ; on vint me prier de l'aller voir, & je m'y rendis vers les onze heures du matin.

Le malade me dit qu'il avoit un violent accès d'aſthme, tel que celui dont je l'avois guéri l'année précédente, & qu'il alloit étouffer ſi je ne le ſecourois promptement. J'obſervai qu'il ne reſpiroit point par le nez, & cependant il craignoit d'avoir la bouche ouverte. Ses lévres étoient rapprochées & ſes dents inciſives preſſées les unes contre les autres, enſorte qu'il ne reſpiroit que par les deux côtés de la bouche. Dès qu'on ouvroit la porte de ſa chambre, il portoit la main devant ſa bouche, & crioit que l'irruption de l'air extérieur alloit l'étouffer. Cette ſenſibilité étoit ſi marquée, que l'haleine de ceux qui lui parloient en face l'incommodoit conſidérablement. Il ſe retournoit alors pour l'éviter. Je lui trouvai le pouls dur, concentré, ſans être plus agité que dans l'état naturel. Il avoit uriné dans ſon lit, & ſon ventre s'étoit lâché par le moyen de pluſieurs lavemens qu'on lui avoit donnés la veille & le jour-même. J'examinai ſa gorge, je n'y apperçus aucun veſtige d'inflammation. Il n'avoit point mal à la tête, mais il ſe plaignoit d'une douleur à l'eſtomac, & il avoit eu la nuit quelques envies de vomir; il rendoit beaucoup de vents par le haut. Je lui propo-

ſai de boire en ma préſence, afin d'être témoin par moi-même des difficultés qu'il diſoit avoir à avaler. Il me pria de l'en diſpenſer, mais j'inſiſtai & je lui préſentai de l'eau dans une cueillere à caffé; alors ſes yeux ſe tournerent, ſes membres furent agités de mouvemens convulſifs, les muſcles du cou ſe roidirent, & l'on voyoit le cartilage thyroïde du larinx s'élever & s'abbaiſſer avec une vivacité ſinguliere. Je laiſſai repoſer le malade, & je lui propoſai enſuite d'avaler un peu de mie de pain; il l'eſſaya ſans éprouver d'horreur, mais il ne put rien avaler. Je lui fis alors pluſieurs queſtions, & il m'aſſura qu'il n'avoit jamais été ni piqué ni mordu d'aucun animal. Les aſſiſtans qui le connoiſſoient, ou qui avoient vécu avec lui depuis pluſieurs années, me confirmerent qu'il n'avoit jamais été mordu ni par un chien, ni par aucun autre animal. Cependant cette conſtante horreur de l'eau me donnoit beaucoup à penſer. Je fus bien fâché de n'avoir pas été appellé plutôt, parce que ſçachant que ſon aſthme étoit de l'eſpece qu'on nomme humorale, je n'aurois pas héſité à lui faire prendre l'émétique dans le tems qu'il pouvoit encore avaler, d'autant plus que tout annonçoit la plénitude de l'eſtomac, ſans qu'il y eût encore aucun ſigne d'inflammation. Le ſang qu'on lui avoit tiré le matin étoit dans l'état naturel, & n'annonçoit rien de particulier.

Voyant donc l'impossibilité de faire prendre à l'intérieur aucun anti-spasmodique, je proposai au malade un demi bain d'eau tiéde, il n'en fut point effrayé & y consentit facilement. Lorsqu'on apporta l'eau il éprouva un frémissement convulsif universel, & il tomba dans une sueur froide très-considérable; il résista quelque tems, mais il laissa mettre ses jambes dans l'eau, il n'en avoit que jusqu'aux genoux. J'ordonnai qu'on le laissât ainsi trois heures dans l'eau, qu'on auroit soin d'entretenir tiéde. Il n'y put rester qu'une heure & un quart; il s'agita beaucoup, demanda à en sortir, on craignit qu'il ne tombât en défaillance, on le retira. Il se trouva un peu soulagé; il me dit que pendant qu'il étoit dans l'eau, il avoit senti sa gorge moins serrée, qu'il respiroit un peu plus aisément, & qu'il lui sembloit alors que son mal commençoit à descendre, mais qu'il lui avoit été impossible d'y rester davantage. Le spasme augmenta de nouveau peu de tems après qu'il en fut sorti. On le saigna au pied; je le trouvai un peu plus tranquille. Je conseillai de profiter de ce calme pour le faire confesser. Le Prêtre étoit obligé de détourner la tête en lui parlant, afin de ne pas nuire par son haleine à la respiration du malade. Je devois revenir trois heures après. Le malade m'avoit promis qu'à mon retour il feroit ses efforts pour essayer de boire. Il ne m'attendit pas,

& demanda lui-même un peu de bouillon; il en détourna la vue & ne fit qu'y tremper son doigt, qu'il porta sur sa langue; à l'instant il jetta des cris affreux, il lui prit des convulsions si violentes, que quatre hommes suffisoient à peine pour le tenir. Deux autres personnes accoururent à leur aide. J'arrivai quelque tems après. Je fis attacher le malade par le milieu du corps; & quoique six personnes fussent occupées à le tenir, il ne laissoit pas de faire des efforts incroyables. Sa tête sur-tout étoit agitée d'une maniere épouventable, il avoit la bouche ouverte, cherchoit à mordre & rejettoit une bile noirâtre & écumante. Le visage s'enfla au point que tous les traits s'effacerent entiérement, que les yeux disparurent & que la tête devint ronde comme une boule. Les convulsions des muscles du cou furent si énormes, que cette partie paroissoit presque aussi grosse que la tête. Je lui tâtai le pouls, je le trouvai très-petit & très-vîte, serré & convulsif. Il avoit une sueur froide & gluante; je lui fis ouvrir les veines du bras & du pied, mais on ne put tirer que très-peu de sang, & comme il sortoit lentement, il se coaguloit à l'ouverture. Le malade resta trois heures dans cet état horrible. Ses forces diminuant, il cessa de crier, s'agita un peu moins, & mourut le même jour, qui étoit le second de sa maladie, à neuf heures & demie du soir.

J'aurois fort désiré faire l'ouverture de ce cadavre, mais on ne le voulut pas permettre, crainte de la contagion; il étoit déja livide le lendemain matin lorsqu'on l'ensevelit.

Je prévois bien qu'en examinant cette Observation, quelques-uns de mes Lecteurs ne manqueront pas de dire que cet homme ayant tous les symptomes de la rage portée au dernier dégré, aura été mordu par un chien ou par quelque autre animal enragé, qu'il l'avoit oublié ou dissimulé, que les assistans peuvent l'avoir ignoré; mais je demande alors comment on pourra jamais s'assurer que l'homme soit susceptible de la rage, si dans la prévention où l'on est qu'il est impossible qu'il le soit, on suppose toujours sans aucune preuve qu'il aura reçu cette horrible maladie par communication de quelque animal enragé. Je suis cependant bien éloigné de prétendre que le fait soit décidé par la seule Observation que je rapporte. S'il y a de la témérité & de la présomption à rejetter tout ce qui ne s'accorde pas avec nos idées communes, il y auroit aussi de la légéreté & de l'imprudence à admettre comme démontré ce qui ne seroit que probable.

L'Observation que je viens de rapporter est peut-être la plus frappante, par la violence des symptomes; mais il s'en faut bien qu'elle soit la seule connue, du moins quant à l'hy-

drophobie ſimple. Sans remonter bien loin Boerhaave en avoit vu un exemple, qui eſt rapporté par le Baron de Vanſwieten dans ſon Commentaire ſur la rage : Un archer, dit-il, allant chercher un bourreau, fit une courſe ſi violente pendant une grande chaleur, qu'il tomba dans une fiévre ardente avec l'hydrophobie, ou l'horreur de l'eau ; il mourut le troiſieme jour. Auſſi Boerhaave décide-t-il dans le 1130e de ſes Aphoriſmes, que l'hydrophobie arrive quelquefois ſans contagion dans les maladies aigues. *Oritur ferè ſemper ab aliis animalibus priùs rabioſis, ſuſcepto contagio, tamen & ſpontè in acutis quibuſdam orta legitur & obſervatur.* Le ſçavant M. Vanſwieten en rapporte un autre exemple tiré de *Salius Diverſus* (*de febre peſtilenti Cap. XIX. pag.* 362.) On en trouve plusieurs dans *Skenkius* au livre 7e de ſes Obſervations, & dans *Marcellus Donatus*, auquel *Skenkius* renvoye à ce ſujet. On lit auſſi dans le premier volume des Eſſais de Médecine de la Société d'Edimbourg, une belle Obſervation du Docteur Innès ſur une inflammation d'eſtomac, accompagnée d'hydrophobie, dont le malade guérit par beaucoup de ſaignées. Mais l'Obſervation la plus détaillée à ce ſujet, eſt celle qui ſe trouve dans les Ouvrages de François Sanchez, Profeſſeur en Médecine à Toulouſe, & que je rapporterai toute entiere au

bas de la page (*a*). On voit que ce ſçavant Médecin, qui mériteroit d'être plus connu, en conclut que l'hydrophobie peut s'engendrer dans l'homme ſans contagion, par les mêmes cauſes que dans les chiens. C'étoit auſſi l'avis de *Cælius Aurelianus*, qui s'exprime ainſi dans ſon Traité des maladies aiguës (*lib. 3. cap. 9.*) *Eſt præterea poſſibile ſine manifeſtâ causâ hanc paſſionem* (*hydrophobiam*) *corporibus innaſci, cùm talis fuerit ſtrictio ſpontè generata qualis à veneno.* M. Brogiani, Profeſſeur en Médecine à Piſe, en rapporte deux exemples qu'il a obſervés lui-même (*De veneno animantium, naturali & acquiſito. Florentiæ in-4°. pag. 101.*) Enfin on trouve dans ce Recueil d'Obſervations de Médecine du mois de Février der-

(*a*) Petrus du Saint-Pay Patronus, natus 25 annos, biliosus, menſe Maio, poſt mœrorem & ardorem Solis quem biduo iter faciendo tulerat, incidit in febrem continuam & hydrophobiam, non morſus tamen ab aliquo cane, nec ab alio animali. Delirabat aliqualiter, ſed tamen reſpondebat appoſitè, non poterat ferre aſperſionem aquæ, neque potum ejuſdem, aut vini, aut juſculorum. Convellebatur ſæpè collo & perſuaſus ut biberet, poſcebat aquam, agnoſcebat ſe non poſſe vivere niſi biberet, ſed ubi ſcyphum ori admovebat, tantus eum horror & concuſſio apprehendebat ut totus contremiſceret, ſudaret, convelleretur, tamen manu propriâ & ſeipſe cogebat, & impulſu aſtantium in os impingebatur aqua quam tamen ſtatim exſpuebat, aut ſi contra niteretur, & deglutiret mox vomebat cum pituitâ, ſudore & anguſtiâ. Obiit quarto die. Credibile eſt ergo hydrophobiam poſſe in homine gigni à Sole immediatè, ſine morſu canis rabidi, ubi temperies & humores ſimiles caninis in homine inveniuntur. *Franciſci Sanchès Opera Tom. I. Lib. de Obſervat. in Praxi pag.* 375.

nier, une Obſervation de M. Trecourt, Chirurgien-Major de l'Hôpital de Rocroy, ſur une hydrophobie à la ſuite d'une chûte avec commotion; & dans celui du mois de Juin dernier, une autre Obſervation de M. Laurens, Médecin de Montpellier, qui demeuroit alors à Cambray, ſur une hydrophobie à la ſuite d'un exercice violent.

Il n'eſt donc, comme l'on voit, pas ſi rare qu'on ſe l'imagine d'obſerver des hydrophobies ſpontanées; mais, ce qu'il eſt important de remarquer, c'eſt que toutes ces hydrophobies ſurvenoient à la ſuite des maladies aiguës, des fiévres ardentes dont elles étoient un ſymptome redoutable; au lieu que celle que j'ai obſervée, étoit elle-même la maladie eſſentielle. Elle ſe manifeſta ſans fiévre, le pouls n'étoit que convulſif, & je ſuis perſuadé que le principal ſiége du mal étoit dans l'eſtomac; ce qui arrive ſouvent dans l'hydrophobie, ainſi que *Cœlius Aurelianus* l'a très-bien remarqué, en parlant de la différence qu'il y a entre la manie, la phrénéſie & l'hydrophobie. *Siquidem plus in maniacis caput patiatur, in phreniticis verò etiam febres ſequantur, in hydrophobis verò plus ſtomachus, & ſine febribus eſſe percipiatur, & acuta atque celeris paſſio* (*loco citato cap. 12.*)

De plus mon hydrophobe n'eut pas ſeulement l'horreur de l'eau, ſymptome que je ne cherche point à expliquer, mais encore

celui de l'air; il étoit du nombre des *aëro-phobes*, dont parle auſſi *Cœlius Aurelianus*. Il craignoit les moindres agitations de l'air, même celle qui eſt cauſée par la reſpiration. Il ſemble que dans ce violent état de ſpaſme, ſes organes avoient acquis un tel dégré de ſenſibilité, qu'ils ne pouvoient admettre qu'un air déja raréfié, & dont l'élaſticité fût affoiblie par les vapeurs de la tranſpiration. Ces malades ſont quelquefois ſi timides, ſi ſuſceptibles d'émotion & de terreur, qu'ils deviennent *pantaphobes*, pour me ſervir de l'expreſſion du Médecin Andréas, l'un des ſectateurs d'Herophiie, c'eſt-à-dire, qu'ils craignent tout ce qui les approche ou les environne.

Enfin l'hydrophobie que j'ai obſervée, differe eſſentiellement de la plûpart des hydrophobies accidentelles dont je viens de parler, en ce qu'elle fut accompagnée des mêmes ſymptomes de fureur & de rage qui ſurviennent après la morſure des animaux enragés. J'avertis les perſonnes qui tenoient le malade, de bien prendre garde de s'en laiſſer mordre; & une femme qui le gardoit m'apprit alors qu'elle avoit déja été mordue au bras; mais heureuſement c'étoit au commencement de l'accès, avant que le malade écumât, & elle avoit retiré ſon bras aſſez vîte pour que la morſure ne pénétrât pas juſqu'au ſang: car ce n'eſt que par le ſang même que

ce venin ſe communique, ou peut-être par l'inſpiration d'une haleine infectée ; & il ne faut pas croire, ainſi que *Cælius*, *Skenkius*, *Matthiole*, *Palmarius*, M. Brogiani & d'autres Auteurs l'ont avancé, qu'on puiſſe recevoir la rage par la ſeule tranſpiration ou par le contact des animaux qui en ſont affectés, ni en marchant pieds nuds ſur l'écume qu'ils rejettent. Il eſt même du devoir des Médecins de combattre ces fauſſes terreurs, puiſque, ſi on y ajoutoit foi, les malades ſe trouveroient ſans aucun ſecours dans cet état horrible. Cependant mon exemple n'enhardit point le Prêtre qui apportoit au malade l'Extrême-Onction ; car il ne voulut jamais approcher de lui, & il ſoutint que le malade, dont à la vérité le viſage étoit tout couvert d'écume, n'étoit pas dans un état aſſez décent pour recevoir l'onction des ſaintes Huiles.

Il ſemble donc réſulter de tout ce que je viens d'obſerver, que l'hydrophobie portée même juſqu'à la rage, peut être miſe au nombre des fléaux qui affligent l'humanité ; fléau d'autant plus terrible, qu'il ne reſte à ceux qui en ſont malheureuſement attaqués, que des reſſources bien incertaines. Il eſt vraiſemblable que ſi, dans le cas dont je viens de faire l'hiſtoire, j'avois été appellé aſſez à tems pour procurer par l'émétique l'évacuation de cette bile exaltée, qui affectoit l'eſtomac ſi ſenſiblement, & qui par l'irritation

qu'elle causoit, produisit tant d'affreux accidens, l'accès auroit été beaucoup moindre, & peut-être auroit entiérement cédé à l'action des autres remedes. Mais dans l'état où je trouvai le malade, je ne pouvois chercher qu'à diminuer le spasme par le demi-bain d'eau tiéde dont en effet j'eus lieu d'attendre quelque succès, dès que je vis que le malade pouvoit encore le supporter. Je comptois médiocrement sur l'effet de la saignée, la maladie n'étant que convulsive sans être inflammatoire; & j'épiois l'instant où le malade pourroit avaler les pillules antispasmodiques avec lesquelles M. Nugent, Médecin à Bath, a guéri si heureusement une fille devenue hydrophope par la morsure d'un chien enragé. J'ai annoncé ce remede en rendant compte dans le Journal des Sçavans du mois de Juillet 1755, de l'Essai sur l'hydrophobie de ce Médecin Anglois. Il entremêla sagement l'usage de l'opium avec celui de la poudre de M. Cobb, ou de la poudre de Tunquin, qui est composée de vingt grains de musc, & de vingt-quatre grains de chacun des deux cinabres (*Philosoph. Transact.* n° 474.) Il étoit très-porté à y ajouter du camphre, excellent remede trop peu usité. Il est même à observer que dès 1696, M. Ravelly conseilloit déja dans un Traité fort curieux qu'il fit alors imprimer sur la rage, des bols composés avec de l'antimoine diaphoré-

tique, du cinabre, du ſel volatil de corne de cerf & du camphre. Ce Médecin étoit ainſi parvenu par d'autres voies, preſque au même but que M. Nugent. Le muſc, l'opium & le camphre ſont en effet les plus grands anti-ſpaſmodiques qu'on connoiſſe, & dans un cas ſi preſſant, où le malade eſt prêt à étouffer, c'eſt le ſpaſme qu'on doit d'abord s'attacher à calmer, quand même toute la maladie ne conſiſteroit pas dans ce violent état convulſif, ainſi que M. Nugent l'a ingénieuſement établi dans la Diſſertation que je viens de citer. Mais lorſque le danger eſt moins preſſant, ou lorſqu'il s'agit de prévenir l'hydrophobie dans une perſonne qui a été mordue, il ne paroît pas qu'on puiſſe employer de remedes plus propres à détruire ou à expulſer les particules vénéneuſes répandues dans le ſang, ou à en prévenir les effets, que le mercure adminiſtré ſous différentes formes. Son efficacité à cet égard eſt bien plus reconnue que celle de la poudre contre la rage, ſi célébrée en divers endroits des Tranſactions philoſophiques (n° 237, 443, 445, &c.) ſous le nom de Poudre de Dampier, & inſérée en 1720 par M. Hans-Sloane dans la Pharmacopée de Londres, ſous le nom de *Pulvis antilyſſus*, laquelle Poudre eſt compoſée de deux parties, d'hépatique de couleur cendrée (*Lichen cinereus terreſtris*) & d'une partie de poivre. Je ne parle pas ici de

la Poudre de *Palmarius*, ni du remede si vanté par Mayerne, ni de la poudre d'écailles d'huitre, ni du bain d'eau froide, ni même de celui de la mer; remedes si inutiles, ou du moins si incertains, qu'on paroît en être aujourd'hui désabusé.

On ne pense gueres non plus aux vertus du foie de l'animal enragé, dont effectivement on est rarement à portée de faire usage. Cependant Durey, sçavant Médecin de Nolay en Bourgogne, nous apprend dans une Relation très-élégante des ravages causés dans sa patrie en 1647 par un loup enragé, qu'il eut la gloire de tuer lui-même; (*De stupendo & lugendo infortunio ex lupo rabiente narratio verissima, Divione* 1661) nous apprend, dis-je, que de dix personnes mordues, neuf moururent enragées, quoiqu'il eût fait prendre à plusieurs d'entr'elles la poudre d'écrevisses & de gentiane prescrite par Galien, la poudre de *Palmarius*, le remede composé de rhue, de sauge, de kynorrhodon & de scorzonere, qu'il leur eût fait manger de l'ail, qu'il leur eût donné de la thériaque & autres remedes semblables, tandis que le dixieme qui avoit été mordu au métacarpe, & ensuite à la mammelle gauche de la longueur d'un doigt, en arrêtant lui même le loup enragé, n'éprouva aucun accident, au moyen du foie de cet animal que le Médecin lui réserva comme au victorieux, &

qu'il lui fit prendre dans l'efpace de cinq jours, après l'avoir lavé dans du vin & fait fécher au four, felon le confeil de Galien, de Pline & de Diofcoride.

Dès l'année 1699 M. Tauvry avoit indiqué dans l'Hiftoire de l'Académie Royale des Sciences, que vraifemblablement on trouveroit dans le mercure bien plus d'efficacité contre la rage, que dans tous les prétendus fpécifiques vantés jufqu'alors. M. Default, Médecin à Bordeaux, guidé fans doute par ces idées, employa avec fuccès les frictions mercurielles pour prévenir la rage, & rendit fa méthode publique. Tout récemment M. Darluc, Médecin à Caillan en Provence, a confirmé les avantages de cette méthode, en préfervant heureufement des accidens de la rage plufieurs perfonnes qui avoient été mordues par des loups enragés en 1747 & 1748, tandis que ceux qui avoient négligé fes confeils, font morts de cette funefte maladie; on trouve fes Obfervations dans votre Recueil périodique des Obfervations de Médecine, du mois de Septembre 1755. Mais il faut avouer que ces frictions mercurielles elles-mêmes ont été inutilement adminiftrées lorfque la rage s'étoit une fois déclarée; auffi M. Default ne les regardoit-il que comme un remede prophylactique, & croyoit l'hydrophobie abfolument incurable.

Cependant le Frere du Choifel, Apothicaire

caire de la Miſſion des Jeſuites à Pondichery, vient de nous apprendre dans une petite Brochure imprimée l'année derniere chez Guerin, comme un Extrait des Lettres édifiantes & curieuſes, qu'il a eu le bonheur de guérir une femme réellement hydrophobe, par ſa méthode d'adminiſtrer le mercure. Cette méthode conſiſte à employer des pillules mercurielles & des frictions. Je n'entrerai pas ici dans un plus grand détail à ce ſujet, parce que l'Obſervation du Frere du Choiſel ſe trouve inſérée preſque toute entiere dans votre Recueil du mois de Septembre 1756. Je remarquerai ſeulement que cette guériſon, & celle de M. Nugent dont j'ai parlé cy-deſſus, ſont preſque les ſeules qui ſoient bien conſtatées; auſſi le célébre Boerhaave diſoit-il dans le 1139e de ſes Aphoriſmes : *À natâ Medicinâ hucuſque omnes ferè artis principes deplorant demorſorum prophylaxim vix ullam certam haberi; at jam aquam paventium ſanatorum exemplum dari certâ fide nullum.*

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE

A M. Vandermonde, *sur une fiévre singuliere avec un redoublement & un délire périodiques, guérie par le quinquina ; par M.* SUMEIRE, *Docteur en Médecine à Marignane.*

MONSIEUR,

La lecture de vos Observations pratiques sur le quinquina, dont vous avez enrichi le Journal (*a*), m'a mis dans le cas de vous en communiquer une qui mérite peut-être de leur être associée, parce qu'elle semble concourir à prouver que la vertu du quinquina s'étend à toutes les maladies qui ont des retours réglés & des accès périodiques.

Je fus mandé, il y a quelque tems, à Niolon, petit port de mer situé sur la côte de la Méditerranée, & distant de deux lieues de Marignane, pour y voir un jeune homme qui étoit malade depuis une vingtaine de jours. Le Chirurgien qui en avoit eu soin pendant sa maladie, me rapporta qu'il avoit eu en premier lieu quelques attaques de fiévre quarte, qui s'étoient changées ensuite en accès de fiévre tierce; que pour com-

(*a*) Journal de Médecine, Tome VI. page 193.

battre cette fiévre, il avoit saigné le malade, il lui avoit donné l'émétique, l'avoit purgé avec des minoratifs & l'avoit mis à l'usage du quinquina, & que ces remedes l'avoient délivré de ses fiévres, & l'avoient mis pour deux ou trois jours dans un assez bon état; mais qu'il lui étoit survenu ensuite la nouvelle maladie pour laquelle on me mandoit. Ce jeune homme âgé d'environ vingt ans, d'un bon tempérament, fort sage de son naturel, avoit une fiévre continue avec une augmentation qui arrivoit tous les soirs, & qui étoit accompagnée d'un délire violent. Il n'avoit, quand je le vis, que sa fiévre ordinaire, marquée par un pouls foible, petit & très-rapide, tel qu'on l'observe dans la fiévre lente-nerveuse; il avoit la peau froide dans toute la superficie de son corps, mais on me dit que sur le soir, dans le tems de l'augmentation, on lui appercevoit beaucoup de chaleur, & que son délire étoit alors si violent & si fougueux, qu'on ne pouvoit le contenir dans son lit, & qu'il n'y avoit point d'extravagance qu'il ne dît & qu'il ne fît. A la fin de ce paroxysme ou du redoublement, le malade étoit immobile dans son lit, ayant l'air d'un homme hébété & aliéné; il étoit tel en effet : sa machine étoit toute dans l'éréthisme, & de plus tant soit peu ébranlée par un léger mouvement spasmodique, qui étoit principalement sensible dans tous les tendons : en exa-

minant ſon bas-ventre qui étoit tout-à-fait plat, & dont les muſcles étoient fort tendus, j'apperçus que ſa verge étoit très-roide & tirée comme une corde *ſans être aucunement gonflée ;* ce qui prouve que le malade étoit dans un ſpaſme univerſel. Il avoit le regard fixe & les yeux preſque toujours mobiles : toutes ſes réponſes aux diverſes queſtions que je lui fis, étoient inconſéquentes & contradictoires ; il ne s'expliquoit que par des monoſyllabes. La difficulté d'uriner étoit la choſe dont il ſe plaignoit le plus conſtamment : il avoit la bouche ſeche & un peu altérée, & ſa langue étoit agitée de mouvemens convulſifs, quand il vouloit la montrer. Il ne rendoit rien par les ſelles, & il urinoit très-rarement & en petite quantité : il y avoit deux ou trois jours qu'il étoit dans ce triſte état, lorſque je le viſitai.

L'attention la plus réfléchie ne put me fournir dans le moment d'autre vue que celle de faire relâcher un peu le ſpaſme qui s'étoit emparé de tout le corps, & de prévenir ou calmer le délire que le malade éprouvoit tous les jours dans le redoublement de ſa fiévre. Je me contentai à cet effet de lui preſcrire pour ſa boiſſon ordinaire une tiſane d'orge avec le nitre ; j'ordonnai qu'on lui donnât deux fois par jour un lavement émollient rafraîchiſſant & légérement purgatif, & qu'on lui fît prendre de quatre heures en quatre

heures une prise de sel sédatif. On ne put durant trois jours mettre en usage que la tisane & les lavemens, qui ne changerent rien à la maladie ; le sel sédatif fit ensuite quelque chose : il calma un peu la violence du redoublement de la fiévre, & le délire qui en étoit la suite : mais l'état du malade étant toujours à-peu-près le même, on vint encore demander mon avis ; j'ordonnai alors une douce purgation qui évacua très-peu, & ne diminua en rien la maladie ; après avoir considéré que cette fiévre singuliere n'étoit que l'étrange métamorphose d'une simple fiévre intermittente, & que malgré son caractere extraordinaire, le délire & le redoublement qui étoient ses principaux symptomes, conservoient un type réguliérement périodique, je me déterminai à lui prescrire le quinquina ; je conseillai de lui en donner deux drachmes délayées dans un peu d'eau de quatre heures en quatre heures, dans l'intervalle du redoublement ; & je fis ajouter à chaque dose de quinquina vingt grains de sel sédatif. Une once de cette écorce fébrifuge dissipa entiérement la fiévre & le délire, & redonna au malade la liberté de tous ses sens ; il ne lui restoit plus qu'une constipation opiniâtre qui l'inquiétoit beaucoup, & pour laquelle je lui fis prendre quatre onces d'huile d'amendes douces, qui ne le soulagerent point ; enfin je lui prescrivis une purgation composée

d'une once de tamarins, de trois onces de manne, & d'une bonne pincée de fleurs de mauve : cette médecine déboucha le ventre, & rendit la ſanté au malade.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur une hydropiſie aſcite & de poitrine, accompagnée d'une eſpece de phthiſie rénale vénérienne, guéries l'une & l'autre par l'uſage du lait pour toute nourriture ; par M. LANDEUTTE, Médecin de l'Hôpital-Militaire de Bitche, & Docteur aggrégé au College Royal des Médecins de Nancy.

Le nommé Ducommun, ſoldat de la Compagnie de Barbaſan au Bataillon de Corbeil, âgé de vingt-ſept ans, fut attaqué d'un flux dyſenterique dans la route que fit ſon Bataillon de Beſançon en cette Ville ; il fut obligé par la force du mal de s'arrêter à Strasbourg, où il reſta trois mois à l'Hôpital ; étant éloigné ſi long-tems de ſes camarades, il fit des inſtances pour qu'on lui permît de rejoindre ſon Corps ; il y arriva le 2 Octobre 1756, & le 7 du même mois il fut amené à notre Hôpital : il étoit d'une maigreur extrême, ſes déjections étoient brunes, d'une odeur

insoutenable, & souvent mêlées de glaires sanguinolentes ; les pieds commençoient à s'enfler ; ce qui étoit accompagné d'une altération considérable. Je regardai ces signes comme des avant-coureurs d'une hydropisie prochaine ; elle ne tarda pas effectivement de se manifester, & dès ce moment le flux de ventre cessa.

Je prescrivis tous les remedes usités en pareil cas, mais je n'en obtins aucun avantage ; le mal au contraire faisoit journellement des progrès : le bas-ventre s'étoit tellement gonflé, que la peau en étoit luisante, ce qui m'avoit fait prendre mon parti pour la paracentese ; mais une subite enflure des mains, une respiration journellement plus gênée, accompagnée d'une toux seche & fréquente, & de douleurs aiguës dans différens points de l'abdomen, m'occasionnerent de nouvelles réflexions sur l'état de la maladie, que j'imaginai provenir d'une cause âcre & de sels trop développés qui irritoient les solides, épaississoient la limphe, engorgeoient ses vaisseaux, les avoient rompus ou corrodés, & avoient occasionné l'ascite & l'inondation récente de la poitrine : c'est pourquoi je substituai à l'usage des apéritifs, des hydragogues & diurétiques, celui du lait de vache légérement bouilli & écrêmé, pris quatre fois le jour ; & dans une cuillerée de chaque

dose je fis avaler quinze grains de poudre absorbante : la boisson ordinaire ne fut plus que du petit-lait clarifié, qu'on jettoit tout chaud sur quelques cloportes écrasés, & qui étoit ensuite édulcoré avec le sirop des cinq racines apéritives.

Je fus surpris des effets que produisit cette méthode dans les premieres vingt-quatre heures ; les urines devinrent tout-à-coup très-abondantes, le ventre devint libre ; de sorte que deux onces de manne, ou une légere eau de casse, procurerent des selles copieuses : six jours suffirent pour désenfler entiérement le malade, vuider les capacités, & le remettre dans le desséchement où je l'avois trouvé à son arrivée à l'Hôpital.

Le malade à peine désenflé, me dit qu'il s'appercevoit depuis quelques jours que ses urines charioient considérablement de glaires blanchâtres & filandreuses ; je demandai à m'en assurer moi-même, je fis transvaser doucement les urines, qui me laisserent par-là reconnoître une matiere purulente & abondante, qui en garnissoit le fond, de l'épaisseur de cinq ou six lignes ; je questionnai mon malade, qui m'apprit qu'au moment de l'invasion de son flux dysentérique, il avoit une gonorrhée qui s'étoit tout-à-coup supprimée ; je jugeai que c'étoit elle qui redonnoit lieu à cet écoulement purulent, dont la force dé-

pendoit d'une traînée d'ulceres qui s'étoient étendus & multipliés dans les voies urinaires pendant sa suppression.

Mes conjectures parurent plus fondées quelques jours après ; car le malade ressentit en même tems des douleurs cuisantes & dans la région lombaire gauche, & dans l'hipogastrique, directement au-dessus du pubis & le long du canal de l'uretre ; elles provenoient sans doute des ulceres formés dans ces différentes parties, qui, étant pour lors détergés & se remplissant de nouvelles chairs, étoient devenus sensibles : j'eus lieu par-là de m'applaudir une seconde fois du parti que j'avois pris touchant la diette blanche, que je fis continuer au malade jusqu'à parfaite guérison ; m'étant contenté de supprimer au bout de dix jours la poudre absorbante, le sirop des cinq racines, & les cloportes écrasés dans le petit lait, que je remplaçai par quelques bols béchiques & balsamiques (où il entroit un peu de panacée) & par cinq légeres frictions faites au périné.

Le malade guérit radicalement de cette façon, reprit de l'embonpoint, & quitta l'Hôpital le 28 Décembre; il fit réguliérement son service pendant un mois, sans le moindre ressentiment de ses maladies; mais tout-à-coup il lui vint en idée d'aller passer par les grands remedes à Landau, tandis que sa santé n'étoit point encore suffisamment raffermie

pour pouvoir ſoutenir une pareille épreuve. Il en obtint, malheureuſement pour lui, la permiſſion; car il en revint exténué, & dans le maraſme le plus complet; il languit pendant douze jours à ſa chambre, fut rapporté le 31 Mars de cette année à notre Hopital, miné par la fiévre lente, par des crachats purulens, ſouvent ſanguinolens, & enfin par un dévoiement colliquatif qui l'enleva le 12 Avril dernier.

OBSERVATION

Sur une eſpece de ponction naturelle ſurvenue dans le bas-ventre d'une Demoiſelle; par M. DE BERGE, Médecin de l'Hôpital à Ham.

La Demoiſelle dont je vais décrire l'incommodité ſinguliere, eſt malade depuis huit ans; il y en avoit quatre qu'elle avoit perdu ſes regles quand ſa maladie a commencé, & elle n'avoit pris aucune précaution dans ce tems critique pour ſe garantir des mauvaiſes ſuites que peut cauſer la ceſſation de cette évacuation périodique: auſſi a-t-elle eu une perte conſidérable, que les Médecins qui la voyoient pour lors, ont guérie. Quelque tems après cette Demoiſelle ayant été excédée de fatigue auprès d'un malade, & ayant reſpiré un-

très-mauvais air, elle fut attaquée d'une colique violente accompagnée d'un vomissement, & d'un gonflement prodigieux d'estomac & de bas-ventre. Ces accidens ne se calmerent qu'au bout de cinq jours, au gonflement près, qui a subsisté pendant deux mois avec une sensibilité extrême des parties affectées, le tout sans fiévre, pour ainsi dire, & sans perte d'appétit; la malade demandoit même très-souvent à manger, mais on eut la précaution de ne lui en donner que très-peu. Enfin le gonflement diminua, mais pour laisser le ventre rempli d'obstructions, principalement du côté gauche. La perte de sang est aussi revenue, & a duré jusqu'au mois de Septembre de l'année derniere. La malade, de l'avis de feu M. Molin, a fait usage plusieurs fois des eaux minérales sans succès; de tems en tems elle avoit des coliques, ainsi que la fiévre quarte, qui cette fois a dégénéré en une fiévre irréguliere, laquelle s'est passée à la longue. Elle se purgeoit assez souvent avec des pillules que je ne connois pas, mais qui produisoient un très-bon effet. Voilà deux ans que je connois cette Demoiselle, & c'est d'elle que je tiens le détail que je viens de faire : elle m'a consulté plusieurs fois, je lui ai conseillé les remedes dont elle avoit déja fait usage; mais le peu de soulagement qu'elle en retiroit, fit qu'elle né-

gligea tout, à la purgation près toujours avec les pillules susdites.

L'année passée les cuisses & les jambes, principalement du côté gauche, lui enflerent prodigieusement; l'enflure n'étoit point édémateuse, & la perte subsistoit toujours. J'ordonnai les émolliens & les bains de vapeurs, à cause de la dureté & de la sensibilité des parties; elle prit des boissons légérement apéritives, & fut ensuite purgée plusieurs fois; au bout de deux mois l'enflure a beaucoup diminué, & la malade s'est assez bien portée.

Quelque tems après il s'est fait une ouverture dans le bas-ventre à deux travers de doigts, à côté & sous l'ombilic du côté gauche. Cette ouverture est toute singuliere; elle est au milieu d'une excroissance, qui ressemble au bout d'une mammelle; l'ouverture peut avoir près d'une ligne de largeur sur trois de profondeur. Il y avoit trois ans que cette excroissance avoit commencé à se former, ainsi que deux autres, qui ne sont point encore percées; depuis six mois que cet écoulement dure, le ventre s'est rempli d'excroissances qui toutes ont beaucoup de ressemblance au bout d'une mammelle. La matiere qui s'échappoit au commencement, ressembloit à une eau roussâtre, la perte pour lors n'étoit pas considérable, elle s'étoit même arrêtée pendant quelques jours; mais elle re-

vint bientôt, & le ventre n'étoit plus si gonflé; ensuite la matiere de l'écoulement s'est épaissie, pour lors elle n'étoit plus si colorée, & ressembloit à une eau mucilagineuse; depuis elle est devenue plus fluide, & coule quelquefois si fort, que la malade rend cinq à six livres d'eau pendant les vingt-quatre heures; & je suis persuadé qu'elle a perdu depuis six mois plus de huit cens livres d'eau par cette seule ouverture, & les urines pendant tout ce tems n'ont point coulé en moindre quantité qu'à leur ordinaire, ce qui auroit dû épuiser la malade; elle se soutenoit pourtant assez bien : elle a eu pour surcroît de malheur plusieurs indigestions; l'enflure des cuisses & des jambes est revenue; mais la perte est très-peu de chose. La Demoiselle ne boit presque point actuellement.

La malade étant entiérement dégoûtée des remedes, ne prend que quelques purgatifs de tems en tems, & un lavement de deux jours l'un, à cause de la constipation habituelle du ventre; du reste je lui conseille un régime léger analeptique, pour supporter cette prodigieuse évacuation.

Comme je n'ai point encore vu pareil accident, & que je m'imagine qu'il seroit dangereux d'en arrêter le cours, je prie Messieurs mes Confreres de m'indiquer par la voie du Journal, s'il y auroit lieu de guérir, ou du moins de soulager cette Demoiselle.

EXPÉRIENCES FAITES

Sur la terre de l'alun ; par M. MARGGRAF, *Docteur en Médecine, &c.*

I. La terre d'alun eſt une terre particuliere, ſéparée de la terre argilleuſe par l'acide du vitriol ; & j'en ai fourni des preuves convainquantes dans les §§. VII, VIII, IX & XII du Journal dernier (*a*). Mais comme j'y ai en même tems promis, §. X (*b*), un examen à part de la terre d'alun, je rapporterai ici les expériences que j'ai faites ſur cette terre.

II. Avant que d'entrer dans le détail de ces expériences, je crois devoir rappeller ce que j'ai déja dit au §. IV du Journal dernier (*c*), où j'ai indiqué deux manieres différentes de ſéparer la terre de l'alun, afin de remarquer que toutes les expériences qui vont faire le ſujet de cette Piece, ont été faites uniquement & abſolument ſur la ſorte de terre d'alun qui eſt produite par voie de précipitation au moyen d'un alcali fixe, & dont j'ai enſeigné la préparation dans l'endroit cité. Mais j'ajoute qu'il faut être ſoigneux d'y obſerver cette précaution néceſſaire, c'eſt d'édulcorer bien exactement & long-tems

(*a*) Journal de Médecine, Tome VII. pag. 28, 29, 31, 34.
(*b*) *Ibid.* pag. 33. (*c*) *Ibid.* pag. 25.

cette terre précipitée de l'alun par un ſel alcali fixe, avec une grande quantité d'eau chaude diſtillée, & de la faire enſuite parfaitement ſécher. Ainſi quoiqu'il y ait encore pluſieurs méthodes de ſéparer la terre de l'alun, outre celle que j'ai rapportée dans cet endroit, j'ai néanmoins choiſi & conſtamment mis en œuvre celle qui eſt produite de la maniere ſuſdite par la précipitation dûe à un alcali fixe, l'ayant trouvée une dés plus convenables à mes expériences.

III. Je viens à préſent, ſans m'arrêter davantage, au fonds même de mon ſujet, & je déclare poſitivement que la terre d'alun eſt à la vérité une terre ſoluble dans les acides, & par conſéquent qu'elle eſt douée de quelques-unes des propriétés des terres, qu'on nomme alcalines & calcaires; mais que malgré cela elle n'eſt point réellement une terre calcaire; ce que prouveront ſuffiſamment les expériences ſuivantes que j'ai faites ſur la terre d'alun. Notre terre eſt une terre alcaline, parce qu'elle ſe diſſout aiſément dans les acides, & particuliérement dans ceux qu'on nomme minéraux. J'ai déja rapporté ſa ſolution dans l'acide minéral le plus fort, ſçavoir l'acide vitriolique aux §§. I, V & VI du Journal dernier (a), & j'ai montré comment de ſon mêlange avec cet acide il réſulte toujours un alun. J'ai auſſi eu occaſion de faire voir ail-

(a) Journal de Médecine Tome VII. pag. 23, 26, 28.

leurs, d'une maniere étendue & diſtincte; que le mêlange de la terre calcaire avec le même acide vitriolique, ne manquoit jamais de produire une ſélénite, qui, ſuivant l'opinion de divers Auteurs, doit être comptée parmi les eſpeces de pierres, ou de terres gypſeuſes; mais qui eſt réellement un ſel moyen terreſtre, à la vérité d'un genre particulier. Cependant ce ſel differe de l'alun, tant en ce qu'il eſt peu ſoluble dans l'eau, que par d'autres propriétés ſur leſquelles ce n'eſt pas ici le lieu d'inſiſter, mais dont je trouverai peut-être une autre occaſion de parler plus au long.

IV. Je paſſe donc aux diverſes relations de la terre précipitée de l'alun par un alcali fixe, (§. II) & premiérement à celles qu'elle a avec l'acide nitreux. Voici ce que j'ai remarqué là-deſſus. Deux onces d'un acide nitreux net, & paſſablement fort, diſſolvent commodément, & dans les commencemens ſans effervescence, une demi-once de la terre ſuſdite d'alun, auparavant pulvériſée, & qu'on jette peu-à-peu dans l'eſprit de nitre, en ſe ſervant d'un verre net & proportionné. A la fin cette terre entre dans une effervefcence aſſez forte, tout comme elle le fait avec l'acide de vitriol. Ayant enſuite jetté encore une dragme de ma terre d'alun dans ce mêlange, il y en eut auſſi quelque choſe qui fut diſſout avec une ſorte d'effervefcence, mais

pas

pas tout. J'obtins donc par ce moyen une solution parfaitement saoulée de terre d'alun dans l'acide du nitre. Je cherchai après cela à filtrer cette solution ; mais sa consistance trop épaisse ne lui permit pas de passer par le filtre. Je fus donc obligé de la délayer avec de l'eau distillée ; après quoi elle passa à travers le papier brouillard, & je procurai de la sorte une solution claire, qui avoit toutes les apparences d'une solution de craie ou de terre calcaire, faite dans l'acide du nitre, mais dont les propriétés étoient toutes différentes. Je voulois crystalliser ma solution par l'évaporation, & en la mettant au froid ; mais elle avoit de la peine à se former en crystaux. Elle prit pourtant à la chaleur d'un air doux la forme de longs crystaux rayés, mais qui se fondirent d'abord à un air plus frais. Je fis doucement évaporer la solution pour la dessécher, & je mis le sel qui en provint dans un lieu humide, où il se fondit en liqueur, comme cela arrive aux terres calcaires, lorsqu'elles ont été dissoutes dans un acide nitreux, & ensuite desséchées. Ce fut alors que je remarquai les propriétés suivantes dans cette solution.

V. Ma solution de terre d'alun dans l'acide du nitre filtrée, évaporée & fondue, ne fut point précipitée en sélénite par l'affusion d'un acide vitriolique, tant délayé que concentré : ce qui arrive pourtant toutes les fois qu'on

ajoute un semblable acide à une solution de terre calcaire faite dans l'acide du nitre ; mais le précipité qui en fut produit, rentra très-aisément en solution dans l'eau chaude, & donna ensuite un alun réel par l'addition d'un alcali fixe dissous dans l'eau, dont on a fait mention au §. IX du Journal dernier (*a*). De plus une portion de cette solution de terre d'alun dans l'acide du nitre, séchée, & ensuite fondue à l'air, ayant été mise dans une retorte de verre, & après que le récipient y eut été adapté, distillée au bain de sable par dégrés, & en donnant à la fin un feu ardent, il en est résulté les circonstances suivantes. Après que la vapeur aqueuse eut pris son cours, l'acide du nitre se détacha, & laissa la terre d'alun au fond, qui fut ensuite exposée à un feu encore plus fort dans une capsule d'argille, sous la mouffle, dans le fourneau d'essai ; sans donner pourtant en aucune maniere le Phosphore qu'on nomme de *Balduin*, comme ont coutume de faire les terres calcaires & les craies, avec cet acide du nitre. La terre d'alun demeura simplement dégagée de son acide, en forme d'alun brûlé.

VI. Je procédai de la maniere que je viens d'exposer aux §§. IV & V, en joignant à la terre d'alun un très-bon acide de sel commun. Deux onces de cet acide, qui n'étoit pas des plus concentrés, mais qui avoit pourtant une

(*a*) Journal de Médecine Tome VII. pag. 31.

force assez considérable, ayant été mêlées avec un peu d'eau, en y ajoûtant de l'esprit de sel poussé par l'huile de vitriol, procurerent précisément la solution de la même quantité de terre d'alun qui avoit été effectuée par l'acide nitreux mentionné ci-dessus, & à-peu-près avec les mêmes circonstances qui ont été rapportées. Je délayai ce mêlange avec de l'eau, je le filtrai & le fis évaporer, après quoi je travaillai à sa crystallisation. Il paroissoit y avoir peu de disposition; cependant à une chaleur douce il se mit à la fin en crystaux, mais qui se fondirent de nouveau à l'air. Quand on fait évaporer cette solution pour la dessécher, elle se fond pareillement à l'air, ce que fait à la vérité aussi la solution desséchée d'une terre calcaire dans l'acide du sel, comme on peut le voir dans le sel ammoniac fixe. Il y a néanmoins cette différence, c'est que la susdite solution de terre d'alun par l'addition d'un acide vitriolique, se précipita bien, comme la solution précédente faite avec l'acide du nitre, mais qu'il ne s'en forme point de sélénite; car le précipité qui en est tombé, se dissout bientôt de nouveau dans l'eau chaude, & ensuite on peut le rétablir en un véritable alun, surtout par l'addition convenable d'un alcali fixe. J'ai aussi jetté une portion de cette solution de la terre d'alun dans l'acide du sel dans une retorte de verre; & après y avoir adapté le récipient, je l'ai mise à distiller par dégrés

jusqu'au feu le plus ardent : & il s'est manifesté précisément les mêmes circonstances qui ont été rapportées (§. V) de la solution de cette terre d'alun dans l'acide du nitre, sçavoir, qu'elle se détacha de son acide du sel ; ce qui étoit resté dans la retorte ne se fondit point à un feu plus violent, comme cela arrive à un sel ammoniac fixe ; mais la terre d'alun demeura, après avoir perdu l'acide du sel par la force du feu, & elle étoit pure, comme ce qu'on appelle de l'alun brûlé : ce qui n'auroit pas lieu, si cette terre d'alun étoit une terre calcaire, celle-ci, lorsqu'elle a été combinée avec l'acide du sel commun, ne s'en laissant plus séparer, même par le plus violent dégré de feu.

VII. Voici les relations de la terre d'alun avec les acides végétables. Un vinaigre distillé très-fort, & concentré par le froid, dissout pareillement notre terre d'alun, calcinée ou non calcinée, sans effervescence. Et après que cette solution a été parfaitement saoulée avec la terre d'alun, filtrée, évaporée, & disposée à la crystallisation, elle ne forme pourtant point de crystaux, comme ne manque jamais de le faire au contraire une solution de terre calcaire avec l'acide distillé. Après avoir fait doucement sécher tout-à-fait cette solution, j'en ai tiré un sel blanchâtre, mais qui n'avoit rien de crystallin, lequel, par la distillation dans une retorte de verre,

à laquelle le récipient étoit adapté, laissa aller l'acide du vinaigre, comme un vinaigre concentré, qui avoit à la vérité quelque odeur empyreumatique (& cela ne sçauroit être autrement), mais qui entroit dans une fermentation bruyante avec un sel alcali, tant fixe que volatil. La terre d'alun demeura dans la retorte; & d'abord, à cause du phlogistique du vinaigre, elle étoit d'un brun tirant sur le jaune, mais en continuant à la calciner à un feu découvert, elle parvint à une assez grande blancheur.

VIII. L'acide du tartre, ou ce que l'on nomme les crystaux de tartre, dissolvent pareillement notre terre d'alun. Mais comme ces crystaux de tartre, ainsi qu'il est connu, ont beaucoup de peine à se dissoudre dans l'eau, j'en ai pulvérisé doucement une quantité, que j'ai fait fondre dans autant d'eau distillée qu'il en falloit pour cette solution. J'y ai ensuite mis à diverses reprises de ma terre d'alun réduite en poudre, jusqu'à une saturation si parfaite, qu'une portion considérable de cette terre d'alun ne fut point dissoute. Or ce qu'il y a de remarquable ici, c'est que cette solution & saturation de la terre d'alun avec la solution des crystaux de tartre, se fait pareillement sans aucune effervescence sensible. Après cela j'ai délayé ce mêlange avec beaucoup d'eau chaude distillée, je l'ai fait filtrer, évaporer d'une maniere convenable,

& disposé ensuite à la crystallisation ; mais de cette maniere je n'ai pu en tirer aucuns crystaux : au contraire, après que le desséchement eut été tout-à-fait achevé de la façon la plus douce, cela donna contre toute attente une masse claire, qui ressembloit à de la gomme d'Arabie. C'est-là certainement une chose digne d'être observée ; car cela n'arrive point avec une terre crétacée ou calcaire, qui, avec cet acide de tartre, devient un sel moyen crystallin ordinaire.

IX. J'ai aussi fait des essais avec le sel d'oseille, en ayant fait dissoudre dans l'eau, l'ayant saoulé avec ma terre d'alun, & ayant continué à procéder de la maniere que j'ai indiquée. J'obtins par cette voie un produit à-peu-près semblable au précédent, c'est-à-dire, à une gomme, seulement avec cette différence, qu'après avoir été desséché, il devenoit humide de nouveau, & avoit aussi plus de saveur, & cette saveur étoit d'un douceâtre astringent. Il en est de même du jus de citron employé avec notre terre d'alun. En suivant les mêmes opérations, il en résulta un produit à-peu-près semblable aux précédens, mais qui paroissoit un peu plus disposé à donner des crystaux secs. Néanmoins la plus grande partie de ce produit est une matiere pareillement ressemblante à de la gomme, excepté que le jus de citron en rend la couleur un peu plus brune, & qu'il devient

plus sec que celui qui est fait avec le sel d'oseille.

X. L'acide des fourmis dissout pareillement de la maniere susdite notre terre d'alun. Mais je ne tirai non plus de ce mêlange aucun sel moyen crystallin (quoique cet acide en produise toujours avec la terre calcaire) ; au contraire après le desséchement il demeura une substance saline, qui attiroit encore un peu l'humidité de l'air. De même aussi, le sel d'ambre, après avoir été dissous dans l'eau, puis mêlé avec la terre d'alun, & traité de la maniere susdite, procura la solution de quelque quantité de la terre d'alun, mais pas considérable, comme le fit manifestement voir la précipitation de ce sel avec l'huile de tartre par défaillance. Ayant traité dans le même tems la craie, comme une terre calcaire, avec le même acide, j'observai que non-seulement cet acide l'attaquoit mieux, & avec plus de force, mais encore qu'elle formoit avec lui un sel moyen, & cela en forme de crystaux allongés, qui étoient d'une toute autre sorte que ceux que la terre d'alun forme avec cet acide, & qui, relativement à ceux qui sont produits par le sel d'ambre avec la terre d'alun, avoient encore beaucoup d'acidité, & se volatilisoient par la force du feu. Ces crystaux préparés avec la terre calcaire, laisserent après la calcination une quantité considérable de terre blanche.

XI. Il s'agissoit à présent de travailler encore notre terre d'alun avec d'autres sels, & de faire attention aux divers changemens qui en résulteroient. Le premier que je mis en œuvre, ce fut le sel ammoniac. J'en mêlai une partie pulvérisée avec deux parties de notre terre d'alun, j'en remplis une retorte de verre, j'y appliquai un récipient, je lutai bien le tout, & le fis distiller par dégrés, en donnant à la fin un feu des plus ardens, dans l'espérance d'en tirer quelque esprit urineux. Mais après le réfroidissement des vaisseaux, je trouvai dans ma retorte, à la place de l'esprit urineux auquel je m'étois attendu, un acide manifeste, sçavoir, l'acide du sel séparé du sel ammoniac cru. Je lessivai ce qui étoit resté dans la retorte, je le filtrai, & je voulus le précipiter avec une solution de sel alcali fixe; mais je ne pus effectuer aucune précipitation, ma liqueur étant demeurée nette & claire; preuve que cet acide n'avoit rien dissout de la terre d'alun, & par conséquent qu'il ne s'étoit point détaché d'esprit urineux. Il me vint alors dans l'esprit qu'il vaudroit peut-être mieux commencer par calciner la terre d'alun; c'est pourquoi je réitérai tous les procédés sus-mentionnés, en me servant de la terre d'alun. Mais cela me donna la même chose, c'est-à-dire, un esprit de sel dans le récipient, un peu de sel ammoniac dans le col de la retorte; & quant au reste, je n'en pus rien lessiver qui

voulût se précipiter avec la solution de sel alcali fixe. Cela mérite de nouveau d'être bien remarqué, puisqu'on y trouve une preuve manifeste que la terre d'alun n'est point proprement une terre calcaire.

XII. Je mêlai encore une partie de notre terre d'alun avec autant de salpetre purifié & pulvérisé, & je travaillai ce mêlange dans une retorte de verre, précisément de la maniere que j'avois employée avec le sel ammoniac. J'obtins par cette voie un esprit de salpêtre ordinaire, qui, comme cela arrive toujours, s'éleva en vapeurs rouges, & se montra semblable à tous égards à un véritable & pur acide de nitre. Je procédai de même avec parties égales de terre d'alun & de sel commun, & j'obtins par ce moyen un vrai acide de sel, qui précipita l'argent & le plomb de leur solution faite avec l'acide du nitre, en Lune cornée & en Saturne corné, qui, avec la solution de sel alcali fixe, devint un sel commun régénéré, & dans lequel se trouvoient toutes les autres propriétés d'un acide de sel. Je tirai de la retorte ce qui y étoit resté de l'une & de l'autre de ces préparations, & ayant mis séparément chacun de ces résidus dans l'eau chaude, je les filtrai, les fis évaporer, & les disposai à la crystallisation; après quoi je tirai du mêlange de nitre avec la terre d'alun encore une bonne quantité de salpetre net, & du mêlange de sel commun avec la

terre d'alun, une bonne portion de sel commun.

XIII. J'ai employé de plus deux parties de sel alcali fixe, tout-à-fait dépuré, avec une partie de terre d'alun; & après les avoir bien mêlé ensemble, je les ai forcé dans un creuset couvert par un feu de fusion, sans que ces matieres ayent pourtant voulu se fondre parfaitement ensemble; mais elles demeurerent encore assez tendres. Je les pulvérisai, & je m'imaginois que le sel alcali auroit été rendu fort caustique par ce moyen; mais je trouvai que cela n'étoit point arrivé. Cependant l'alcali avoit dissout une bonne quantité de la terre d'alun; ce qui se montra manifestement lorsque je lessivai ce mêlange avec de l'eau, le filtrai & le saoulai de l'acide du salpetre; car cela me donna quantité d'un précipité blanc, qui ne laissoit aucun sujet de doute que l'alcali n'eût dissout quelque chose de la terre d'alun.

XIV. Je calcinai de plus une portion de notre terre d'alun dans un creuset couvert avec un feu très-fort, & je versai ensuite là-dessus de l'eau nette distillée; mais je ne découvris aucune trace d'incalescence, comme cela arrive néanmoins ordinairement aux terres calcaires & crétacées, lorsqu'elles ont été auparavant calcinées avec force. L'eau qui surnageoit sur ces matieres, ne précipita point les solutions d'argent, de plomb & de mer-

cure ; nouvelle preuve que notre terre d'alun n'eſt point une terre calcaire. Cette même terre mêlée avec du ſoufre pulvériſé, & après de l'eau verſée deſſus, miſe à une forte digeſtion, de maniere qu'à la fin elle cuiſoit, n'a point du tout diſſout le ſoufre, comme ont coutume de le faire les terres calcaires calcinées à un feu véhément, & à tout autre égard on n'y peut rien découvrir qui ait de l'affinité avec une terre calcaire. Car un ſemblable mêlange de chaux vive, de ſoufre & d'eau, après qu'il a été cuit, filtré, & qu'on y a verſé un acide, donne toujours du ſoufre avec une odeur d'œufs pourris.

XV. Enfin j'ai exactement mêlé une once de cette terre d'alun avec une demi-once de cinnabre pulvériſé ; & l'ayant mis dans une retorte de verre garnie, avec un récipient adapté, je l'ai forcée par dégrés juſqu'à la plus forte chaleur, mais cela n'a point du tout revivifié le mercure qui exiſte dans le cinnabre, (ce qui arrive pourtant toujours avec une terre calcaire ou crétacée, tant crue qu'auparavant calcinée). Seulement il ſe détacha tant ſoit peu de mercure, ce qui eut lieu encore, en faiſant une nouvelle ſublimation du cinnabre ſans addition. Ainſi par cet endroit-là cette terre ne ſçauroit non plus être miſe au nombre des terres calcaires. J'ai fait la même expérience avec la terre d'alun calcinée, & j'ai eu le même ſuccès. Les ré-

ſidus demeurés dans la retorte ne donnent pareillement, après leur mêlange avec un acide par la digeſtion & la filtration, en y mêlant un acide de vinaigre, ou quelque autre que ce ſoit, ni une odeur d'œufs pourris, ni un ſoufre précipité ; ce qu'on obſerve ordinairement dans ce qui reſte après la ſublimation du cinnabre avec la terre calcaire.

LETTRE

A l'Auteur du Journal, ſur une obſervation d'une hernie inguinale de l'inteſtin, guérie par la gangrene, & réunie par la nature ; par M. ROUSSELET, Chirurgien à Troyes.

MONSIEUR,

Permettez-moi d'applaudir aux ſoins que vous prenez de recueillir les faits importans qui ſe préſentent dans la pratique de la Médecine ou de la Chirurgie. Un livre auſſi utile que le vôtre, ne peut qu'être reçu du Public avec tout l'empreſſement qu'il mérite. Les hommes n'ont pas d'affaires temporelles plus importantes que leur ſanté, & nous voyons tous les jours que c'eſt celle qu'ils négligent le plus ; ils ignorent juſqu'au nom des maladies les plus communes & les plus funeſtes,

auxquelles ils ſont tous les jours expoſés : bien loin d'avoir quelque idée des remedes qui pourroient leur convenir, ils ne ſçavent pas même diſcerner les gens capables de leur en donner d'utiles; ils ne ſçavent mettre aucune différence entre un Médecin ou un Chirurgien habile, & celui qui ne l'eſt pas : incertains ſur le choix, ne ſçachant pas ſe décider, nous les voyons donner leur confiance au premier venu qui veut en abuſer, devenir la dupe d'un homme ſouvent ſans raiſon & ſans expérience ; enfin mourir tranquillement entre les mains d'un Charlatan.

Votre Livre, Monſieur, corrigera l'eſprit humain de ce travers : il apprendra ſans travail & ſans effort à ces gens, d'ailleurs éclairés, le nom, le danger des maladies qui les environnent, & ce qu'ils doivent faire pour les prévenir : il leur fera voir qu'il y a des reſſources qui reſtent à ceux même qui ont manqué les occaſions favorables de guériſon; ce que peut la nature ſeule, & lorſqu'elle eſt près d'être ſurmontée, ce que peuvent le ſecours & l'art d'un homme habile, qu'il leur importe par conſéquent de diſtinguer dans la foule de ceux qui ſe donnent pour tels ; & bien loin que ce Recueil, comme le penſent quelques ames mercénaires & craintives, puiſſe nuire à votre Art & au nôtre, je penſe qu'il ne peut que détruire les préjugés du Public à ce ſujet, & nous aſſurer de plus en plus ſa confiance.

Pardonnez-moi, Monſieur, cette digreſſion; car je vous ai tant d'obligations, que ſans vous je n'aurois jamais penſé à donner au Public l'hiſtoire d'une guériſon que j'ai eu le bonheur de faire, & que je crois aſſez importante pour être miſe ſous les yeux des plus habiles Maîtres en l'art de guérir.

Le Samedi dix Mars 1751, j'allai avec MM. Prôal, Chirurgien-Major des Grenadiers du Roi, en garniſon en cette Ville, & Bouquot, Chirurgien de Paris, aggrégé parmi nous, au hameau d'Echenilly, Paroiſſe de S. André, à une demi-lieue d'ici, pour voir la nommée Louiſe Orſeau, femme de Jean Arnoul manœuvre. Cette femme âgée pour lors de cinquante-trois ans, d'une conſtitution forte, d'un tempérament ſec & ſanguin, a eu pluſieurs enfans. Le Samedi ſix, en levant deux boiſſeaux de ſon, pour les placer ſur ſa tête, elle avoit fait un effort qui fit paroître à l'aine droite une tumeur connue ſous le nom de *bubonocele*, deſcente ou hernie inguinale. Lorſque nous l'examinames la premiere fois, elle étoit devenue groſſe comme le poing; le ventre de la malade étoit tendu, le pouls fort petit, & elle vomiſſoit les matieres inteſtinales preſque continuellement. M. Bouquot lui propoſa l'opération, mais elle ne voulut pas y conſentir. Je lui fis une ſaignée du bras; & la ſaiſon n'étant pas propre pour trouver des herbes

émollientes, nous lui fimes appliquer sur la tumeur & sur le ventre des compresses trempées dans l'huile de chenevi; nous nous retirames, dans le dessein de n'y plus retourner.

Le treize cette femme me fit appeller. Je lui dis qu'il n'étoit plus tems de la guérir; que l'intestin étoit gangréné, & que l'opération même qu'elle avoit refusée, seroit inutile à présent, à ce que je pensois. Elle me pria néanmoins de ne pas l'abandonner, & de la venir voir tous les jours deux fois, quoiqu'on ne lui fît point d'opération; ce que je fis, ne comptant nullement la guérir, mais seulement pour lui faire plaisir, & observer en même tems ce qui se passeroit dans une maladie si dangereuse; elle continuoit à vomir les matieres fécales: pour ne pas rester spectateur oisif, je m'avisai d'abord de lui appliquer un cataplasme fait avec le seneçon, les feuilles de violette, de Mauve & l'oignon de lis, auquel j'ajoutai du basilicum. J'allois tous les jours deux fois renouveller ce cataplasme sur sa tumeur, m'attendant presque à chaque fois de la trouver morte. Elle ne prenoit que quatre petits bouillons bien clairs en vingt-quatre heures: son ventre étoit toujours tendu, & les vomissemens continuoient tous les jours lorsque le 22 du mois (seizieme jour depuis l'attaque) en levant ce cataplasme, réitéré tant de fois, j'apperçus à la tumeur, & tout autour, une assez grande étendue de

la peau, gangrénée & noire comme de l'encre;

Alors je plaçai, entre la malade & moi, une personne qui l'empêchoit de voir ce que je ferois, & avec un bistouri j'ouvris la tumeur de la longueur de trois pouces environ : les matieres fécales en sortirent en abondance, & le ventre se détendit en partie. Je nettoyai bien la plaie ; je disséquai, j'enlevai tout ce qu'il y avoit de noir & de gangréné ; & ayant apperçu l'intestin tout pourri, j'en tirai environ neuf à dix pouces pour amener la partie saine, où je le coupai en travers proche du ventre, sans m'inquiéter de ce que deviendroit la portion supérieure ni l'inférieure, la malade n'ayant pas assez de force pour songer à la dilatation de l'anneau, ni à faire un pli au mézentere ; je continuai d'aller tous les jours deux fois la panser avec une décoction de *scordium* & de *sauge de bois* ; dans laquelle je trempois des plumaceaux chargés d'un digestif animé, fait avec la térébentine, le jaune d'œuf, le baume d'arcæus, le styrax & l'eau vulnéraire. J'appliquai sur le tout une emplâtre de styrax.

Le vomissement, malgré l'opération que j'avois faite le 22, (sans que la malade eût senti de grandes douleurs) continuoit toujours ; j'introduisis dans la plaie un bourdonnet de charpie molette, d'un demi-pouce de longueur, & je tentai de procurer un anus artificiel dans l'aine : je croyois qu'il ne

me

me restoit pas d'autre ressource, lorsque le trente-un du mois, allant pour la panser à l'ordinaire, elle rendit les matieres fécales par la voie naturelle; ce qui me surprit extrêmement, & me fit en même tems un grand plaisir. Le vomissement cessa dès ce jour; il avoit commencé le huit, & par conséquent duré vingt-deux jours : toute la gangrene ayant été détruite, je m'attachai à cicatriser la plaie, ce qui se fit très-facilement & fort vîte, en pansant à plat avec un plumaceau de charpie, & un emplâtre de diapalme par dessus. Enfin le 15 de Mai suivant (cinquante-quatre jours après l'opération) cette femme fut radicalement guérie : elle jouit encore actuellement d'une parfaite santé, n'ayant eu depuis ce tems aucun ressentiment de cette incommodité : elle vaque à ses affaires, & vient presque tous les jours à la Ville à pied.

M. de la Peyronnie, l'un de nos plus sçavans Maîtres, & je puis ajouter l'un de nos plus signalés bienfaiteurs, ne s'est permis, à l'occasion de maladies pareilles, que fort peu de réflexions (*a*), parmi lesquelles cependant il s'est glissé quelques conjectures qui ne se trouvent point dans cet exemple, confirmées par le procédé de la nature; tant il est vrai que, sans nous presser de la deviner, nous devons nous contenter de la suivre en silence,

(*a*) Mémoire de l'Académ. Royale de Chirurgie Tom. I.

pour raisonner d'après ses opérations : qu'il me soit permis de chercher à perfectionner notre Art, en marchant sur les traces de cet illustre Maître : il dit (*a*) qu'il est presque impossible que les deux extrémités d'un intestin, coupé en travers, puissent se réunir sans le secours de l'Art, & en conséquence il croit nécessaire (*b*) de les assujettir bout-à-bout, en faisant au mézentere un pli, qu'il contient par un fil passé au travers, & dont il fait une anse pour amener le mézentere & l'intestin à l'extérieur de la plaie, où il facilite l'écoulement au dehors des matieres intestinales, dont il croit que l'épanchement dans le ventre pourroit causer la mort (*c*) : mais le succès que j'ai obtenu, dans le cas dont je viens de faire le récit, fait voir qu'il n'est pas impossible, comme le présumoit M. la Peyronnie, que les deux extrémités d'un intestin coupé en travers, se réunissent d'eux-mêmes : qu'on peut les abandonner quelquefois, sans qu'il arrive un épanchement mortel : & enfin qu'il n'est pas toujours nécessaire pour les réunir, de les rapprocher par un pli au mézentere, puisque la nature seule sçait faire cette réunion. Le grand nombre d'Observations dont on ne manquera pas, Monsieur, de vous faire part dans la suite, pourra faire connoître quel parti est le plus sûr en ce cas-ci, ou d'abandonner entiérement

(*a*) Page 345. (*b*) Page 339. (*c*) Page 344.

cet ouvrage à la nature, ou de la seconder par l'opération.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DESCRIPTION

D'une opération faite sur une tumeur ombilicale, par M. Henrion, Chirurgien-Major de l'Hôpital Royal & Militaire du Quesnoy.

Madame Parmantier, épouse d'un maître Orfévre de cette Ville, âgée de soixante & treize ans, portoit depuis vingt ans une tumeur considérable à l'ombilic. C'étoit une hernie de l'épiploon & de l'intestin occasionnée par un effort qu'elle fit. Cette tumeur ne fut d'abord que très-petite, & n'empêcha pas la malade de vaquer à ses affaires. Elle sentit pourtant quelque tems après une douleur assez vive dans cette partie, qui l'engagea à faire venir son Chirurgien qui, après l'avoir examinée, lui conseilla de faire usage d'un bandage; ce qu'elle n'a pu faire à cause des douleurs cruelles qu'il lui occasionnoit. Cependant la tumeur faisoit tous les jours des progrès à la vérité insensibles; mais par la longueur du tems elle devint si considérable, que son col avoit quatre pouces neuf lignes de diametre, & qu'elle-même en avoit dix

& quelques lignes. Le poids de cette masse charnue étoit devenue si incommode pour la malade, que si elle ne l'avoit tenue suspendue avec une écharpe, elle seroit restée flottante sur ses cuisses.

Il y a environ deux ans que cette femme fut attaquée d'une fiévre continue pendant quinze jours, dont elle fut traitée & guérie avec toute la prudence possible. Ce fut dans ce tems à-peu-près qu'elle fit part de son triste état au Médecin qui prenoit soin de sa santé ; après l'avoir examinée il me fit appeller. Je trouvai la tumeur de la grosseur que je viens de dire, & elle me parut formée par l'épiploon & une partie des intestins. J'observai que les tégumens communs étoient un peu altérés au-dessous de la tumeur. J'y fis appliquer un peu d'esprit de vin camphré ; cela n'eut aucune suite. Malgré cet état fâcheux, & le repos que j'avois conseillé à la malade de prendre, elle jugea à propos de continuer ses exercices ; ce qui acheva de la réduire dans l'état le plus déplorable. Pour surcroît de malheurs elle eût le 6 Mars 1756 une indigestion très-forte, pour laquelle elle fit tous les remedes indiqués en pareil cas ; mais il lui resta un étranglement au col de la tumeur si violent, que je fus obligé de la saigner quatre ou cinq fois, d'y appliquer des fomentations émollientes ; néanmoins il se forma sous la tumeur des phlyctaines, & je ne doutai pas

que la gangrene ne fût prête à s'y déclarer ; j'en avertis le mari, & lui demandai du conseil ; il fit appeller son Médecin & le Chirurgien-Major du Régiment de Châteaubriand, qui déciderent que la gangrene alloit faire des progrès très-rapides, & que l'opération ne pourroit être que très-douteuse. Le lendemain nous trouvames la tumeur percée, & l'intestin ouvert, qui laissoit échapper les matieres fécales ; désespérant de la malade, je crus qu'il falloit mieux risquer l'opération que de la laisser périr ; c'est pourquoi j'emportai tous les tégumens gangrénés, & environ sept pouces de l'intestin qui étoient pareillement sphacelés ; je fis chaque jour mes pansemens à l'ordinaire, & j'avois grand soin de couper tout ce qui paroissoit gangréné de nouveau ; je réduisis insensiblement toutes les parties, & au bout de quelque tems j'eus la satisfaction de voir les bords de la plaie vermeils, & la cicatrice se former de jour en jour. Il restoit une petite tumeur de la grosseur d'un pouce & demi de hauteur, & de quatre de large, qui s'est insensiblement dissipée. Les excrémens n'ont pu reprendre leur cours par l'anus ; la nature a pourvu à cet inconvénient, car elle en a pratiqué un autre à la partie moyenne, du côté droit de la tumeur. Comme cette sujétion de rendre les excrémens par cette voie est très-grande, & qu'elle expose à beaucoup de malpropretés, j'ai fait

faire à la malade une cannulle d'étain, percée à sa partie supérieure de plusieurs petits trous; cette cannulle entre d'un côté dans l'ouverture faite à l'ombilic, & de l'autre vient aboutir dans une poche de cuir qui est assujettie autour du corps de la malade, & qui sert d'égoût aux matieres fécales. C'est une triste ressource; mais c'étoit la seule contre un mal encore plus grand, qui est la mort. Au reste on ne s'apperçoit presque pas de cette incommodité, & aucuns de ceux qui approchent la malade, n'en éprouvent de mauvaises odeurs. La malade, moyennant cet instrument, vaque à ses affaires, & jouit à présent d'une parfaite santé.

MEMOIRE

Sur les pleuro-péripneumonies qui ont régné à Saint-Jean d'Angeli dans les mois de Mars & d'Avril de cette année; par M. MARCHANT, Docteur en Médecine à Saint-Jean d'Angeli.

Les maladies qui ont paru à Saint-Jean d'Angeli avec un caractere de malignité au commencement du mois de Mars, & qui ont continué tout ce mois & celui d'Avril, se sont manifestées par les mêmes symptomes qui ont coutume de caractériser la péripneu-

monie & la pleuréſie ordinaires ; leurs cours & leurs progrès en ont été ſeulement plus rapides, & la fiévre, qui les accompagnoit, ſe trouvoit développée avec moins de violence que la gravité des ſymptomes & le péril qui menaçoit les malades ne ſembloient devoir l'annoncer.

Le mal commençoit par un accablement & une laſſitude univerſelle, de légers friſſons ſouvent avec des envies de vomir, & étoit accompagné pendant tout le cours de la maladie, de difficulté de reſpirer avec un ſerrement de poitrine, des douleurs aux côtés, d'une toux ſeche & fatiguante, de crachemens plus ou moins ſanguinolens, de météoriſmes dans le bas-ventre, de déjections fétides & vermineuſes, de ſueurs ſymptomatiques, de délires obſcurs, &c. La langue étoit quelquefois ſaine, quelquefois chargée d'une croute épaiſſe & bilieuſe; le pouls étoit preſque naturel, quelquefois cependant un peu plein, dur, inégal & intermittent, & les redoublemens de fiévre qui ſurvenoient ordinairement le ſoir, ſe faiſoient plus communément ſentir par l'augmentation des ſymptomes, que par la variation du pouls. Le ſang qu'on tiroit dans les palettes, préſentoit une ſurface blanche qui reſſembloit à du pus coagulé, & étoit ſans eau, ou ne rendoit qu'une ſéroſité trouble & épaiſſe. Les malades mouroient communément le ſeptieme jour.

de la maladie, quelquefois le cinquieme, rarement le neuvieme ; je n'en ai point vu mourir, & je n'ai point appris qu'il en soit mort après le neuvieme jour.

Comme les malades qui ont été atteints de la maladie régnante, n'ont pas été tous affectés également des mêmes symptomes, & que cette maladie a paru se présenter sous quatre faces particulieres, je crois devoir aussi comprendre les observations que j'ai faites à cet égard sous quatre especes différentes.

La premiere espece regarde ceux qui étoient atteints d'une fausse pleurésie, ou d'une fausse péripneumonie, sans aucun signe de malignité. Cette maladie cédoit ordinairement dès le troisieme jour, ou pour le plus tard, le cinquieme, & étoit sans aucune suite fâcheuse, à moins qu'elle ne dégénérât dans quelqu'une des trois especes suivantes.

Dans la seconde espece, la maladie sembloit se déguiser sous l'apparence d'une fiévre continue ordinaire, avec un accablement considérable, une douleur à la tête & aux reins, une insomnie opiniâtre, des déjections putrides & vermineuses, le plus souvent avec des sueurs abondantes & symptomatiques, qui ne procuroient aucun soulagement aux malades ; une petite toux seche, une respiration courte & profonde, sans douleur de côté cependant, ni pesanteur de poitrine. Le mal, ainsi que dans les deux especes sui

vantes, prenoit fin vers le ſeptieme jour. Quoique dans cette eſpece la poitrine parût peu affectée, cependant elle laiſſoit appercevoir après la mort les mêmes effets. Le troiſieme & le ſixieme cadavre qui furent ouverts, à l'occaſion de la maladie régnante, préſenterent les mêmes altérations qu'on obſerva dans les cadavres morts des deux autres eſpeces de cette maladie. Ces deux malades qui moururent le ſeptieme jour, ne s'étoient plaints pendant le cours de leur maladie ni de douleur au côté, ni de peſanteur à la poitrine, & ſembloient n'avoir ſuccombé qu'à une fiévre putride & vermineuſe.

Dans la troiſieme eſpece les malades étoient atteints d'une douleur au côté, qui ſe faiſoit ſentir plus communément ſur les fauſſes côtes, avec une toux ſeche & fatiguante. Ces douleurs ſe trouvoient très-vives dans le tems de la toux, & ſupportables hors ce tems. Les crachats dans le commencement étoient blancs & ſavoneux, & dans le progrès de la maladie devenoient épais & comme purulens. L'oppreſſion ne paroiſſoit point conſidérable, mais les ſymptomes de l'eſpece précédente ſe trouvoient dans toute leur vigueur.

Dans la quatrieme eſpece enfin, les malades joignoient aux accidens des deux dernieres eſpeces, une oppreſſion très-conſidérable, avec des crachats rouillés & ſanguinolens. Le délire vague & obſcur qu'on ob-

ſervoit chez le plus grand nombre des malades atteints de la maladie épidémique, ſe trouvoit plus commun dans cette derniere eſpece. Le pouls étoit auſſi plus ſouvent inégal & intermittent.

Dans toutes les différentes eſpeces de cette maladie, les urines couloient aſſez librement; elles paroiſſoient ſeulement rouges & bourbeuſes. Le ventre n'a paru ſerré que dans peu de malades. D'autres auſſi, mais en très-petit nombre, ont été atteints d'un cours de ventre ſéreux & ſymptomatique; le plus grand nombre a rendu des vers, ſoit par le vomiſſement, ſoit par les ſelles. Je n'ai apperçu ſur aucun de ces malades ni taches, ni éruptions cutanées.

Cette maladie qui dans les trois derniers états, ſembloit frapper conſtamment des coups mortels, parut exiger qu'on cherchât dans l'ouverture des cadavres quel en pourroit être la cauſe, afin que par la combinaiſon des ſymptomes qui accompagnoient la maladie, & des altérations qui ſe trouvoient après la mort, on pût tirer de juſtes inductions qui ſerviſſent à remédier à un mal ſi fâcheux.

Sur ſix cadavres morts dans l'âge de vigueur, qui furent ouverts, le premier & le ſecond étoient morts avec les ſymptomes de la quatrieme eſpece; le quatrieme & le cinquieme avec ceux de la troiſieme; le

troiſieme & le ſixieme avec ceux de la ſeconde. Dans tous ces ſujets on trouva deux effets remarquables, & communs à ces trois eſpeces. 1° La membrane propre du poumon, & la plevre qui la recouvre, paroiſſoient en partie avoir dégénéré en une gelée épaiſſe ſolide, & comme purulente, qui les rendoit adhérentes avec la plévre coſtale, le médiaſtin, le péricarde & le diaphragme. 2° Le cœur contenoit dans ſes ventricules des polipes d'une groſſeur & d'une longueur énormes. Ces polipes étoient ordinairement plus conſidérables dans le ventricule droit du cœur, & ſe trouvoient communément au nombre de deux dans chaque ventricule. Leur couleur & leur conſiſtence imitoient celle de la croute ténace & coënneuſe, qui ſe ſéparoit ſur la ſurface du ſang qu'on tiroit dans les palettes. La groſſeur du tronc de chaque polipe étoit de la groſſeur du pouce, & ſe diviſoit peu après ſa naiſſance en deux branches, chacune de la groſſeur du doigt, dont l'une entroit dans l'artere, & l'autre ſe gliſſoit juſqu'à l'oreillette du même ventricule. Chaque branche, au ſortir du cœur, ſe diviſoit & ſe ſous-diviſoit en pluſieurs rameaux très-longs (*a*), de la groſſeur d'une plume à

(*a*) Il y avoit de ces rameaux qui avoient communément plus d'un pied de longueur. On a obſervé auſſi, dans le ſeul des cadavres dont on a ouvert le crane, une concrétion polipeuſe dans le ſinus longitudinal ſupérieur, qui s'étendoit

écrire, & qui se distribuoient dans les gros vaisseaux. Chaque polipe étendu & épanoui dans un plat plein d'eau tiede, ne représentoit pas mal les branches d'un éventail ouvert. Le poumon d'ailleurs étoit extrêmement gonflé & comme soufflé. On trouva en outre, dans le premier & le second cadavre morts dans le cas de la quatrieme espece, un épanchement d'un pus coulant & corrompu dans la cavité de la poitrine, & dans celle du péricarde, dont les membranes se trouvoient fort épaisses & comme charnues. Dans le quatrieme & le cinquieme, morts dans le cas de la troisieme espece, la poitrine se trouva aussi inondée d'une limphe jaunâtre.

Si on compare les symptomes de cette maladie avec les effets qui en ont résulté, il paroît que les causes qui ont produit la maladie populaire, ont principalement agi sur la partie fibreuse & mucilagineuse du sang, & lui ont fait contracter un épaississement vicieux & une ténacité qui a empêché sa miscibilité naturelle avec les autres principes du sang, & l'a disposé à ces concrétions qu'on a observées dans les cadavres. Il seroit peut-être aussi inutile qu'impossible, de déterminer les premieres causes qui nous amenent de tems

dans toute la longueur de ce sinus. On trouva aussi dans le cadavre d'un jeune enfant âgé de six mois, mort de la maladie régnante, qui fut ouvert à la follicitation de ses parens, un polipe dans le ventricule droit du cœur, & des concrétions semblables sur les lobes du poumon.

à autre des épidémies d'un genre ſingulier. On peut cependant admettre que ces maladies extraordinaires ſuppoſent dans l'air qui nous environne, l'exiſtence de certains corps nuiſibles qui, mêlés à l'air que nous reſpirons, ou dépoſés dans les alimens que nous prenons, portent dans les ſucs de la digeſtion, & dans nos liqueurs, des levains propres à en altérer la diſpoſition naturelle, & produiſent des effets différens, ſuivant qu'ils affectent différemment les ſolides & les fluides du corps humain.

Il eſt aiſé de s'appercevoir que la maladie régnante a eu beaucoup de rapport avec les pleuréſies & péripneumonies pituiteuſes des Anciens, les fauſſes péripneumonies de Sydenham & de Boerhaave, & les fiévres catharrales malignes décrites par quelques Auteurs. Elle ſe diſtinguoit des pleuréſies & péripneumonies ordinaires, en ce que ſon cours étoit plus rapide, & que les douleurs de côté étoient moins vives, la difficulté de reſpirer & l'oppreſſion plus ſupportables, la fiévre plus obſcure qu'elle ne l'eſt communément dans ces maladies inflammatoires. On diſtinguoit de même ſes différentes eſpeces par les ſignes qu'on a déja établis pour les caractériſer.

Ces maladies, ſi on en excepte la premiere eſpece, étoient d'autant plus dangereuſes, que les accidens étoient plus trom-

peurs, & paroissoient moins pressans. La seconde espece avoit moins de danger que les deux autres, & la quatrieme espece étoit celle de toutes où il y avoit le plus à craindre. En général la maladie a été moins funeste au sexe & aux gens délicats, qu'aux personnes robustes. Les jeunes enfans & les vieillards avancés, ont été moins sujets à cette maladie ; mais ceux d'entr'eux qui en ont été atteints, en ont été plus maltraités, aussi bien que ceux qui avoient dès le commencement de la maladie, le pouls inégal & intermittent. Les sueurs qui venoient dans le commencement de la maladie, n'étoient pas d'un bon augure ; celles qui paroissoient, au contraire, après de suffisantes évacuations, & vers le septieme jour, étoient critiques & salutaires (*a*).

Il n'y avoit rien à attendre dans cette cruelle maladie, de la nature seule. Je n'ai vu qu'une seule femme qui a guéri sans le secours de l'Art, à qui la maladie a laissé un asthme sec qu'il y a tout lieu de craindre qu'il ne dégénere en une phthisie pulmonaire. Ceux qui n'étoient traités que le quatrieme, ou après le quatrieme jour, éprouvoient le même sort que ceux qui ne faisoient point du tout de re-

(*a*) La demoiselle Lair & le sieur de Villeneuve, après avoir été traités méthodiquement dès le commencement de la maladie, furent guéris par une sueur critique qui survint le septieme jour. Ces deux malades avoient été atteints de la troisieme espece de la maladie.

medes, & je n'en ai vu guérir aucun après ce tems. M. Mestadier mon Confrere, m'a dit cependant qu'il avoit vu guérir un de ces malades chez qui il n'avoit été appellé que le quatrieme jour, mais qu'il avoit été atteint à la suite de son mal, d'un asthme sec & convulsif.

Les causes principales de ce fâcheux mal provenoient d'un amas de levains pernicieux dans les premieres voies, & un épaississement de la partie fibreuse & mucilagineuse du sang préparé par le mêlange de ces principes nuisibles, & déterminé par l'arrêt de la transpiration nécessaire au corps humain. Les indications curatives devoient donc être de purger les matieres des premieres voies, de tenir le sang en une suffisante division qui s'opposât à la coagulation de sa partie mucilagineuse, & de compenser en quelque façon, par le vomissement & par les selles, l'évacuation de ces matieres épaisses, qui ne pouvoient se séparer & être expulsées par les couloirs obstrués. Ainsi les saignées ne devoient être d'usage qu'autant qu'elles pouvoient faciliter & préparer l'action des remedes indiqués. Aussi les vomitifs, les purgatifs, & les légers diapnoïques, étoient des secours assurés sur lesquels on pouvoit compter. Quoique ces remedes fussent indiqués généralement dans tous les cas de la maladie, j'ai

cru cependant devoir varier le traitement relativement à ses différentes especes, ayant toujours égard aux circonstances du mal, à l'âge & à la constitution des malades.

Comme la premiere espece étoit d'une nature bénigne, elle ne demandoit pas une longue suite de remedes, & cédoit ordinairement à une saignée & à une ou deux purgations.

Dans les trois autres especes, tous les momens étoient précieux : un seul jour de négligé rendoit la maladie plus grave ; & si l'on restoit dans l'inaction jusqu'au quatrieme jour, il n'y avoit plus de succès à espérer.

Dans la seconde espece, aussi-tôt que j'étois appellé je commençois par faire saigner le malade dans le redoublement, & dès le lendemain matin je le faisois purger avec des purgatifs minoratifs aiguisés avec un, deux, trois ou quatre grains de tartre émétique, suivant l'âge, la constitution & les forces du malade. Dans le redoublement du jour qui suivoit celui de la purgation, je faisois faire une seconde saignée, si elle me paroissoit utile ; & c'est à quoi je m'en tenois sur le compte des saignées dans cette seconde espece ; & je continuois toujours de purger de deux jours l'un, ayant soin d'aiguiser la purgation avec le tartre émétique, jusqu'à ce que le malade fût hors d'affaire ; ce qui arrivoit

voit ordinairement le septieme jour (*a*). Je le faisois encore repurger deux ou trois jours après, moyennant quoi il recouvroit sa premiere santé.

Dans la troisieme espece, après une ou deux saignées faites dans le redoublement, je faisois prendre le lendemain matin un vomitif en lavage au malade. C'étoit ordinairement (*b*) huit ou dix grains de tartre émétique qu'on faisoit dissoudre dans une chopine d'eau, dont on faisoit quatre verres pour prendre dans l'intervalle de deux heures. Ce remede produisoit de copieuses évacuations, soit par le vomissement, soit par les selles. Je me contentois cependant, dans ceux où je trouvois quelques contre-indications pour donner le vomitif seul, de faire prendre un purgatif divisé en deux verres, aiguisé avec le tartre émétique. Dans le redoublement qui venoit le jour de la purgation, je faisois

(*a*) Le sieur Jousseaume, outre les autres symptomes de la maladie, eur aussi une fluxion sur la mâchoire & sur les glandes du col, & fut guéri de rout le septieme jour par cette méthode. Mollard & Massetau guérirent aussi le septieme jour. Le sieur Marechal négociant, après avoir été guéri de cerre seconde espece, retomba quinze jours après, malade de la troisieme, & fur traité & guéri une seconde fois par la méthode que j'employois dans ce cas. Un mois après il fut atteint d'une fievre continue, qui redoubloit en tierce, & fut enfin tout-à-fait guéri par les remedes appropriés à cette espece de fievre. C'est le seul malade en qui j'ai observé ces sortes de rechutes.

(*b*) il paroît que ce tartre émétique dont s'est servi M. Marchant, est beaucoup plus foible que le nôtre, puisque nous ne le prescrivons qu'à deux ou trois grains.

resaigner le malade, s'il y avoit indication; & le jour d'après on faisoit prendre le même purgatif dont je viens de parler, de sorte que ces malades étoient purgés deux jours de suite. On continuoit de les purger de deux jours l'un, autant que les circonstances pouvoient le permettre, ayant soin de leur tenir le ventre libre par le moyen des lavemens les jours vuides de purgation, & de leur faire prendre de quatre en quatre heures un grain de kermes minéral dans quelque véhicule approprié. Dans les cas d'insomnie, je me suis servi avec succès du syrop de pavot avec l'eau de fleurs d'orange.

Le traitement de la quatrieme espece varioit peu de celui de la troisieme, avec laquelle elle avoit beaucoup d'affinité. Je commençois dans cette espece constamment par deux saignées dans le redoublement. Il me falloit de bien fortes contre-indications pour me dispenser de donner d'abord un vomitif (*a*). Lorsque je n'étois appellé que le

(*a*) La nommée la Liberté me parut dans un cas si pressant, que je lui fis donner un vomitif, malgré une descente de matrice. Après l'opération de ce remede, elle se trouva considérablement soulagée, & la matrice remonta. Rousseau Sergent de Milice, & Veillau, chez qui je ne fus appellé que le troisieme jour, furent purgés trois jours de suite, & ne furent hors d'affaire que le neuvieme. Guerin, au contraire, Berceger & Ladiet, que j'avois vu dès le commencement de leur maladie, me parurent hors de danger dès le cinquieme jour; mais ils ne furent rétablis entiérement que le septieme. La Lescarou fut d'abord atteinte d'une affection soporeuse avec perte de connoissance, & la péripneumonie se

troisieme jour, je faisois purger trois jours de suite, afin de réparer le tems perdu. J'ordonnois une saignée le jour-même de la purgation, si cela me paroissoit nécessaire. L'usage des purgatifs, des lavemens & du kermes minéral avoit lieu comme dans l'espece précédente. Les tisanes de capillaire & de feuilles de bourache, sont celles dont je me suis servi le plus fréquemment. Le régime étoit d'ailleurs le même que celui qu'on a coutume de prescrire dans les maladies aigues.

On conçoit que dans ces maladies, dont le progrès étoit si rapide, il n'y avoit pas un moment à perdre. C'est par cette raison qu'il falloit presser les remedes, lorsqu'on n'étoit pas appellé tout-à-fait à tems. Tous les malades qui ont été traités de la façon que je viens d'exposer, & pour qui j'ai été appellé depuis le commencement jusqu'au troisieme jour, ont constamment guéri, à l'exception d'un vieillard de soixante & douze ans, pour qui je fus mandé au commencement du troisieme jour, qui avoit le pouls fort inégal & intermittent, & qui avoit gardé jusques-là un fort mauvais régime. Au contraire je n'ai vu guérir aucun de ceux pour qui je n'ai été appellé que le quatrieme, ou après le qua-

manifesta tout de suite après, & céda aux mêmes remedes. Cette femme & la fille de chambre de la dame de Viverous sont les seuls malades chez qui j'ai apperçu de pareils préludes dans cette maladie.

trieme jour, parce que l'engagement étoit sans doute déja formé, de façon à ne pouvoir plus espérer de résolution. *Ne peut-on pas dire que de pareilles maladies servent évidemment au triomphe de l'Art*, puisque tous ceux qui en sont atteints, guérissent lorsqu'ils ont recours dans le commencement aux remedes convenables; & que tous ceux au contraire qui ont trop attendu, ont succombé sous le poids du mal?

J'ai toujours pensé que les trop fréquentes saignées dans cette maladie, ne faisoient qu'augmenter la lenteur & la viscosité du sang. C'est par cette raison que j'ai été fort modéré de ce côté-là. Le plus grand nombre de saignées que j'ai fait faire, a été de quatre dans tout le cours de la maladie, & le plus souvent je me suis contenté de trois, malgré que le sang fût toujours coënneux (*a*).

(*a*) Je ne sçaurois regarder l'existence d'un sang coënneux comme un signe univoque d'inflammation. Il y a souvent inflammation, sans que le sang soit de cette qualité, & le sang est souvent coënneux, sans qu'il y ait la moindre apparence d'inflammation. Presque toutes les personnes qui ont été saignées ce printems par précaution, avoient le sang coënneux. On peut dire seulement que dans une inflammation considérable, le sang a ordinairement la qualité qu'il faut pour devenir coënneux. Cette qualité n'est autre chose que l'immiscibilité de la partie blanche & gélatineuse du sang avec sa partie rouge; & comme cette condition du sang peut dépendre d'autres causes que de celles qui produisent l'inflammation, il faut, suivant moi, bien d'autres indications pour assurer l'existence d'une maladie vraiement inflammatoire, & se déterminer pour de fréquentes saignées, toutes les fois que le sang paroît coënneux.

Auſſi l'expérience a-t-elle juſtifié que les fréquentes ſaignées étoient plus nuiſibles qu'utiles. On peut joindre encore le témoignage des grands Maîtres de l'Art, qui ont décidé que dans les pleuro-péripneumonies malignes, la fréquente ſaignée eſt ſouvent dangereuſe. *In malignâ pleuritide*, dit Etmuller, *vix locum habet venæ ſectio, ſed ſæpiùs erit nociva.* L'illuſtre Sydenham, ſi grand partiſan des fréquentes ſaignées dans les pleuréſies & péripneumonies ordinaires, obſerve que dans les eſpeces malignes, telles que celles qui régnerent en 1675, c'eſt la qualité de la fiévre qui doit régler le nombre des ſaignées : *Si febris repetitam venæ ſectionem reſpuat, neque juvabit iſta, imò & nocebit in pleuritide quæ cum febre ſtabit cadetve.* Cent ans auparavant le célébre Baillou avoit de même remarqué que dans les maladies pleurétiques de 1575, occaſionnées par la coagulation des humeurs, la fréquente ſaignée étoit contraire. *Eſt autem dolor lateris à congelatione. An in talibus laterum doloribus tuta ſectio venæ ? Nequaquam. Sic non oportet cum tam multis turpiter errare. Incredibile enim dictu, quàm multos trita vulgataque medendi via ac præſertim in pleuritide perdidit.*

Le tartre émétique, au contraire, a fait des prodiges dans ces maladies. Il me paroiſſoit non ſeulement indiqué comme vomitif ou purgatif, mais encore comme capable de di-

viser les parties coagulées du sang, & d'en dégager les différens principes. C'est le propre des préparations antimoniales d'agir aussi, comme remedes atténuans & diaphorétiques. C'est par cette raison que je l'ai toujours fait ajouter dans les potions purgatives, d'autant plus que, comme je n'employois ordinairement que les remedes les plus doux, tels que les tamarins, la casse, le *semen contra*, la manne, &c. l'addition du tartre émétique servoit encore à donner une action suffisante à ces purgatifs.

EXTRAITS, Précis & Annonces d'Observations, de Remedes & de Livres.

Lettre à l'Auteur du Journal, sur les effets de la morelle dans la guérison du cancer à la mammelle; par M. PINARD, Docteur en Médecine, aggrégé au College des Médecins de Rouen, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de la même Ville, & Professeur-Royal de Botanique.

MONSIEUR,

J'ai lu avec toute la satisfaction possible l'Observation que vous avez insérée dans vo-

tre Journal du mois de Mars dernier, au sujet de la guérison d'un cancer au sein. Ce généreux effort qu'a fait M. Lambergen, Professeur en Médecine à Gronningue, d'éprouver sur lui-même la vertu d'une des plantes les plus malfaisantes, doit lui mériter toute la reconnoissance du beau sexe, & toute l'estime du Public.

M. Lambergen a tenté l'infusion des feuilles de la Belladona pour la cure du cancer, parce qu'il connoissoit l'utilité de leur usage extérieur. Ne seroit-on pas bien fondé, Monsieur, à faire le même essai de la morelle. Cette plante est non seulement placée par la nature dans la famille de la Belladona, mais encore elle calme, comme elle, les douleurs du sein, quand il est affecté de cette maladie. N'auroit-elle pas en outre l'avantage d'être moins suspecte que la belladona, & par conséquent d'exiger moins de précautions, puisque Cesalpin en conseille le suc dans l'inflammation de l'estomac. Je ne sçai si, après cette autorité, on doit tenter ce remede : j'ai pourtant vu une personne qui, pour se rafraîchir les entrailles, en mangeoit, qui étoit accommodée comme les épinars, & cela sans éprouver aucun accident; peut-être la grande coction détruit-elle sa mauvaise qualité. Il est vrai que ce n'étoit pas le *solanum officinarum, acinis nigricantibus*, C. B. P. 166, mais une autre espece, ou plutôt une

variété, qui nous vient de l'Amérique sous le nom d'Agouman. Cette morelle ne se distingue de la nôtre que parce qu'elle s'éleve beaucoup plus haut, & qu'elle porte ses rameaux plus écartés de la tige. Le stramonium & la mandragore n'auroient-ils pas les mêmes vertus ? Ce sont des tentatives à faire qui ne peuvent qu'être utiles à l'humanité, si la prudence les conduit.

M. Lambergen a grande raison de dire que la belledame a été regardée jusqu'à présent par les Botanistes & par les Médecins, comme un véritable poison ; car j'en ai encore une preuve toute récente.

L'été dernier, dans la Paroisse de Vattetot près Fécamp, plusieurs enfans en se promenant, furent pris d'affection pour des bayes de belladona, & ils en mangerent probablement une assez bonne quantité, puisque personne ne les gênoit. Ces malheureux enfans ne tarderent pas à ressentir des accidens qui sembloient ne devoir point suivre un repas aussi frugal, qu'ils croyoient leur avoir été offert par la nature. Les deux plus jeunes qui avoient environ deux ans, furent aussi-tôt attaqués de délires & de convulsions si fortes, qu'ils se déchiroient avec leurs ongles. Ils devinrent en outre brûlans comme le feu, & violets par toute la surface du corps. La mort les enleva le jour-même. Leurs camarades un peu plus âgés, ne furent pas si violemment

malades, soit parce qu'ils étoient plus forts, soit parce qu'ils en avoient moins mangé; mais ils éprouverent un délire des plus singuliers. Ils rioient, chantoient, & se rappelloient exactement ce qu'ils avoient dit ou fait pendant plus de trois ans. Ce délire fut accompagné d'une insomnie qui dura quarante-huit heures.

Le remede le plus estimé à la campagne contre ces poisons, est l'orviétan, & on leur en donna sans succès; il ne faut pas en être surpris. L'orviétan est composé de drogues remplies de parties volatiles qui, par leur activité, ne peuvent qu'animer la transpiration, & pousser au dehors un poison introduit dans le sang par la morsure d'une bête venimeuse. Mais si ce remede réussit dans ces circonstances, combien ne sera-t-il pas nuisible, lorsque ce sera un poison pris par la bouche? Il en développera les parties, & il en rendra l'action plus vive & plus prompte, puisqu'il en accélera le passage dans le torrent de la circulation. Ce contre-poison n'ayant donc donné aucun soulagement, on prit la voie convenable, en leur conseillant des lavemens & le tartre stibié. Ces évacuans leur firent rendre les bayes qu'ils avoient prises, & ces misérables furent guéris après sept ou huit jours de langueur & de foiblesse. Une fille de neuf ou dix ans qui étoit avec eux, fut plus heureuse: elle mangea trente ou quarante de ces bayes,

ſans en avoir reſſenti la moindre incommodité ; mais elle en eut l'obligation à la délicateſſe de ſon goût, car elle ne fit que les ſucer ; de cette maniere la quantité du poiſon étoit moins grande, puiſqu'elle n'avaloit ni peau, ni ſemence, ni *placenta*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Remede contre les engelures.

De toutes les indiſpoſitions que peut occaſionner le froid de l'hyver, il en eſt peu de plus incommodes que les engelures. On a employé avec ſuccès en Suede l'eſprit de ſel, dont on arroſe les parties affectées à pluſieurs repriſes. Il faut avoir l'attention de le faire avant l'ouverture des parties malades, ou après qu'elles ont ceſſé d'être ulcérées. Ce remede a été communiqué par M. Linnæus, fameux Botaniſte & grand Médecin.

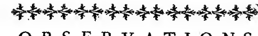
Livres nouveaux.

Traité des maladies qu'il eſt dangereux de guérir : Ouvrage utile & néceſſaire aux Médecins, & aux perſonnes ſujettes à des incommodités habituelles. Avec des Obſervations nouvelles & intéreſſantes. Par M. Raymond, Docteur en Médecine, &c. deux volumes in-12. A Avignon, chez F. B. Merande. Et ſe trouve à Paris, chez Vincent ; prix rel. 5 liv.

Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, Tome III. in-4°. chez la veuve de Laguette, rue S. Jacques; prix rel. 14 liv.

Le ſecond volume des Pieces qui ont concouru pour le prix de l'Académie Royale de Chirurgie chez la veuve Delaguette; prix rel. 10 liv.

Le ſieur Gautier, ſi connu par ſes Planches anatomiques, en annonce aujourd'hui la ſeconde édition, avec vingt Planches d'augmentation, qui formeront le ſupplément des premieres Planches. Il y aura vingt-ſix Planches pour la ſeconde édition, & quarante-ſix en tout pour ceux qui n'auront pas acquis la premiere. Les Souſcripteurs payeront 168 livres en ſept termes; & les vingt Planches du Supplément pour ceux qui ont la premiere édition, feront du prix de 48 livres en quatre termes. Les diviſions ſont expliquées dans un *Proſpectus*, qui ſe diſtribue au lieu de la ſouſcription, Bureau de M. Gautier, dans la maiſon de M. Leroi, vis-à-vis la Comédie Françoiſe : ce Bureau ſera ouvert tous les Mercredis.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JUIN 1757.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties		
1	10	15	11	27 28	11 1	$\frac{1}{2}$ 0	O. foible, N-O, à midi.	Nuageux.
2	10	16	12		1 2	$\frac{2}{3}$ 0	N-$\frac{1}{4}$ N-O, foible.	*Idem.*
3	10	10	10		1	0	N. fort.	Couvert. Pluie méd. tout le jour.
4	10	10$\frac{1}{2}$	8		1	0	N-O. médiocre.	*Id.* pluie méd. tout le soir.
5	7	9	8		1	$\frac{1}{2}$	O. *id.*	Couvert. Bruine tout le soir.
6	8	9$\frac{1}{2}$	8		1	$\frac{1}{4}$	N-O. *id.*	*Id.* Bruine le mat. pluie méd. depuis 10h. du mat. jusqu'au s.
7	8	11	10		1	0	*Id.* S-O. à 10h. mat.	Couvert.
8	10	15$\frac{1}{2}$	12$\frac{1}{2}$		1 1	$\frac{1}{4}$ $\frac{2}{3}$	S-O. foib.	Nuageux.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
9	12	$15\frac{1}{2}$	13	28	1 2	$\frac{1}{4}$ 0	N-N-O. *Idem.*	Couvert le mat. nuag. à 6 h. du soir.
10	11	15	13		2	0	*Id.* méd.	Couvert le mat. Bruine. Nuages le soir, petite pluie.
11	12	18	15		2	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Nuageux, pet. pluie le mat. & le s.
12	14	22	18		3	$\frac{1}{2}$	N. foible.	Nuageux.
13	15	21	17		3	$\frac{3}{4}$	N-$\frac{1}{4}$N-E. fort.	*Idem.*
14	13	19	$16\frac{1}{2}$		3	0	*Idem.*	*Idem.*
15	$12\frac{1}{2}$	16	14		2 2	0 0	*Idem.*	Couvert tout le jour. Serein la n.
16	10	16	15		2	0	*Idem.*	Couvert le jour & la n.
17	13	20	16		2	0	O. méd.	Nuageux.
18	12	19	15		2 3	$\frac{1}{2}$ $\frac{1}{2}$	*Idem.*	*Id.* quelq. gout. de plu. le matin.
19	12	20	$15\frac{1}{2}$		4	0	*Idem.*	Peu de nua.
20	13	22	17		4 3	0 $\frac{1}{2}$	Du S. au S-O. foib.	Brume le mat. & le s. Serein à mid.
21	14	24	20		3 4	$\frac{1}{2}$ 0	S-S-O. médiocre.	Peu de nua.
22	17	24	20		4	0	N-E. foib.	*Idem.*
23	17	25	20		3 3	0 0	N-O. au N-E. foib.	*Idem.*

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
24	16	$24\frac{1}{2}$	$19\frac{1}{2}$	28	3	0	N. au N-E. méd.	*Id.* eclairs dans le S. à 9 h. du soir.
					3	$\frac{1}{2}$		
25	17	$26\frac{1}{2}$	21		3	$\frac{1}{2}$	N. méd.	*Id.* à 3 h. du soir, nuages noirs fort singuliers du S-O. représentant une mer courroucée. Eclairs à 9 h. du soir dans le S.
26	17	24	17		3	0	*Idem.*	Nuageux.
					2	$\frac{1}{2}$		
					2	0		
27	14	22	17		0	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	*Idem.*
28	$12\frac{1}{2}$	20	15		0	0	N. au N-E. fort.	*Idem.*
				27	10	$\frac{2}{3}$		
29	12	20	16		11	0	N. méd.	*Idem.*
				28	0	0		Très-peu de nuag.
30	13	20	16		0	$\frac{1}{3}$	N-O. *id.*	

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois, $26\frac{1}{2}$ dégrés, & pour la moindre chaleur 7 dégrés au-dessus du point de la congélation : la différence entre ces deux termes est de $19\frac{1}{2}$ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure a été de 28 pouces 4 lignes, & son plus grand abbaissement

de 27 pouces 10 ½ lignes : la différence entre ces deux termes est de 6 ½ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du N.
8 fois du N. vers l'E.
1 fois du S.
4 fois du S. vers l'O.
5 fois du O.
10 fois du N. vers l'O.

Il y a eu 23 jours de tems nuageux.
7 jours de tems couvert.
7 jours de pluie ou de bruine.
1 jour de brume.
2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité vers le commencement du mois, & de la fécheresse à la fin.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1757.

Les pleuro-péripneumonies qui ont été si fréquentes & si funestes pendant l'hyver dernier, se sont enfin calmées pendant ce mois. Le petit nombre de ceux qui en ont été attaqués, en ont aisément réchappé par les remedes ordinaires.

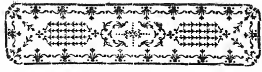
Les petites véroles sont devenues plus communes qu'auparavant : elles n'ont pas été accompagnées de symptomes bien graves. Quelques-unes cependant se sont déclarées avec des accidens singuliers. Certains sujets parmi les enfans, ont eu des petites véroles

bien caractérisées, qui ont parcouru leurs périodes avec rapidité ; mais le cinquieme ou le sixieme de la maladie, après la dessication, il leur survenoit un pourpre miliaire, dont ils avoient le corps tout couvert : d'autres qui étoient dans le cas de la contagion, ont évité la petite vérole ; mais ils ont éprouvé également une éruption pourprée. Seroit-ce un effet différent de la même cause morbifique ? Quoi qu'il en soit ces maladies n'ont exigé que de la diette, des diapnoïques fort doux, & des boissons légérement diaphorétiques. On a observé aussi parmi les enfans, & quelques adultes, des fiévres rouges qui commençoient par un frisson, comme dans les autres fiévres ; immédiatement après la peau se couvroit de taches rouges très-serrées, plus larges & plus rouges que dans la rougeole ; & qui en se dissipant, laissoient la peau couverte de dartres farineuses. Des absorbans, des délayans & des purgatifs très-doux, ont terminé heureusement ces sortes de fiévres.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *le Journal de Médecine* du mois d'Août; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 23 Juillet 1757.

BARON.



RECUEIL PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1757.

LETTRE

Sur la formation des os dans les animaux, & du bois dans les arbres ; par M. DUHAMEL DU MONCEAU, de l'Académie Royale des Sciences, &c. à M. BONNET, de la Société Royale de Londres, & Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris.

ETANT informé, MONSIEUR, que mes recherches ſur la formation des os & du bois vous intéreſſent, je me fais un vrai plaiſir de vous en entretenir ; malheureuſe-

ment ce sera en peu de mots, parce que mes occupations, maintenant fort multipliées, ne me permettent pas de donner à cet objet intéressant le tems qui seroit nécessaire pour le discuter à fond; je suis même forcé à ne vous écrire que ce que ma mémoire me fournira, n'ayant pas le loisir de chercher ce que je pourrois trouver dans mes Mémoires & dans mes Papiers.

Les expériences dont j'ai rendu compte dans les Mémoires de l'Académie imprimés en 1739, 1741, 1742 & 1743, m'ont fait penser que les os se forment dans les animaux comme le corps ligneux dans les arbres; toutes les observations que j'ai été à portée de faire depuis l'impression de ces Mémoires, m'ont confirmé dans ce sentiment. Mais les recherches que j'ai faites depuis, & dont j'ai rendu un compte abbrégé dans le volume de l'Académie de l'année 1751, m'ayant ouvert les yeux sur la formation des couches ligneuses, j'ai essayé à m'assurer par des dissections anatomiques si les changemens que j'appercevois devoir faire à mes anciennes idées sur la formation des couches ligneuses, ne devoient pas m'engager à rectifier aussi celles que j'avois conçues sur la formation des couches osseuses. Mes nouvelles recherches sur les os ne furent point inutiles; elles me firent appercevoir que j'étois tombé à

leur égard dans la même erreur qu'au sujet des couches ligneuses, néanmoins elles me confirmerent dans l'idée d'analogie que j'avois conçue entre ces deux productions animales & végétales.

Je vais vous exposer franchement, Monsieur, quelle étoit mon erreur, tant à l'égard des couches ligneuses, que des couches osseuses; & je vous présenterai ensuite d'une façon très-abbrégée les différens points de ressemblance que je crois appercevoir entre la formation du bois & celle des os.

Lorsque j'écrivis sur les os les Mémoires que vous connoissez, entraîné par une trop grande confiance aux sentimens du célebre Malpighi & par plusieurs, des expériences que j'ai rapportées dans mon Mémoire de 1751, je pensois que les couches ligneuses avoient commencé par être corticales, & qu'elles n'étoient autre chose que des couches du *liber* endurcies. Mais ayant depuis prêté plus d'attention à la différence qu'il y a entre l'organisation du corps ligneux & celle de l'écorce : organisation qui differe par des points essentiels, puisqu'on n'apperçoit point de vaisseaux spiraux dans l'écorce, pendant que le bois en est rempli : je m'engageai dans de nouvelles recherches, qui me conduisirent à penser que les couches ligneuses différoient essentiellement, & dès leur origine, des couches corticales; & en portant toute mon at-

tention à l'examen de la partie qui eſt interpoſée entre l'écorce & le bois, ne diſcontinuant point d'obſerver depuis le commencement de la ſeve juſqu'à ſon déclin, je parvins à appercevoir entre le bois & l'écorce une couche tendre qui ſe montroit aſſez différente de celle du liber : elle n'avoit pas encore la dureté du bois ; & comme dans cet état elle n'étoit pas fort adhérente ni au bois ni à l'écorce, elle ſe rompoit par lambeaux, dont les uns reſtoient attachés au bois, & les autres à l'écorce.

Il doit certainement ſe former encore en ce même endroit des couches corticales : mais comme elles commencent, ainſi que les ligneuſes, par être tendres avant d'acquérir la ſolidité du bois ou du *liber*, il n'eſt pas aiſé de diſtinguer la lame qui doit devenir ligneuſe, d'avec celle qui eſt deſtinée à faire partie de l'écorce. Quoi qu'il en ſoit, depuis ces dernieres obſervations j'incline beaucoup à croire, comme je l'ai déja dit, que les couches ligneuſes different des corticales dès leur premiere origine.

Rempli de ces idées, je revins à l'examen des os ; & les pariétaux de quelques fœtus me firent voir fort ſenſiblement que l'organiſation des os eſt différente de celle du périoſte : néanmoins cette obſervation n'a fait que me confirmer dans l'idée que j'avois, qu'il y a beaucoup de reſſemblance dans la

façon de croître des os, & du corps ligneux; c'est ce qui me reste à vous faire appercevoir.

1° L'organisation du bois est différente de celle de son écorce. L'organisation des os est différente de celle du périoste.

2° Le bois augmente de grosseur par l'addition de couches minces qui se forment entre le bois & l'écorce. Les os augmentent en grosseur par l'addition de couches minces qui se forment entre le périoste & l'os.

3° Les couches corticales se forment, de même que les ligneuses, entre le bois & l'écorce. Je n'oserois avancer que les nouvelles productions du périoste, qui doivent rester périoste, se forment entre le périoste & l'os; je n'en ai point de preuves.

4° Il ne faut pas croire, comme quelques-uns l'ont pensé, que les couches ligneuses soient dans leur origine un suc gélatineux rassemblé entre le bois & l'écorce, un suc épanché ne pouvant faire un corps organisé, nous croyons cette humeur, ce *cambium* très-organisé, il prend peu-à-peu de la solidité, & il devient du bois. Je n'ai pas pu suivre de même pas à pas, pour ainsi dire, la formation des couches osseuses, ce que j'ai vu de plus positif sur ce point, est une couche ossifiée à la partie moyenne d'un os, & encore membraneuse ou cartilagineuse vers les extrémités.

5° L'écorce est vraisemblablement l'organe qui produit les couches ligneuses, j'en ai vu se former sous des lambeaux d'écorce détachés du bois. En examinant les fractures des os, & en suivant la formation des couches osseuses, il me parut que le périoste pouvoit être regardé comme l'organe qui forme les couches osseuses.

6° La couronne extérieure des bois roulis ne peut être formée que par l'écorce, puisque cette couronne est séparée du bois intérieur. Certains os vifs qui recouvrent un os, ou une portion d'un os mort, peuvent être regardés comme des os roulis, & l'os vif me paroît formé par des émanations du périoste.

7° Le bois découvert de son écorce, & tenu à couvert du vent & du soleil, peut faire dans les jeunes arbres des productions corticales, sous lesquelles il se forme des couches ligneuses. Les os des jeunes animaux étant défendus du contact de l'air, peuvent aussi faire des productions molles, sous lesquelles il se forme des couches osseuses.

8° Si on laisse le bois découvert d'écorce à l'air, la plaie ne se ferme que par les productions des bords de l'écorce. Si on expose à l'air un os découvert de son périoste, ou si on procure le desséchement de sa superficie par des médicamens absorbans ou spiritueux, il se fait une exfoliation sensible; & lorsque la substance compacte de l'os est

épaiſſe, l'os ne ſe recouvre que par les productions des bords de la plaie.

9° Dans les greffes, ainſi que dans les arbres rompus, les fibres ligneuſes endurcies ne ſe réuniſſent point les unes aux autres. Lorſque les os ſont rompus, il ne ſe fait point de réunion dans la ſubſtance compacte des os endurcis.

10° Dans les greffes & les arbres rompus on apperçoit des productions de l'écorce de la même nature que celles qui forment les couches ligneuſes, leſquelles s'étendent entre les fibres ligneuſes rompues; cette ſubſtance s'endurcit par la ſuite, & les couches ligneuſes qui ſe forment ſur la fracture, font un fourreau qui cache tout le déſordre. Dans les os longs & bien endurcis, que j'ai percés d'un trou à leur partie moyenne, ainſi que dans les os des animaux adultes fracturés, j'ai apperçu des émanations d'une ſubſtance propre à devenir os, & qui me paroiſſoient produites par le périoſte, leſquelles ſe prolongeoient dans les cavités, & les couches oſſeuſes qui ſe ſont formées dans la ſuite, ont couvert toute la fracture.

11° Dans les arbres rompus & réunis, comme je viens de le dire, on apperçoit preſque toujours une groſſeur à l'endroit de la fracture. Les fractures des os des adultes ſont preſque toujours marquées par une groſſeur qu'on nomme le *cal*.

Je pourrois ſuivre encore plus loin cette comparaiſon ; mais permettez-moi, pour abréger, de vous inviter à conſulter mes Mémoires, vous priant néanmoins de ne point prendre trop rigoureuſement ces points de reſſemblance : il ne faut point perdre de vue que les deux objets qu'on compare, l'animal & le végétal, ſont très-différens.

Depuis 1751 je m'étois propoſé de reprendre l'examen de la formation des os, pour traiter cette matiere avec plus d'exactitude, d'ordre & de préciſion ; mais j'en ai été détourné par d'autres occupations, à peine puis-je trouver un inſtant pour ſatisfaire aux éclairciſſemens que vous exigez de moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MÉTHODE très-avantageuſe dans le traitement des pleuro-péripneumonies bilieuſes & putrides ; par M. DEPLAIGNE, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin du Roi aux Hôpitaux militaires de Valenciennes.

Depuis pluſieurs années, dès le commencement de Mars juſqu'à la fin de Mai, il regne des pleuréſies & péripneumonies inflammatoires, bilieuſes & putrides. Les ſympto-

mes caractéristiques de cette épidémie annuelle; sont une oppression de poitrine, douleur de côté pungitive ou gravative, abbatement & affaissement considérables des forces, le pouls petit, foible, déprimé, & souvent concentré; la plûpart des malades sont presque sans fiévre, & ont la respiration difficile & entrecoupée; une toux violente & sans expectoration; les crachats qui paroissent après beaucoup d'efforts, sont gluans, tenaces & jaunâtres; il survient des nausées & vomissemens bilieux, la langue est épaisse & chargée d'une saburre blanchâtre, signes non équivoques d'une grande putridité; on ressent une douleur de tête modérée, qui augmente & produit même quelques délires obscurs, à proportion que les embarras de la poitrine deviennent plus considérables.

La poitrine, qui est le siége de cette maladie, est la seule qui mérite des attentions, & qui exige l'ouverture des cadavres. On trouve dans tous les sujets ouverts une suppuration au poumon, l'un ou l'autre lobe de ce viscere engorgé, & abcédé, quelquefois tous les deux sont dans ce cas. Souvent la poitrine est pleine de pus, ou d'une sérosité limphatique épanchée sur toutes les membranes de cette cavité, qui ressemble à de la gelée de pommes; cet épanchement s'étoit même communiqué jusqu'à l'épiploon, & aux autres parties flottantes de l'abdomen. D'autres fois le péri-

carde eſt également plein de pus, & ſon tiſſu preſque détruit. Il y a toujours des adhérences très-fortes, ſur-tout du côté où la douleur ſe fait le plus ſentir : ſi les douleurs ſont vagues & répandues par toute l'habitude de la poitrine, ce ſont des engorgemens dans l'étendue de la plévre, le tiſſu celluleux des membranes du poumon, & dans l'interval formé par la duplicature du médiaſtin, qui dégénerent bientôt en abcès. Dans quelques cadavres on a trouvé dans les ventricules du cœur, des polipes de la groſſeur d'un gros œuf de poule, d'une concrétion charnue & fibreuſe, avec des appendices très-longues diviſées en deux branches, qui naiſſoient dans les gros vaiſſeaux de ce viſcere, une reſpiration gênée & ſerrée en avoit été le pronoſtic. Les viſceres de la tête & du bas-ventre n'avoient aucune altération. Le foie s'eſt trouvé quelquefois d'un volume plus conſidérable qu'à l'ordinaire, & n'ayant pas ſa couleur naturelle.

Outre les cauſes générales qui produiſent ces ſortes de maladies vernales plus ou moins fréquentes & dangereuſes chaque année, il paroît que les pleuro-péripneumonies que nous avons eu à combattre, reconnoiſſent pour cauſe principale prochaine l'épaiſſiſſement des ſucs limphatiques, occaſionné par la longueur & la vivacité du froid qu'il fait depuis pluſieurs années, par les fatigues des

routes plus ou moins longues que les soldats font pendant l'hyver, & par le peu de ménagemens qu'ils observent, en sortant d'un poële chaud pour monter la garde, ou pour être en faction.

Dans une maladie où la dégénérescence putride paroît s'annoncer dès le commencement, on doit être fort sur la réserve par rapport aux saignées. D'autres remedes plus efficaces procurent un plus prompt secours. Une longue expérience fondée sur de bons succès, m'a démontré une méthode très-avantageuse dans le traitement de ces sortes de maladies.

La rapidité avec laquelle se terminent souvent les pleuro-péripneumonies *à limphâ spissâ*, telles que celles dont il est question, les distingue des autres maladies qui arrivent dans le printems, & demande une marche plus rapide qu'à l'ordinaire, attendu que plusieurs malades sont enlevés le troisieme ou quatrieme jour. Pour obvier à la disposition inflammatoire, & aux engorgemens sourds qui se forment & qui excitent tout à coup des symptomes mortels, une ou deux saignées faites, je donne d'abord l'émétique proportionné aux forces, à l'état & au tempérament du malade. Lorsqu'il n'y a point de fiévre, je commence par le vomitif, (souvent même dans une potion cordiale, eu égard à l'abbatement des forces) sur-tout lorsque des vomissemens spontanés font soupçonner que

les premieres voies ſont chargées & farcies d'une ſaburre, dont les mollécules & les ſucs groſſiers pourroient paſſer dans la maſſe des liquides, en imprégner le ſang & la limphe, & par-là multiplier les embarras, & les rendre plus difficiles à détruire.

L'émétique, outre qu'il nettoye l'eſtomac & dégage les premieres voies d'un amas d'ordures, par les efforts qu'il occaſionne, donne encore une ſecouſſe aux ſolides qui rétablit leurs tons; il briſe & diviſe les ſucs limphatiques, & les empêche de s'engorger dans les vaiſſeaux du poumon, ou du moins d'y former de nouveaux embarras. Cette premiere opération faite, qui a eu plus ou moins d'effet, on porte un pronoſtic plus certain ſur les événemens: ſi les ſymptomes augmentent, on met en uſage la ſaignée, ou le tartre ſtibié en lavage, les tiſanes laxatives ſimples ſtibiées, & les minoratifs indiqués.

Mais comme la premiere cauſe de cette maladie épidémique eſt l'épaiſſiſſement des ſucs limphatiques, je n'ai pas trouvé de remede plus efficace pour les empêcher de contracter un plus grand épaiſſiſſement, & plus propre à les diviſer, que l'emplâtre de véſicatoires que je fais appliquer immédiatement après les premieres évacuations, ſur la partie affectée & douloureuſe, ou ſur celle qui en eſt le plus proche. On voit des effets ſur-

prenans de l'application de ce remede, en ce que la révulsion de l'humeur vicieuse qui engorge les extrémités des arteres & des bronches, se fait plus promptement. Douze ou quinze heures après, tout change de face par la diminution des symptomes. La fiévre tombe, l'expectoration difficile & interceptée se rétablit, une petite moiteur se manifeste, on voit en peu de tems un changement total dans le malade. Un autre phénomene qui ne surprend pas moins, c'est que ce remede appliqué à un nombre infini de malades, aucun n'a senti la moindre ardeur, ni la moindre difficulté d'uriner.

D'autant que le vice putride se développe promptement, il faut lui opposer des remedes qui agissent de même. Ainsi il est important d'employer dès le commencement les anti-putrides les plus énergiques, & qu'une expérience heureuse apprend à ne pas craindre dans les maladies inflammatoires. Pour seconder le succès des premiers secours, je fais donner toutes les trois ou quatre heures un bol composé avec la racine de contrayerva en poudre, le camphre & le nitre, ou autres bols béchiques & diaphorétiques, suivant l'exigence du cas; l'oximel scillitique, le sirop d'althéa avec l'eau de scabieuse, d'impératoire ou de scordium, avec un peu d'huile d'amandes douces, lorsque la toux est trop violente & importune.

Ces secours préparent ordinairement à une résolution convenable, par la voie de la transpiration & de l'expectoration ; & comme on doit attendre de ces évacuations un événement plus heureux que de toute autre, on doit préférer & insister sur les remedes qui les favorisent. Suivant les indications qui se présentent on réitere dans les intervalles les minoratifs, les apozemes purgatifs, les lavemens, les tisanes simples, pectorales ou nitrées, les doux cordiaux & légers diaphorétiques, & autres remedes appropriés & indiqués.

On observera que dans les embarras de la poitrine, le sang qui trouve un obstacle à son passage se détermine en plus grande quantité vers les parties supérieures, & forme des engorgemens dans le cerveau, d'où il en résulte souvent le délire, ou du moins des maux de tête violens ; la doctrine de la dérivation s'accorde avec l'expérience, la saignée de la jugulaire produit dans ce cas des effets merveilleux, en dégageant le poumon & les autres visceres de la poitrine, elle débarrasse le cerveau. Tous les fâcheux symptomes semblent se dissiper, tout change au bien & à l'avantage du malade. On doit donc par conséquent, dans cette circonstance, regarder la saignée de la jugulaire préférable à celle du pied, qui attire une plus grande quantité de liqueurs dans une partie déja engorgée.

LETTRE

*De M. RAZOUX, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, & Médecin de l'Hôpital de Nîmes, à M * * * Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences, contenant le journal d'une inoculation.*

MONSIEUR,

Vous êtes partiſan zélé de l'inoculation, vous en parlez avec éloge, vous la défendez contre ſes adverſaires, vous ſouhaitez de voir cette méthode s'introduire dans notre Province; il eſt juſte que je vous rende compte de notre eſſai, vous y prenez trop de part pour vous le laiſſer plus long-tems ignorer. M. Nicolas le fils, Chirurgien de cette Ville, a fait cette opération. Je me flate que vous lirez avec plaiſir le Journal que je vous envoye; j'ai ſuivi pas à pas le cours de cette maladie; j'en ai vu le commencement, le progrès & la fin. J'ai fait même quelques obſervations ſur le pouls, que je ſuis charmé de vous communiquer. Elles m'ont paru ſingulieres, mais elles ne peuvent avoir un certain dégré d'authenticité & de certitude, qu'autant qu'elles ſeront confirmées par

d'autres qu'on peut faire sur les inoculés. Voici l'ordre des préparations que nous avons employées, & l'histoire de la maladie.

27 Avril 1757, la nommée Magdelaine Julian, jeune fille de quatre ans & sept mois, a été purgée aujourd'hui pour commencer les préparations nécessaires à l'inoculation. Cet enfant est très-bien constituée, & d'un bon tempérament.

28. Elle a pris ce matin une soupe au lait (de chevre); elle a mangé à diner une soupe à la viande (*a*), un petit morceau de mouton bouilli, mais très-peu, à gouter une tasse de lait coupé avec une infusion de capillaire, & le soir du ris au lait.

29, 30. Premier Mai, 2, 3, 4, on a suivi le même régime, en faisant quelques légers changemens par intervalles. On a seulement observé de donner à cet enfant du lait deux fois par jour au moins.

5. Elle a pris ce matin un syrop purgatif, qui l'a vuidée trois ou quatre fois. Ses déjections étoient grisâtres claires au commencement; elles ont changé de nature & de couleur les jours suivans.

(*a*) Le choix des sujets est une chose qu'on ne sçauroit trop recommander; c'est à cette précaution que les Inoculateurs doivent presque tous leurs succès. On ne doit jamais inoculer une personne d'un mauvais tempérament, ou du moins ne le doit-on faire qu'avec les préparations convenables. M. Ranbi même est d'avis de ne point opérer ceux dont la constitution exigeroit des grandes préparations.

6,

6 & 7 Mai. Même firop, même effet.

8. On l'a remife au lait comme cy-devant.

9, 10, 11 & 12. On a continué le même régime.

13. L'enfant a été purgé aujourd'hui; cette purgation ne l'a prefque point vuidée. Elle avoit fait dans la nuit précédente une felle affez copieufe; & après avoir pris fa purgation, elle n'a été que deux fois à la garde-robe en très-petite quantité. Elle a pris le foir une crême d'avoine au bouillon.

14. On lui a donné ce matin un œuf frais, à diner une foupe à la viande & un peu de pain, le foir une crême d'avoine au bouillon. Au refte pendant tout le tems des préparations, elle a bu à fon ordinaire une tifane de chiendent & de feuilles de capillaire.

15. *Premier jour de l'opération.* A quatre heures du foir Magdelaine a été inoculée par M. Nicolas; il n'y avoit que M. Baux, Médecin, & moi, préfens à cette opération. Le Chirurgien a fait à chacun des bras (à la partie extérieure vers l'attache du deltoïde) une très-légere incifion avec un biftouri, qui à peine a entamé la peau; il a commencé par le bras gauche : l'incifion n'a pas donné deux gouttes de fang : il a écarté les bords de la plaie, qui eft d'environ un pouce; & après y avoir infinué un brin de fil variolique (*a*)

(*a*) Ce fil avoit été apporté de Geneve par M. Nicolas,

de la même longueur ; il a appliqué deſſus un plumaceau garni de baume d'*arceus*, un emplâtre légérement enduit de cérat & de *diapalme*, une compreſſe & une bande qui fait pluſieurs tours ſur le bras ; il a couſu le bout de la bande, afin que l'enfant ne dérangeât pas cet appareil, en ſe remuant ; il a fait enſuite au bras droit la même opération avec autant d'exactitude ; l'inciſion a été un peu plus profonde. Pendant tout le tems de l'opération Magdelaine n'a pas donné le moindre ſigne de douleur, & depuis ce jour elle n'a point quitté ſa chambre. Le thermometre de M. de Reaumur étoit au 17e dégré au-deſſus du terme de la glace. Nous avons compté le nombre de pulſations que le pouls de notre malade donnoit pendant une minute ; elles alloient de 60 à 65.

16. *2 de l'Opération.* L'inoculée ſe porte tout-à-fait bien : elle a mangé ce matin un œuf à ſon déjeuner ; une ſoupe à la viande & une pomme cuite à diner ; quelques biſcuits à gouter, & une ſoupe ſeulement le ſoir. Le pouls donne le même nombre de pulſations qu'hier.

17. *3 de l'Opération.* Même régime à-peu-près qu'hier. Nous avons levé l'appareil

qui l'automne dernier fut ſuivre dans ſa pratique M. Tronchin ; il avoit été imprégné de pus variolique le 7 Octobre 1756, ſept mois & huit jours avant que nous l'employaſſions.

aujourd'hui à quatre heures du ſoir (après quarante-huit heures); nous avons trouvé le fil variolique exactement à la même place où il avoit été introduit, le plumaceau, l'emplâtre & la bande n'avoient point été dérangés; les deux inciſions ont ſuppuré, le fil a paru couvert de pus auſſi-bien que le plumaceau; l'inciſion du bras gauche a plus ſuppuré que celle du bras droit; le plumaceau de ce côté étoit teint du ſang qui devoit avoir coulé lors de l'opération, l'impreſſion du ſang n'alloit pas plus loin. On a enlevé doucement le fil variolique avec des pinces; on a appliqué deſſus un plumaceau garni de *baſilicum*, l'emplâtre de cérat, la compreſſe, la bande, &c. Notre petite malade a été fort gaie pendant qu'on la panſoit; preuve convaincante qu'on ne lui faiſoit aucun mal. J'oubliois de dire que nous avons obſervé de faire coucher cet enfant ſur le dos pendant les deux nuits qui ont ſuivi l'opération, de peur qu'en ſe tournant ſur les côtés, elle ne dérangeât l'appareil. Les pulſations vont de 65 à 70. Le thermometre eſt au 15 $\frac{1}{2}$.

18. *4 de l'Opération*. Même régime. Le panſement a été fait à quatre heures du ſoir. Les deux inciſions ont ſuppuré; celle du bras droit un peu plus aujourd'hui que celle du gauche; le plumaceau a été taché longitudinalement par le pus; la plaie eſt belle,

les bords bâillent un peu. La malade paroît toujours fort contente. Elle a le ventre assez libre ; elle va chaque jour une fois à la garde-robe. Les pulsations vont de 70 à 78. Le thermometre est au $14\frac{1}{3}$.

19. *5 de l'Opération.* Notre inoculée a pris ce matin une soupe à l'eau, un potage à la viande & un peu de pain à diner ; quelques pruneaux à gouter, & du ris au bouillon le soir. Nous avons remarqué ce matin que le ventre étoit un peu tendu ; elle n'avoit point été à la selle ; c'est ce qui nous a engagé à lui donner des pruneaux, qui ont produit l'effet que nous attendions ; le ventre est devenu souple. Les incisions n'ont presque pas suppuré aujourd'hui ; celle du bras droit paroît avoir les deux bouts un peu durs ; elle est fermée au quart ; celle du bras gauche l'est un peu plus. La petite est toujours gaie, contente ; cependant les pulsations augmentent considérablement ; elles ont été ce soir de 80 à 86.

20. *6 de l'Opération.* Nous avons suivi le régime d'hier. Au reste la boisson ordinaire de notre malade depuis le jour de l'opération, est une tisane d'orge & de capillaire ; elle passe très-bien les nuits & dort tranquillement. L'incision du bras droit commence à prendre les caracteres qui annoncent la petite vérole, je veux dire que les bords paroissent tant soit peu durs & enflammés, avec

une empreinte de ligne blanche tout le long; l'incision gauche est presque fermée ; les bords sont cependant rénitens. Même nombre de pulsations.

21. *7 de l'Opération*. Magdelaine a mangé ce matin un œuf à la coque ; à midi une soupe & une pomme cuite ; à gouter quelques biscuits, & le soir du ris au bouillon. L'incision du bras droit n'a presque plus suppuré ; la rougeur, la dureté, la ligne blanche ne sont plus des signes équivoques. Le bras gauche n'a point suppuré du tout ; la plaie n'est point fermée, quoiqu'il parut hier qu'elle devoit l'être naturellement ; on a ôté le plumaceau sec ; les bords sont durs, rouges, rénitens, avec l'empreinte blanchâtre. La malade est toujours bien gaie, quoique depuis midi ses lévres soient brûlantes, & qu'elle se plaigne d'une sensibilité douloureuse au bras droit. A quatre heures du soir les pulsations étoient à 100 dans une minute ; à huit heures du soir, à dix heures & à minuit même nombre de pulsations.

22. *8 de l'Opération. Premier de la fiévre.* Notre malade est au bouillon clair, qu'on lui donne de trois en trois heures. A huit heures du matin son pouls donne 110 pulsations ; elle a un larmoyement assez considérable : elle ne se plaint cependant de rien de bien marqué ; mais on reconnoît en elle un malaise général, un assoupissement qui ne lui est

pas ordinaire, une chaleur brûlante, la peau seche & aride, une légere moiteur seulement à la paume des mains; elle a rendu de l'urine véritablement couleur de citron, à une heure après midi. Son pouls a donné 120 pulsations; la fiévre est marquée; elle a des rougeurs au visage, les yeux toujours larmoyans, la tête pésante. A quatre heures le pansement a été fait à l'ordinaire. Les plaies sont seches, mais elles ne sont point fermées; les bords sont blanchâtres, calleux, rénitens, & autour inflammatoires. La fiévre va toujours en augmentant. Les pulsations sont au nombre de 120 à 130. A sept heures du soir elles se portent jusqu'à 150. Aussi notre malade est-elle bien accablée; elle se plaint d'une douleur aux aisselles, où elle craint qu'on ne la touche; le larmoyement continue, le mal à la tête est presque insoûtenable, la chaleur du corps violente. A onze heures du soir le pouls ne donne que 110 pulsations; tout est calme, la malade dort. Quoiqu'elle se soit éveillée plusieurs fois, & rendormie à différentes reprises, on peut dire que la nuit a été assez tranquille.

23. *9 de l'Opération. 2 de la fiévre. Premier de l'éruption.* A cinq heures du matin le pouls donne 120 pulsations, à neuf heures même nombre, à midi 110; la malade ne se plaint ni de la tête ni des aisselles, mais

ſeulement de la plaie droite, où elle reſſent une légere démengeaiſon : ſon ventre eſt tendu & douloureux; elle n'a point été à la ſelle hier, ni juſqu'à préſent midi ; elle eſt fort altérée, & boit beaucoup de ſa tiſane; les rougeurs au viſage ne ſont pas ſi vives; elle a toujours les lévres brûlantes, la langue n'eſt ni blanche ni chargée; elle vient de prendre deux taſſes de thé ; à quatre heures deux autres taſſes. Le pouls donnoit 110 pulſations. Le panſement à l'ordinaire; les plaies ſont totalement ſeches, la ligne blanche eſt bien marquée, les bords calleux, inflammatoires ; l'aſſoupiſſement & le larmoyement tiennent toujours, moins fortement à la vérité; l'urine eſt couleur de citron. Nous n'avons point apperçu dans l'urine le ſédiment blanc dont parlent les Auteurs qui ont traité cette matiere, & qu'ils donnent pour un ſigne pathognomonique de l'éruption. M. Mathieu le Médecin, qui vient de voir notre malade avec moi à ſix heures du ſoir, croit avoir apperçu un bouton de petite vérole à l'œil gauche; aucun autre ne paroît dans tout le corps; je ſuſpens mon jugement juſqu'à demain.

24. *10 de l'Opération. 2 de l'éruption.* Notre malade a très-bien paſſé la nuit; l'éruption eſt certaine; les boutons de petite vérole ne ſont plus douteux; celui de l'œil gauche, qui parut hier, eſt le plus gros; elle en a

quatre autres au visage. Il n'en paroît que cinq à six autres dans tout le corps ; la fiévre subsiste, mais moins vivement. A huit heures le pouls ne donne que 106 pulsations : notre malade seroit assez tranquille si son ventre n'étoit tendu & douloureux ; c'est ce qui nous détermine à lui donner un lavement. Elle a rendu une selle copieuse, le ventre n'est plus douloureux. A dix heures elle a pris une dragme de confection hyacinte, & quelques tasses de thé. A quatre heures du soir elle a été pansée ; les plaies sont dans le même état qu'hier. Même nombre de pulsations que ce matin. A huit heures du soir la fiévre est tombée totalement. Les pulsations sont à 80. Nous avons eu une nuit fort tranquille.

25. *11 de l'Opération. 3 de l'éruption.* Magdelaine se trouve tout-à-fait bien. Point de rougeurs au visage, point de fiévre. Le pouls ne donne que 80 pulsations. Les premiers boutons ne sont point élevés, ils semblent même ne devoir pas l'être. On diroit en voyant leur sommet, qu'ils voudroient se sécher sans suppurer ; nous avons donné à notre malade ce matin à huit heures, une prise de confection hyacinthe & deux tasses de thé ; à midi un scrupule de poudre de vipere ; à six heures du soir demi-dragme de confection hyacinthe, quinze grains de poudre de vipere dans un peu d'eau de fleurs d'o-

range ; le pansement s'est fait à l'ordinaire ; les plaies sont toujours seches ; elles ne sont ni si dures ni si enflammées que les jours précédens. A huit heures du soir les pulsations étoient réduites à 70.

26. *12 de l'Opération. 4 de l'éruption.* Les boutons s'élevent très-lentement ; la malade est fort tranquille ; elle vient de prendre à huit heures une prise de confection hyacinthe ; ce sera la derniere que nous lui donnerons. Les incisions sont seches ; celle du bras droit l'est plus que celle du bras gauche ; il paroît quelques nouveaux boutons dans le corps, & autour des plaies ; ils ont plus d'apparence qu'hier. Les pulsations sont à 70 comme hier.

27. *13 de l'Opération. 5 de l'éruption.* Les pustules varioliques sont bien apparentes aujourd'hui. Elles commencent à suppurer ; leur sommet blanchit. Nous en avons compté sur tout le corps une trentaine. Magdelaine a mangé une petite soupe à midi ; cette soupe l'a un peu incommodée ; à deux heures son pouls donnoit 100 pulsations dans une minute. Elle a été à la selle ce soir, ce qu'elle n'avoit pas fait depuis le lavement. Les incisions sont seches ; elles semblent cependant disposées à suppurer ; il paroît plusieurs boutons dans le corps & au visage, qui rentrent ensuite. Il y en a trois ou quatre autour de chaque incision, que l'emplâtre & la

compresse retiennent & empêchent de s'élever. A onze heures du soir les pulsations étoient réduites à 80.

28. *14 de l'Opération. 6 de l'éruption.* A huit heures du matin le pouls donne de 70 à 75 pulsations. Notre malade va fort bien ; elle a mangé une soupe à midi qui ne l'a point incommodée comme celle d'hier. A quatre heures même nombre de pulsations. Les incisions suppurent un peu ; l'escarre paroît vouloir se séparer ; les plaies sont d'un vilain aspect ; la gauche est plus seche que l'autre.

29. *15 de l'Opération. 7 de l'éruption.* Les boutons vont à merveille : ils suppurent au mieux. Les incisions commencent aussi à suppurer. L'inoculée va toujours bien ; elle a mangé deux soupes aujourd'hui, une à midi & l'autre le soir. Les pulsations vont de 60 à 70.

30. *16 de l'Opération. 8 de l'éruption.* Nous avons ouvert aujourd'hui une douzaine de pustules aux bras ou aux jambes, qui nous ont donné assez de pus pour imprégner un fil de la longueur de deux pouces. Le pus est bien conditionné ; les boutons que nous avons percés étoient blancs, & n'avoient pas de cercle rouge à leur base. Même régime qu'hier. Même nombre de pulsations.

31. *17 de l'Opération. 9 de l'éruption.* Nous avons donné ce matin à notre malade

un œuf frais ; à diner une soupe & un peu de bouilli (c'est la premiere fois qu'elle mange de la viande depuis l'opération) ; le soir une autre soupe. A huit heures du matin les pulsations étoient réduites à 60, & à quatre heures du soir elles ont été jusqu'à 80. La digestion de la viande doit être nécessairement la cause de cette augmentation. Les plaies suppurent abondamment. Les pustules du visage sont seches, & celles du corps se flétrissent. Nous avons imprégné un second fil sur quelques boutons des extrémités que nous avions laissé la veille, parce qu'ils ne nous avoient pas parus bien mûrs. Le pus est louable, & le fil de blanc est devenu jaune.

Premier Juin. *18 de l'Opération. 10 de l'éruption.* Les plaies suppurent beaucoup ; l'escarre est presque tombée, de même que les croutes du visage. Les pustules du corps se sechent. La malade a resté levée une bonne partie du jour. Elle va assez régulièrement à la garderobe. Les pulsations vont de 60 à 70.

2. *19 de l'Opération. 11 de l'éruption.* Suppuration des plaies encore plus abondante. Tout le reste comme hier.

3. *20 de l'Opération. 12 de l'éruption.* Magdelaine a été purgée aujourd'hui avec sa médecine ordinaire ; elle l'a prise avec dégoût, & l'a vomie tout de suite. Nous lui avons donné demi-heure après dix grains de

poudre cornachine. Elle a été à la selle trois ou quatre fois. Les plaies suppurent abondamment ; elles se sont fort aggrandies, surtout la droite, dont les bords se sont tellement écartés, qu'elle est ovale. Les pustules se sechent ; les croutes tombent sans aucune démangeaison. Nous avons mis un bout de fil dans l'incision du bras gauche pour avoir du pus de la plaie. Le régime ordinaire. Les pulsations de 60 à 70.

4. *21 de l'Opération. 13 de l'éruption.* Nous avons retiré le fil de la plaie, imprégné de pus très-louable & bien blanc. Je crois ce fil aussi bon pour inoculer, que les deux autres que nous avons déja. Les plaies sont toujours fort larges ; le fonds pousse, & on y découvre des grains charnus. Magdelaine a quitté sa chambre pour la premiere fois ; elle ne sort point encore de la maison. Même régime. Même nombre de pulsations. Le thermometre de M. de Reaumur, placé dans la chambre de l'inoculée pendant tout le tems de la maladie, n'est pas descendu plus bas que le 13e dégré au-dessus du terme de la glace, & n'est pas monté plus haut que le 17e.

5. *22 de l'Opération. 14 de l'éruption.* La suppuration des plaies va toujours à l'ordinaire ; les croutes des pustules sont presque toutes tombées. Même régime. Même nombre de pulsations.

Du 6 jusqu'au 10 Juin. Les plaies suppurent tous les jours de moins en moins ; le fonds se remplit de fort belles chairs. Nous avons mis aujourd'hui du baume d'*arceus* à la place du *basilicum* dont nous nous étions toujours servis. Magdelaine a pris ce matin sa médecine ordinaire, qui a très-bien opéré. Elle se porte au mieux, elle n'est point du tout marquée, il ne paroît pas qu'elle ait eu la petite vérole, elle mange indifféremment de tout.

Le 17 elle a été purgée avec la même médecine que cy-dessus.

Du 15 au 20 les incisions se sont totalement cicatrisées d'elles-mêmes. Magdelaine sort depuis deux ou trois jours ; elle n'est plus malade.

J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉFLEXIONS

Sur les effets des combinaisons de l'acide nitreux avec l'esprit de vin, dans quelques maladies ; par M. MAJAULT, *Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, ancien Médecin des Armées du Roi, & un des Médecins de l'Hôtel-Dieu de Paris.*

Je ne prétens point donner dans cette courte Dissertation, un détail de tous les avantages que la Médecine peut tirer de

l'ufage interne de l'æther nitreux, & d'une liqueur à laquelle j'ai donné le nom de liqueur anodine nitreufe. Je me bornerai à rendre compte en peu de mots des motifs qui m'ont déterminés à employer ces deux préparations comme remedes, & je pafferai enfuite à quelques exemples frappans, des effets finguliers que ces liqueurs ont opérées.

On fera peut-être étonné qu'après avoir employé avec fuccès pendant l'efpace de quinze à feize ans les deux remedes dont je me propofe de parler, je me reftraigne dans des limites auffi étroites; mais je crois qu'il fuffit de préfenter aux Médecins intelligens de quoi fe former une idée jufte des genres de maladies dans lefquelles ces médicamens peuvent être employés, fans s'engager dans des détails minutieux, plus propres à embarraffer le Médecin qu'à lui tracer la route qu'il doit prendre.

Il y avoit déja long-tems que l'on connoiffoit le mêlange de l'efprit de vin & de l'acide nitreux, fous le nom d'efprit de nitre dulcifié, & qu'on l'employoit comme apéritif, & propre à guérir les coliques venteufes, lorfque M. Navier, Médecin de Châlons, envoya à l'Académie des Sciences, dont il eft Correfpondant, un Mémoire fur l'æther nitreux (*a*).

Les nouvelles lumieres que les expériences

(*a*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, 1742.

de M. Navier répandirent ſur cette matiere, & ce que Hoffman, Pott, Kunckel avoient dit des produits du mêlange de l'acide nitreux & de l'eſprit de vin, me déterminerent à examiner ſi les effets médicinaux étoient dûs à l'acide nitreux ſur-abondant, que pluſieurs des différentes combinaiſons contenoient; ou ſi au contraire on les devoit aux nouveaux produits qui réſultent de ce mêlange, c'eſt-à-dire, à l'intime union de l'acide nitreux & de l'huile du vin, tellement combiné & uni, que l'acide nitreux ne s'y manifeſte en aucune façon.

Pour cet effet je combinai de l'acide nitreux depuis les proportions que Lemery indique, c'eſt-à-dire, partie égale d'eſprit de vin & d'acide nitreux, juſqu'à celle que preſcrit Hoffman, qui ſont de ſept à huit parties d'eſprit de vin ſur une d'acide nitreux; ayant fait les différens mêlanges, & procédé ſéparément à leur diſtillation après une digeſtion convenable, j'eſſayai tous ces produits avec le papier bleu & avec le ſirop de violette; je découvris, autant qu'on le peut par une expérience auſſi légere, que mes différens eſprits de nitre dulcifiés, quoique beaucoup moins acides après la diſtillation, l'étoient encore en proportions relatives à la quantité d'acide nitreux qui étoit entré dans mes différens mêlanges. Je conſervai la moitié de chacun de mes produits, je diſtillai l'autre

en ajoutant à chacun autant de sel de tartre que je le croyois nécessaire pour détruire l'acide surabondant. Les distillations faites, mes liqueurs ne donnerent plus de preuves qu'elles continssent de l'acide superflu, & n'eurent plus l'odeur désagréable de cet acide ; mais au contraire, elles exhaloient un parfum très-suave. Ce fut ce plus ou moins d'odeur qui me détermina dans le choix, pour l'usage projetté.

Les mêlanges faits à quatre ou cinq parties d'esprit de vin sur une d'acide nitreux, furent ceux qui avoient le plus cette odeur agréable. Ceux que je fis à deux ou trois parties d'esprit de vin sur une d'acide nitreux, mais sur-tout celui à deux parties sur une, devoient ou donner de l'æther, ou une liqueur plus aromatique que celle des combinaisons dont je viens de parler, ce qui n'arriva pas cependant, par la raison sans doute que l'æther s'étoit évaporé lors de l'effervescence, que le mêlange de l'esprit de vin & de l'acide nitreux occasionne.

Je n'entrerai point ici dans le détail ni des précautions que je pris pour faire mes mêlanges, ni des résultats de toutes mes opérations ; ce n'est pas un Mémoire sur l'æther nitreux que je me propose de donner ici ; d'ailleurs il seroit difficile que j'ajoutasse aux recherches de Hoffman, Kunckel, Pott, & de tant d'autres Médecins ou Chymistes qui ont

ont ou parlé, ou traité de cette matiere ; mais sur-tout de MM. Navier & Baumé (*a*), qui ont répandu sur ce point le jour le plus lumineux. Il suffit de faire remarquer que mes liqueurs distillées sur l'alcali fixe, ne pouvoient être alors autre chose que de l'esprit de vin chargé de plus ou moins d'æther nitreux, selon qu'il étoit entré plus ou moins d'acide dans le mêlange, & que celui qui avoit le plus de parfum étoit aussi celui qui contenoit le plus d'æther, auquel je donnerai désormais le nom de liqueur anodine nitreuse, tant à raison de ses vertus, que pour distinguer ce médicament de la liqueur anodine d'Hoffman, avec laquelle elle a beaucoup d'analogie.

Il fut question de mettre en expérience ce que j'avois projetté ; je donnai la préférence, comme je l'ai déja dit, à celui de mes produits qui avoit le plus de parfum, je l'employai d'abord dans les coliques venteuses, pour éprouver si ma liqueur dépouillée d'acide, pouvoit mériter le nom d'esprit contre la colique, *spiritus anti-colicus* (b), comme on l'a donné à celle qui con-

(*a*) M. Baumé, Maître Apoticaire de Paris, dans un Ouvrage sur l'æther qu'il vient de donner au Public, y traite de l'æther nitreux : il y indique des procédés très-faciles, & des combinaisons très-justes. Ceux qui voudront faire quelques tentatives, n'auront qu'à suivre son cinquieme procédé, page 282.

(*b*) Les Allemands appellent l'esprit de nitre dulcifié or-

tient encore de l'acide, & mes tentatives furent suivies des plus heureux succès; d'abord je ne fis prendre que vingt-cinq gouttes de mon remede ; je le donnai bientôt après jusqu'à un gros, dans trois ou quatre onces d'eau commune, ou d'un véhicule convenable. Mes expériences qui ont été souvent répétées, vû que cette maladie n'est que trop commune, m'ont assuré que l'esprit de vin qui contient une certaine portion de la liqueur ætherée nitreuse sans acide surabondant, agit avec plus d'efficacité & plus promptement que celle qui en contient encore. J'ose même dire que la rapidité avec laquelle cette liqueur détruit les coliques venteuses, m'a étonné, & étonnera ceux qui l'expérimenteront.

Après ces expériences il étoit naturel de conclure que ce remede devoit convenir dans la timpanite ; aussi ai-je observé que cette maladie qui résiste assez ordinairement aux carminatifs, & aux autres remedes qu'on employe communément en pareil cas, cede très-souvent à l'usage de la liqueur anodine nitreuse.

J'examinai ensuite si la vertu diurétique de l'esprit de nitre dulcifié n'avoit pas été altérée, en convertissant ce médicament en liqueur anodine nitreuse, d'autant plus qu'il étoit assez raisonnable de présumer que la

dinaire, *Spiritus anti-colicus*, à raison de la propriété que ce remede a de guérir la colique venteuse.

vertu diurétique pouvoit être dûe à l'acide que contient l'esprit de nitre dulcifié ordinaire. Je ne manquai pas d'occasion de lever mes doutes sur ce point ; & ce que je vais rapporter suffira, ce me semble, pour établir la preuve que l'acide surabondant n'est pas ce qui constitue la vertu diurétique de l'esprit de nitre dulcifié.

M. Julliot, Marchand, rue S. Honoré, d'un tempérament délicat, fut attaqué de la goutte à l'âge de quarante ans ; le régime & l'usage des purgatifs souvent répétés, détruisirent l'humeur goutteuse, ou du moins l'énerverent tellement, qu'il n'éprouva plus d'accès de cette maladie : à l'âge de soixante & dix-huit ans, les reins qui depuis long-tems n'avoient pas fait parfaitement leurs fonctions, cesserent presque de les faire, & ne filtroient plus qu'une très-petite quantité d'urine très-épaisse & très-âcre, que le malade rendoit accompagnée de douleurs assez vives. On avoit inutilement & pendant long-tems tenté l'usage de tous les remedes que l'on employe en pareil cas. Lorsque je vis le malade pour la premiere fois, il y avoit déjà long-tems qu'il ne rendoit plus qu'une ou deux onces d'urine en vingt-quatre heures, goutte à goutte, qui lui faisoient éprouver les douleurs les plus aiguës. Il étoit d'une foiblesse & d'une maigreur extraordinaire. Devoit-on se flater de quelque succès dans

un pareil état, & sur-tout à l'âge de quatre-vingt ans ? Cependant quoiqu'on eût décidé de son sort, je crus devoir tenter l'usage de la liqueur anodine nitreuse, dont j'avois déja éprouvé plusieurs fois l'efficacité dans des circonstances de même espece. J'alliai ce remede aux cordiaux, vû la foiblesse du malade, & aux huileux & aux mucilagineux, tant à raison des douleurs qu'il éprouvoit, que pour des motifs particuliers que je détaillerai tout à l'heure.

Je fis donc composer une espece de looch blanc cordial, dans lequel on mit deux gros de liqueur anodine nitreuse. Le malade prit ce mêlange cuillerée par cuillerée en vingt-quatre heures; & pendant la nuit qui suivit l'usage de ce remede, il rendit deux pintes & demi d'urine, mesurées, ce qui fait environ six livres. Il a encore vécu deux années; les urines ont assez bien passé pendant le reste de sa vie, & n'est pas mort de maladie qui fût analogue à celle dont il est ici question.

J'ai depuis employé encore l'esprit de nitre dulcifié, & la liqueur anodine nitreuse, pour donner du ressort aux vaisseaux des reins; mais j'ai constamment observé que cette derniere étoit plus sûre dans ses effets, qui n'ont jamais variés, quoique je la combinasse avec des remedes appropriés aux circonstances.

Il est important de faire remarquer que la

liqueur anodine nitreuſe n'opere jamais avec plus d'efficacité (lorſqu'il eſt queſtion de rendre le ton aux vaiſſeaux des reins), que lorſqu'elle eſt enveloppée d'une petite portion huileuſe & mucilagineuſe. Apparemment que ce remede trop volatil ſe perd rapidement par la tranſpiration, & que ne ſéjournant point aſſez dans le ſang, il ne peut produire ſes effets; & c'eſt par cette raiſon qu'il eſt important de le joindre à un remede qui lui ſoit analogue, & qui ſoit propre à l'envelopper & à le retenir.

De ce que je viens de rapporter des vertus tant carminatives que diurétiques, de la liqueur anodine nitreuſe, il faut néceſſairement conclure que l'acide nitreux ſurabondant que contient l'eſprit de nitre dulcifié, n'eſt point le principe agiſſant dans ce remede; mais la partie huileuſe du vin intimement liée à l'acide nitreux; ou plutôt l'æther nitreux dont l'eſprit de vin ſe trouve chargé dans la liqueur anodine nitreuſe.



DESCRIPTION

D'un abſcès fiſtuleux à l'oreille externe avec carie, depuis le timpan juſqu'à l'apophyſe maſtoïde, adreſſée à l'Auteur du Journal, par M. BARATTE, Chirurgien à Belle-iſle-en-mer.

MONSIEUR,

L'Obſervation que j'ai l'honneur de vous adreſſer ſur une maladie Chirurgicale, qui a été guérie contre toute eſpérance, n'eſt point un fait dont je puiſſe me glorifier; cette cure a été faite par M. Rochard, Chirurgien Major de l'Hôpital militaire de cette Ville. Des raiſons particulieres de ménagement pour l'Académie de Chirurgie, & les égards qu'il doit aux ordres qui émanent de cette Compagnie, l'ont empêché de vous en envoyer lui-même le détail. Voici le fait:

Au commencement de l'année 1755, un ſoldat du Régiment de Boulonois, nommé la Sonde, vint à l'Hôpital militaire de cette Ville; il ſe plaignit d'avoir fait une chûte huit ou neuf mois auparavant; il étoit tombé ſur des pierres du côté gauche de la tête, qui avoit ſupporté tout l'effort du coup. Il ſentit immédiatement après cet accident, une

pésanteur à la tête & des étourdissemens, qui le tourmentoient sans relâche; au bout de quelque tems il éprouva des douleurs cuisantes sur toute la partie gauche de la tête; il se forma un dépôt sur l'oreille externe; la tumeur avoit une étendue considérable, on l'ouvrit, tous les tégumens étoient rongés, tant au-dessus du crotaphite qu'autour de l'oreille; il n'y avoit que l'anti-tragus, qui n'étoit point encore totalement endommagé; l'ouverture faite, il en sortit une quantité considérable de matiere grumeleuse, noirâtre, par pelotons, & d'une fétidité insupportable. Le crotaphite se trouva dépouillé, sur-tout dans la partie inférieure & la plus tendineuse; l'oreille externe & l'apophyse mastoïde où étoit le foyer, l'étoient de même; les membranes communes du muscle temporal étoient également consommées par le pus; la mauvaise qualité de cette matiere, jointe à l'époque déja assez reculée de la chûte, fit augurer à M. Rochard que le traitement de cette maladie seroit très-long, & que la cure en seroit fastidieuse. Il faut observer aussi que cet homme étoit sujet à une humeur catharrale, qui augmentoit la fluxion autour de l'abscès, & n'y faisoit qu'entretenir la suppuration.

On a commencé par dilater la plaie, afin de donner toujours une issue au pus, & de mettre à découvert l'origine du mal. L'ulcere

fut pansé avec les digestifs spiritueux, plus ou moins actifs & pénétrans, selon l'état du fond de la plaie, & les différentes gradations du mal. Quoique la plaie parût se remplir de chair bien conditionnée, M. Rochard s'apperçut qu'elle ne prenoit pas une bonne tournure, mais celle d'une plaie véritablement fistuleuse. Il jugea donc à propos de scarifier toutes ces parties, & d'enlever une bonne portion du crotaphite, & des deux lames du péricrane; il survint de la fiévre, des mouvemens convulsifs dans la mâchoire, qui étoit fort douloureuse; M. Rochard dissipa ces accidens avec des saignées, des antiphlogistiques & des calmans; il s'étoit servi cy-devant des exfoliatifs fort doux; mais soit qu'ils ne fussent pas parvenus jusqu'au siége du mal, soit que l'exfoliation premiere n'eût pas été assez considérable, ou que la nature de l'exfoliatif n'eût pas été assez efficace, M. Rochard augura que le cautere actuel rempliroit mieux son attente; il en fit usage sur toute la partie découverte, en se servant d'un instrument proportionné & moulé, convenablement à l'étendue & à la profondeur de cette gangrene. Il eut grand soin de garantir les parties environnantes de l'effet de ce cruel remede; il emporta par ce moyen quelques petites lames d'os qui étoient cariées. Malgré toutes ces attentions, cette maladie s'annonça toujours avec beaucoup

d'opiniâtreté. Les teintures de mirrhe, d'aloës, d'euphorbe, les huiles de gayac, les essences de thérébentine, le baume de Fioraventi, le baume verd de mets, &c. ne furent point oubliés; les remedes internes de concert furent administrés, comme les purgatifs fondans, & même quelquefois hydragogues & souvent répétés; on employa aussi les aromatiques, les céphaliques rendus apéritifs, à cause du vice catharrale. On mit en usage ensuite les décoctions des bois sudorifiques. Comme tous les remedes qu'avoit appliqué M. Rochard sur l'oreille extérieure, l'avoient fait tomber, il trouva les moyens de voir les progrès du mal, qui s'étendoit visiblement jusqu'à la caisse du tambour. On eut recours aux injections déterfives. Par le moyen d'une curette M. Rochard retira une grande quantité d'humeur sébacée rance & fétide, réunie par pelotons, qui empêchoit l'évacuation du pus. Immédiatement après cette opération, le malade fut considérablement soulagé. Mais comme M. Rochard s'apperçut que les exfoliatifs dont il s'étoit servi, n'avoient été d'aucune utilité, & qu'il y avoit toujours carie dans les os & sur l'apophyse mastoïde, il eut recours à une dissolution mercurielle, dont il injecta ces parties, & dont il chargea quelques morceaux de charpie qu'il mit dessus. Ce dernier remede eut un succès marqué, car l'exfoliation se fit

de jour en jour ; & M. Rochard eut la satisfaction de voir les os bien réparés, & la plaie se remplir de chair louable. Depuis plus d'un an ce soldat jouit d'une santé parfaite, & ne se ressent nullement de sa maladie.

Vous sentez aussi bien que moi, Monsieur, combien cette cure fait d'honneur à M. Rochard ; il ne faut, pour en être persuadé, que réfléchir sur la conduite qu'il a tenue, & bien connoître la nature des abscès profonds de l'oreille : au reste vous me permettrez d'observer que de tous les remedes dont on se sert pour l'exfoliation des os cariés, M. Rochard m'a assuré qu'il n'y en a point de plus efficace que la dissolution mercurielle.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DESCRIPTION

De plusieurs tumeurs carcinomateuses, formées sur le nez & aux environs, dont une pesoit cinq onces & demie, extirpées en Octobre 1753, par M. CIVADIER, Chirurgien-Major des Gardes-du-Corps.

M. Vermeil, Lieutenant-Général du Quesnoy, est celui qui fait le sujet de cette opération. Il est actuellement âgé de cinquante-sept ans, d'un tempérament vif & sanguin, & fort sujet à des érésipeles à la tête ; son

visage est ordinairement rouge & couperosé ; ces infirmités sont d'autant plus fâcheuses, qu'elles sont héréditaires, & que presque toute sa famille en est également attaquée. Il est cependant parvenu jusqu'à l'âge virile sans que sa vie ait été traversée par aucune indisposition particuliere.

Il y a environ une vingtaine d'années qu'il lui survint à la racine & à la partie un peu latérale du nez, une tumeur qui n'a fait à la vérité que des progrès insensibles, mais qui par la suite du tems est devenue si considérable, qu'elle étoit du volume d'une grosse poire (*a*). Il est difficile de s'imaginer combien cette excroissance contre nature étoit à charge au malade, & combien elle le rendoit difforme. Il suffit de dire qu'elle tomboit jusques sur la lévre inférieure, qu'elle gênoit considérablement la parole, & qu'il étoit contraint de la soulever chaque fois qu'il vouloit prendre de la nourriture.

Quelque grande que fût cette incommodité pour le malade, & la sujétion cruelle à laquelle elle l'exposoit, il se vit encore l'objet de nouveaux malheurs. Il se forma dans le voisinage de cette tumeur monstrueuse d'autres excroissances, qui étoient des rejettons de la premiere, qui sembloient en semer le germe par tout le visage, & qui servoient

(*a*) Voyez la Figure, n° I.

à augmenter les alarmes du malade, & à multiplier les obstacles de sa guérison.

Ces tumeurs étoient au nombre de quatre, & de la même nature que celle que j'ai décrite.

La premiere située sur la suture transversale, avoit la figure d'une truffe, & étoit de la grosseur d'une noix (*a*). La seconde moins grosse que la précédente, mais de même figure, prenoit naissance au-dessous du grand angle de l'œil (*b*).

La troisieme faisoit corps avec l'aile droite du nez, & ressembloit en grosseur & en figure à une amande dans sa coque (*c*).

La quatrieme & la derniere enfin étoit placée un peu au-dessus de l'aile gauche du nez, représentant une petite aveline, & ayant la forme d'une crête de coq (*d*).

Toutes ces tumeurs formoient sur le visage un poids incommode, & un aspect désagréable; ce qui rendoit le malade très-impatient de s'en voir délivré. Mais quelque désir que j'eusse de le satisfaire, j'avouerai que je n'aurois jamais osé tenter une opération si critique, si je n'eusse soupçonné que le malade auroit été par la suite dans le danger d'étouffer, par le poids & la situation de cette tumeur. Je consultai en conséquence le 10

(*a*) Voyez la Figure n° 2. (*b*) *Ibid.* n° 3.
(*c*) *Ibid.* n° 4. (*d*) *Ibid.* n° 5.

Septembre 1753 avec MM. Lambert, Chirgien-Major de l'Hôpital du Quesnoy, Manviel, Chirurgien-Major du Régiment de Poitou, & la Guert, Chirurgien de M. le Prince de Soubise, pour déterminer le parti le plus sûr qu'il y avoit à prendre dans cette maladie. Nous convinmes qu'il falloit en venir à l'opération.

Je préparai le malade pendant un mois par les saignées, les bouillons, le petit lait, les bains & les lavemens; je le purgeai, & le onze Octobre j'extirpai la plus grosse de ces tumeurs, dont j'ai donné la description. Elle étoit d'une dureté inexprimable, & elle étoit étroitement unie avec le nez & les cartilages. J'eus grand soin, en faisant mon opération, de diriger mon scalpel, de façon que je conservois la forme naturelle du nez, & que je n'endommageois pas les cartilages ni les muscles pyramidaux, qui sont les organes qui servent à la dilatation des narines. Il survint une hémorragie considérable, qui me mit dans la nécessité de panser promptement le malade, & de remettre l'extirpation des autres tumeurs à une occasion plus favorable. Je laissai mon appareil pendant trois jours, après lequel tems je trouvai la plaie en suppuration. Malgré l'hémorragie par laquelle le malade avoit perdu beaucoup de sang, il fut attaqué d'une érésipele au visage, accompagnée d'une fiévre assez forte, qui

exigea des saignées multipliées, & qui céda au bout de huit jours. J'emportai de même, au bout de ce tems, la tumeur située sur la suture transversale; cette opération fit naître une seconde éréfipele, mais qui se termina en six jours. J'en fis de même de la troisieme, placée sous le grand angle; il n'en survint aucun accident, & je terminai mes opérations quatre jours après, par l'extirpation des deux dernieres, auquel tems la premiere étoit déja cicatrisée, & presque totalement guérie.

Tout ce traitement dura six semaines, au bout desquelles le malade étoit en pleine santé; & les cicatrices heureuses qu'il portoit sur son visage, devinrent des preuves complettes de sa guérison, & les seuls restes de ces incommodités passés. Tous ses amis en croyoient à peine leurs propres yeux, tant la métamorphose étoit grande.

J'ai terminé la cure par un régime & par un cautere au bras, pour le préserver des indispositions trop communes dans sa famille. Tout a réussi au-delà de mes espérances; car depuis quatre ans il jouit de la meilleure santé du monde.

J'ai pesé chacune de ces tumeurs: on trouvera à la planche que j'ai fait graver, leurs poids respectifs.

DÉTAIL

D'une maladie épidémique qui a régné à Seclin en 1756; *par MM.* DEHENNE, DE CYSSAU, *Médecins à Lille*, MARTIN, DUEZ, *Médecins à Seclin.*

La maladie épidémique qui regne à Seclin depuis le mois de Décembre de l'année 1755, eſt une fiévre putride continue rémittente.

Cette fiévre eſt dans quelques-uns inflammatoire, dans d'autres bilieuſe, tantôt elle eſt inflammatoire & bilieuſe en même tems, ſouvent elle eſt vermineuſe, tantôt catharrale & tantôt maligne. Il eſt des malades chez qui pluſieurs de ces eſpeces ſe rencontrent, & d'autres chez qui toutes ces eſpeces ſe réuniſſent.

A examiner cette fiévre avec la plus grande attention, on reconnoîtra qu'elle eſt de l'eſpece de celle qui a parcouru en 1755, une une partie de la France, comme Paris, Bourbon-Lancy en Bourgogne, Carrouge en Normandie, & dans cette Province de Frandres Françoiſe, Lomme, Capinghem, Lamberſart, & actuellement Seclin, nous en avons vu & nous en voyons encore à Lille.

La cauſe prochaine de cette maladie conſiſte dans des ſubſtances hétérogenes âcres,

qui irritent les vaisseaux & excitent l'action des arteres. Les causes éloignées de cette maladie sont un air humide & chaud ; dans ce pays depuis un an il pleut presque tous les jours, & il n'y a point eu de gelée pendant ce dernier hyver. Les alimens ou les boissons sont de mauvais caractere ou mal digérés ; le bled de la derniere recolte, & qu'on mange ici, est un peu germé.

Dans le *premier état* de la maladie, qui est son commencement, les malades se plaignent que leur tête est prise, qu'elle est lourde, pesante, étourdie ; que les reins leur font mal, qu'ils se sentent dans un accablement douloureux & universel, l'appétit est perdu, quelquefois il y a envie de vomir, l'estomac souffre, la soif n'est pas cependant importune, les selles s'arrêtent, les urines sont souvent naturelles, quelquefois rouges, le pouls est fiévreux, sans pourtant de chaleur brûlante à la peau, ni de rouge au visage ni aux yeux ; les pulsations de l'artere ne sont pas ordinairement violentes ; la langue est seche dans quelques-uns, dans d'autres elle est humide.

Dans le *deuxieme état*, qui est celui de l'augmentation, les symptomes sont plus sérieux, & ils varient selon l'espece de la maladie. Quand la fiévre putride est inflammatoire, le pouls devient plus vif, plus dur, la peau plus brûlante ; une douleur insupportable se fait sentir dans la tête, dans la poitrine,

trine, ou dans le ventre; les yeux deviennent plus allumés, le visage plus rouge, les urines plus échauffées, les redoublemens plus vifs; le sang est rouge, ferme, sec, & quelquefois coënneux. Quand elle est bilieuse, les malades ont la bouche mauvaise, la langue chargée; ils ont des envies de vomir, ils se plaignent d'une espece de barre qu'ils sentent à l'estomac, il survient des vomissemens dans quelques-uns, des diarrhées dans les autres; les urines sont d'une couleur foncée, les redoublemens sont précédés d'un frisson; le sang est d'une bonne consistance, & la sérosité est jaunâtre. Quand elle est catharrale, les malades se plaignent d'une oppression de poitrine, ils sont fatigués par une toux importune, la langue alors est blanchâtre; quelques-uns jettent des crachats ensanglantés, d'autres les jettent jaunâtres, le ventre fournit peu de choses, le sang est coënneux. Quand elle est maligne, le pouls est très-peu fiévreux, la tête se prend davantage, la langue devient seche sans que les malades se plaignent d'altération; ils deviennent sourds, ou ils sont dans un commencement de délire; la peau est seche, les urines crues, le sang est beau & un peu ferme. Quand elle est vermineuse, les malades ont des urines blanchâtres, tantôt des maux d'estomac, tantôt des douleurs de colique; ils sentent quelquefois des vers qui montent le long de l'œsophage, ils ren-

dent des vers par le haut ou par le bas, tantôt morts, tantôt vivans.

Dans le *troisieme état*, qui est celui où la maladie est dans toute sa force, les symptomes sont d'autant plus violens, que la cause morbifique a plus de vivacité, ou que le malade a des humeurs plus dépravées, ou ses solides moins bien constitués; c'est alors qu'on remarque qu'ils ont le délire, la langue seche, les yeux égarés ou abbatus, le visage tantôt plombé tantôt d'un rouge pourpré, selon que la fiévre est dans sa rémission ou dans son redoublement; la respiration est fort embarrassée, le ventre météorisé, les selles & les urines s'échappent dans le lit malgré les malades; on observe des soubresaults dans les tendons, quelquefois de l'intermittence ou de l'inégalité dans le pouls, la peau est quelquefois humide, souvent seche; en un mot, les symptomes propres à chaque espece de maladie, sont poussés dans un dégré beaucoup plus violent que dans le deuxieme état.

Dans le *quatrieme état*, où la nature paroît victorieuse, tous les symptomes diminuent, le pouls devient plus tranquille, plus grand, plus souple, la peau se relâche, la chaleur devient naturelle, la langue est bien humide, & il y a quelquefois de la surdité, quelques-uns ont des sueurs critiques salutaires, d'autres des crachats purulens, ou des urines qui déposent un sédiment blan-

châtre, on obſerve dans le plus grand nombre des ſelles bilieuſes : ceux qui guériſſent ont ſouvent une faim importune.

En général cette maladie n'eſt point ſans danger, quoique quelques-uns abandonnés à eux-mêmes, ou n'ayant rien voulu prendre que de l'eau ou de la petite bierre, ſoient guéris. L'expérience a prouvé que ceux qui appellent les Médecins à leur ſecours dans les premiers momens de leur maladie, guériſſent ordinairement; & on ne voit gueres périr que ceux qui, par une économie mal entendue, ou par répugnance pour les remedes, different de ſe confier aux Médecins.

La fiévre putride ſans complication, eſt, ſelon l'expérience, la moins dangereuſe; la vermineuſe l'eſt davantage, à cauſe de l'irritation que font les vers ſur l'eſtomac & ſur les inteſtins, les ſpaſmes qui en réſultent, &c. Enſuite la bilieuſe, à cauſe de la vivacité des redoublemens & de la chaleur qu'elle produit, &c. Après ſuit la catharrale, par rapport au danger où eſt la circulation de s'éteindre par le défaut de liberté dans les vaiſſeaux pulmonaires, &c. Enfin la plus dangereuſe de toutes, c'eſt la maligne, parce qu'outre que l'humeur morbifique eſt plus âcre, c'eſt que le liquide des nerfs eſt lui-même attaqué. Comme elles ſont ſouvent compliquées, le danger varie ſelon les complications.

Il n'y a que ceux qui ne ſont pas Médecins,

qui peuvent s'imaginer que cette maladie peut être traitée & domptée par une méthode unique & par un ſeul remede.

Le Médecin appellé dès le commencement de la maladie, doit être attentif à ce qui peut dans le malade gêner ou troubler la nature qui va travailler à la coction & à l'expulſion de la matiere qui fait la maladie. C'eſt l'état du malade qui décide ſi la ſaignée eſt utile, s'il faut la multiplier ou s'en tenir à une ſeule, & s'il faut la faire au bras ou au pied.

Si le ſujet eſt chargé d'humeurs dans les premieres voies (ce qu'on connoît par des envies de vomir, des vomiſſemens, peſanteur à l'eſtomac, haleine puante, vertiges, mal de tête répondant au front, des gargouillemens, des envies d'aller à la ſelle ou un cours de ventre léger), il faut que le Médecin ſe hâte de débarraſſer par les émétiques ou les purgatifs à ſon choix, la nature, qui, occupée à expulſer les humeurs dont regorgent les premieres voies, négligeroit ou ſeroit inſuffiſante à la coction & à l'expulſion de la matiere morbifique.

La nature étant miſe à l'aiſe, il eſt de la derniere importance de reconnoître l'eſpece particuliere de la maladie qui ſe préſente à traiter. Si la fiévre putride n'eſt accompagnée d'aucun ſymptome violent, ſi elle n'eſt marquée par aucun caractere ſingulier de ceux

qui suivent, alors on mettra le malade à un régime convenable, & on donnera le tems d'agir à la nature, qui guérira si on ne la trouble point.

Mais si la fiévre putride est inflammatoire, on employera les saignées réitérées, les boissons délayantes, humectantes, antiphlogistiques, nitrées, le petit lait seul ou boulli avec le pissenlit, les tisanes simples avec le chiendent & la réglisse, ou avec les racines de fraisier & d'oseille, un peu d'orge ou d'avoine ; le jus des herbes potageres cuites dans l'eau avec un crouton de pain de ménage, ou une livre de rouelle de veau. Le jus d'orange, la limonade, les émulsions, l'eau avec le syrop de capillaire, ou celui d'althæa de Fernel, &c. Les lavemens émolliens avec les feuilles de mauve, d'althæa, & la graine de lin ou l'huile de cette semence; les fomentations émollientes faites avec le bouillon blanc, la mauve, l'althæa cuites dans le lait. Les loochs faits avec l'huile d'amandes douces, le syrop d'althæa & celui d'orgeat, ou bien avec l'huile d'olives fine & le syrop de capillaire, y ajoutant partie égale de jus d'orange.

Si la fiévre putride est bilieuse, ce qu'on connoît par les signes que nous avons décrits plus haut, les saignées ne sont plus de mise comme dans l'inflammatoire ; il faut tourner toutes ses vues du côté des correctifs de la

bile, des délayans & des évacuans; ainsi corriger la bile, la détremper & l'évacuer, sont les indications qui se présentent à remplir. Pour la corriger, le petit lait bien clarifié paroît mériter la préférence. Les boissons délayantes & adoucissantes recommandées cy-dessus, serviront à la détremper. Les lavemens de petit lait, de petite bierre, ceux qui sont émolliens & légérement purgatifs, les apozemes laxatifs avec les tamarins, le sel de seignette & le nitre, ou la mercuriale bouillie avec les herbes potageres, serviront beaucoup à l'évacuer. Si la bile est flotante, ce qui est marqué par les nausées & les vomissemens, il faut sur le champ employer l'émétique en lavage, dans l'eau ou le petit lait.

Si la fiévre putride est catharrale, sans perdre de vue la cause efficiente de la maladie, on remédiera au vice de la poitrine : ainsi les loochs cy-dessus, le thé fait avec des fleurs pectorales comme celles de bouillon blanc, de tussilage, de mauve, de pavot rouge, de pied de chat, les feuilles d'althæa, le capillaire : on donne ce thé avec du sucre candi, ou avec du syrop de capillaire, d'althæa de Fernel, ou de tout autre semblable. L'eau miellée, la tisane d'orge avec les figues, les raisins & la réglisse, l'eau de gruau légere, l'eau dans laquelle on a fait bouillir un bon crouton de pain sans être rôti, prise avec un peu de syrop. La vapeur de l'eau chaude

qu'on fait respirer ; le lait coupé & le thé au lait, le petit lait, les fomentations émollientes cy-dessus. C'est à la prudence du Médecin à employer ceux de ces remedes qui sont préférables.

Si la fiévre putride est maligne, la saignée n'en est point le remede ; cependant si le malade est pléthorique, après une ou deux saignées, le vomitif & le purgatif, on fera faire usage d'une boisson alexipharmaque, dans laquelle on aura soin d'ajouter des acides. Pour des personnes qui ne sont pas riches, tels que la plûpart de ceux qui sont attaqués de cette épidémie, nous recommandons par préférence une boisson faite avec les racines de scorsonere, la carline, le chardon-benit, la scabieuse & le scordium, les tranches de citron & la réglisse : s'il y a délire ou affection comateuse, on doit appliquer avec confiance les vésicatoires ; le sel de nitre avec quelques grains de camphre, n'est pas un remede à mépriser.

Si la fiévre putride est vermineuse, il faut avoir recours aux vermifuges, tels que sont les vomitifs, les purgatifs, le mercure & ses différentes préparations, telles que la panacée mercurielle, l'æthiops minéral, le mercure éteint avec le miel ou le sucre, l'eau de mercure, la poudre à vers, une infusion de séné avec les tranches de citron, l'infusion des fleurs de pêcher ou des feuilles de cet arbre,

la poudre cornachine, l'huile avec le jus de citron & un peu de syrop, la décoction d'ail, l'eau de corne de cerf & même sa gelée, la tisane de chiendent, de racine de fougere & de réglisse, le pourpier, l'huile à grande dose. Ces remedes donnés avec discernement, séparément ou combinés, sont en état de faire mourir & d'évacuer les vers. Passons au traitement qui convient dans le troisieme état de la maladie.

Comme le troisieme état est celui où les malades périclitent davantage, il faut aussi redoubler alors ses soins. La premiere chose qui exige une attention toute particuliere, ce sont les forces; la seconde, c'est la violence des symptomes. La troisieme, c'est le couloir par lequel la nature annonce de tems en tems qu'elle cherche à expulser son ennemi.

Si les forces sont suffisantes pour fournir au combat, si le pouls ne paroît point mauvais, si les pulsations de l'artere, quoique fréquentes, sont libres, (un pouls de cette espece est d'un heureux présage); alors il n'y a rien autre à conseiller que de ne point charger l'estomac des malades d'une quantité de bouillon, de drogues ou de boisson : une tasse de bouillon de trois en trois heures est suffisante, une boisson simple, ou telle que les malades la désirent alors, est préferable à toute autre : la nature aux prises avec son

ennemi, employe toutes ses forces à le combattre pour le vaincre : lui donner alors du bouillon sans discrétion, ou des drogues à digérer, c'est lui faire faire diversion de ses forces & de son travail, en même tems c'est l'accabler, c'est l'exposer à être vaincue; c'est ce dont nous avertit Hippocrate, quand il dit, *Si quid movendum, initio move, in vigore morbi quiescas oportet.* Si les forces paroissent se bien soutenir, on retranchera tout-à-fait le bouillon; l'eau d'orge, l'eau pannée, ou plutôt la décoction de pain, sont suffisantes jusqu'à ce que le combat soit fini. Mais si les malades sont trop foibles, il est de la plus grande importance de les soutenir, & même de les ranimer : les personnes de l'Art sçavent les cas où il faut préférer un cordial à un autre; ainsi en général on choisira, selon les circonstances, le confortatif ordinaire, (c'est le vin, l'eau, la canelle & le sucre ensemble) l'eau de canelle, le thé de melisse, l'hydromel, la bierre, le vinaigre prophilactique, le sel d'absynthe avec le syrop de jus de citron, & l'eau de menthe, &c. il est des cas où la saignée ou l'émétique font des merveilles.

Quant à la violence des symptomes : si la tête est prise, on appliquera sur le front des roses rouges, du cerfeuil ou du pain rôti trempé dans le vinaigre; si le nez venoit à

ſaigner, on tâcheroit par des fomentations faites ſur la racine du nez, ou par la vapeur de l'eau chaude qu'on feroit tirer par les narines, par une irritation, ſoit avec une plume, ſoit avec un épi de ſeigle, ou tout autrement, d'exciter une hémorragie ſi on la juge convenable, pour dégager la tête. L'application à la plante des pieds de pigeons ouverts ſelon l'Art, de moutarde avec le vinaigre & le levain; les véſicatoires à la nuque & aux jambes; ce qui eſt propre à entretenir la liberté du ventre, comme les lavemens, les ſuppoſitoires; voilà les moyens dont on ſe ſert avec ſuccès pour aller au ſecours de la tête. Si la langue eſt ſeche, on employe le jus d'orange, la gelée de groſeilles, les pruneaux, l'hüile avec le vinaigre & un peu de ſyrop, la moëlle de pommes cuites devant le feu. Si la reſpiration eſt fort embarraſſée, on tâche de provoquer les crachats, on diminue la raréfaction du ſang par le ſel de nitre, on augmente l'élaſticité de l'air, en faiſant ouvrir pour un moment la porte ou la fenêtre; on recommande de ne point ſurcharger le malade de couvertures. Si le ventre eſt météoriſé, les fomentations avec la mauve, l'althæa, le bouillon blanc, la camomille, le mélilot bouillis dans le lait, les oignons, la fiente de pigeons, les porreaux cuits dans le lait ou dans le vinaigre, les lavemens, &c. doivent être recommandés. Si les ſelles affoi-

bliſſent le malade par leur quantité, les abſorbans à petite doſe, la décoction blanche faite avec la mie de pain blanc, la corne de cerf brûlée & un peu de régliſſe, l'eau de ris, l'eau panée rôti, le bouillon avec un coq ou une poule & un peu de ris, ſont les remedes qu'il faut employer, &c.

La troiſieme choſe qui mérite ſpécialement l'attention du Médecin, lorſque les malades périclitent le plus, c'eſt le couloir par lequel on peut remarquer que la nature cherche à ſe débarraſſer. On remarque dans la maladie que nous traitons, que la nature devenue victorieuſe, fait ſortir du corps la matiere morbifique, tantôt par les ſueurs, tantôt par des crachats purulens, ſouvent par des urines chargées, & plus ſouvent encore par des ſelles bilieuſes. Ainſi quand dans la violence de la maladie on remarque que la nature cherche une voie plutôt qu'une autre, il faut bien ſe donner de garde de la contrequarrer, en ordonnant, par exemple, des lavemens quand ce ſont les ſueurs ou les crachats qui doivent ſauver le malade ; ni faire ſuer ou expectorer quand les ſelles doivent être ſalutaires, & ainſi du reſte. *Quò natura vergit, eò ducendum.* Par conſéquent le malade qui aura quelque diſpoſition aux crachats, doit faire uſage du looch avec l'huile fine & le ſyrop de capillaire ; ſa boiſſon doit être faite avec l'orge entier, les figues, les

raiſins, le capillaire & la régliſſe ; l'hydromel ancien, le jus de choux rouges, &c. S'il y a diſpoſition aux ſueurs, le ſudorifique d'Hippocrate (c'eſt l'eau, le miel & le vinaigre), le thé fort chaud avec le ſyrop de pavot rouge, la décoction de raclure de corne de cerf, avec de la racine de bardane & un peu de ſucre, la vapeur de l'eau chaude reçue entre les draps, &c. Si les urines commencent à laiſſer paroître un peu de ſédiment & à ſoulager, on préférera la décoction de chiendent avec la régliſſe, l'eau de caſſis légere avec le ſyrop de capillaire, le thé, &c. Si ce ſont les ſelles, le petit lait avec une demi-poignée de fleurs de violettes ; l'eau de ſon avec du miel blanc, de tems en tems un lavement, ſont les remedes convenables ; nous les indiquons, parce qu'ils ſont à meilleur marché & les plus familiers.

Quæ relinquuntur poſt judicationes, recidivas facere ſolent ; ainſi pour prévenir la rechûte, il faut, ſi rien ne s'y oppoſe, purger le malade dès qu'il eſt mieux, & le purger une ſeconde fois ſept à huit jours après.

Il ne nous reſte plus qu'une obſervation à faire. C'eſt de ne rien négliger pendant le traitement de la maladie pour raſſurer le malade ; car autant la crainte trouble les fonctions de l'économie animale, & eſt un obſtacle à la nature qui veut prendre le deſſus, autant la tranquillité, l'eſpérance &

la confiance ſoutiennent cette nature, & la raniment vivement dans des momens où tout ſeroit perdu ſi le malade ſe décourageoit.

EXTRAITS, Précis & Annonces d'Obſervations, de Remedes & de Livres.

Deſcription d'un enfant de près de trois ans, d'une force extraordinaire, & qui a les marques extérieures de la virilité; par M. NICOLAIS DU SAULSAY, Docteur en Médecine à Fougeres.

L'eſpece humaine eſt un tréſor inépuiſable de richeſſes, ſoit par ſa conſtance & ſa fécondité dans ſes productions, ſoit par ſes écarts hardis & toujours merveilleux. Si elle dégénere & s'abbatardit quelquefois, elle fait bientôt des efforts pour ſe relever, en enfantant des êtres nouveaux, qui ſont pour nos yeux des prodiges de force, pour nos eſprits des motifs des réflexions les plus profondes, des aiguillons très-vifs pour notre curioſité, & pour le commun des hommes un ſujet d'admiration continuelle : en voici un exemple.

Jean-Gilles Louſtain naquit le 15 No-

vembre 1754, dans (*a*) la Paroiſſe de ſaint Georges, Evêché de Rennes. Juſqu'à l'âge de vingt-un mois il n'offrit rien de remarquable; il paroiſſoit ſeulement plus fort & mieux nourri que le commun des enfans de ſon âge. Ce fut pour lors qu'il devint d'une groſſeur extraordinaire, & qu'il prit une croiſſance très-rapide. Sa mere s'apperçut de ce changement ſingulier à des ſignes qui n'étoient pas équivoques. La verge de cet enfant avoit acquis une longueur & une groſſeur peu ordinaire, ſes deux teſticules étoient gros comme ceux d'un homme de trente ans; ne pouvant ſoupçonner que ſon fils eût tant de vertu innée, elle crut que c'étoit une indiſpoſition qui lui ſurvenoit, & que ſes parties génitales étoient enflées. Elle fit mettre deſſus des cataplaſmes, qui heureuſement ne produiſirent aucun effet ſenſible. La nature qui avoit pris plaiſir à former cet enfant avec des talens ſi prématurés, a pris le ſoin de les lui conſerver.

Cependant cette mere inquiette, conſulta quelqu'un ſur le prétendu accident qui étoit arrivé à ſon fils. On la raſſura, & on lui dit qu'il n'étoit que trop bien conſtitué, & que ſes poils naiſſans, ſes membres qui étoient bien moulés, ſa tête fort groſſe & ſa poitrine fort large, étoient des preuves d'une eſpece de virilité précoce, qui, loin de ſer-

(*a*) On nous a envoyé l'extrait baptiſtaire de cet enfant; il eſt conforme, à ce qu'en dit l'Auteur de cette Obſervation.

vir à l'effrayer, devoit lui prouver que c'étoit un nouvel effort qu'avoit fait la nature pour aſſurer à ſon fils une ſanté athlétique.

Depuis ce tems les parties de cet enfant ont augmenté en force & en accroiſſement, mais pas avec la même rapidité avec laquelle elles ſe développerent il y a près d'un an; il n'en eſt pas moins digne aujourd'hui de toute la curioſité publique.

Je le vis il n'y a pas long-tems en cette Ville. J'obſervai qu'il avoit la tête fort groſſe, la voix forte & pleine. La circonférence de ſon corps meſuré par-deſſous les aiſſelles, qui ne ſont pas garnies de poils, eſt de vingt-trois pouces, ſur le nombril de vingt-quatre. Cet enfant a trente-ſept pouces de hauteur. La verge eſt longue de trois pouces, & a tout autant de circonférence; le gland eſt proportionné, & pour l'ordinaire découvert. Le penil eſt garni de poils bruns & aſſez longs. Le pere m'a aſſuré que ſon enfant éprouvoit pendant la nuit de fréquentes érections, *ſed nec pluſ ultrà*. Les extrémités ſupérieures & inférieures ſont dans une proportion exacte; il m'a paru que les jambes étoient un peu courbées.

Tous ces ſignes extérieurs de force, ne ſont pas des démonſtrations infidéles; car cet enfant leve de terre, ſans ſe fatiguer, un poids de trente-ſix livres. Du côté de l'eſprit il paroît qu'il en eſt tout au plus où en ſont

les enfans de ſon âge, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt pas fort avancé.

Cet enfant nous quitte ; il va devenir l'objet de la curioſité des différentes perſonnes qui ſe trouveront dans les Villes par où il va paſſer. Je ſouhaite qu'il ſoit pour les Médecins qui le verront, un ſujet de recherches & d'inſtructions.

Sur l'uſage de mercure camphré, par M. TILLOLOY, Chirurgien de l'Hôpital de Domart-le-Ponthieu.

J'ai eu derniérement occaſion de traiter quelques perſonnes attaquées de maladies vénériennes ; comme je voulois les préſerver de la ſalivation, je me ſuis ſervi du mercure camphré en frictions ; un de ceux qui a paſſé par ces épreuves, en a pris juſqu'à ſeize onces & ſix gros ſans en avoir la bouche affectée ; j'ai obſervé ſeulement qu'il urinoit & tranſpiroit beaucoup. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que ne ſe croyant pas guéri, il a voulu abſolument paſſer par la ſalivation ; j'ai commencé par eſſayer à la lui donner avec une très-forte doſe d'onguent de mercure camphré, je n'ai pu y réuſſir. J'ai eu recours à l'onguent napolitain, qui a fait naître promptement une ſalivation abondante.

Nota. Cette obſervation nous paroît donner

ner des preuves de l'efficacité du camphre, qui ne sont pas équivoques. Nous saisissons cette occasion pour publier que nous devons la découverte importante de l'effet de la combinaison du mercure & du camphre appliqué en frictions, à M. Raullin, Médecin ordinaire du Roi, célébre par ses talens, & par les Ouvrages dont il vient d'enrichir la Médecine.

Livres nouveaux.

On vient de publier à Turin une Collection de LIV Tables, avec CCLXX figures anatomiques. Il suffit, pour rendre recommandable cette nouvelle production, de dire qu'elle est d'un des plus grands Anatomistes de l'Europe. C'est aux soins infatigables de M. Bianchi, premier Médecin du Roi de Sardaigne, que l'on est redevable de ce don précieux qu'il consacre à la Médecine. L'assiduité opiniâtre, les connoissances profondes, le goût, le choix, les dépenses qu'a exigé un pareil Ouvrage, assurent à son sçavant & respectable Auteur, le succès le plus rapide, &, de la part du Public, la reconnoissance la plus grande. Les observations qu'on y trouve, sont nouvelles & instructives; les figures y sont dessinées avec beaucoup d'élégance & de précision; elles sont nombreuses sans être confuses, faites avec beaucoup d'art sans trop d'ornemens,

en un mot on y voit la nature. M. Bianchi a sçu réunir dans cet excellent Ouvrage, les avantages de l'Anatomie avec ceux de la Pratique, & a fait voir que ces deux objets étoient inséparables quand on vouloit parvenir à être grand Médecin. Cette Collection s'imprime à Turin, chez *Antonio Campana.* Nous en donnerons le prix dans un autre Journal.

Collection Académique, composée des Mémoires, Actes ou Journaux des plus célébres Académies & Sociétés Littéraires étrangeres, des Extraits des meilleurs Ouvrages périodiques, des Traités particuliers, & des Pieces fugitives les plus rares, concernant l'Histoire naturelle, & la Botanique, la Physique expérimentale, & la Chymie, la Médecine & l'Anatomie; traduits en François, & mis en ordre par une Société de Gens de Lettres, dédiée à S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé; tome quatrieme de la partie étrangere, & le premier volume de l'Histoire naturelle séparée. A Dijon, chez *François Desventes*, Libraire de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, à l'Image de la Vierge, rue de Condé; & se trouve à Paris, chez *Jean Desaint* & *Charles Saillant*, rue S. Jean de Beauvais; *Louis-Etienne Ganeau*, rue S. Severin, aux Armes de Dombes; & *Pierre Guyllin*, à l'entrée du quai des Augustins, au Lys d'Or.

Conditions proposées aux Souscripteurs pour tous les volumes de la Collection Académique, qui commence à l'établissement des Académies de l'Europe, jusqu'en l'année 1750 inclusivement.

1° Les Souscripteurs, en recevant dans les premiers jours du mois de Mai de cette année 1757 (*a*), les six volumes en feuilles, payeront *soixante-six livres*, & *onze livres* d'avance, desquels ils recevront reconnoissance, pour le septieme tome actuellement sous presse. Total, cy . . . . 77 liv.

2° Ceux qui ne voudront acquérir que les quatre tomes en feuilles de la *Partie étrangere*, de cette Collection, payeront aussi, sçavoir, pour les quatre premiers volumes des Académies étrangeres, *quarante-quatre livres*, & pour le cinquieme volume, *onze livres* d'avance, cy . . . . 55 liv.

3° En recevant, en Janvier prochain, le tome septieme, qui fera le cinquieme volume de cette *Partie étrangere*, on payera *onze livres* d'avance pour le volume suivant, cy . . . . 11 liv.

Et ainsi de volume en volume, lesquels seront tous de même format, & au moins de même quantité de pages que celui que nous

(*a*) Le projet de cette Souscription nous a été remis un peu trop tard.

annonçons aujourd'hui, avec toutes les figures, avertissemens, tables néceſſaires, &c.

Au moyen de *onze livres* que l'on donne d'avance pour un volume, le tome de la Collection contenant l'année 1750, ſera délivré aux Souſcripteurs, ſans nouveau payement.

Ceux qui, avant l'ouverture de la préſente Souſcription, auront déja acquis les cinq volumes de cet Ouvrage, qui ont été publiés en 1754 & 1755, ou ſeulement les trois volumes de la *Partie étrangere*, pourront jouir du même bénéfice des Souſcriptions, tant pour le volume qui doit être délivré en Janvier 1758, que pour tous ceux qui ſe feront par la ſuite, juſqu'à ce que l'on ait atteint l'année 1750, en payant pour eux *vingt-deux livres*; ſçavoir, *onze livres* pour le volume qui leur ſera délivré en ce prochain mois de Mai, & *onze livres* d'avance pour celui qui ſera mis au jour au mois de Janvier ſuivant, cy . . . . 22 liv.

Et pour la ſuite de volume en volume, tel que deſſus, cy . . . . 11 liv.

Ils recevront également, ſans nouveau payement, le volume qui contiendra l'année 1750 de cette Collection.





OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

JUILLET 1757.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6h. du matin	*A midi.*	*A 10 h. du soir.*	*pouces.*	*lignes*	*parties*		
1	$11\frac{1}{2}$	21	17	28	3	0	O. méd.	Peu de pet.
					3	$\frac{1}{5}$		nuages.
2	$14\frac{1}{2}$	22	17		3	0	N. le mat.	Beaucoup
					2	0	S. à 8 h.	de nuages.
							O. à midi.	Grosse plui.
								à 6 h. du s.
								à 7 h. & à 9
								heures.
3	13	21	15		3	0	S-O. méd	Beaucoup
					4	$\frac{1}{2}$		de nuages.
4	$13\frac{1}{2}$	$20\frac{1}{2}$	18		5	0	S-S-O.	*Id.* qnelq.
							foible.	gout. de pl.
								à 7 h. mat.
5	$16\frac{1}{2}$	$21\frac{1}{2}$	$18\frac{1}{2}$		5	$\frac{1}{4}$	N-O. au	*Id.* quelq.
					4	$\frac{1}{2}$	N. très-	gout. de pl.
							foible.	à 9 h. mat.
6	16	24	20		4	0	N E. pres	Peu de nua.
					3	0	que calm.	
7	$17\frac{1}{2}$	23	18		3	0	N. *idem.*	*Id.* à 2 h.
								du s. 1 coup
								de tonn. &
								pluie méd.
								à 5 h. *id.* sans

Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	Barometre. pouces.	lignes.	parties.	Vents.	Etat du ciel.
								plu. éclairs à 9 h. du s.
8	15	24	19		4	$\frac{1}{2}$ $\frac{3}{4}$	N. au N-E. méd.	Quelques nua. à 10 h. du matin.
9	16	$25\frac{1}{2}$	$20\frac{1}{2}$		 3	$\frac{1}{2}$ $\frac{1}{2}$	*id.* fort.	*Idem.*
10	17	27	23		3 3	$\frac{1}{2}$ 0	*Idem.*	*Idem.*
11	$19\frac{1}{2}$	28	22		3 4	0 0	N. à l'E. médiocre.	Peu de nua.
12	18	$28\frac{1}{2}$	22		4 3	0 0	N. au N-E. *idem.*	*Idem.*
13	19	28	23		2 1	0 0	N. à l'E. *idem.*	*Id.* éclairs à 9 h. du s. & la nuit.
14	20	30	22	 27	0 11	0 $\frac{1}{2}$	E. au S. & au S-O. *idem.*	*Id.* à 10 h. du soir. vent impét. ton. éclairs & pl. forte.
15	17	$25\frac{1}{2}$	20	28	1	0	E. au S. & à l'O. *idem.*	Beauc. nua. plui. méd. à 5 h. du soir.
16	18	21	$18\frac{1}{2}$		2 3	0 0	O. méd.	Couvert le mat. & le s. Beauc. nua. à midi.
17	17	$23\frac{1}{2}$	$19\frac{1}{2}$		3 2	0 0	O. au S-S-O. *id.*	Beauc. nua.
18	$16\frac{1}{2}$	25	21		1 1	$\frac{5}{6}$ 0	S. au S-O. médioc.	Peu de nua. à 10 h. mat.
19	15	27	22		1	0	N-N-E.	*Id.* à 7 h. s.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
							au S. *id.*	ton. & écl. à l'O. sans plnie.
20	18$\frac{1}{2}$	30	24	 27	1 11	0 0	N-E. au S. fort.	*Id.* à 7 h. s. & la nuit, ton. & écl. pluie méd. à 2 h. du mat.
21	18	22$\frac{1}{2}$	18		11	$\frac{1}{2}$ $\frac{3}{4}$	S. au S-O. fort.	Beaucoup de nuages. Pet plui. par interv. le s.
22	15	19	15$\frac{1}{2}$	28	1	0 $\frac{1}{2}$	S. $\frac{1}{4}$ S-O. médioc.	*Id.* plui. *id.* le s. & forte la nuit.
23	15	21	18		1 2	$\frac{1}{3}$ 0	O-S-O. médioc.	Peu de nua.
24	13	23	19			$\frac{1}{4}$	S. au S-O. *idem.*	*Idem.*
25	16$\frac{1}{2}$	25	21		3	0 0	E. au S-O. foible.	*Idem.*
26	17	27	22		2 2 1	$\frac{1}{2}$ 0 $\frac{1}{2}$	N-E. au S. & à l'O. *idem.*	*Idem.*
27	18	26$\frac{1}{2}$	18$\frac{1}{2}$		2	0 $\frac{1}{2}$	O. au S. &au N-O. fort.	*Id.* tonner. écl. & pluie méd. la n.
28	15	19$\frac{1}{2}$	16$\frac{1}{2}$		1	0	O. au S. & au S-O. médioc.	Pet. plui. le mat. beauc. de nua. le s.
29	13$\frac{1}{2}$	22	15$\frac{1}{2}$	 27	0 10	c 0	E. au S-E. *idem.* S-S-O. à	Beauc. nua. pluie méd. à 4 h. du soir.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lig. nes.	par-ties.		
30	13	18	$12\frac{1}{2}$	27	11	0	4h. du soir impétueu. S. au S-O. méd.	*Id.* pluie méd. par interv. le mat. forte le soir.
31	14	$20\frac{1}{2}$	16	28	0	$0\frac{1}{3}$	O. méd.	Beaucoup de nuages.

La plus grande chaleur au thermometre pendant ce mois, a été de 30 dégrés, & la moindre chaleur de 11 dég. $\frac{1}{2}$ au-dessus du terme de la congélation: la différence entre ces deux termes est de 18 d. $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 5 $\frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abbaissement de 27 pouces 10 lignes : la différence entre ces deux termes est de 7 $\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du N.
8 fois du N. vers l'E.
6 fois de l'E.
1 fois du S-E.
12 fois du S.
13 fois du S-O.
9 fois du O.
2 fois du N. vers l'O.

Il y a eu 31 jours de tems nuageux.
12 jours de pluie.
5 jours de tonnere.
6 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse pendant tout ce mois, excepté les deux derniers jours.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1757.

Les chaleurs qui ont été pendant ce mois fort vives & soutenues, ont produit parmi le peuple des fiévres ardentes, qui se déclaroient avec une chaleur & une soif insupportables, une constipation opiniâtre, une urine rouge, épaisse & enflammée, une chaleur si ardente vers le cœur, que les malades ne respiroient qu'avec la derniere difficulté, & que l'air qui sortoit de leur bouche, étoit brûlant. Quand les malades n'étoient pas secourus promptement, en deux jours le délire, les convulsions & les syncopes leur donnoient la mort. Les saignées répétées, les lavemens, une grande abondance de boissons nitrées & acidules les soulageoient; la limonade étoit le remede le plus prompt & le plus efficace après les saignées. Comme ces sortes de maladies commencent quelquefois par des sueurs & des foiblesses considérables, il faut bien se donner de garde de prendre le change comme nous l'avons vu faire, de donner des cordiaux ou des diaphorétiques, & de couvrir les malades pour les faire suer; cette mauvaise méthode les fait périr en très-peu de tems.

Il a régné aussi des fiévres miliaires pourprées parmi les femmes en couche. Le défaut de régime, la gourmandise & le ridicule préjugé de faire étouffer ces malades sous un amas de couvertures, & dans une chambre exactement fermée, en ont été les causes. Ces malades négligés périssoient presque tous. Les lavemens, les boissons rafraîchissantes, les purgatifs fort doux, & un air frais souvent renouvellé, en ont réchappé quelques-uns. Ceux qui succomboient, étoient couverts de taches gangreneuses sur tout le corps, & on étoit obligé de les enterrer promptement.

Description abbrégée du climat de la ville de Lille en Flandres, par M. BOUCHER, Médecin à Lille.

La ville de Lille située à 20 dégrés 44 minutes de longitude, & à 50 dégrés & environ 38 min. de latitude, est assise sur un terrein plat, dont le fond est presque tout marécageux : c'est ce qu'indiquent les eaux louches & le fond noirâtre de la Deule, riviere qui traverse cette ville du midi au nord : une partie de la campagne des environs est de même nature ; mais l'industrie & les travaux des habitans, en procurant des écoulemens aux eaux dormantes ou surabondantes, en ont rendu par-tout le terrein très-fertile, & propre à produire, relativement au climat, tout ce qu'on peut retirer des terres les plus fécondes. De plus il résulte de ces écoulemens un bien considérable pour la salubrité de l'air : une autre circonstance y concourt aussi ; il ne se trouve, de trois grandes lieues à la ronde, ni montagnes ni forêts qui puissent mettre obstacle à la libre circulation des vents, & à la dissipation des exhalaisons pernicieuses qui pourroient s'élever dans l'atmosphere : il n'y a, à peu de distance de la ville, qu'une légere colline, qui, s'étendant du nord à l'est, la garantit un peu des impressions trop vives des vents qui soufflent

de ce côté-là : d'ailleurs la ville, qui eſt entiérement de niveau avec la campagne, ſe trouve percée par de belles & larges rues ; & ſes bâtimens ne ſont pas aſſez élevés pour s'oppoſer au renouvellement convenable de l'air.

C'eſt ſans doute à ces diverſes circonſtances qu'elle eſt redevable de l'avantage qu'elle a d'eſſuyer peu de maladies épidémiques fâcheuſes. En effet on a remarqué très-ſouvent qu'elle étoit exempte de pareilles maladies, ou qu'elle s'en reſſentoit bien peu, tandis que des cantons plus ou moins voiſins, en étoient infeſtés dans une très-grande étendue.

Cependant le ſol de cette ville étant aſſez bas (*a*), & ſe trouvant dans le voiſinage de la mer (*b*), ſon atmoſphere eſt naturellement humide, & les brouillards y ſont aſſez fréquens ; ce qui, joint aux pluies abondantes & ſuivies qu'amenent les vents de ſud & d'oueſt, rend les rhumes & les fluxions catharrales comme endémiques ; & ce qui eſt auſſi la cauſe que les apoplexies, les paralyſies & les rhumatiſmes y ſont plus communs qu'ailleurs.

On ſçait que nos corps ſe moulent, pour ainſi dire, ſur la conſtitution habituelle de

(*a*) Son niveau eſt à peine à 60 pieds de ſupériorité ſur la laiſſe de baſſe mer, ſelon l'évaluation qu'en a fait M. de Ramſault, Directeur du Génie dans la Province, &c.

(*b*) Elle n'eſt qu'à quinze lieues de l'Océan.

l'atmoſphere : tant qu'elle ne s'éloigne point conſidérablement, dans cette région, de ſa diſpoſition naturellement humide & de ſon état tempéré, l'on ne voit gueres de maladies aigues ; elles ne ſont ordinairement que le produit des conſtitutions oppoſées de l'air. C'eſt à la ſuite des grandes & longues ſécheresses, & des froids exceſſifs, ainſi que des chaleurs immodérées, que l'on a vu éclore les maladies populaires les plus fâcheuſes ; telle eſt la fiévre putride maligne, qui a ſuccédé à l'hyver de 1740, & qui nous a enlevé un grand nombre d'habitans ; il en eſt de même de la dyſſenterie vermineuſe qui a ravagé la campagne des environs de cette ville en 1750, & qui a paru à la ſuite de la plus grande ſéchereſſe que l'on ait obſervée, &c.

Il regne en ce pays, à l'égard des ſaiſons, une ſorte de ſingularité qui mérite d'être obſervée : le printems y eſt ordinairement froid juſqu'à l'entrée de l'été ; & lorſque dans cette ſaiſon le vent n'eſt point à la pluie, (ce qui arrive très-ſouvent) il gele preſque toutes les nuits, même bien avant dans le mois de Juin. Au reſte l'automne eſt preſque toujours tempérée dans toute ſa durée.

Précis des Obſervations Météorologiques, faites à Lille, pendant le mois de Juin 1757.

Le printems a été, dans tout ſon cours,

tel que nous l'avons dit être ordinairement en ce pays, froid, nébuleux, pluvieux & très-venteux; les premieres chaleurs ne se sont gueres fait sentir avant les quinze derniers jours de cette saison.

Du 28 Mai au 7 Juin, il n'a presque pas cessé de pleuvoir. Les nuits ont continué à être très-froides jusqu'au 9 ou 10 : on eut encore de la gelée blanche la nuit du 6 au 7.

Le vent est venu du nord presque tout le mois. Du 19 au 23 il a soufflé du sud & du sud-ouest.

Le 12 l'air s'est échauffé tout d'un coup : le thermometre ce jour, a monté à 20 $\frac{1}{2}$ dégrés. Le tems s'est remis le 13 au tempéré, & y est resté jusqu'au 18. Depuis ce jour jusqu'à la fin du mois, il a été assez constamment au chaud, le thermometre ayant été observé toujours dans le point de la plus grande chaleur du jour, entre 18 & 21 dégrés : cependant la chaleur, les derniers jours, a été tempérée par des vents assez forts.

On n'a pas eu de pluie depuis le 7, si ce n'est trois ou quatre ondées passageres. Il n'y a pas eu d'orage dans tout le cours du mois, quoiqu'il ait paru des nuées orageuses le 18 & le 30.

Le thermometre (*a*) a marqué pendant

(*a*) J'observe le thermometre deux fois le jour, le matin entre six & sept heures, & l'après-dînée entre deux & trois heures.

ce mois, pour la plus grande chaleur, 21 dégrés, & pour la moindre chaleur, 7 $\frac{1}{2}$ dégrés au-dessus du terme de la congélation : la différence entre ces deux termes est de 13 $\frac{1}{2}$.

La plus grande élévation du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces une ligne ; & son plus grand abbaissement a été de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes est de 5 lignes.

Le vent a été Nord 2 jours.
Nord vers l'Est 8 jours.
Nord vers l'Ouest 5 jours.
Sud 2 jours.
Sud vers l'Ouest 4 jours.
Il y a eu 14 jours de tems serein.
16 jours de tems nuageux ou couvert.
8 jours de pluie.

Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Juin 1757.

La petite vérole qui avoit paru reprendre une nouvelle vigueur dans le mois de Mai, s'est calmée dès le commencement de Juin, & il n'en étoit presque plus question à la fin du mois : cette maladie a été aussi moins fâcheuse dans ce tems-là que pendant l'hyver : j'ai vu une femme, qui nourrissoit depuis quatorze mois, qui l'a eue décidément verruqueuse, quoique son enfant à la mammelle l'eût eue en même tems d'une bonne espece.

La fiévre rouge qui a ſuccédé à la petite vérole dans les enfans, n'avoit rien de fâcheux. Nous avons vu auſſi dans des perſonnes de tout âge, diverſes eſpeces d'éruptions inflammatoires à la peau, tantôt en forme d'éréſipele, tantôt en forme de grandes taches ou de tumeurs larges & plates en différentes parties du corps, & enfin de petites puſtules; le tout ſans fiévre, ou avec peu de fiévre: ces éruptions dans quelques ſujets ont été avec inflammation au goſier ou au voile du palais, & avec fiévre; la cure a conſiſté dans la ſaignée répétée au bras & au pied, dans les délayans nitrés, les lavemens émolliens & les apozemes laxatifs. Je n'ai point vu de rougeole bien caractériſée, quoique cette maladie ſuccede aſſez communément à la petite vérole. Il a paru diverſes fluxions rhumatiſmales, & même des internes, dans la tête & dans le bas-ventre: celles du bas-ventre étoient annoncées par des douleurs de colique fixes; la diarrhée s'y joignoit ordinairement. Il y a eu auſſi dans le petit peuple, des cours de ventre vermineux & quelques fiévres putrides, qui n'ont rien exigé de particulier pour la cure. Les fiévres tierces & doubles-tierces, & les fluxions de poitrine, ont été les maladies les plus communes dans la garniſon.

J'ai vu quelques fiévres pleuro-péripneumoniques malignes, de la nature des pleuro-

péripneumonies dont M. Marteau, Médecin de l'Hôpital d'Aumale, donne la deſcription dans le Journal de Juin dernier : (de ſemblables fiévres ont régné à la campagne des environs l'année derniere :) j'ai obſervé, ainſi que ce ſçavant Praticien, que les ſaignées devoient être ménagées & les ſelles entretenues : les remedes qui m'ont notamment réuſſi, ſont les véſicatoires appliqués aux jambes & à la nuque du col, & l'infuſion de quinquina & de racines de ſerpentaire de virginie dans du vin blanc, adoucie par le mêlange de décoctions pectorales.

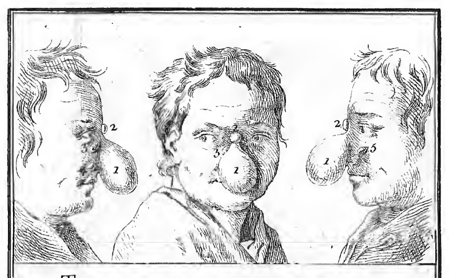
Les vents de Nord qui ont ſoufflé preſque tout le mois, ont cauſé vers la fin du mois des fluxions de poitrine dangereuſes, des maux de gorge inflammatoires & des ophtalmies, qui n'ont rien exigé de particulier dans la cure.

Peu de perſonnes ont ſuccombé à ces diverſes maladies.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Journal de Médecine* du mois de Septembre ; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 20 Août 1757.

BARON.



THUMEURS CARCINOMATEUSES

situées sur le nez et aux environs à un homme âgé de 53 ans. Ces thumeurs sont au nombre de cinq, savoir

La première et la plus grosse, 1, pesant 5 onces $\frac{1}{2}$.

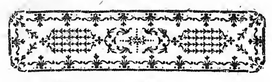
La seconde, 2 .... 2 gros.

La troisième, 3 .... 1 gros $\frac{1}{2}$.

La quatrième, 4 .... 2 gros 4 grains.

La cinquième, 5 .... $\frac{1}{2}$ gros.

Elles furent extirpées par M Civadier Chirurgien Major des Gardes du Roy. Compagnie de Luxembourg.



RECUEIL PÉRIODIQUE *D'OBSERVATIONS* DE MÉDECINE, *CHIRURGIE,* PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1757.

DESCRIPTION

Des maux de gorge malins & gangréneux, qui ont régné en Angleterre depuis 1751 jusqu'en 1753; Par M. HUXHAM, Docteur en Médecine, Membre du College Royal des Médecins d'Edimbourg, & de la Société Royale de Londres.

DEPUIS la publication de mon essai sur les fiévres, j'ai eu des occasions fréquentes de faire des observations sur les maladies d'une nature maligne & putride, qui m'ont confirmé dans mes conjectures sur

la cause & la cure de l'angine maligne, ou des ulceres malins de la gorge, qui ont régné dans quelques villes d'Angleterre pendant plusieurs années, qui ont paru très-communs parmi les enfans, & qui leur ont été très-funestes.

Le Docteur Fothergill est le premier des Médecins Anglois qui nous ait donné en 1748, une description exacte de cette maladie. Quelques Médecins Espagnols & Italiens, ont observé une maladie de cette nature qui ravageoit l'Espagne & une partie de l'Italie dans le commencement du dernier siécle. Il me paroît que l'espece d'ulcere qui régnoit en Syrie & en Egypte, dont Aretée de Cappadoce fait mention, & les ulceres de la gorge contagieux qui se trouvent décrits dans Aëtius, forment la même maladie que celle dont je vais traiter; quelques-unes des fiévres rouges dont parle Morton, n'en different gueres. Il n'y a pas plus de six ou sept ans que cette maladie s'est déclarée dans cette Ville, & dans les campagnes d'alentour; & un ou deux ans auparavant, elle avoit déja causé de grands ravages aux environs de Lostwithiel, de S^t. Austle, de Fowye & de Liskeard. Depuis la fin de 1751 jusqu'au mois de Mai 1753, cette épidémie a été si répandue ici, & dans les Villes voisines, qu'elle a enlevé, sur-tout en 1752, non-seulement beaucoup d'enfans, mais

aussi quelques adultes qui en ont été les victimes.

Comme le moyen le plus efficace pour accélérer les progrès de l'art de guérir, est de donner une description exacte des maladies, de leurs symptomes, de leur méthode curative, les Médecins devroient s'attacher à en faire le tableau le plus exact qu'il leur seroit possible, & à rapporter les bons & les mauvais effets qu'ils ont éprouvés de leur traitement. On doit sur-tout faire attention à ce précepte, quand la maladie que l'on a observée est nouvelle, ou qu'elle n'est pas commune ; dans ce cas il est de la derniere importance de bien distinguer les signes diagnostiques, les pathognomoniques, & donner un détail circonstancié des évacuations, du régime & des remedes qui ont été salutaires ou nuisibles. C'est ce que j'observerai exactement dans le reste de cette Dissertation (*a*).

Cette maladie s'annonçoit de différentes manieres dans les différens sujets. Quelquefois on se plaignoit d'un frisson accompagné d'un peu de mal à la gorge, d'une plénitude, & d'une tension douloureuse au col. Quelquefois on éprouvoit des frissons & des cha-

(*a*) On trouve dans la Dissertation Angloise de M. Huxham, des Observations Météorologiques, & un détail de quelques maladies qui ont précédé ces maux de gorge gangréneux : nous les avons supprimés à regret. Nous avons été contraints à le faire, par rapport au peu de place que nous laissent les matieres de ce Journal.

leurs alternatives, avec un peu de mal à la tête, des vertiges & des assoupissemens. Tantôt cette maladie se déclaroit par un fort accès de fiévre, un grand mal à la tête, au dos & dans les membres, une grande oppression autour du cœur, & des soupirs continuels. Quelques adultes au contraire s'en trouvoient attaqués pendant un jour ou deux, & n'étoient en quelque sorte ni bien ni mal, si ce n'est qu'ils ressentoient des mal-aises & des anxiétés, qui les forçoient à s'aliter.

Comme on le voit, cette maladie varioit perpétuellement dans son invasion. Communément cependant elle survenoit accompagnée de chaleurs & de frissons, de pesanteurs & de douleurs à la tête, de mal à la gorge, d'enrouement, d'une petite toux, de mal à l'estomac, de fréquentes envies de vomir & d'aller à la selle; ces derniers symptomes étoient particuliers aux enfans, & rarement on les observoit dans les adultes. En général dès le commencement de la maladie, il régnoit un grand abbatement, un accablement subit, une grande oppression & foiblesse de poitrine. Dans tous les malades le pouls étoit vif, petit, agité; quelquefois cependant j'ai remarqué qu'il étoit lourd & onduleux. Les urines communément étoient pâles, claires & crues; dans quelques adultes elles étoient en petite quantité & fort colorées, & même troubles. Les yeux étoient pesans, rougeâtres

& comme larmoyans. Le visage ordinairement étoit plein, animé & bouffi, quelquefois cependant il paroissoit pâle & affaissé.

Quelque légers que parussent les accidens pendant le jour, la nuit étoit toujours orageuse par l'augmentation de tous les symptomes; le caractere de la fiévre devenoit plus mauvais, quelquefois même le délire se déclaroit dès la premiere nuit, & le redoublement venoit exactement tous les soirs pendant tout le cours de la maladie. Lorsqu'elle étoit même sur son déclin, j'ai eu lieu souvent d'être surpris que le malade avoit passé la nuit dans la phrénésie, quoique je l'eusse laissé dans un grand calme pendant le jour.

Quelquefois à peine étoit-on attaqué, que le mal de gorge & l'enflure se déclaroient sur le champ, les amigdales devenoient enflammées, les glandes parotides & les maxillaires se gonfloient subitement, & si considérablement quelquefois, que le malade étoit exposé à être étranglé. L'intérieur de la gorge se trouvoit tout d'un coup d'un rouge vif & fleuri, ou plutôt de couleur de cramoisi. Communément on observoit à la luette, aux amigdales au voile du palais, & à la partie postérieure du pharynx, des taches particulieres, blanchâtres, dispersées de côté & d'autre, qui, la plûpart du tems, faisoient des progrès très-rapides, couvroient l'une ou

l'autre des amigdales & la luette ; c'étoit la preuve de quelque ulcere qui rongeoit profondément la partie. La langue étoit blanche & humide vers la pointe ; mais à la racine, elle étoit chargée d'une couche épaisse brune ou jaunâtre de saburre. L'haleine étoit désagréable, & elle acquéroit insensiblement une odeur si forte, qu'elle devenoit insupportable aux assistans, & aux malades mêmes.

Le second ou le troisieme jour les symptomes augmentoient considérablement, ainsi que les accès de la fiévre, qui devenoient beaucoup plus forts ; mais après s'être déchaînés avec violence pendant 30 ou 40 heures, ils se calmoient. Cependant l'insomnie, les anxiétés & la difficulté d'avaler, faisoient des progrès. Les malades ressentoient des vertiges, des pesanteurs & des douleurs à la tête ; en général ils éprouvoient plus ou moins de délire, quelquefois c'étoit une insomnie ou une phrénésie continuelles, quelques-uns étoient comme stupides, tressailloient souvent, & parloient entre leurs dents. La peau étoit chaude, seche & raboteuse. Il y avoit cependant de la disposition à la sueur. Les urines étoient pâles, claires, crues, & souvent jaunâtres & troubles. Les malades souvent avoient des envies de vomir ; souvent il survenoit un flux de ventre, & surtout dans les enfans. La respiration devenoit beaucoup plus difficile, & étoit accompa-

gnée d'une eſpece de ſterteur ſi forte, qu'on auroit dit que le malade alloit étouffer : la voix étoit exceſſivement rauque & creuſe, comme l'ont ceux qui ont quelques ulceres vénériens dans la gorge. Le bruit qu'on entendoit quand les malades parloient, ou reſpiroient, avoit un caractere ſi particulier, que pour le peu que l'on fût familiariſé avec cette maladie, on le reconnoiſſoit ſur le champ. C'eſt pour cela que les Médecins Eſpagnols appellent cette maladie *Garotillo*, voulant exprimer par-là le bruit que fait quelqu'un qu'on étrangle avec une corde. Je n'ai jamais obſervé dans aucun d'eux la voix aigre & clapiſſante, comme on le remarque dans l'eſquinancie inflammatoire. L'haleine de tous les malades étoit d'une puanteur inſupportable, ſur-tout juſqu'à ce qu'il ſurvînt une criſe ; pluſieurs, vers le cinquieme ou ſixieme jour, crachoient une grande quantité de matiere mouſſeuſe purulente, puante, quelquefois teinte de ſang, & quelquefois ils rendoient une matiere tout-à-fait livide, & d'une odeur abominable. Pluſieurs avoient les narines enflammées & excoriées, diſtillant un *ichor* cauſtique, ou une matiere ſanieuſe ſi exceſſivement âcre, qu'elle rongeoit non-ſeulement & les levres & les joues des enfans qui étoient attaqués de cette maladie, mais même les bras, les mains & les doigts des nourrices. Quand cette ulcération des na-

rines faisoit des progrès, elle causoit des éternuemens continuels dans les enfans; cet accident se montroit rarement parmi les adultes, au moins à un dégré considérable. Il étoit étonnant de voir combien les enfans rendoient de matiere par cette voie. Quand cet écoulement par la bouche ou par le nez se supprimoit subitement dans les enfans, ils périssoient tout d'un coup. Quelques-uns avaloient une partie de cette matiere, qui occasionnoit des excoriations dans les intestins, des tranchées, des douleurs dysentériques, sans attaquer l'anus ni les fesses. Le nez, la gorge n'étoient pas les seules parties exposées à l'action de cette humeur corrosive; la trachée artere en étoit aussi fort endommagée; sa membrane interne se levoit par portions, que les malades crachoient avec beaucoup de sang & de corruption; ils tomboient en langueur pendant quelque tems, & enfin périssoient dans le marasme. On voyoit cependant assez fréquemment des malades être attaqués violemment & subitement d'une espece de péripneumonie, à laquelle ils succomboient.

J'étois quelquefois étonné de voir que les malades avaloient avec une espece de facilité, quoique la tumeur des amigdales & de la gorge, l'écoulement des matieres & la difficulté de respirer, fussent considérables. C'est pourquoi je pense que cette espece d'esquinancie maligne venoit plutôt de l'âcreté & de

l'abondance de l'humeur, que de la violence de l'inflammation. Communément l'angine précédoit les exanthemes; mais dans certains sujets elle suivoit les éruptions cutanées qui étoient quelquefois fort considérables, quoiqu'il y eût peu, ou point de douleur à la gorge; d'autres au contraire n'avoient aucune éruption, néanmoins ils ressentoient des démangeaisons, & quelquefois leur peau se levoit par écailles. J'ai observé ces accidens dans les grandes personnes, & rarement dans les enfans. En général quoiqu'il survînt une éruption considérable à la surface du corps, particuliérement dans les enfans, & communément le second, troisieme ou quatrieme jour, quelquefois cependant elle ne paroissoit que dans certaines parties, & quelquefois elle étoit universelle; le plus souvent elle se déclaroit au visage. Tantôt c'étoit une espece d'éréſipele, tantôt c'étoit des pustules. Les pustules ordinairement étoient fort saillantes, enflammées, & d'un rouge foncé, sur-tout à la poitrine & aux bras; l'éruption communément étoit d'un rouge cramoisi, comme si la peau avoit été frottée avec du jus de framboises jusqu'au bout des doigts. La peau étoit si enflammée & si enflée, que les bras, les mains & les doigts en étoient roides & douloureux. La couleur cramoisie dont elle étoit couverte, paroissoit être une espece particuliere de maladie. L'éruption or-

dinairement soulageoit le malade ; cependant j'ai observé quelquefois le contraire. J'ai vu un ou deux malades, périr dans un accès terrible de phrénésie.

J'ai été chargé du traitement d'un jeune homme âgé d'environ douze ans, dont la langue, la gorge, les amigdales étoient noirs comme de l'encre, & qui avaloit avec une très-grande difficulté. Il crachoit continuellement une quantité considérable d'une matiere noire, sanieuse & très-fétide pendant huit ou dix jours ; environ au septieme jour il se trouva un peu abbatu par la fiévre, & fut attaqué d'une dysenterie sanguine ; & malgré cela il rendoit des crachats sanieux & d'une fétidité insupportable, précédés d'une toux violente. Il s'est pourtant rétabli, au grand étonnement de tous ceux qui l'ont vu.

Une éruption douce qui se déclaroit dès le commencement, étoit communément d'un heureux présage, quand elle étoit suivie d'une grande desquammation de l'épiderme ; mais quand l'éruption étoit d'une couleur brune ou livide, & qu'elle disparoissoit subitement, ou trop tôt, le malade étoit en grand danger ; il étoit couvert de pourpre, où l'on observoit des taches noires qui naissoient dans différens endroits du corps ; les urines devenoient limpides ; il survenoit des convulsions, & les malades périssoient suffoqués. Cette maladie étoit communément à son plus haut dégré le

cinq ou le ſix dans les jeunes gens; dans un âge plus avancé c'étoit un peu plus tard, & quelquefois la criſe n'étoit pas décidée le onze ou le douze; il y avoit des adultes qui étoient emportés en deux ou trois jours, les autres ſe trouvoient attaqués d'une péripneumonie, ou d'affection comateuſe, ſelon que la matiere étoit tranſportée aux poumons ou au cerveau; quelques-uns périſſoient par un ulcere aux poumons, ou par une fiévre hectique.

Si le troiſieme ou le quatrieme jour il ſurvenoit une douce moiteur, ſi le pouls étoit lent, fort & égal, ſi les eſcarres de la gorge ſortoient avec facilité, qu'elle parût nette & d'un beau rouge; ſi la reſpiration étoit plus libre, & que les yeux euſſent un peu de vigueur & de vivacité, tout étoit en bon état, & il ſurvenoit une criſe ſalutaire par les ſueurs, ou par les urines, qui devenoient troubles, chargées & farineuſes, ou par une expectoration abondante, ou une deſquammation univerſelle de la ſurpeau: mais s'il ſurvenoit des friſſons, ſi les exanthemes diſparoiſſoient tout d'un coup & devenoient livides, ſi le pouls étoit petit & vif, ſi la peau reſtoit brûlante & ſeche, la reſpiration difficile, les yeux morts, les urines pâles & limpides, s'il y avoit une phrénéſie ou une affection comateuſe, avec une ſueur froide & gluante au viſage, ou aux extrémités, c'en étoit fait du

malade, ſur-tout quand il venoit un hoquet & un étranglement. J'ai obſervé dans quelques malades que non-ſeulement ils avoient le viſage bouffi, pâle, luiſant & gras, mais tout le cou gonflé, & un regard cadavéreux, quelquefois tout le corps édémateux, & la peau une fois plus élevée qu'à l'ordinaire; ces accidens faiſoient voir que le ſang s'arrêtoit dans les extrémités capillaires, & que l'élaſticité des fibres étoit totalement détruite.

Le ſang que l'on tiroit aux malades en pluſieurs circonſtances, étoit beau, & même fleuri comme celui d'un agneau; mais d'une conſiſtance ſi molle & ſi lâche, que vous l'auriez ſéparé très-aiſément avec une plume; au reſte il n'en ſortoit que peu, ou point de ſéroſité; il étoit diſſous, & avoit l'apparence de celui ſur lequel on a verſé de l'eſprit de corne de cerf.

Les occaſions où j'ai eu recours à la ſaignée dans les commencemens, ont été fort rares; je l'ai cependant ordonnée avec avantage dans quelques perſonnes; mais le nombre en eſt bien petit, & je ne le faiſois que quand les ſymptomes étoient fort graves, & que la difficulté de reſpirer étoit conſidérable. Mais je puis aſſurer qu'une ſeconde ſaignée étoit très-nuiſible, quand le ſang de la premiere étoit d'une texture molle & diſſoute; la troiſieme ordinairement ne produiſoit qu'une humeur ſanieuſe & corrompue. J'ai obſervé

quelquefois que le ſang de la premiere ſaignée étoit couvert d'une pellicule tout-à-fait blanchâtre ou plombée, extrêmement ténace, & que deſſous il n'y avoit qu'une gelée verdâtre & un *craſſamentum* noirâtre; quand le ſang étoit de cette nature, j'ai remarqué très-ſouvent que le pouls étoit palpitant, & que la chaleur de la fiévre étoit exceſſive. J'avouerai même que je me ſuis trompé dans deux ou trois occaſions par rapport à la violence de la fiévre, qui m'a fait incliner pour la ſaignée, & qu'il en a réſulté de très-fâcheux accidens. C'eſt pourquoi j'ai coutume d'agir dans cette eſpece de maladie avec bien de la circonſpection ſur ce remede; car après la ſeconde ou la troiſieme ſaignée, le pouls devient miſérable, & les forces ſe diſſipent; ce qui arrive quelquefois même après la premiere.

La ſuite, qui contient la méthode curative, au Journal prochain.



OBSERVATION

Sur une espece d'antrax, survenu proche l'angle interne de l'œil ; par M. LE MAISTRE, *Docteur en Médecine à S. Chamond en Lionnois.*

Un homme âgé de quarante-cinq ans, d'une constitution robuste, après avoir travaillé à l'ardeur du Soleil pendant les chaleurs violentes de l'été dernier, se sentit tout d'un coup accablé d'un mal de tête, & d'une lassitude universelle. Le soir l'accablement, les douleurs de tête l'obligerent à se mettre au lit. Le lendemain il lui survint un petit bouton à l'angle externe de l'œil droit; on le saigna au bras, & tout fut calmé; cinq jours après il essuya un accès de fiévre violent, qui fut suivi d'une éréfipele au visage, accompagnée d'inflammation. Les amigdales, les muscles du larynx & du pharynx, la commissure des levres furent également tumefiés & enflammés; on se contenta pour lors de lui appliquer un cataplasme anodin, on lui prescrivit des fomentations émollientes, désespérant de sa vie, tant les symptomes étoient graves & dangereux. On m'appella dans ces circonstances; je trouvai le malade attaqué d'une inflammation éréfipélateuse sur toute

la face du côté droit ; l'œil étoit extrêmement enflé, sa paupiere de couleur noire, gangréneuse ; toute la face de ce côté étoit dure & brûlante ; le malade pouvoit à peine avaler, respirer & parler. Le bouton proche l'angle externe de l'œil, s'élargissoit de jour en jour. Je craignois que le malade ne perdît l'œil; comme son pouls étoit misérable, & qu'il étoit dans une grande foiblesse, je ne trouvai point jour à placer les saignées. Je lui fis prendre des tisanes vulnéraires miélées, des gargarismes déterfifs, & je lui fis appliquer des fomentations émollientes, & un cataplasme anodin. Trois jours après il vint à l'œil un antrax de la largeur d'un écu de six livres, qui n'étoit qu'une tumeur noire, gangréneuse comme on le voit dans la peste ; à mesure que cette tumeur prenoit du volume, la tête diminuoit de grosseur. J'ai traité ce charbon avec les scarifications, les suppuratifs, les mondificatifs & les digestifs animés. J'ai fait faire l'extraction de toutes les parties que la gangrene n'avoit point ménagées, & peu de jours après la guérison de ce premier antrax, il en survint un autre intérieurement dans la commissure des lévres, qui fut traité comme le précédent. Depuis ce tems toutes les parties de la gorge, & les glandes du col, qui paroissoient se ressentir de la mortification de l'œil, n'ont éprouvées aucune altération

sensible, & l'œil du malade est à présent très-sain, & fait très-bien ses fonctions.

OBSERVATION

A l'Auteur du Journal, sur un ver tiré de la dent d'un enfant; par M. DUFOUR, *Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Président Trésorier en la Généralité de Riom en Auvergne.*

MONSIEUR,

Je fus appellé au mois de Septembre 1747 chez un Maçon, pour voir son enfant âgé d'environ quatre ans, qui depuis plus de huit jours s'agitoit violemment, poussant des cris horribles sans pouvoir dormir, ni même trouver de situation tranquille. Il portoit continuellement les doigts dans la bouche, se plaignant d'un violent mal de dent. J'examinai la bouche de cet enfant, je la trouvai enflammée, les dents noires, il en sortoit du sang; il y avoit de la fiévre. Je cherchai à reconnoître la cause cachée de tous ces accidens. Il arriva dans ce moment que le pere ayant levé son enfant pour me le présenter une seconde fois, lui mit les doigts dans la bouche, comme pour le soulager; & après avoir fait plusieurs

plusieurs contours, tant sur les gencives que sur les dents, il les retira, & entraîna avec eux un vers mort; à l'instant les pleurs & l'agitation de l'enfant ayant cessé, il me fut plus facile d'examiner de nouveau sa bouche; je cherchai le lieu où ce vers pouvoit avoir pris naissance, je découvris qu'une des dents molaires supérieures du côté droit, étoit extrêmement creuse, que l'émail en étoit totalement détruit par la carie, qui avoit pénétré fort avant; les autres dents me parurent d'ailleurs très-saines. L'enfant étant donc devenu plus tranquille, je ne songeai plus qu'au moyen de conserver cet insecte; la premiere liqueur qui me tomba sous la main, fut de l'eau de vie de lavande, à laquelle je mêlai un peu d'eau & de sucre, & dans laquelle je l'ai conservé depuis 1747 jusqu'à présent, sans avoir changé la liqueur; il n'y a perdu que très-peu du volume qu'il avoit, lorsqu'on le tira de la dent; & quoique malheureusement il ait été mutilé dans le moment de l'extraction, il lui reste encore assez de ses attributs extérieurs & particuliers, qui le caractérisent d'une espece bien différente de celle que M. Andry a décrit dans son excellent Traité de la génération des vers.

Cet insecte vu dans son état naturel, n'a pas plus de quatre lignes de long sur deux de contour; mais sa petitesse m'auroit privé de bien des beautés que la vue la plus perçante

dénuée de tout fecours, ne fçauroit découvrir, ni même détailler. J'ai eu recours au microfcope de M. Magni, dont M. de Vediere, Ecuyer Confeiller au Préfidial de cette Ville, & Affocié de l'Académie des Sciences de Touloufe, a la jouiffance. Je l'ai examiné en préfence de ce zélé Académicien, & de M. Bourlin, célébre Médecin, notre Doyen, auffi Affocié à la même Académie.

Ce microfcope nous le repréfenta de la longueur d'environ un pied, fur quatre pouces de circonférence; comme c'étoit par le dos que nous l'examinâmes en premier lieu, nous obfervames à la tête deux cornes qui fe terminent en pointe dans le milieu; à l'une des deux eft adhérent un jet qui fe ramifie en trois branches; à côté de l'autre corne il s'éleve un faifceau de poils extrêmement longs, qui, réunis enfemble, forment une efpece d'antenne. L'entre-deux des cornes eft garni de poils, femblables aux foies d'un fanglier; nous obfervames de plus au côté droit une longue pate, que nous jugeames telle par rapport à fon infertion, qui eft immédiatement dans l'épaule du côté droit; il ne nous a pas été poffible de découvrir les traces de la pate du côté oppofé; ce qui nous a fait foupçonner qu'elle avoit été arrachée radicalement lorfqu'on tira le vers de la dent, ou que la nature a formé cette irrégularité. Nous le parcourumes tout le long du dos;

nous le trouvames couvert d'une eſpece d'écaille radiée, d'un rouge brun, à-peu-près comme celle d'une tortue deſſéchée, avec des ſections circulaires en forme d'aneaux; dans toute l'étendue des deux côtés, ce vers eſt hériſſé de ſoies ſemblables à celles d'un porc-épic, à cela près que celles-ci s'élevent de la racine par flocons. Sa queue eſt également pourvue de ces mêmes ſoies, & ſe termine en s'arrondiſſant. Il ſort des deux côtés de ſon extrémité, deux apophiſes, dont l'une nous a paru plus grande & recourbée en dedans, l'autre droite & aiguë ſe jettant ſur le dos.

Nous le tournames pour l'examiner du côté du ventre; nous apperçumes à l'endroit de la tête une eſpece de tronçon circulaire, qui nous faiſoit voir un orifice à-peu-près ſemblable à celui que repréſentent les vertebres cervicales. Nous jugeames que c'étoit la portion de la tête du vers qui avoit été emporté dans le moment qu'on le tira de la dent; la grande pate nous parut courbée, le ventre ſembloit recouvert en entier d'une peau blanche & tranſparente, au travers de laquelle nous vimes les inteſtins & leurs différentes circonvolutions; il s'élevoit auſſi de ſa ſurface des ſoies ſemblables à celles d'un ſanglier, qui, par un arrangement tranſverſal, traçoient des eſpeces d'aneaux.

La deſcription exacte que je viens de don-

ner de la ftructure extérieure du vers qui s'eft trouvé dans la dent de cet enfant, met une différence totale entre lui & ceux dont M. Andry a traités; car les dentairs, felon cet habile Médecin, Chapitre 3. pag. 48. font des petits vers qui ont une tête ronde marquée d'un point noir, le refte du corps long & menu. A l'égard des tourmens qu'ils caufent, la différence eft également établie. Ces vers, dit le même Auteur, dans le même Chapitre, ne font pas fentir ordinairement de grandes douleurs; ils caufent quelquefois des élancemens affez vifs. Celui-ci, au contraire, a fait fouffrir des tourmens horribles à l'enfant, comme nous l'avons déja dit, tout le tems qu'il l'a porté dans fa dent. La ftructure particuliere & extérieure de ce vers eft un moyen plus que fuffifant pour nous faire voir à quel point le nerf qui étoit à découvert par la carie dont la dent étoit atteinte, devoit être irrité. Néanmoins les différences effentielles que nous venons d'établir, ne nous donneroient-elles pas lieu de douter que ce vers eût pris naiffance dans la dent de cet enfant? Je me renferme dans les bornes étroites d'une fimple & exacte obfervation, & je laiffe à des Naturaliftes plus habiles que moi le foin de développer par quelle caufe la nature a pu faire naître dans cette partie du corps humain, une production animale fi différente de celles que M. Andry

nous avoit fait obſerver juſqu'à préſent. J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉFLEXIONS

Sur l'uſage des diaphorétiques dans les maladies inflammatoires de poitrine; par M. VARNIER, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, de la Société Royale des Sciences, de la Société Littéraire de Châlons-ſur-Marne, & Médecin à Vitry-le-François.

Quoique la méthode la plus reçue parmi les Praticiens dans les maladies inflammatoires, ſoit celle qui eſt calmante & antiphlogiſtique; je crois qu'il eſt auſſi dangereux de s'y arrêter entiérement, & dans tous les cas, que de s'opiniâtrer dans ces mêmes circonſtances à faire uſage des ſudorifiques.

Quand le ſujet eſt pléthorique, qu'il eſt attaqué avec violence, que la douleur eſt très-vive, il n'eſt pas douteux qu'on doit avoir recours aux ſaignées & aux délayans; mais ſur la fin des pleuréſies ou des autres maladies inflammatoires de poitrine, quand on a pratiqué inutilement tous les remedes ordinaires, quand la fiévre eſt légere, que les tempéramens ſont foibles & délicats, qu'ils

ne ſupportent pas aiſément les ſaignées multipliées, & qu'ils ſe trouvent dans un état de foibleſſe conſidérable ; alors un ſudorifique médiocre ſeche en quelque façon la ſource de ces matieres, les détourne par les ſueurs, ranime les forces épuiſées, & donne la faculté d'expectorer ; il dégage d'autre part l'embarras de la plévre, en ranimant la vigueur de la circulation, & réſout bénignement & promptement l'engorgement phlegmoneux de cette membrane, ſur-tout ſi on y joint le diacode ou quelques autres calmans en médiocre quantité.

C'eſt dans ces cas déſeſpérés, où ces remedes m'ont preſque toujours réuſſi ; je n'en rapporterai que quelques exemples.

La veuve du ſieur Tiébeau, Vigneron demeurant à Vitry, âgée de ſoixante-cinq ans, fut attaquée d'une pleuréſie ſimple il y a environ dix ans ; elle avoit une fiévre aiguë, un point de côté, de l'oppreſſion & de la toux ; je la fis ſaigner trois ou quatre fois du bras oppoſé ; j'employai les délayans nitreux, les adouciſſans, les huileux, les calmans & les minoratifs ſucceſſivement, mais inutilement. Tout ce que je pus obtenir, fut de diminuer la fiévre ; je n'oſai pouſſer les ſaignées bien loin, parce que j'avois affaire à un ſujet foible & épuiſé ; les topiques y furent appliqués ſans fruit. Comme la fiévre étoit moindre, je me déterminai à lui faire pren-

dre, en deux doſes, la potion ſuivante :

P. demi-gros de ſang de bouquetin, un ſcrupule de diaphorétique minéral lavé, deux gros de confection alkermes, une once de ſirop d'œillets, demi-once de ſirop diacode, le tout délayé dans les eaux de ſcabieuſe & de chardon-bénit, de chacune deux onces, pour une potion à prendre en deux doſes à trois heures de diſtance l'une de l'autre, en buvant un bouillon bien chaud entre les deux.

La malade fut plus agitée, la fiévre augmenta, la ſueur fut complette, l'inflammation de la plévre forcée, & la malade parfaitement guérie le lendemain, ſans aucune ſuite.

Sur la fin de Mars de la préſente année 1757, la nommée Marguerite Valter, domeſtique de l'auberge du Lion d'or, âgée de trente-ſept ans, fut attaquée d'une pleuro-péripneumonie très-vive, avec une oppreſſion des plus conſidérables, une forte fiévre, de la dureté dans le pouls, un point de côté des plus violens; les ſaignées & le topique cy-deſſus parurent appaiſer tous les ſymptomes; mais ils devinrent plus forts après la ſeptieme ſaignée; tous les topiques n'y faiſoient rien; la malade cracha du ſang à pluſieurs repriſes, & l'expectoration devint très-difficile. Le ſeptieme de ſa maladie, étant dans le ralle, & dans une grande moiteur, & la douleur de côté continuant toujours, quoique la fiévre fût un peu modérée, je lui fis

composer la potion cy-dessus pour deux doses ; la malade se ranima, sua beaucoup, cracha aisément, s'endormit après avoir changé de linge, & se réveilla presque guérie ; dès ce moment le point de côté disparut, la malade fut de mieux en mieux ; elle s'est levée le dixieme jour, & se porte parfaitement.

Un domestique vigoureux & jeune, de l'Abbaye de S. Jacques, dans une pleurésie simple, mais vive, fut traité méthodiquement & prudemment ; rien ne put calmer sa fiévre ni sa douleur de côté ; je me déterminai, après cinq saignées & un minoratif de casse, à lui faire prendre de trois en trois heures le spécifique de M. Wagret, publié par les ordres de M. le Régent. Ce remede est composé de racine de bardanne, des bois sudorifiques, du quinquina, & d'un peu d'eau de vie. (Voyez Allen (*a*). Il fut depuis presque toujours en moiteur ; la fiévre se modéra insensiblement ; le point de côté se dissipa ; il fut parfaitement bien guéri.

J'ai donné ces apozemes à plusieurs personnes qui s'en sont très-bien trouvées ; l'essentiel est de les placer après les remedes généraux, la fiévre n'étant pas bien violente ; c'est une assez bonne ressource, sur-tout quand la Médecine calmante est à bout, & le malade en danger ; je me suis quelquefois repenti de ne les avoir pas administrés à des

(*a*) Méd. Prat. vol. 6. pag. 404. édit. 1737.

personnes épuisées, qui mouroient en pleine connoissance, & avec le râle, produit par l'impossibilité où ils étoient de cracher.

Les observations intéressantes & nombreuses de M. Crandal, Médecin de l'Hôpital Royal de Valenciennes, autorisent quelquefois l'usage des diaphorétiques. S'il est permis de tirer des inductions utiles de l'ouverture des cadavres, ce grand Praticien a disséqué différens sujets, morts de pleurésies bien caractérisées, entre le sixieme & le onzieme jour de leurs maladies; il les a trouvé tous hidropiques de poitrine, avec adhérence du poumon à la plévre; quelques-uns étoient morts de suppuration dans la poitrine. Voyez son Traité des maladies de poitrine, pag. 283. imprimé à Paris chez J. Clousier, rue S. Jacques, en 1739.

J'ai traité autrefois deux freres âgés de neuf à dix ans; ils n'étoient tous deux attaqués que d'une fiévre continue fort légere, une petite oppression insensible, & d'une petite toux seche. J'avouerai sincérement que je ne jugeai ces deux maladies sérieuses, que quand il y en eut un de mort. J'avois cru que deux ou trois saignées, les tisanes adoucissantes, le looch blanc du codex auroient suffi pour les guérir, d'autant plus que les symptomes ne me paroissoient pas graves; après la mort du premier, je craignis avec raison pour l'autre. Il fut traité avec toute l'at-

tention poſſible, mais inutilement; il mourut le huitieme jour. Leur mere qui avoit encore deux garçons, voulut abſolument ſçavoir de quoi ils étoient morts, pour ſoulager les autres avec plus de connoiſſance. Je l'ouvris moi-même, je fus extraordinairement ſurpris de lui trouver la poitrine pleine d'une eau claire & limpide, ſans la moindre tache de rougeur ni de lividité ſur les poumons, la plévre, ou autre partie de la poitrine.

Je me ſuis moi-même deux fois trouvé dans le cas de croire que j'avois de l'eau épanchée dans la poitrine, la premiere à la ſuite d'une fluxion de poitrine, pour laquelle j'avois été ſaigné ſept fois; l'autre dans un rhume opiniâtre avec une petite fiévre; je ſentois une légere oppreſſion, mais continue; & à chaque mouvement que je me donnois, il me ſembloit ſentir un flot d'eau qui me tomboit ſur le poumon: la premiere fois ma convaleſcence, qui ne fut pas longue, diſſipa ce ſymptome je ne ſçai comment : pour la ſeconde j'y fis plus d'attention, je bus moins de tiſane, je ne fus pas ſaigné, & je me fis ſuer dans mon lit; à meſure que la ſueur ſortoit, je ſentois ce ſymptome ſe diſſiper. Ceci, comme on voit, a un certain rapport à l'uſage des cordiaux que je propoſe.

Afin donc que ces obſervations ne ſoient

pas ſtériles, voici, à ce que je crois, les marques auxquelles on peut reconnoître l'hidropiſie de poitrine, ou du moins la diſpoſition à cette maladie, à la ſuite des inflammations de cette partie : la fiévre n'eſt pas grande, les ſaignées ne ſoulagent point, ſurtout les dernieres ; le ſang n'eſt pas coënneux ; il eſt dans les palettes un compoſé de beaucoup de ſéroſité & de très-peu de parties rouges, nageant dans le fluide ; ce qui avertit, ſuivant le ſçavant M. Queſnay, de ne pas continuer les ſaignées comme on fait ſi mal à propos : la langue eſt humide, il y a peu de chaleur, la toux eſt petite, ſeche, & ſans expectoration, l'oppreſſion même n'eſt pas grande ; les réponſes des malades aux queſtions qu'on doit leur faire, acheveront d'inſtruire ſur ce diagnoſtic difficile, mais de la derniere conſéquence.

Dans ce cas les toniques cordiaux, tels que les infuſions de bugloſe, de tuſſilage de lierre terreſtre, la thériaque, le diaſcordium, la confection alkermes, les centaux, les bois ſudorifiques, le diaphorétique minéral, le ſang de bouquetin, la poudre de vipere, &c. dont on fait des potions auxquelles on ajoute de légers narcotiques, feront plus de bien par les raiſons cy-deſſus, que toutes les ſaignées, les tiſanes, les potions adouciſſantes où béchiques quelconques. C'eſt au Médecin à obſerver les cas précis

auxquels conviennent de ſemblables remedes, qui peuvent prévenir en pouſſant la tranſpiration, cette hidropiſie funeſte.

OBSERVATIONS

Sur les Conſerves liquides ; par M. BAUMÉ, *Maître Apothicaire à Paris.*

Les Auteurs s'accordent à dire que *les Conſerves ont été imaginées pour conſerver les parties des végétaux dans toutes leurs bontés, & que le ſucre qu'on y mêle étant un ſel, a la propriété de diviſer les parties des plantes, d'abſorber la trop grande humidité, & d'empêcher l'air d'y entrer, parce qu'il occaſionneroit la fermentation ou la corruption ; il eſt néanmoins à remarquer que les Conſerves liquides fermentent peu de jours après qu'elles ſont faites, & cette fermentation,* (diſent d'excellens Auteurs) *eſt ſalutaire ; elle ſert à développer les parties eſſentielles de la plante, qui ſe détachent, ſe mettent en mouvement, & font raréfier la matiere la plus groſſiere de la compoſition ; mais cette fermentation étant intérieure, elle ne fait qu'unir & lier les parties de la plante avec le ſucre, & en augmenter la vertu.* Voyez la Pharmacopée univerſelle de Lemery, au Chapitre des Conſerves.

La théorie que l'on donne de cette préparation, ne peche ici que dans l'application qu'on en fait; & l'on n'ignore pas que tout corps qui a fermenté, a abſolument changé de nature; en effet les Conſerves que l'on trouve chez tous les Apothicaires, ont paſſé ſucceſſivement par tous les dégrés de fermentation, ſans en excepter même la putride. Ces préparations qui devroient être ſalutaires, deviennent pour lors nuiſibles à bien des malades. Il y a déja long-tems que j'avois penſé aux moyens que je vais propoſer pour remédier à ces inconvéniens; je les aurois publiés plutôt, ſi je n'en avois été détourné par d'autres travaux plus conſidérables.

Les obſervations que je préſente ſont fondées ſur des principes adoptés par tous ceux qui s'appliquent à acquérir des connoiſſances en Chymie & en Pharmacie.

On ſçait que les Conſerves qui ſont décrites dans les Diſpenſaires, ſont faites avec une certaine quantité de feuilles, fleurs, ou racines fraiches; les unes ſont ſeulement pilées long-tems avec le ſucre, & *palpées* devant ou après que le ſucre y a été incorporé; les autres ſe font en cuiſant le ſucre à la plume, & y délayant enſuite la partie de la plante que l'on a réduit en pulpe; mais les Conſerves faites de cette maniere, ne peuvent jamais ſe garder plus d'un mois en bon état; beaucoup ne peuvent ſe faire qu'une fois l'an-

née, & cependant on les employe continuellement dans la Pratique médicinale.

Les Conserves liquides que les Apothicaires ont coutume de tenir dans leurs Boutiques, ne pourront jamais se maintenir en bon état pendant une année entiere, tant qu'ils laisseront au paranchime de la plante le germe de sa fermentation, je veux dire, l'humidité. Le sucre même qui est employé dans les Conserves liquides, contribue encore à les faire gâter; on connoît assez la facilité qu'il a à fermenter; dans le cas présent, cette disposition est encore aidée par les mucilages, & soutenue par les paranchimes des plantes; toutes ces fermentations alterent tellement la nature du médicament, que les Conserves perdent en peu de jours leur couleur & leur odeur. On les voit changer totalement, devenir successivement vineuses, acides & putrides; en ce dernier état les Conserves qui s'étoient soulevées par un mouvement intestin, s'affaissent; l'humidité s'évapore en partie à travers les papiers qui couvrent les pots; elles se candissent en dessous, tandis qu'on trouve à la surface une moisissure plus ou moins forte qui y végete. Tous ces différens états se passent en général dans l'espace de quatre mois ou environ; quelques-unes éprouvent un changement plus rapide, & d'autres essuyent des altérations plus tardives.

Après avoir détaillé les différentes altéra-

tions qu'éprouvent les Conſerves liquides, & après avoir fait voir que ces changemens ne viennent que de la grande humidité que contiennent les parties des plantes que l'on veut conſerver, il ſembleroit peut-être qu'en les privant d'une portion de ce liquide ſurabondant, on remédieroit à tout. Il eſt cependant très-vrai qu'on ne peut obvier par-là qu'à une partie de ces inconvéniens ; & de quelques manieres que je m'y ſois pris, je n'ai pas trouvé de remede plus efficace que celui que je vais donner, qui, ſi je ne me trompe, doit conſerver bien mieux les vertus de la plante que l'on veut garder, & doit tendre à perfectionner ce genre de médicament qui avoit abſolument beſoin de l'être.

Entre différens moyens que j'ai tentés, j'ai reconnu que l'exſiccation parfaite étoit la meilleure, c'eſt-à-dire, qu'il faut faire ſécher les parties des plantes que l'on ſe propoſe de conſerver, les péſer fraiches, & après qu'elles ont été bien ſéchées, les mettre enſuite en poudre fine, & les renfermer dans des bouteilles bien bouchées avec du liége, ou du criſtal ſi l'on veut ; en ſuivant toutes ces précautions les parties des plantes retiennent toutes leurs vertus.

J'ai recommandé avant tout de les péſer, afin de mettre le ſucre avec plus d'exactitude, & afin de s'écarter moins des doſes preſcrites dans le Codex pour chacune de ces Con-

ſerves. Voilà en général quel eſt le plan de réforme que j'ai à propoſer ; ce moyen ſera, je crois, auſſi ſalutaire aux malades, que commode aux Médecins, qui pourront, quand ils le jugeront à propos, augmenter ou diminuer l'activité du médicament ſuivant les circonſtances.

Je ſens bien qu'on pourra m'objecter que des fleurs aromatiques, telles que ſont celles de ſauge, de romarin, &c. perdront pendant l'exſiccation, une très-grande quantité de leurs principes les plus eſſentiels & les plus volatils.

Cette objection paroît d'abord être d'un grand poids, ſi on la conſidere ſeulement du côté de la perte que peuvent faire les fleurs pendant l'exſiccation ; mais elle ſera facilement détruite pour le peu que l'on faſſe attention à ce qui vient d'être dit ſur le peu de tems que les Conſerves ſe gardent en bon état, & ſi l'on fait réflexion au tems que peut ſe conſerver une poudre faite avec ſoin, & gardée avec précaution ; d'ailleurs une Conſerve qui fermente, perd en peu de jours plus de principes volatils ou eſſentiels, qu'une fleur n'en perd pendant qu'elle ſeche ; nous n'avons que trop d'occaſions de faire ces obſervations. Je garde depuis quatre ans des fleurs de romarin en poudre, qui ont une odeur admirable, leſquelles, mêlées avec le ſucre, forment de la Conſerve meilleure que celle qui ſeroit

feroit faite avec des fleurs fraiches, & qui feroit gardée feulement deux jours.

Préfentement je vais donner un précis du travail que j'ai commencé fur cette matiere ; mais avant d'entrer dans le détail des recettes de ces Conferves, je ne crois pas inutile de rapporter la perte que chaque plante fait quand on la feche ; elles ont été prifes toutes au même poids ; on verra par ce moyen d'un coup d'œil les différentes diminutions.

8 onces de fleurs fraiches de bourache, n'ont pefé après leur exficcation, que	9 gros.
8 onces de fleurs de buglofe,	8 gros.
8 onces de fleurs de pavot rouge,	8 gros.
8 onces de fleurs de camomille romaine,	18 gr. ℈ ij.
8 onces de fleurs de genêt,	10 gros.
8 onces de fleurs de matricaire,	17 gros.
8 onces de fleurs de milpertuis,	8 gros $\frac{1}{2}$.
8 onces de fleurs de muguet,	8 gros.
8 onces de fleurs de nénuphart,	6 gros.
8 onces de fleurs d'œillets rouges,	16 gros.
8 onces de fleurs de romarin,	13 gr. ℈ j.
8 onces de rofes rouges,	16 gros $\frac{1}{2}$.
8 onces de fleurs de fauge,	13 gros.
8 onces de fleurs de tilleul,	21 gros.
8 onces de fleurs de violettes,	8 gros.
8 onces de fommités d'abfinthe,	14 gros.

8 onces de sommités de *gallium luteum*, 20 gros.
8 onces de rossolis (cette plante a une forte odeur d'anguille), 8 gros.
8 onces de racines d'énula campana, 12 gros.

Cette Table qui représente le poids réel de chaque substance qui compose les Conserves, démontre d'une maniere satisfaisante, 1° Que si le sucre est en trop grande quantité, il doit affoiblir beaucoup la vertu de chaque ingrédient. 2° Les Conserves des fleurs & des sommités des plantes décrites dans le Codex, sont dosées toutes également, c'est-à-dire, qu'on prescrit une livre de sucre sur une demi-livre de chacune de ces matieres vertes; cependant toutes les fleurs & les sommités des plantes ne diminuent pas également pendant leur exsiccation. Quand même on continueroit à les faire suivant l'ancien usage, il faudroit, ce me semble, doubler la dose de celles qui diminuent si considérablement, telles que sont les fleurs de violettes, celles de bourache, buglose, coquelicot, muguet, nénuphart, &c. qui toutes perdent de près de $\frac{7}{8}$, tandis que d'autres fleurs & quelques sommités ne diminuent que d'environ un quart ou à-peu-près, telles sont les fleurs de tilleul, &c.

Suivant ce qui vient d'être dit, la Conſerve d'énula campana décrite dans le Codex, eſt faite avec environ une once & demie de cette racine ſur deux livres de ſucre : or ces diſproportions me paroiſſent mériter attention.

Les deux Conſerves de roſes liquides décrites dans ce même Diſpenſaire, ſe gardent très-bien pendant une année ; d'ailleurs celle qui eſt faite avec les roſes en poudre, peut ſe faire dans toutes les ſaiſons. Peut-être ſeroit-on diſpoſé à croire qu'on pourroit à l'*inſtar* de la Conſerve qui eſt faite avec la poudre de roſes, faire de même les autres Conſerves ; mais l'expérience fait voir le contraire ; les autres Conſerves compoſées de cette maniere ſe gardent à la vérité un peu plus long-tems que celles qui ſont faites avec les fleurs fraiches, mais elles ne paſſent jamais l'année en bon état, parce que le mucilage que pluſieurs fleurs & feuilles contiennent, ſe trouvant délayé dans de l'eau, n'a rien perdu pendant l'exſiccation de la diſpoſition qu'il a à fermenter ; la fermentation ſe fait toujours, plutôt ou plus tard, à proportion de ce que ce mucilage ſe trouve plus ou moins délayé ; ainſi l'on tombe dans les mêmes inconvéniens, & je ne connois point d'autres moyens pour y remédier, que de faire toutes les Conſerves ſolides, ou en tablettes, afin de les priver de toute humidité, ſuivant la méthode que j'ai propoſée.

Malgré tout ce qui vient d'être dit, il y a encore des Conſerves qui ne peuvent ſe faire ſuivant notre nouvelle méthode, telles que ſont celles de cochlearia, de becabunga, & d'autres plantes de cette nature, parce que la principale vertu de ces plantes réſide dans leur ſuc & dans leurs ſels volatils, & non dans le paranchime ; mais l'on en eſt dédommagé par la facilité que l'on a de ſe procurer la plûpart de ces plantes dans toutes les ſaiſons de l'année ; & pour lors il convient de les faire à meſure que l'on en a beſoin, en ſuivant la recette du Codex qui eſt très-bonne.

La Conſerve de cynorrhodon ne doit pas encore entrer dans ce plan de réforme, d'autant plus qu'elle a l'avantage de ſe maintenir en bon état pendant toute l'année, & même plus long-tems.

Voilà à-peu-près tout ce que j'avois à dire ſur cette matiere. Je vais préſentement détailler les doſes de quelques-unes des Conſerves qui pourront ſervir à-peu-près de modeles pour les autres. Il s'en faut de beaucoup que l'on doive regarder ces doſes comme des regles qu'on preſcrit aux Médecins ; c'eſt à eux ſeuls à qui il convient de doſer les médicamens.

Conſerves des fleurs qui diminuent à-peu-près également pendant leur exſiccation.

℞. *Flor. borrag. pulverat.* ʒj.

Sacchar. albiss. pulverat. ℥ß.
Aq. borrag. ℥iij.

Mêlez le tout dans un mortier de marbre, pour en former un opiate.

Simili modo parantur
Conserv. flor. bugloss.
Papav. rhœad.
Hyperic.
Lilii convallium, &c.

Les feuilles, fleurs & racines qui perdent moins pendant leur exficcation, peuvent s'employer en moindre dose, en observant toujours d'arroser chaque Conserve avec l'eau distillée de la même plante; de cette maniere on a des Conserves plus fraiches & plus efficaces, & en même tems moins dégoutantes pour les malades, étant dépouillées de toutes saveurs étrangeres que les différens états de fermentation peuvent leur procurer.

Pour plus grande commodité on peut encore mêler le sucre en poudre avec les fleurs en poudre, & conserver ce mêlange bien sec dans des bouteilles bien bouchées pour s'en servir au besoin; alors on peut former autant de Conserve qu'on en veut, en délayant de cette poudre avec une suffisante quantité de l'eau distillée de la même plante.

OBSERVATION

Sur un monſtre cyclope ; par M. DE LA RUE , Chirurgien & Démonſtrateur Royal d'Anatomie à Rennes.

Le monſtre cyclope dont il a été queſtion dans le Journal du mois de Mai dernier, m'a donné occaſion de faire un examen particulier d'un enfant de cette nature, dont j'ai fait l'ouverture.

Ce monſtre étoit de ſexe féminin, & paroiſſoit être venu au monde au terme de ſept mois. Il n'a pas joui long-tems de la lumiere, car il eſt mort au bout de quelques heures. Je remarquai qu'il avoit à chacune de ſes mains & de ſes pieds un ſixieme doigt, qui ne tenoit au côté extérieur du petit doigt que par des attaches ligamenteuſes, très-lâches & ſans articulation oſſeuſe. J'obſervai que cet enfant avoit une exomphale groſſe comme un œuf, ſituée près de la ligature du cordon ombilical.

La groſſeur de la tête de ce monſtre étoit proportionnée à celle de ſon corps ; ſon front étoit fort large, & s'étendoit juſqu'aux trois quarts de la face. On ne voyoit aucune trace du nez ; il y avoit ſeulement une ouverture ovale, poſée horiſontalement à l'endroit où

devoit être la pointe du nez, six lignes au-dessus du rebord alvéolaire supérieur. Au milieu de cette ouverture étoit un œil de forme un peu ovale, placé horisontalement ; on y distinguoit deux prunelles, séparées environ d'une ligne & demie l'une de l'autre; chacune d'elles étoit entourée d'un disque de couleur bleue. Ce globe contenant sans doute deux organes de la vision réunis, étoit muni de deux sourcils posés aussi obliquement, de façon que leur tête supérieure répondoit au centre ou à l'axe de ce globe, & leur extrémité intérieure formoit deux plans inclinés vers les temples. Cet œil avoit quatre paupieres, deux supérieures un peu inclinées de dedans en dehors ; deux inférieures inclinées au contraire, des temples vers le centre de cet œil. Ces quatre paupieres se réunissoient par quatre angles latéraux, confondus dans un pli ou dans un ride transversal de la peau. L'angle supérieur étoit moins aigu, l'angle inférieur étoit grand & plus obtus, il contenoit deux caroncules lacrimales. Chacune de ces quatre paupieres avoit son cartilage, dont les deux supérieures étoient plus larges, & étoient pourvues de glandes ciliaires & de poils. Les deux paupieres inférieures portoient chacune un petit trou entourré d'un cartilage; ce trou étoit situé à leur angle inférieur. Ces deux points lacrimaux formoient l'entrée de deux conduits qui, à trois lignes de leur

naiſſance, ſe réuniſſoient, & compoſoient un ſeul canal, dont je ſuivis la marche juſques dans la bouche par le trou inciſif, ou palatin antérieur.

Un peu au-deſſus de cet œil, s'élevoit un prolongement de la peau de forme cylindrique, long d'environ un pouce, un peu plus gros qu'un tuyau de plume à écrire. Cette eſpece d'excroiſſance paroiſſoit étranglée à ſa naiſſance, & s'élargiſſoit à proportion qu'elle approchoit de ſon extrémité, qui flottoit & étoit percée d'un petit trou, qui ſe perdoit dans l'épaiſſeur de la peau. Les ſtilets les plus fins & la ſoie de porc ne pouvoient s'y faire un paſſage au-delà d'une ligne.

J'ouvris cette appendice dans toute ſa longueur, elle n'étoit formée que du tiſſu cellulaire, ſans aucun canal particulier.

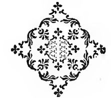
Le canal ouvert, je ne remarquai rien d'extraordinaire dans la ſtructure du cerveau & du cervelet. Je ne trouvai point de nerf olfactif, quoique les couches de ce nerf exiſtaſſent. J'obſervai ſous l'interval des deux lobes antérieurs du cerveau, un ſeul nerf optique, que je ſuivis juſqu'à ſa ſortie, qui ſe terminoit aux couches des nerfs optiques par deux principes aſſez courts, réunis fort près de leur origine en un ſeul cordon, qui ſe plongeoit dans la partie poſtérieure du globe de l'œil.

Je n'ai point pouſſé plus loin ma diſſection,

parce que je conserve cet œil dans de l'esprit de vin.

Cet enfant n'avoit point d'os ethmoïde ; l'os coronal remplaçoit la lame cribleuse, ainsi que l'apophyse, que l'on nomme *crista galli*. Le coronal par sa partie inférieure, suppléoit à la partie supérieure de l'orbite, & se joignoit aux os maxillaires par une suture transversale à l'endroit qui répondoit aux plis dans lesquels se perdoient les angles externes ou latéraux des paupieres. La machoire supérieure n'avoit point d'apophise orbitaire; elle constituoit seulement le rebord alvéolaire supérieur. La voute palatine, l'apophise maxillaire avec l'os de la pomette, formoient une arcade zigomatique posée de chaque côté plus bas qu'à l'ordinaire. Au reste les os maxillaires, l'os coronal & l'os sphénoïde ne contenoient point de sinus; leur substance n'étoit qu'un diploé.

On voit par-là que cet enfant cyclope étoit entiérement dépourvu de l'organe de l'odorat.



OBSERVATION

Sur une plaie pénétrante du bas-ventre, accompagnée d'accidens extraordinaires ; par M. MOUBLET, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, & Chirurgien Major de l'Hôpital à Tarascon.

Les ſuccès ne ſont pas le principal mérite des obſervations Chirurgicales : les grandes opérations qui paſſent pour les plus heureuſes & qui ont tant d'éclat parmi le Public, ne ſont pas les plus favorables aux progrès de la Chirurgie, & ne demandent pas les plus grandes connoiſſances de la part de l'Opérateur. Quelque multiplicité de phénomenes qui les accompagnent, étant ſouvent répétées par tous les grands Maîtres, & perfectionnées par l'expérience de tant d'années, elles ſe ſervent mutuellement de modeles, & le fond de leur mécanique preſque toujours le même, eſt tracé & dirigé par une ſuite de regles conſtantes, dont la nature a reconnu la vérité. Mais ces accidens imprévus qui éludent les efforts de l'Art, pour leſquels le Chirurgien n'a pour ſe conduire que ſon jugement, & l'application d'obſervations étrangeres, ſont les plus propres à inſpirer des vues nouvelles, à aggrandir l'étendue de nos connoiſſances, à

exercer les talens & la ſcience des perſonnes inſtruites. C'eſt dans cet objet que l'Obſervation ſuivante peut être également utile à ceux qui peuvent en retirer quelques lumieres, qu'à ceux qui ſont en état d'en donner.

Milan Méliot, dit Milan, ſoldat des Compagnies-Franches de la Marine, étant pris de vin, excitoit beaucoup de trouble & de bruit. Le Sergent de garde fit avancer la garde pour le ſaiſir. Ce jeune homme ſe révolta contre elle, & reçut un coup de bayonnette dans le bas-ventre. Les ſoldats le voyant couvert de ſang, le porterent à l'Hôpital le ſoir du même jour, 2 Mai de cette année. A peine y fut-il arrivé, qu'il tomba en ſyncope, & reſta deux heures ſans connoiſſance, & preſque ſans pouls. M. Michel, Chirurgien de cette Ville, très-verſé dans ſon Art, avec qui je partage les ſoins de cet Hôpital, & qui étoit de ſervice pendant ce trimeſtre, fut appellé tout de ſuite. Ayant découvert la plaie, il reconnut que le ſang qui en couloit étoit en petite quantité, qu'elle étoit ſituée dans l'aine gauche de la région hypogaſtrique, deux travers de doigt au-deſſus du pubis, & éloignée d'environ trois travers de doigt de la ligne blanche. Elle pouvoit avoir deux lignes de diametre, & étoit un peu oblique à la direction des fibres de la peau. Pour prendre en même tems tous les éclairciſſemens néceſſaires, & avec plus de ſûreté, il

la fonda, fit prendre au malade la situation la plus approchante de celle où il étoit quand il reçut le coup ; & comme le stilet n'entroit en aucune maniere dans la capacité, il s'assura, après un mûr examen, qu'elle n'étoit point pénétrante, & qu'il n'y avoit que les tégumens & les muscles d'offensés.

Ces témoignages laissoient à présumer qu'elle n'auroit pas des suites fâcheuses, d'autant mieux que le blessé âgé d'environ vingt-trois ans, étoit d'un tempérament assez sain & robuste. La nuit qu'il passa fut très-inquiette ; il se plaignit beaucoup, & eut une insomnie qu'on ne put calmer. Le lendemain on apperçut une tension au bas-ventre, le pouls étoit concentré & petit, les douleurs étoient vives, le malade avoit le hoquet, & une soif que la boisson la plus abondante n'auroit point étanchée ; il lui prenoit par intervalles des assoupissemens, des convulsions, des défaillances, des nausées, des vomissemens, des épreintes, des envies fréquentes d'aller à la selle sans rien rendre.

On fut fort surpris de trouver les plus effrayans symptomes qui annoncent un épanchement, dans une plaie simple, & de si facile guérison. M. Mercurin, Médecin très-célébre de cette Ville, qui étoit de service à l'Hôpital, & qui a suivi cette maladie avec une attention particuliere, éclairé par une expérience consommée & un jugement

solide, en porta dès-lors un pronostic très-fâcheux. On le saigna plusieurs fois, on soutint ses forces par des potions cordiales, on fit usage des huileux, des adoucissans & des narcotiques. Malgré tous ces secours employés avec choix & avec précaution, les douleurs redoublerent, la tension du bas-ventre augmenta, les défaillances étoient plus fréquentes; le malade, depuis son accident, n'avoit point uriné, il vomissoit des matieres bilieuses & verdâtres, il étoit dans un abbatement considérable, une couleur pâle & livide étoit répandue sur son visage, & son pouls plus foible & irrégulier, laissoit tout à craindre pour sa vie.

Tous ces symptomes redoutables se soutinrent dans un péril imminent pendant trois ou quatre jours; on ne négligea point les fomentations émollientes, les embrocations huileuses, les lavemens anodins. Lors même qu'on avoit perdu l'espérance de le pouvoir soulager, les douleurs s'appaiserent, le ventre se relâcha, tous les symptomes diminuerent peu-à-peu, & le triste état du malade changea insensiblement en mieux.

Pendant ce calme apparent M. Michel fut légérement incommodé, & je continuai son service à l'Hôpital. Le malade m'assura qu'il se sentoit bien, qu'il reprenoit ses forces, & que bientôt il seroit en état de partir. La plaie étoit entiérement cicatrisée; il lui restoit ce-

pendant encore une petite tension, & un sentiment de douleur dans la région hypogastrique. Il urinoit difficilement, son ventre ne faisoit ses fonctions qu'avec peine, l'appétit lui manquoit, & il avoit un visage plombé, & une couleur pâle, bien différente de celle qu'il auroit dû avoir naturellement.

J'étois étonné de voir que des symptomes si terribles, qui avoient sévi avec tant de vigueur, eussent cessé si aisément & sans autre suite. Mon erreur fut bientôt dissipée : dix ou douze jours après, le malade fut attaqué d'une suppression d'urine, le bas-ventre se tendit extraordinairement, les selles se supprimerent tout-à-fait, les insomnies recommencerent ; & les douleurs, qui s'étendoient jusqu'à la verge, étoient si aiguës, qu'il s'agitoit sans cesse dans son lit.

Ce malade, à qui on ne pouvoit procurer aucun repos, tourmenté par des douleurs violentes, prenant à peine quelques bouillons, étoit tombé dans un épuisement total. La combinaison de tous ces accidens me fit soupçonner que le coup de bayonnette auroit pu effleurer la vessie, d'autant mieux que l'ayant sondé à différentes reprises, il ne sortit que très-peu d'urine mêlée avec quelques goutes de sang.

Depuis ce tems le mal empira, le bas-ventre devenu de plus en plus tendu & douloureux, d'une rougeur vive & d'une cha-

leur brûlante, s'enflamma ; & l'inflammation qui s'étendoit jusqu'au-dessus de l'ombilic, étoit si considérable, qu'il ne pouvoit supporter le linge qui le couvroit. Je m'apperçus alors d'une tumeur circonscrite au milieu de la région hypogastrique, qui grossissoit tous les jours. J'y appliquai sans succès des cataplasmes anodins & émolliens ; on lui donnoit des fréquens lavemens ; il en prit cinq dans un jour, sans qu'il en ait rendu aucun, & sans procurer la moindre détente. La tumeur ayant beaucoup augmenté de volume, je sentis une fluctuation, & il étoit assez évident que la rupture de quelque vaisseau intérieur avoit occasionné l'épanchement, ou l'extravasation du fluide qui la formoit.

Inquiet de voir ce malade qui dépérissoit, en proie à des douleurs si fortes, qu'il ne pouvoit plus y résister, & qui excitoient même des mouvemens convulsifs ; je crus que je n'avois aucune indication plus pressante à remplir, que celle d'évacuer la tumeur, qui causoit & entretenoit tous ces fâcheux symptomes ; espérant qu'après avoir diminué par ce moyen ces funestes effets, je parviendrois avec plus de facilité à connoître & à remédier à la cause qui les produisoit. Dans cette idée, pour ménager les forces du malade, j'eus recours à la ponction que je fis avec un trois-quarts à l'endroit le plus éminent de la

tumeur : ma tentative fut infructueuse, il ne coula de la canule que peu de sang.

Cependant le mal ne souffroit aucun délai, & ne pouvoit se terminer que par la mort du malade; qui ressentoit par intervalles de petits frissons, présage funeste pour une inflammation qui attaquoit des parties si délicates, & douées d'une sensibilité extrême. Persuadé qu'il n'y avoit aucun moyen que je ne dusse mettre en usage pour procurer une issue au liquide épanché, je proposai dans une consultation qui se fit à ce sujet, de faire une incision, qui fut agréée par tous ceux qui y assisterent. Le pouls parut assez fort pour la permettre. Je commençai à disposer le malade dans la situation la plus convenable ; & je fis de nouveau, en présence des personnes de l'Art qui avoient été du même sentiment, la ponction avec le trois-quarts deux doigts au-dessus de la cicatrice de la blessure ; après l'avoir retiré, il ne sortit aucune goutte de liqueur. J'introduisis tout de suite un stilet dans la canule que je levai, & sur ce stilet je conduisis mon bistouri, & fis une incision de la longueur d'un pouce.

Il en sortit environ deux pintes d'un sang clair, pur, vermeil, aussi fluide que celui qui coule de la veine dans une saignée. Je ne voulus pas étendre davantage mon incision, ni presser le bas-ventre pour faire sortir une plus

plus grande quantité de ſang, à cauſe d'une défaillance qu'eut le malade à la fin de l'opération. Il revint bientôt à lui, ceſſa de ſe plaindre, parut même fort tranquille, & il y avoit lieu de penſer que cet écoulement abondant l'avoit ſoulagé. Cependant à ce calme qui fut de courte durée, ſuccéda une autre ſyncope, où il perdit tout ſentiment. Trois ou quatre heures après, il lui prit par l'ouverture que j'avois pratiquée, une perte de ſang ſi conſidérable, que ſon lit étoit inondé. M. Michel, qui y accourut, fut tenté de dilater l'inciſion, & ne fut retenu que par la foibleſſe & l'épuiſement dans leſquels la grandeur de l'hémorragie avoit mis le malade. En effet ſon pouls ſe faiſoit à peine ſentir; il lui ſurvint pendant la nuit des défaillances continuelles, auxquelles il ſuccomba; & il mourut le lendemain de l'opération, le neuf Juin à huit heures du matin.

Pour tirer quelque profit de cette maladie rare & très-importante, nous nous hâtames de faire l'ouverture du cadavre. La premiere choſe qui fixa notre attention, fut de trouver le bas-ventre d'une groſſeur énorme, bouffi & emphyſémateux. Nous fimes une inciſion tranſverſale aux muſcles, & en examinant l'endroit de la bleſſure, nous reconnumes que le coup de bayonnette avoit percé la premiere lame du péritoine, & avoit auſſi ouvert l'artere épigaſtrique, dont la marche

un peu au-dessus du ligament tendineux, devoit être intéressée, comme je l'avois cru. En plongeant le scalpel plus avant, nous découvrimes la tumeur qui occupoit la plus grande partie de la capacité du bas-ventre; elle étoit enkistée dans la duplicature des deux lames du péritoine, & étoit remplie d'un mêlange de matieres sanguinolentes & gangréneuses. Après en avoir vuidé tout le sang grumelé, je vis que le fond de la vessie, qui est couvert de la lame interne du péritoine, étoit gangréné, & qu'il y avoit un trou qui pénétroit de la tumeur dans sa cavité. On ne peut m'objecter d'avoir dilacéré cet endroit de la vessie en voulant la retirer au dehors, parce que j'y avois déja passé le doigt sans trouver la moindre résistance, & qu'il y avoit auparavant coulé du sang qui ne pouvoit venir que de la tumeur, par le canal de l'urethre. Ce qui prouve davantage la mortification de cette partie, c'est que j'observai une pareille ouverture vers le milieu de la partie postérieure de la tumeur, à la lame interne du péritoine, & à l'intestin qu'elle touchoit, dont le contour étoit gangréné, & les environs flétris & livides.

Cette maladie si compliquée, présente trois points de vue, la plaie, l'épanchement & l'hémorragie. Elle nous prouve combien sont fautifs & équivoques les signes diagnostics de la pénétrationdes plaies dans quelque ca-

pacité, les convulsions, le hoquet, le vomissement, &c. sont pour s'en assurer moins certains que la sonde, quoiqu'elle soit sujette à beaucoup d'inconvéniens. On pouvoit aisément se persuader qu'une irritation violente & une douleur vive avoient pu produire ces accidens, sur-tout l'estomac étant gonflé & surchargé de boisson, puisqu'ils cesserent quatre jours après, & que la plaie qui n'avoit aucune mauvaise qualité, se fermoit d'elle-même. Ces symptomes appaisés, il n'en resta aucun assez dangereux pour donner à connoître qu'elle pénétroit. Ainsi ce n'est pas la pénétration d'une plaie dans une capacité, qui doit faire juger de la grandeur de la maladie, mais plutôt la lésion des parties affectées; car si le coup de bayonnette qui avoit percé la premiere lame du péritoine, n'eût pas malheureusement ouvert l'artere épigastrique, il y a apparence que cette plaie, très-simple de sa nature, n'ayant intéressé aucune autre partie essentielle, se seroit terminée très-heureusement.

Au commencement de la maladie il n'y eut aucun indice que quelque vaisseau considérable fût ouvert, puisque le blessé n'avoit perdu que très-peu de sang; & quand on auroit pu le soupçonner, quels moyens pouvoit-on mettre en usage pour y remédier? Devoit-on dilater la plaie pour chercher le vaisseau ouvert? La situation de l'artere épi-

gastrique qui n'est susceptible ni de ligature, ni de compression, rendoit le coup absolument mortel, & toutes nos recherches vaines. Cette artere a versé peu-à-peu son sang entre les deux lames du péritoine, qu'il a écartées insensiblement, à mesure que l'effusion & la collection en devenoient plus considérables. La tension, l'inflammation des muscles, le dérangement de l'estomac & des fonctions de tous les visceres du bas-ventre, la suppression des urines, le tenesme étoient produits par les embarras & les engorgemens inflammatoires formés dans des parties d'un sentiment exquis, & sujets à la gangrene; & ces engorgemens inflammatoires, les mouvemens convulsifs, les insomnies, les douleurs, les syncopes, les frissons, le mouvement vital qui languissoit, dépendoient immédiatement de la difficulté que le sang trouvoit dans la circulation, & de l'interception du cours des esprits animaux gênés & retardés par le tiraillement, la pésanteur, la compression que la tumeur exerçoit sur tous les organes, dont la lésion augmentoit suivant que son volume grossissoit. Ne pouvant sçavoir ni son siége, ni sa nature, dès que je m'apperçus de la fluctuation, il ne restoit d'autre parti à prendre que celui de l'évacuer. Pour y parvenir, devois-je suivre une autre méthode? Quelques grumeaux de sang qui boucherent la canule dans le tems de la ponction, la du-

rée, l'intenſité des plus terribles ſymptomes qui ne pouvoient s'appaiſer que par ce moyen, me confirmoient encore plus la néceſſité de l'ouvrir. Mais pourquoi le ſang qui ſortit ſi abondamment par l'inciſion, fut-il ſi vermeil & ſi fluide ? Le ſéjour, le croupiſſement qu'il avoit fait dans la tumeur, n'auroient-ils pas dû décompoſer ſes globules, précipiter ſes parties groſſieres & fibreuſes, diviſer la ſéroſité, exciter un mouvement de fermentation dans ſes molécules hétérogenes, les alkaliſer & les réduire en pus, ſur-tout dans un ſujet épuiſé, où les liqueurs étoient ſi appauvries ? L'*attritus* des parties voiſines n'étoit-il pas aſſez fort pour en briſer le tiſſu ? Eſt-ce que le mouvement périſtaltique des inteſtins, la chaleur des viſceres, ſa maſſe ou ſa quantité, ont contribué à conſerver ſa fluidité & ſa couleur vermeille ſans altération, ou, toutes ces cauſes jointes enſemble. Le ſang artériel réſiſte-t-il davantage à la putréfaction, tandis que l'âcreté & la pourriture de quelques grumeaux de ſang, & de quelques matieres ſanieuſes & corroſives qui étoient au fond de la tumeur, ont enflammé, corrodé, gangréné la lame interne du péritoine, la veſſie & l'inteſtin ; puiſque la tumeur étant ouverte, il s'écoula du ſang par le canal de l'urethre, & que l'air des inteſtins extravaſé & errant dans tout le bas-ventre, s'infiltra dans les cellules graiſſeuſes, & a pro-

duit l'emphyfeme que nous avons remarqué avant que de faire l'ouverture du cadavre ?

On comprend aifément que la gangrene qui avoit fait de fi grands progrès dans ces vifceres principaux, a été la caufe de la mort du malade ; & que les défaillances qui l'ont précédé lui doivent être plus imputées qu'à l'hémorragie qu'il a foufferte après l'incifion, qui n'eft arrivée que parce que l'artere épigaftrique, auparavant comprimée par la tumeur, & qui ne verfoit le fang qu'elle contenoit que goutte à goutte entre les lames du péritoine ; déformais plus libre par l'ouverture, l'a laiffé échapper felon tout fon diametre. Quoique les funeftes fymptomes qui ont accompagné cette plaie, qui n'eft devenue pénétrante que par accident, paffe toutes les forces de l'Art, je penfe que les opérations que j'ai faites, indiquées, & pratiquées felon toutes les regles, ont été traverfées par la gangrene, déja trop avancée pour que le malade pût vivre encore dans cet état. Quelque infuffifans qu'ayent été ces fecours, j'aurois un reproche à me faire fi je ne les avois pas tentés.



OBSERVATIONS

Sur une maladie épidémique qui a régné cette année à Toulon; par M. LA BERTHONIE, Médecin de l'Hôpital général & militaire de cette Ville.

Depuis la fin de Mars jusqu'au milieu de Mai de la présente année, il a régné à Toulon & aux environs, une maladie épidémique fort singuliere. Elle commençoit par une fâcheuse toux & une fiévre continue, avec alternative de froid & de chaud, & des redoublemens qui survenoient quelquefois de douze en douze heures. A la fiévre se joignoit dans la plûpart des sujets l'oppression de poitrine, ou une douleur de côté avec expectoration sanguinolente ; dans beaucoup d'autres, un violent vomissement qui duroit deux ou trois jours, & fournissoit une humeur épaisse ou glaireuse, souvent amere ; dans quelques-uns enfin, une sueur copieuse & opiniâtre. Outre ces symptomes, qui varioient suivant le tempérament, ou la façon de vivre des sujets, on a constamment remarqué dans les malades un pouls plein, fréquent & mollet ; la langue blanchâtre, humide ou pâteuse ; la bouche pas autrement mauvaise : ils se plaignoient de pésanteur de

tête, & de douleur entre les épaules : leur respiration n'étoit pas absolument gênée ; leur ventre n'étoit ni tendu ni douloureux ; les urines étoient claires, & les matieres jaunes & très-puantes. Tel a été l'état de presque tous ces malades, dont quelques-uns, même des plus robustes, sont morts le cinquieme ou le septieme jour. La maladie n'a point attaqué les femmes.

Comment caractériser cette maladie ? Etoit-ce fiévre putride ? Sa continuité avec des redoublemens périodiques, sembloit l'annoncer; mais on n'y remarquoit point les signes qui accompagnent quelquefois la fiévre putride, je veux dire, l'assoupissement, le délire, les nausées & les évacuations vermineuses. Etoit-ce péripneumonie, ou pleurésie ? C'est ce que la douleur de côté, l'oppression de poitrine & le crachement de sang, joints à la fiévre continue, paroissoient indiquer : mais si l'on s'attachoit à prévenir par de fréquentes saignées l'inflammation que tous ces symptomes annonçoient, le malade périssoit en très-peu de tems. On peut donc dire qu'elle participoit de la fiévre putride & de la péripneumonie ou pleurésie, sans être essentiellement ni l'une ni l'autre.

Les deux premiers que j'eus à traiter de cette maladie, furent deux soldats de la garnison. Ils entrerent vers la fin de Mars dans l'Hôpital militaire, pour lors établi hors la

Ville. Tout parut annoncer en eux une maladie inflammatoire. La douleur de côté, le crachement de ſang & la fiévre forte, m'engagerent à les faire ſaigner fréquemment, & à leur faire prendre des tiſanes appropriées. Tous mes ſoins furent inutiles. J'eus le chagrin de les voir périr au plutôt. Frappé d'une mort auſſi prompte, j'eſſayai une méthode toute différente ſur un troiſieme ſoldat, atteint de la même maladie, avec les mêmes ſymptomes, bien réſolu de faire ouvrir le cadavre, au cas que mon nouveau traitement n'eût pas un meilleur ſuccès. Après l'avoir fait ſaigner ſeulement deux fois en deux jours, quoique la fiévre, la douleur de côté & le crachement de ſang continuaſſent de même, j'ajoute encore, malgré l'oppoſition d'un Officier de la garniſon, qui ne pouvoit concevoir que je négligeaſſe ſi fort la ſaignée fréquente; je lui fis donner le matin du quatrieme jour deux priſes de décoction de caſſe & de tamarins, avec quatre grains de tartre ſtibié. Le malade vomit une grande quantité de matiere glaireuſe, & fut copieuſement à la ſelle ſans rendre aucun ver. La fiévre ſe calma preſque entiérement le ſoir; & deux jours après, au moyen d'un minoratif, elle diſparut tout-à-fait, avec tous les ſymptomes qui l'accompagnoient. Frappé moi-même autant que charmé du ſuccès de cette méthode, je ne manquai pas de la ſuivre dans l'Hôpi-

tal général, auquel le Militaire fut réuni au commencement d'Avril; & environ soixante, tant soldats que mendians que je traitai de cette maladie dans le courant de ce mois, furent tous guéris en fort peu de jours.

La guérison de tous ces malades m'ayant heureusement dispensé de faire ouvrir aucun corps, je ne pus chercher que par mes conjectures quel étoit le principal siége de cette maladie. Trois remarques que je fis dans le tems, & auxquelles je m'attachai avec réflexion, me persuaderent qu'elle résidoit principalement dans l'estomac & les premieres voies. Ma premiere observation fut le grand effet des vomitifs donnés dès le commencement, malgré les contradictions que les symptomes présentoient, & la cessation presque entiere de ces symptomes après l'effet de ce remede. Ma seconde remarque fut faite à l'occasion d'un Boucher, de tempérament sanguin, lequel ayant été saigné trois fois, conserva encore après le vomitif, la douleur de côté & le crachement de sang, quoiqu'avec moins de violence: mais persuadé que ces symptomes étoient entretenus par la même cause qui subsistoit toujours, & dont le vomitif n'avoit mis dehors qu'une partie, je lui fis prendre en présence de deux personnes de considération, qui s'intéressoient pour lui, un purgatif ordinaire avec le senné, la casse, les tamarins & la manne, en les prévenant que

le senné, quoiqu'il parût contraire, termineroit la maladie par son activité même. En effet le malade alla neuf fois à la selle ; & tout, ainsi que la fiévre, disparut comme par enchantement. Ma troisieme remarque est encore plus frappante. Un étranger établi dans la Ville, fut tout à coup attaqué d'une grande oppression & douleur de poitrine, avec fiévre violente, redoublemens, crachement & ensuite vomissement de sang, enfin hoquet, qui dura deux fois vingt-quatre heures. Il est vrai que je fis saigner celui-ci sept ou huit fois ; mais il ne dut sa guérison qu'à l'hypécacuana que je lui fis prendre, & aux tisanes royales composées avec le senné & les fruits aigrelets, qui sont d'usage. Ce succès parut faire impression. D'ailleurs un de nos Médecins (*a*) qui joint à l'expérience beaucoup de sçavoir, suivoit de son côté la même méthode, qui lui réussissoit également. On se réconcilia donc, quoiqu'un peu tard, avec les vomitifs, contre lesquels on s'étoit prévenu, & la saignée fréquente tomba dans le discrédit.

Voici maintenant ce que je pense avoir été la cause de cette maladie. L'hyver, jusqu'à la fin de Janvier, a été extrêmement humide & pluvieux. Au commencement de Février le tems changea, & devint constamment sec & beau jusqu'à la mi-Avril. Un Soleil brillant répandoit la chaleur jusqu'au milieu du

(*a*) M. Joyeuse, Médecin des Hôpitaux des Galeres du Roi.

jour; enſuite il s'élevoit l'après-midi un vent d'oueſt vif & pénétrant, qui rendoit l'air extrêmement froid. Quelquefois la chaleur continuoit toute la journée, & l'on jouiſſoit, au cœur de l'hyver, de ces belles ſoirées de printems ou d'automne, qui ſont fort communes dans la baſſe Provence; mais le lendemain ou le ſur-lendemain, le vent d'oueſt, qui dans ces cantons eſt, ainſi que ceux du nord, extrêmement froid & ſec, ramenoit l'hyver avec ſes frimats; & il ſouffloit quelquefois avec tant de violence, que tout travail ceſſoit à la campagne. Telle a donc été pendant deux mois & demi cette alternative de chaud & de froid, ſans que la terre ait jamais été arroſée de la moindre pluie.

Un reſſerrement ſubit après une grande dilatation, peut produire à l'inſtant un effet très-ſenſible dans quelque viſcere, y former un dépôt conſidérable par l'épaiſſiſſement des liqueurs, & y cauſer l'inflammation. Ici la marche étoit plus lente: la chaleur du matin procuroit une douce dilatation dans les ſolides, & une expanſion modérée dans les fluides: la matiere de la tranſpiration s'évaporoit librement à travers la peau, au moindre exercice que l'on faiſoit; mais le froid de l'après-midi reſſerrant les parties fibreuſes, interceptoit la matiere de la tranſpiration, & la faiſoit rentrer par les pores abſorbans, où ſéjournant dans un certain dégré de conden-

ſation, elle acquéroit une viſcoſité qui n'a pu qu'augmenter chaque jour, & gêner l'action des parties fibreuſes. Ce fluide viſqueux, ainſi formé, entretenu & accru dans les pores abſorbans, fluide, d'ailleurs excrémentitiel, ayant été repompé dans les vaiſſeaux, & ramené dans le ſang par la voie de la circulation, lui a communiqué ſa viſcoſité, de même qu'aux fluides qui s'en ſéparent. De-là tous les ſymptomes qui ſe ſont préſentés dans cette maladie ſinguliere.

I. La fiévre accompagnée de friſſons & de chaleur, les laſſitudes & l'accablement proviennent de l'épaiſſiſſement du ſang, qui eſt contraint de s'arrêter dans les capillaires : mais au lieu que dans les fiévres putrides ou d'accès, c'eſt un mauvais ſuc fourni par des alimens groſſiers, impurs & indigeſtes, ou un chyle mal cuit ou vicié qui, porté dans le ſang, l'épaiſſit ; c'étoit ici la matiere glutineuſe de la tranſpiration qui, mêlée avec le ſang, rouloit avec peine, & produiſoit le même effet dans ces ſentiers étroits. II. L'oppreſſion de poitrine, ou la douleur de côté, qui dans la péripneumonie & la pleuréſie, viennent de la diſtention & du gonflement des poumons ou des membranes de la poitrine, lorſqu'un reſſerrement ſubit dans quelque partie de ce viſcere y pouſſe le ſang avec force, étoit auſſi occaſionnée par cette matiere viſqueuſe incorporée dans le ſang, la-

quelle obſtruoit, gonfloit & dilatoit les vaiſſeaux au point de rompre les plus minces, & de procurer des crachemens ſanguinolens. III. Il n'eſt pas néceſſaire de recourir à un fluide âcre & piquant, pour trouver la cauſe de la toux ſuivie toujours d'expectoration, dont les malades étoient tourmentés : cette cauſe s'apperçoit naturellement dans la ténacité ſeule du fluide étranger trop adhérent dans les bronches. IV. Le vomiſſement, ſoit ſanguin, ſoit bilieux, & la ſueur extraordinaire que l'on a remarquée dans quelques-uns, ne peuvent être attribués qu'au prodigieux amas qui s'étoit fait de ce fluide hétérogene, & prouvent bien que la nature travailloit elle-même à ſe décharger de ce fardeau, & demandoit qu'on l'aidât par des vomitifs & des ſtimulans. V. Enfin la maladie n'a pas attaqué les femmes, parce que leur vie ſédentaire les tenant dans les maiſons, occupées à des travaux moins pénibles que ceux des hommes, elles n'éprouvoient pas une auſſi forte tranſpiration pendant la chaleur du jour; elles amaſſoient moins de ce fluide excrémentitiel, & elles s'en déchargeoient plus aiſément par leurs évacuations périodiques.

Ce n'étoit donc ici, comme je l'ai remarqué cy-deſſus, ni une fiévre putride, ni une pleuréſie ou une péripneumonie, quoique par ſes ſymptomes cette maladie ſemblât par-

ticiper de l'une & de l'autre ; mais c'étoit proprement une fiévre humorale inflammatoire, d'autant plus dangereuſe, qu'elle attaquoit également & les ſolides & les fluides. Car ceux-ci, je veux dire les fluides, ayant acquis plus de volume par l'intromiſſion de ce ſuc étranger, qui d'ailleurs par ſa ténacité gênoit & embarraſſoit la circulation ; le cœur & les arteres ne pouvoient ſurmonter qu'avec peine une auſſi forte réſiſtance, qui s'oppoſoit continuellement à leur mouvement de dilatation & de contraction : de-là ce pouls fréquent & ſerratile, que l'on dit être un des véritables caracteres des maladies inflammatoires. D'autre part ce fluide viſqueux ne pouvoit rouler que bien difficilement dans les viſceres mols & lâches, tels que les poumons & le cerveau ; de-là l'oppreſſion de poitrine, l'étouffement, les affaiſſemens & la péſanteur de tête.

Mais rien ne prouve mieux ma conjecture que l'effet meurtrier des ſaignées fréquentes, & des autres remedes que l'on employoit. Tant que, par l'oppreſſion, l'étouffement, la douleur de côté, la fiévre violente & les redoublemens, on jugea que cette maladie étoit ou une péripneumonie, ou une pleuropéripneumonie, on s'attacha à prévenir l'inflammation, & à détourner le dépôt par des ſaignées réitérées : on faiſoit prendre continuellement aux malades des tiſanes ; & on tâchoit de

les soulager par des potions béchiques & huileuses : il falloit purger, dans l'appréhension de donner trop de jeu aux solides ; on s'astreignoit à la manne, à la casse, à l'huile d'amandes douces ; & les malades, si robustes qu'ils fussent, périssoient en très-peu de jours. La raison en est toute simple ; c'est que la seule indication qu'il y eût à remplir, étoit d'évacuer & d'employer les stimulans. La tisane, aussi gluante par les ingrédiens adoucissans dont on la composoit, que l'étoit la matiere qu'il falloit évacuer, ne faisoit qu'augmenter l'embarras ; les potions béchiques & huileuses avoient le même inconvénient, & étoient aussi contraires que la tisane ; la manne, la casse & l'huile d'amandes douces, ne faisoient que glisser, sans rien entraîner avec elles ; il falloit d'autres stimulans pour exprimer la matiere visqueuse des vaisseaux qui la contenoient, & qui en étoient imbus. La saignée étoit à la vérité nécessaire au commencement : l'engorgement & la plénitude des vaisseaux étoient trop clairement démontrés par la fiévre, l'oppression, la douleur & le crachement de sang : il falloit donc désemplir ces vaisseaux, pour faciliter leur jeu ; mais il falloit aussi exprimer des parties fibreuses cette glutinosité, qui n'y étoit pas un moindre obstacle. C'étoit-là l'effet du vomitif ; au lieu qu'en continuant de saigner, sans évacuer la cause de la maladie au moyen des vomitifs

&

& des ſtimulans, il ſe formoit dans la poitrine, ou dans le cerveau, des engorgemens qui emportoient promptement les malades. J'en eus la preuve dans deux ſoldats, qu'on amena à l'Hôpital vers le milieu de Mai. Ils vinrent trop tard, & ne vécurent que deux jours. Je fis ouvrir le premier : ſes poumons ſe trouverent totalement abſcédés, tous les autres viſceres paroiſſant dans leur état naturel : le ſecond qu'on avoit amené d'un village voiſin, tomba le même jour dans un grand aſſoupiſſement ; & au moment de ſa mort, qui ſuivit de près, il rendit par les narines & par la bouche beaucoup d'écume : une indiſpoſition qui m'étoit ſurvenue, m'empêcha de le faire ouvrir ; mais il n'eſt pas douteux que l'engorgement n'eût été fait dans le cerveau.

Il ne me reſte plus qu'à rendre compte de la méthode curative que j'employai, & qui me réuſſit ſi conſtamment, que d'environ cent ſujets que je traitai de cette maladie, ſoit dans la Ville, ſoit dans l'Hôpital, il ne périt que les deux premiers ſoldats, dont j'ai parlé au commencement, les deux derniers, qui vinrent trop tard, & un ancien Capitaine du Régiment de Briqueville, âgé de cinquante-cinq ans, qui étant en convaleſcence & parfaitement bien, tomba en apoplexie le jour-même que je lui avois permis de manger, & mourut le ſoir, ſans que M. Durand, Médecin de la Marine, qui fut appellé en

consultation, ni moi, ayent pu trouver de remede à son accident. Après deux ou trois saignées, j'ordonnois au plutôt un vomitif. Six grains de tartre stibié, dissous dans seize onces de décoction de casse & de tamarins, & pris en deux fois, opéroient un effet merveilleux. Je diminuois la dose suivant l'âge, le tempérament & l'état du malade. Je lui faisois boire une tisane faite simplement avec le capillaire & la réglisse : j'en retranchois absolument l'orge, les jujubes, la fleur de mauve, & en un mot tout ce qui étoit assez mucilagineux pour rendre les humeurs visqueuses ; mais ce n'étoit qu'au déclin de la maladie que j'en faisois faire usage, parce que ces malades n'ont jamais eu une soif ardente ; & qu'au contraire leur langue, toujours épaisse & pâteuse au commencement du mal, ne devenoit aride qu'au déclin. Le lendemain du vomitif, qui opéroit copieusement par le haut & par le bas, j'ordonnois un lavement purgatif le matin, & un autre le soir ; & j'entretenois l'évacuation par les selles au moyen de quelques grains de kermes minéral, dissous dans une potion pectorale faite avec les sirops de violettes, de coquelicoc & l'eau de fleurs d'oranges. J'avois soin d'éviter dans ces potions l'huile d'amandes douces & le blanc de baleine, qui, quelque expectoration qu'ils eussent pu procurer, n'auroient jamais causé un grand soulagement dans

cette maladie. Je terminois le traitement par un purgatif ordinaire ; & tous ces violens ſymptomes, fiévre continue, douleur de côté, oppreſſion de poitrine, crachement de ſang, douleur aux épaules ou aux reins, toux fâcheuſe, ſueur, vomiſſement, hoquet, &c. ſe diſſipoient entiérement, ſans qu'il reſtât au malade la moindre impreſſion de tous ces divers accidens.

Les chaleurs qui ſont ſurvenues, & qui ont continué, en facilitant la tranſpiration, ont mis fin à cette maladie épidémique. Il y a eu quelques fiévres putrides, & de véritables pleuréſies, qui ont cédé, les premieres aux vomitifs donnés au commencement ; & les ſecondes, aux ſaignées réitérées.

EXTRAITS, Précis & Annonces d'Obſervations, de Remedes, & de Livres.

Obſervation ſur les bons effets de l'eau de goudron, dans les ulceres & les fiſtules ; par MM. LEBEAU, freres, Médecins au Pont de Beauvoiſin.

Nous fumes appellés, il y a dix ans, pour aller à Miribel, diſtant de deux lieues de cette Ville, pour y voir une perſonne malade, que

des circonstances particulieres nous empêchent de nommer ; nous la trouvames avec la mortification dans toutes les parties de la génération, dans un délire sourd, un abbatement & une irrégularité dans le pouls, qui suivent ordinairement le sphacele. Elle fut rétablie par les scarifications, & l'application des antiseptiques. Ce malade étoit âgé de cinquante ans, il avoit eu dans sa vie plusieurs gonorrhées, dont il lui étoit resté une dysurie habituelle, quelques carnosités, & une fistule dans l'urethre qui répondoit aux bourses, par où il y avoit un écoulement d'urine. La maladie pour laquelle nous fumes appellés, étoit une inflammation dans le canal de l'urethre, qui ayant été négligée, tourna en gangrene; de façon qu'il fallut ouvrir des abscès & des sacs dans les bourses, & dans le canal de l'urethre. La maladie fit de si grands progrès, que malgré tous les remedes & tous nos soins, il lui resta quelques fistules que nous ne pumes pas guérir. Quelque tems après les bourses, le périnée, l'urethre s'enflammerent, & tournerent en suppuration, au point que ces parties ne formoient plus qu'un abscès. Le malade étoit pour lors dans le dernier état du marasme. Ne trouvant plus aucune ressource, & étant sollicités vivement à lui donner quelque secours, nous lui prescrivimes une boisson de goudron, dont il but quatre ou cinq verres par jour pendant quinze jours. Chaque

ſois qu'il en buvoit, ſes forces ſembloient ſe ranimer, ſes douleurs ſe calmer, & ſes maux ſe diſſiper. En un mot cette boiſſon lui fit un effet ſi ſurprenant, qu'en quinze jours toutes les fiſtules, les cretes, les duretés s'évanouirent, & le malade fut en état de monter à cheval pour venir au Pont de Beauvoiſin. N'étant point prévenus de ſon arrivée, & croyant qu'il avoit ſuccombé à ſa maladie, un changement ſi prompt & ſi marqué nous étonna ſi fort, que nous avions peine à nous en rapporter à nos yeux, lorſque nous le vimes. Depuis ce tems cet homme jouit d'une ſanté parfaite, après avoir été pendant huit ans dans une langueur & dans des maux inouis.

Nous eumes encore occaſion, il y a trois ans, d'employer le même remede ſur un particulier nommé Maſſat, de Domeſſin en Savoye, à un quart de lieue du Pont de Beauvoiſin. Ce jeune homme reçut un coup de fuſil du haut en bas, dans le milieu de l'os des iſles du côté droit, qui paſſa au travers de la veſſie; les balles firent deux ſorties éloignées de cinq travers de doigts, dans la partie moyenne & poſtérieure de la cuiſſe, ſans que les os fuſſent fracturés. Il faut obſerver que ce jeune homme reçut le coup à cheval; il perdit beaucoup de ſang par la bleſſure. Il ſe confia à un charlatan, qui ne toucha point aux plaies, mais qui lui fit faire des remedes & un régime tout-à-fait contraires. Un mois

après le malade fut attaqué d'une fiévre lente, pour laquelle il nous fit appeller. Il étoit dans un accablement & une foiblesse inexprimables ; l'urine & le sang sortoient par les plaies de la cuisse, qui étoient restées fistuleuses. On sentoit les traces des balles par un cordon calleux, qui suivoient les chemins qu'elles avoient parcouru. Voyant le malade dans un état désespéré, & ayant vu des effets marqués du goudron, nous lui en prescrivimes l'usage, qu'il continua pendant quelque tems, & qui le guérit radicalement, en détergeant les ulceres, cicatrisant les fistules, & dissipant la fiévre.

Nous avons employé souvent ce remede avec succès ; nous rapporterions bien des observations étrangeres à celles-ci ; mais nous croyons que celles-ci suffisent, pour caractériser l'efficacité de ce remede. Nous observons seulement que nous n'avons pas éprouvé des effets bien marqués du goudron de Norvege, ni de tout autre goudron liquide ; il a toujours au contraire excité des nausées aux malades. Celui dont nous nous sommes servis pour les cas cy-dessus, est le suc des sapins des montagnes de ce voisinage, que l'on tire par l'incision que l'on fait aux arbres, qui devient ensuite concret, & ressemble assez à du benjoin en larmes, moins dur & plus onctueux ; il a une odeur pénétrante & agréable. Nous le faisons couper par tranches pour pré-

ſenter plus de ſurface à l'eau, dans laquelle nous le laiſſons infuſer vingt-quatre heures; nous en mettons deux livres ſur trois pintes d'eau. Cette boiſſon n'auroit-elle pas une analogie particuliere avec les humeurs des voies urinaires ? Ne guériroit-elle pas également par injection, ou priſe intérieurement, les différentes fiſtules ? Ne pourroit-on pas s'en ſervir pour préſerver les malades des ſuites fâcheuſes de la lithothomie, & des bleſſures d'armes à feu dans les cavités ?

AVERTISSEMENT.

Il y a environ un mois qu'il ſe paſſa vis-à-vis des Invalides un fait très-intéreſſant, ſur lequel nous déſirerions avoir de plus amples éclairciſſemens ; voici ce dont il s'agit.

Il y a dans cet endroit de la riviere un bateau qui ſert à paſſer l'eau ; le batelier qui le conduiſoit, ſoit qu'il fût pris de vin, ſoit qu'il lui arriva quelqu'autre accident imprévu, tomba dans l'eau & ſe noya. On fut près d'une demi-heure à le chercher dans l'eau, après laquelle on le retira ſans mouvement & ſans vie. Un Médecin, dont nous ignorons le nom, en paſſant par cet endroit, s'y arrêta, fit porter ce noyé à l'hôtellerie la plus prochaine, lui fit faire des frictions ſur tout le corps, lui fit mettre ſous le nez de la fumée de tabac, lui fit donner des lavemens avec une décoction de la même plante, le fit réchauffer par dé-

grés, & en un mot vint à bout de rétablir le jeu de la respiration, & bientôt après le mouvement & la vie; & par une conduite sage & éclairée, a trouvé le moyen de réchapper ce pauvre malheureux. Nous engageons l'Auteur de cette observation à vouloir bien nous en envoyer le détail.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité pratique sur la goute, & sur les moyens de guérir cette maladie; par M. Coste, Médecin du premier Bataillon des Gardes de Sa Majesté le Roi de Prusse. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez P. F. Didot fils, Libraire, quai des Augustins, brochure de 98 pages, prix, 1 liv. 10 s.

Maladies traduites du Latin de Baglivi, auxquelles on a ajouté des remarques & des observations fondées sur la théorie la plus claire & la plus reçue, & sur la plus saine pratique; par M. G. d'Aignan, Docteur en Médecine. Chez la veuve de Laguette, rue S. Jacques, à l'Olivier, un volume *in-12*, prix relié, 2 liv. 10 s.

Alb. Halleri Disputationes ad morborum historiam, & curationem facientes, in-4°, avec fig. Les trois premiers vol. à Lausanne, chez Bousquet; & à Paris, chez Cavelier, rue S. Jacques.

OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

AOUST 1757.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6h. du matin	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties		
1	14	20	$16\frac{1}{2}$	28 27	0 11	0 $\frac{1}{2}$	S. à l'O. médiocre.	Nuageux. Pet. pl. mat. & soir.
2	14	21	15	28	0	0 $\frac{1}{2}$	*Id.* fort.	Beauc. de nuages.
3	$12\frac{1}{2}$	20	14		1 0	0 0	S-O. méd.	*Id.* pet. pl. le soir.
4	14	19	16		0 1	0 0	*Idem.*	Beauc. de nuages.
5	14	21	16		1 2	$\frac{1}{2}$ 0	S-O. au S-E. méd.	*Idem.*
6	14	$23\frac{1}{2}$	$19\frac{1}{2}$				S. au S-E. *idem.*	Peu de nua.
7	$17\frac{1}{2}$	25	$20\frac{1}{2}$		3	0	S-E. au N-O. *id.*	*Idem.*
8	18	26	$20\frac{1}{2}$		3 2	0 0	N. au N-E. *idem.*	*Idem.*
9	17	25	20		2 1	0 0	N-E. fort.	*Idem.*
10	17	26	17		1 0	0 0	N. à l'O. &au S. foible.	*id.* éclairs, tonn. plui. & vent fort du S-O. à 9h. f.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
11	$16\frac{1}{2}$	18	15	28	0	0	N. méd.	Pluie méd. éclairs & 2 coups de to. à 10 h. mat. Plui. *id.* á 6 h. du f. & la nuit.
12	12	15	13		 2	$\frac{1}{4}$	*Id.* fort.	Pluie méd. tout le mat.
13	11						N. au N-E. *idem.*	Beauc. nua.
14			17				*Idem.*	*Idem.*
15	14	25	17				N. à l'E. *idem.*	*Id.* à 6 h. f. éclairs, ton. & plui. fort. du S-O.
16	14	23	$13\frac{1}{2}$	27	10	0	S-S-O. au S-E. méd.	*Id.* à 6 h. f. éclairs, ton. & pet. pluie du S-O.
17	12	17	14		9	$\frac{1}{2}$	S. au S-O. méd.	Nuag. pet. plui. à midi.
18	$12\frac{1}{2}$	16	$13\frac{1}{2}$		10 11	 $\frac{1}{2}$	S-O. foib.	Beauc. nua. pet. pluie à 6 h. du soir.
19	$11\frac{1}{2}$	$16\frac{1}{2}$	14		10	0	S. fort.	*Id.* Plui. *id.* à mid. éclai. à 6 h. du f.
20	12	15	11	 28	10 1	$\frac{1}{2}$ 0	S-O. *Id.* coup de vent à mid.	*Id.* pet. pl. le mat. & f.
21	10	16	$11\frac{1}{2}$		1 0	$\frac{1}{2}$ 0	S-O. méd.	Beauc. nua. plui. méd. à

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
								8 h. du soir.
22	11	$16\frac{1}{2}$	14	28	1	0	O. au S. *idem.*	*Id.* pet. pl. à 8 h. du m. & à 10 h.
23	13	$17\frac{1}{2}$	15		0 1	0 0	O. au S-O. foible.	*Id.* plui. pet. à 8 h. & à 10 h. du mat.
24	15	20	16		 1	$\frac{2}{3}$ 0	*Idem.*	*Id.* bruine à 7 h. du mat.
25	14	17	12		0 3	0 0	S-O. méd.	Orag. beaucoup d'écl. ton. & plui. méd. à 6 h. mat. à 2 h. s. plui. forte & vent impét.
26	10	$16\frac{1}{2}$	12		4 3	0 0	O. au S-O. méd.	Beauc. de nuages.
27	12	16	14		1	0 $\frac{1}{3}$	S. très for.	Couvert. Pet. pl. presque tout le jour.
28	12	18	14	27 28	10 0	$\frac{1}{2}$ 0	S-S-O. Vent imp. à 11 h. méd. à 7 h. du s.	Beauc. nua. plui. par int. tout le jour.
29	11	18	12	 27	 11	$\frac{1}{3}$ $\frac{1}{2}$	O. fort.	Beauc. nua.
30	9	14	$10\frac{1}{2}$		 10	0	S. méd.	*Id.* pluie méd. à mid.
31	$8\frac{1}{2}$	16	11	28	0 3	0	O-N-O. au N-N-O. médiocre.	Beauc. de nuages.

La plus grande chaleur au thermometre pendant ce mois, a été de 20 dégrés, & la moindre chaleur de 8 dég. $\frac{1}{2}$ au-dessus du terme de la congélation: la différence entre ces deux termes est de 17 d. $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abbaissement de 27 pouces $9\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de $6\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.
5 fois du N. vers l'E.
1 fois de l'E.
4 fois du S. vers l'E.
10 fois du S.
12 fois du S. vers l'O.
8 fois du O.
2 fois du N. vers l'O.

Il y a eu 1 jour de tems couvert.
30 jours de nuageux.
19 jours de pluie.
5 jours de tonnere.
5 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité vers le milieu de ce mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1757.

Ce mois n'a pas été moins orageux & moins funeste que les précédens. Les maladies les plus fréquentes ont été des *cholera morbus*, qui se déclaroient par des vomissemens énormes, accompagnés de déjections par le bas de matieres âcres, qui causoient aux malades des tranchées fort vives. Il paroît que l'on ne doit en chercher la cause que dans les fruits, qui

ont été fort abondans. Les eaux de poulets légeres, les lavemens anodins, les huileux, les narcotiques placés avec intelligence, empêchoient les progrès de ces ſortes de maladies, & les conduiſoient à une heureuſe fin. On a obſervé auſſi beaucoup de fiévres putrides & vermineuſes, occaſionnées par la même cauſe. Ces ſortes de maladies, outre leurs ſymptomes particuliers, s'annonçoient par de grandes foibleſſes, qui diminuoient à proportion qu'on évacuoit la matiere qui étoit dans les premieres voies. Les lavemens, les émétiques, les purgatifs, les abſorbans, les poudres tempérantes réuſſiſſoient communément aſſez bien. Quelques unes de ces maladies ſe terminoient par une eſpece d'éruption miliaire, avec des démangeaiſons très-fortes; ce qui prouvoit qu'il falloit répéter les fondans, les purgatifs, & employer enſuite les diaphorétiques & le quinquina en décoction.

Obſervations Météorologiques faites à Lille au mois de Juillet, par M. BOUCHER, Médecin.

On ne ſe reſſouvient gueres d'avoir eu dans ce pays des chaleurs auſſi vives & auſſi ſoutenues, que celles que l'on y a eſſuyées dans le cours de ce mois: ſi l'on en excepte trois ou quatre jours, la liqueur n'a pas monté à moins de 20 dégrés chaque jour depuis le 5, dans le thermometre de M. de Reaumur; du

9 au 16, du 17 au 21, & du 25 au 28, elle s'est constamment élevée au-dessus de 22 dégrés; le 11, le 13 & le 27, elle a été à 26 dégrés, & le 14 à 28.

La campagne éprouvoit un état d'aridité peu ordinaire; les orages ont amené, vers la fin du mois, des pluies extrêmement desirées pour les paissons des bestiaux. Il y a eu beaucoup de variations dans les vents. Le barometre, jusqu'au 13, a été au-dessus du terme du variable, & depuis il a presque toujours été au-dessous.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois, 28 dégrés; & pour la moindre chaleur, 10 dégrés au-dessus du point de la congélation: la différence entre ces deux termes est de 18 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 1 $\frac{1}{2}$ ligne, & son plus grand abbaissement de 27 pouc. 4 $\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.
8 fois du N. vers l'Est.
6 fois de l'Est.
5 fois du Sud vers l'Est.
3 fois du Sud.
9 fois du S. vers l'Ouest.
7 fois de l'Ouest.

Il y a eu 17 jours de tems nuageux ou couv.
10 jours de pluie ou de bruine.

3 jours de tonnerre avec éclairs.
1 jour de tempête.

L'hygrometre n'a marqué de l'humidité que les huit ou neuf premiers jours de ce mois.

Maladies épidémiques du mois de Juillet.

La rougeole, qui avoit paru à la fin de Juin, s'eſt répandue dès le commencement de ce mois dans toute la Ville, & a attaqué des adultes ; mais en général elle n'avoit rien de fâcheux, la fiévre & l'embarras de poitrine étant peu conſidérables dans la plûpart des malades : c'étoit même dans pluſieurs plutôt une fiévre rouge bénigne, qu'une vraie rougeole ; les boiſſons émollientes & adouciſſantes, entremêlées de minoratifs, ont réuſſi preſque ſans autre ſecours : cette maladie a été plus fâcheuſe & plus inflammatoire vers la fin du mois ; cependant peu de perſonnes en ſont mortes.

On n'a pas vu de long-tems de maladies d'éruption auſſi communes & auſſi variées, que cet été. La petite vérole a repris vigueur avec les chaleurs de la ſaiſon, & a été confluente dans beaucoup de ſujets ; elle a paru même, dans un petit nombre, compliquée de fiévre d'accès, ou avec redoublemens : malgré cela, très-peu de ſujets ont ſuccombé.

Les coliques d'eſtomac & du bas-ventre, avec vomiſſemens & diarrhée, ont perſiſté ; j'en ai vu une prendre le caractere d'un flux dyſſentérique, qui n'a pas eu de ſuite : la cure s'ache-

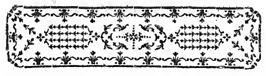
voit par quelques minoratifs toniques, après avoir obtenu le calme néceſſaire par la ſaignée, les potions huileuſes, &c.

Il y a eu beaucoup de crachemens de ſang avec fiévre & oppreſſion de poitrine, mais qui en général ont été de bien moindre conſéquence que les péripneumonies & pleuro-péripneumonies véritables, qui ont eu lieu ſans crachement de ſang, dans leſquelles le ſang tiré des veines étoit ordinairement très-coënneux; & par cette raiſon la ſuppuration s'enſuivoit aiſément, lorſque les ſaignées n'avoient pas été bruſquées d'abord. Nous avons eu cependant quelques fiévres péripneumoniques d'un caractere différent, & des fiévres putrides malignes, avec grand abbatement dès le commencement, delire vague, diarrhée ſéreuſe, météoriſme du ventre, &c. dans leſquelles la ſaignée devoit être ménagée, ſurtout dans ces dernieres, ou après un émétique placé dans le commencement, les potions légérement cordiales & antiſeptiques, avec la liqueur minérale d'Hoffman & les véſicatoires, ont paru être les remedes les plus favorables.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Journal de Médecine* du mois d'Octobre; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 20 Septembre 1757.

BARON.



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1757.

SUITE de la Description des maux de gorge gangréneux, par M. HUXHAM, Docteur en Médecine, Membre du College Royal des Médecins d'Edinbourg, & de la Société Royale de Londres.

JE viens à préſent au traitement. Auſſi-tôt que j'étois appellé auprès de quelqu'un qui étoit attaqué du mal de gorge que j'ai décrit, je commençois, au lieu de ſaignée, par lui faire donner un lavement de lait, de ſucre & de ſel, pour décharger les inteſtins, ſur-tout s'il n'y avoit aucune évacuation du côté du

ventre. Quand il falloit purger, je faifois ufage de quelques grains de rhubarbe torrefiée, avec une infufion de *fcordium*, & le *decoctum album*. Si la diarrhée étoit confidérable, j'employois avec fuccès une ou deux cuillerées du *decoctum fracaftorii Fulleri*. Quand les malades éprouvoient des naufées & des vomiffemens, j'ordonnois un vomitif fort doux, furtout aux adultes, & le mal de gorge, bien loin d'en être augmenté, comme on auroit pu l'imaginer, diminuoit prefque entiérement. Souvent il étoit néceffaire, dans les vomiffemens des enfans, d'avoir recours à l'oxymel fcillitique, ou à l'effence d'antimoine; autrement ils étoient en danger d'être fuffoqués par un amas confidérable d'humeurs glaireufes & muqueufes.

Immédiatement après je prefcrivois au malade une potion faite avec du fel d'abfynthe, ou du fel volatil de corne de cerf & du jus de limon dans une eau alexitere fimple, à laquelle j'ajoutois un peu de poudre de contrayerva, de la myrrhe & du faffran en petite dofe. Si la fiévre étoit un peu forte, je faifois faire des bols de toutes ces drogues, & j'y joignois quelques grains de nitre; un grain ou deux de camphre faifoit fort bien aux adultes, quand leur eftomac pouvoit le fupporter; finon j'ordonnois un julep camphré, ou du vinaigre camphré avec le firop de grofeilles ou de framboifes; le fecond ou

le troisieme jour après les remedes cy-dessus, j'y faisois ajouter de la teinture de quinquina en petite quantité. J'ai remarqué que dans le tems de la maladie, il valoit mieux l'employer en teinture qu'en écorce. Tous ces remedes rendoient l'éruption des exanthemes douce, uniforme & universelle ; & quand il y avoit quelque disposition aux sueurs, qui étoient presque toujours salutaires dans tous les périodes de la maladie, ils les favorisoient. Cela étoit très-difficile, lorsque la peau n'étoit pas préparée à la sueur ; mais quand une moiteur douce, égale & universelle paroissoit le trois, le quatre ou le cinquieme jour, ou plus tard, cette évacuation devenoit critique & salutaire ; les urines immédiatement après étoient plus cuites, & déposoient une grande quantité de sédiment grisâtre ou blanchâtre, après avoir été auparavant crues, claires & limpides. C'est pourquoi je faisois tout mon possible pour exciter doucement les sueurs avec de légers diaphorétiques, & avec de l'eau d'orge en abondance. Je me souviens d'avoir eu à traiter une femme qui avoit fait une fausse couche, & qui étoit tombée dans des sueurs universelles, accompagnées de démangeaisons insupportables, & qu'après les sueurs, les démangeaisons & la fiévre se calmoient, & que la tumeur des parotides & du col diminuoit aussi par cette transpiration abondante. Com-

munément les ſueurs étoient fétides, ſur-tout dans les enfans. Je preſcrivois ordinairement dans ces cas de l'élixir de vitriol avec de la teinture de quinquina. Ce remede étoit un des antiſeptiques qui réuſſiſſoient le mieux dans cette maladie. Je faiſois prendre cet élixir après une boiſſon aſſez agréable, faite avec de l'eau, du vin rouge, & du jus d'oranges rôties.

Il étoit d'une néceſſité abſolue de nettoyer ſouvent la bouche & la gorge. J'employois pour cet effet un gargariſme compoſé avec une décoction de figues, de roſes rouges, de myrrhe & de miel dans du cidre nouveau, avec un peu de mucilage de graines de coin, du ſirop de framboiſes, & de la teinture de myrrbe, ou de l'eſprit de vitriol. Je faiſois infuſer en même tems des feuilles de roſes rouges, des fleurs de camomille, de la myrrhe & du camphre dans du vinaigre; & j'ordonnois au malade d'en reſpirer ſouvent la vapeur. Le gonflement du cou, des glandes parotides devenoit quelquefois ſi conſidérable, que le malade étoit en danger de ſuffoquer; néanmoins je faiſois appliquer deſſus des cataplaſmes âcres & des épiſpaſtiques; car je regardois ces tumeurs externes comme critiques. Quelquefois je faiſois mettre des véſicatoires depuis une oreille juſqu'à l'autre, ce qui me réuſſiſſoit fort bien. Le ventre ordinairement étoit météoriſé, & les

urines étoient ſupprimées ; j'ordonnois des fomentations émollientes avec quelques graines carminatives, ou des fleurs de camomille bouillies dans de l'eau & du lait ; le malade prenoit en même tems un lavement de lait, de ſel & de ſucre, qui rétabliſſoit le cours des ſelles, des urines & des vents. Si la tenſion du bas-ventre & la conſtipation duroient juſqu'au cinquieme ou ſixieme de la maladie, ils cédoient ordinairement à un purgatif de rhubarbe, de manne & de lénitif. Cependant je n'ordonnois pas de purgatifs quand le ventre étoit véritablement météoriſé, qu'il n'y avoit aucun ſigne de coction, & que la peau commençoit à ſe lever par écailles. J'employois dans cette occaſion une eſpece de réſine de quinquina, faite avec l'eſprit de vin, que je préférois communément à l'extrait de cette écorce; elle paſſoit plus légérement dans l'eſtomac. Quoi qu'il en ſoit il n'étoit pas à propos communément de purger au commencement de la maladie, à moins que ce ne fût avec des minoratifs les plus doux. Il étoit au contraire eſſentiel à la fin de vuider les premieres voies, autrement il y auroit eu à craindre que la fiévre n'eût été difficile à déraciner; quand on y manquoit il ſurvenoit de grands accablemens, des dégoûts, des gonflemens au ventre & des obſtructions conſidérables des glandes. C'eſt pourquoi j'étois obligé ſouvent de répéter quelques doſes de mercure doux pour

dégorger les parotides & les glandes maxillaires, qui ſans cela ſeroient devenues dures, & auroient réſiſté long-tems, ou qui auroient tournés en ſuppuration. Quelquefois je ne pouvois venir à bout de les diſſoudre que quand j'avois fait faire deſſus quelques frictions mercurielles. Au reſte le mercure doux étoit très-efficace pour détruire les vers, & pour les faire ſortir. C'étoit un grand avantage pour la plûpart des malades, qui en étoient très-incommodés. En général après une ou deux purgations, le malade recouvroit l'appétit & les forces; quoique quelques-uns cependant ont eu beſoin de fréquentes purgations, & de continuer le quinquina & l'æthiops minéral pendant un aſſez long-tems.

Il n'eſt pas douteux que cette maladie étoit une eſpece de fiévre maligne peſtilentielle, dans laquelle le ſang étoit de la plus grande âcreté & tendoit à la diſſolution & à la putréfaction. Il eſt conſtant auſſi qu'elle étoit contagieuſe, puiſqu'il y avoit des familles entieres qui en étoient infectées, ſur-tout parmi les jeunes gens. Il paroît vraiſemblable, par l'hiſtoire de cette maladie, que cette contagion provenoit de la putridité du ſang. Il eſt également conſtant que la puante exhalaiſon qui ſortoit des malades, infectoit l'air, & étoit capable de répandre le germe d'une fiévre maligne peſtilentielle. On ſçait que les miaſmes peſtilentiels ont la faculté de

faire tourner le ſang en diſſolution en très-peu d'heures. C'eſt ce qui arrivoit dans ces maladies gangréneuſes, où il n'y avoit quelquefois preſque rien à la gorge, & où cependant les inteſtins étoient gangrénés, & le ſang étoit tout corrompu, comme on pouvoit en juger par la diſſection des cadavres. On voit par l'inoculation de la petite vérole, avec quelle activité la maſſe du ſang peut être infectée de la matiere morbifique; puiſqu'avec moins d'un grain de pus, on peut communiquer cette maladie éruptive.

Il y avoit certainement quelques-uns des malades que j'ai vus qui ſupportoient avec avantage la ſaignée faite dans le commencement; il étoit même néceſſaire quelquefois de leur faire obſerver un régime rafraîchiſſant; mais je déclare qu'un régime chaud convenoit beaucoup mieux ici en général, que dans toutes les autres fiévres: & j'ai appris par une expérience conſtante que la méthode curative que j'ai tracée, étoit la plus ſûre.

Il me reſte à dire un mot ou deux ſur l'uſage des alcalis volatils dans les fiévres putrides de ce genre. J'ai obſervé dans toutes les autres fiévres de cette eſpece, que le ſang étoit diſſous, & qu'il devenoit acrimonieux & putride. Tout ce qui peut exciter l'acrimonie & la diſſolution du ſang, & en augmenter la malignité, eſt propre à faire naître ces

ſortes de fiévres ; par cette raiſon je voudrois éviter les ſels alcalis volatils, qui produiſent ces deux effets. Quoiqu'ils ayent la vertu d'arrêter la putréfaction du ſang quand il eſt hors du corps, ainſi que le font l'arſenic & le ſublimé corroſif, cependant lorſqu'ils s'uniſſent dans le corps avec le ſang, ils en accélerent la diſſolution. Auſſi ai-je obſervé que quand on en faiſoit un grand uſage, il ſurvenoit des fiévres ardentes, des hémorragies par les gencives, & les ſymptomes les plus marqués de putridité (*a*). A l'extérieur ils excitoient des éroſions conſidérables, & à l'intérieur ils enflammoient le ſang beaucoup plus que les alexipharmaques les plus actifs, tirés des végétaux. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que les alcalis volatils détruiſent le reſſort des fibres & des vaiſſeaux, & que conſéquemment ils s'oppoſent à la force du mouvement du ſang ; & que quand le ſang abonde en ſels âcres, le pouls devient petit & miſé-

(*a*) La remarque de M. Huxham eſt très-judicieuſe ; on doit cependant bien diſtinguer les circonſtances où l'on peut tirer avantage des alcalis volatils, d'avec ceux où ils pourroient être nuiſibles. Ils nous paroiſſent indiqués quand la fiévre eſt très-légere, que la gangrene fait des progrès rapides, quand les antiſeptiques ordinaires n'ont pas aſſez d'activité pour réveiller le mouvement du ſang & le *vis vitæ*, & que l'on pourroit craindre que la mortification des parties de la bouche ne donnât pas le tems aux autres remedes de faire leurs effets. Au reſte il eſt prudent d'en interrompre l'uſage quand le mouvement & la vie commencent à renaître dans les parties qui étoient mortifiées ; car ſans cela ils augmenteroient la diſſolution du ſang, & feroient périr le malade.

rable; comme on le remarque dans le ſcorbut pouſſé au dernier dégré, & dans la plûpart des fiévres putrides. Avant de terminer cet article, je vais rapporter un fait qui ſert à confirmer ce que j'avance.

J'ai été chargé du traitement d'un jeune homme de famille, qui s'étoit habitué à faire un grand uſage des alcalis volatils. Il tomba bientôt dans une fiévre hectique, accompagnée d'hémorragies par les inteſtins, le nez, les gencives, de façon que chacune de ſes dents tomboit l'une après l'autre, & qu'il ne pouvoit prendre aucune nourriture ſolide; ſes chairs devinrent auſſi flaſques & auſſi molles que celles d'un enfant nouveau né; tout ſon corps fut bientôt couvert de puſtules, qui lui cauſerent des démengeaiſons ſi violentes, qu'il étoit obligé continuellement de ſe gratter, & qu'il ſe mettoit la peau en ſang avec ſes ongles. Ses urines étoient exceſſivement colorées, troubles & fétides. J'eus néanmoins bien de la peine à l'engager à abandonner cette coutume pernicieuſe; mais ſon tempérament en étoit ſi délabré, qu'il étoit dans le dernier dégré du maraſme. Je ſuis perſuadé qu'il ſeroit mort plutôt, s'il n'eût beaucoup bu de bon vin, s'il n'eût pris tous les jours du lait d'âneſſe, & des ſucs antiſcorbutiques mêlés avec le jus des limons ou des oranges.

Au reſte il s'en faut de beaucoup que je condamne les alcalis volatils, & que je croye

qu'on doive les exclure de la matiere médicale ; je penſe au contraire qu'on peut en tirer de grands avantages dans bien des circonſtances. Mais j'en excepte les cas que je viens de ſpécifier.

OBSERVATION

Sur les mauvais effets des pommes épineuſes, priſes intérieurement ; par M. Duguid, Docteur en Médecine à Edinbourg.

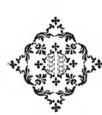
Robert Bulmer, aprés avoir joui juſqu'à l'âge de ſoixante-huit ans d'une ſanté vigoureuſe, ſe trouvoit incommodé de la gravelle depuis deux ans. Un de ſes amis lui conſeilla de prendre une décoction de fruits de bardane, comme un puiſſant remede contre ſon mal ; il voulut profiter du conſeil : mais il ſe mépris dans le choix du fruit, & alla cueillir des pommes épineuſes (*a*). Après en avoir partagé trois, dont chacune pouvoit être de la groſſeur d'ún petit œuf de poule, il les fit bouillir dans une pinte de lait, dont il prit pluſieurs verres à jeun. Preſque à l'inſtant même il ſentit des vertiges, qu'il crut pouvoir diſſiper en allant prendre l'air ; mais il n'étoit pas encore à deux ou trois cens pas de

(*a*) Pomme épineuſe, ou herbe aux ſorciers, *ſtramonium fructu ſpinoſo rotundo ſemine nigricante*. Tournef.

ſa maiſon, qu'il chancela comme un homme yvre, & qu'il ſe ſentit ſur le point de perdre entiérement l'uſage de ſes ſens ; il n'éprouva point d'autre incommodité, & ne reſſentit pas la moindre envie de vomir. De retour chez lui, il ſe mit au lit ; & s'étant plaint que ſa langue & ſa gorge étoient d'une exceſſive ſéchereſſe, on lui donna un peu d'eau & de vin mêlés enſemble ; en moins d'une demi-heure il commença à bégayer, reſta preſque immobile, & parla à différentes repriſes entre ſes dents. Ce fut dans cet état que je le trouvai ; il avoit les extrémités du corps froides, & le pouls foible ; ſouvent il ſe mettoit à genoux dans ſon lit, étendant continuellement les bras, & s'en ſervant comme s'il cherchoit quelque choſe dont il eût beſoin ; il avoit l'œil morne & appéſanti ; quelque tems après il ceſſa de proférer des ſons, fut tranquille & preſque ſans pouls ; en voulant raccommoder ſon lit qui étoit tout en déſordre, on s'apperçut viſiblement que ſes membres étoient paraliſés ; quoiqu'il lui arriva quelquefois de changer tant ſoit peu de ſituation, il reſta ſtupefié durant ſix ou ſept heures. Il devint enſuite furieux au point qu'on pouvoit à peine le contenir dans ſon lit, où il s'agitoit violemment. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'il faiſoit une infinité de ſignes, dont il n'étoit pas poſſible aux aſſiſtans de comprendre le ſens ; à la fin ſon

délire se trouva mêlé de quelques momens de tranquillité, & le même jour vers les dix heures du soir, il fut entiérement rétabli.

Nota. Il seroit à souhaiter que toutes les maladies se terminassent aussi heureusement que celle-ci, sans qu'on eût besoin des remedes que fournit la Médecine. Nous croyons cependant qu'on auroit pu tenter dans un pareil cas, les vomitifs, la thériaque, l'orviétan, les sels volatils, & même l'eau de Luce; car il est à présumer que le poison des pommes épineuses agit ainsi que celui de la vipere, sur les nerfs. Au reste on apprend par cet exemple funeste, à ne jamais faire usage de cette plante par la bouche ni en lavement; il y a des cas où l'on s'en sert pour calmer la douleur, pour adoucir les brûlures, en l'appliquant extérieurement.



EXTRAIT

D'un Mémoire concernant l'effet ſingulier de la teinture de fleurs de pavot rouge, obſervé ſur les entrailles d'une perſonne frappée de mort ſubite ; avec quelques Réflexions ſur la cauſe de cette mort ; le tout accompagné d'expériences & de recherches anatomiques relatives aux circonſtances. Par M. NAVIER, Docteur en Médecine, Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences, & Médecin à Châlons-ſur-Marne.

Un citoyen de Châlons-ſur-Marne, fort conſidéré dans cette Ville, paroiſſant être en pleine convaleſcence à la ſuite d'une maladie vive qu'il venoit d'eſſuyer, mourut preſque ſubitement quelques heures après qu'une médecine qu'il avoit priſe le matin, eut entiérement fait ſon opération d'une maniere douce, & ſans avoir produit le moindre ſymptome d'irritation dans les entrailles. Cet événement imprévu fit beaucoup de bruit : on ne manqua pas d'imputer cette mort à l'effet du purgatif. Mais après avoir conſidéré que les drogues preſcrites pour la médecine n'étoient que ce que l'on nomme des minoratifs, c'eſt-à-dire, des drogues purgatives très-douces, qui avoient encore été adoucies par la clari-

fication de la médecine, on pensa que l'Apothicaire par inadvertence & par un qui-pro-quo funeste, avoit pu substituer dans cette potion purgative quelque sel dangereux, au lieu d'un gros de Sel de Seignette qui devoit y entrer. Les circonstances de cette mort, dont le Public ne cherchoit pas à approfondir les causes les plus éloignées, commencerent à fortifier ce soupçon; mais ce qui acheva de confirmer dans cette opinion, & qui effectivement paroissoit être une preuve démonstrative du poison, fut l'examen du cadavre. Après avoir ouvert le bas-ventre par lequel on crut devoir commencer, on trouva l'œsophage & particuliérement l'estomac rouges & comme livides en différens endroits, c'est-à-dire, dans un état apparent de phlogose ou d'inflammation gangréneuse. On s'en tint là, parce qu'on n'imagina pas qu'il pût se trouver ailleurs d'autre cause évidente de cette mort imprévue. Dès-lors le Public crut que le malade avoit été empoisonné. Mais M. Navier, sans être particuliérement intéressé dans cette affaire, puisqu'il n'étoit pas le Médecin du malade, crut qu'il étoit de la probité, & qu'il importoit à un Physicien impartial de tout examiner dans le plus grand détail, & avec une sorte de scrupule, avant que de conformer son jugement à celui de bien des gens, qui sur ces matieres ne décident que trop fréquemment avec précipitation d'aprés les pre-

mieres apparences souvent trompeuses, & qui n'approfondissent pas toutes les circonstances. 1° Il connoissoit l'exactitude & l'attention de l'Artiste, qui avoit préparé la potion purgative. 2° Etant remonté jusqu'au tems qui avoit précédé la grande maladie, dont la terminaison sembloit établie par une convalescence; ayant ensuite rapproché les accidens observés dans le période de la maladie, & les symptomes qui ont accompagné & précédé les derniers momens de la vie, il tire de ces faits combinés de très-fortes preuves d'un dépôt qui s'étoit fait sourdement dans le cerveau, & qui a été la vraie cause de la mort presque subite. Mais comme ces preuves sont destituées de ce qui en auroit été le vrai complement, c'est-à-dire, de l'observation immédiate du cerveau, qui n'a pas été examiné sur le cadavre, parce qu'on n'a songé qu'à consulter les visceres du bas-ventre, où l'on a cru avoir trouvé ce que l'on recherchoit, M. Navier tâche de donner à ces inductions un nouveau genre d'évidence, en démontrant que cette couleur rouge livide, observée sur l'œsophage & sur l'estomac du cadavre, n'étoit rien moins qu'une phlogose ou inflammation gangréneuse. Il fonde les preuves de cette espece de paradoxe sur deux points principaux. 1° Comparant d'après les faits bien certains & bien constatés, l'action douce & lente du purgatif que le malade

avoit pris, ſans en éprouver ni tranchées, ni nauſée, ni vomiſſement pendant cinq heures de ſuite, avec les effets terribles & inſtantanés que produiroient ſur l'œſophage & ſur l'eſtomac d'un homme vivant les poiſons dont on ſuppoſoit la potion purgative chargée à la doſe d'un gros, au lieu de Sel de Seignette, il commence ainſi à détruire le ſoupçon d'un pareil poiſon inſéré dans le purgatif. 2° Ayant appris que le malade environ une heure avant ſa mort, avoit pris une once de ſirop de coquelicot ou de pavot rouge, M. Navier préſuma que ce ſirop avoit profondément imprimé ſa couleur rouge foncée & livide ſur les parties où il avoit ſéjourné. Il ſentit de quelle importance il étoit pour la circonſtance préſente & pour l'avenir, de vérifier cette conjecture. Il fit donc une ſuite d'expériences ſur des portions d'inteſtins & ſur l'eſtomac, tiré du cadavre de divers animaux. Il introduiſit dans les uns le ſirop de coquelicot; dans d'autres la teinture des mêmes fleurs de cette plante; il les y laiſſa ſéjourner pendant vingt-quatre heures, en plongeant ces parties dans l'eau chauffée au dégré de la chaleur des animaux vivans; & entretenant cette chaleur au même dégré, il fit avaler le même ſirop, toujours à la doſe d'une once, à différens animaux, & environ une heure après il les fit mourir pour les examiner. Le réſultat conſtant de ces expériences a été que le

le ſirop a imprimé une couleur rouge livide, préciſément comme on l'avoit obſervé ſur la paroi intérieure de l'œſophage & de l'eſtomac de la perſonne dont il s'agit dans le Mémoire. La couleur communiquée par la teinture des fleurs de coquelicot, offroit abſolument le même phénomene; elle paroiſſoit de plus avoir pénétré toute l'épaiſſeur des tuniques; mais comme le malade n'avoit pas pris le ſirop de coquelicot pur, qu'on le lui avoit donné mêlé avec l'huile d'amandes douces, il reſtoit encore à éprouver l'effet de ce mêlange par des expériences ſemblables aux précédentes; elles ont été faites, & ont donné les mêmes réſultats : tous ces faits ont été vérifiés pluſieurs fois en préſence de perſonnes éclairées. Il faut obſerver que la couleur rouge avoit tellement pénétré & teint les parties ſoumiſes aux expériences, que les lotions répétées avec l'eau n'ont point détruit cette couleur, ne l'ont pas même altérée, car ces organes n'ont jamais été examinés qu'après les lotions. Nous n'entrerons point ici dans un plus grand détail; le ſimple énoncé de ces expériences & de leur réſultat, ſuffit pour en faire ſentir toutes les conſéquences. M. Navier, déja fort éclairé par ces obſervations, paſſe à d'autres recherches, pour continuer à prouver que la mort imprévue dont il s'agit ici, n'eſt point l'effet d'un poiſon pris avec le purgatif. D'abord, conſi-

dérant les trois eſpeces de ſels dangereux, le ſublimé corroſif, l'arſenic, & le tartre émétique, qui auroient pu être ſubſtitués au ſel de ſeignette preſcrit à la doſe d'un gros dans la potion purgative, il fait voir que le ſoupçon ne ſçauroit tomber ſur le tartre émétique, puiſque ce ſel, à la doſe de ſoixante-douze grains, auroit procuré ſur le champ les plus terribles vomiſſemens. L'arſenic n'a pu être ſubſtitué; car l'Apothicaire qui a préparé la potion purgative, s'eſt fait une loi depuis vingt-cinq ans de n'avoir point ce minéral dans ſa boutique. Il reſtoit donc à examiner ſi le ſublimé corroſif, qui doit être tenu en réſerve dans les Pharmacies pour différens uſages, n'auroit pas été employé. M. Navier, par les mêlanges qu'il a fait de cette drogue avec celles qui entroient dans la compoſition du purgatif, a obſervé des phénomenes ſinguliers & trop marqués pour ne pas déceler une mépriſe ou qui-pro-quo fâcheux aux yeux de l'Artiſte, & l'avertir de ſon erreur. Mais en ſuppoſant que l'Artiſte eût été aſſez peu attentif pour ne pas prendre garde à ces phénomenes, M. Navier prouve par une ſuite d'expériences bien faites, que le ſublimé corroſif combiné par l'ébulition avec les autres drogues purgatives, comme effectivement il l'eût été par la maniere dont on avoit préparé la médecine, auroit ſouffert une telle décompoſition, que

son action dangereuse se seroit trouvée émoussée & comme absolument détruite. Il y a dans le détail de toutes ces expériences des faits curieux & remarquables, qu'il faut voir dans le Mémoire. Enfin M. Navier voulant achever de détruire tout soupçon de poison inséré dans la potion purgative, croit qu'il est nécessaire de mettre sous les yeux de nouvelles pieces de comparaison, en donnant le détail des accidens terribles produits sur les animaux vivans par l'impression des poisons, tels que le verd-de-gris, l'arsenic & le sublimé corrosif, qu'il a fait prendre à des animaux. Quoique nous ayons déja de semblables observations dans quelques Ouvrages qui traitent de l'effet des poisons, nous regardons pourtant les expériences de M. Navier comme intéressantes, par l'exactitude avec laquelle elles ont été faites, par la façon dont elles sont détaillées, & parce qu'elles ont donné lieu à de bonnes remarques anatomiques sur les tuniques internes de l'estomac & des intestins grêles, principalement sur la maniere dont elles sont organisées. L'Auteur termine son Mémoire par cette question : Quelle peut donc être la cause de cette mort presque subite, & des symptomes violens qui l'ont précédée ? Il fait observer que le malade avoit eu aux jambes deux ulceres, qui ayant fourni abondamment une matiere ichoreuse, s'étoient séchés tout à

coup. Cette ſeule circonſtance, jointe à la maladie aiguë qui avoit précédé, & dont les ſignes avoient caractériſé l'embarras & l'engorgement du cerveau, lequel embarras n'étant pas détruit, quoique le malade après la rémiſſion des accidens parût être en convaleſcence, a été probablement la vraie cauſe de cette mort imprévue qui a été accélérée par l'effet du purgatif, quelque douce qu'en ait été l'opération. M. Navier donne en conſéquence pluſieurs obſervations de ſemblables morts ſubites, arrivées ſous ſes yeux dans des circonſtances toutes pareilles à celles-ci, & dont la cauſe ne pouvoit être attribuée à aucun poiſon. D'où M. Navier conclut que le purgatif le plus doux agiſſant toujours comme ſtimulant, eſt capable de produire quelquefois des métaſtaſes ou d'autres révolutions qui peuvent être ſuivies des accidens les plus redoutables & les plus imprévus.

RÉFUTATION

D'une Lettre de MM. Eller & Formey, qui tend à prouver que l'on peut ſe ſervir avec ſécurité des vaiſſeaux de cuivre dans les cuiſines & les Pharmacies ; par M. AMI, Avocat en Parlement.

Le cuivre eſt un des métaux les plus utiles pour les commodités de la ſociété, mais un

des plus dangereux pour les uſages de la vie. Cette matiere dans laquelle on prépare les délices de nos tables, contient dans ſon ſein un poiſon d'autant plus redoutable, qu'il eſt preſque toujours caché, & qu'il s'unit aux mets les plus agréables & aux ragouts les plus propres à flater notre goût & notre ſenſualité. L'Académie des Sciences, la Faculté de Médecine de Paris & tous les Médecins de l'Europe regardent le cuivre comme une des cauſes les plus communes des vomiſſemens, des coliques, des paralyſies, des tremblemens, des mouvemens convulſifs, & même des morts ſubites, qui moiſſonnent tous les ans tant de ſujets utiles à leur patrie. Un des plus grands Rois du Nord a déja proſcrit ce métal de ſes Etats, & n'a pas craint de ſacrifier les intérêts de ſon commerce à la tranquillité, à la ſanté & à la vie de ſes ſujets. Notre Roi lui-même, dont la bonté vraiment paternelle le rend rival des vertus de Titus, vient d'en donner à ſes ſujets une nouvelle preuve, en ordonnant l'établiſſement d'une Manufacture de batteries de cuiſine de fer, pour donner au Public la facilité de ſe ſervir dans ſes beſoins d'un métal plus bienfaiſant, & que l'on peut même appeller l'ami de l'homme.

M. Thierry notre Confrere, juſtement enflammé du zele qu'on lui connoît pour le bien public, ſoutint en 1749, aux Ecoles de

Médecine de Paris, une These qu'il composa contre l'usage des vaisseaux de cuivre, dans laquelle il prouve combien cette substance minérale est funeste à la santé. M. Falconet, Médecin de la Faculté de Paris, l'un des plus sçavans & des plus respectables Médecins de l'Europe, présida à cette These. Toutes ces autorités & les exemples funestes, & malheureusement trop multipliés d'accidens effrayans occasionnés par le verd-de-gris, devroient réunir tous les suffrages des personnes sages & éclairées sur cet objet important, s'il étoit possible de triompher du préjugé & de la force de l'habitude. Mais qui pourroit le croire ? Deux célébres Académiciens de Berlin, M. Eller & M. Formey, faits pour servir de modeles de prudence, & qui, par leurs connoissances profondes, paroissent à l'abri d'une pareille erreur, viennent de publier une Lettre dans laquelle ils s'efforcent inutilement de prouver que le cuivre que l'on veut avec raison soustraire à tous les usages de la cuisine, est un métal incapable de produire aucun mal. C'est ce nouveau fantôme que personne jusqu'ici n'a combattu que M. Ami, déja connu par ses vues vraiment patriotiques, & par l'heureuse invention de ses fontaines domestiques, a cru devoir dissiper, en l'attaquant avec des argumens victorieux.

M. Formey prétend d'abord que le cuivre

étoit dans la plus haute eſtime chez les Anciens ; qu'on lui donna pour terre natale l'iſle de Chypre, & pour divinité tutelaire la plus aimable de toutes les Déeſſes, Venus, la mere des Graces & des Amours ; qu'il fut employé à immortaliſer les actions des Héros, que l'airain & le bronze faiſoient encore reſpirer lorſque la mort les avoit rayés du catalogue des humains ; que Dieu lui-même daigna commander que tous les uſtenciles de ſon culte ſeroient faits de cuivre, & qu'il n'eſt pas naturel d'imaginer que la Sageſſe divine eût fait choix de cette matiere, ſi elle eût cru qu'elle eût pu être mal faiſante.

La plûpart de ces raiſonnemens ſont ſi frivoles, que M. Ami ne juge pas à propos de s'y arrêter. A l'égard de l'Ecriture ſainte, dont M. Formey prétend tirer une preuve de conviction pour ſon ſentiment ; M. Ami y répond, en rapportant pluſieurs paſſages tirés du Lévitique & de l'Exode, par leſquels il fait voir que les inſtrumens dans leſquels on faiſoit cuire les choſes deſtinées à prendre par la bouche, comme les Pains de Propoſition, étoient d'argent, d'or, ou de terre verniſſée ; & que l'on employoit le cuivre pour faire les chaudieres, les pincettes, les crochets & le gril ; & qu'au ſurplus ces vaſes étoient écurés, lavés & nettoyés chaque fois avec un ſoin particulier, puiſ-

que c'étoit de précepte, comme on peut en juger par ce paſſage : *Quod ſi vas æneum fuerit, defricabitur & lavabitur aquâ.* Lev. chap. 6, verſ. 28.

Les Médecins, ſelon M. Formey, n'ont jamais pu découvrir par le moyen de la Chymie, rien de nuiſible dans le cuivre exactement purifié ; ils y ont au contraire cherché des remedes que l'expérience a juſtifiés.

Cette propoſition captieuſe n'a pas beſoin de longues diſcuſſions pour être réfutée, puiſque les malheurs qui arrivent tous les jours par l'uſage du cuivre, ſuffiſent pour la détruire. Il ne s'agit pas de ſçavoir ſi le cuivre purifié eſt incapable de mauvais effets ; mais s'il ne peut pas devenir un vrai poiſon quand il eſt dans l'état dans lequel on s'en ſert dans nos cuiſines & nos Pharmacies, c'eſt ce que perſonne ne peut conteſter. Qui eſt-ce qui ignore au reſte que, par le moyen de la Chymie, des poiſons funeſtes peuvent ſe convertir en remedes ſalutaires ?

Tous les métaux, dit notre Académicien, dans leur état pur & naturel n'impriment aucune ſaveur à la langue, même après avoir été broyés & réduits en poudre impalpable ; & on n'a jamais obſervé d'altération dans le goût ni dans la couleur de tout ce qui a été cuit, bouilli & tenu pendant pluſieurs heures dans le cuivre.

Pluſieurs expériences démontrent le con-

traire : si on prend dans sa main, par exemple, un chandelier de cuivre, & qu'après l'avoir gardé quelque tems, on porte ensuite cette main au nez, il en résulte une odeur nauseabonde, & assez souvent de petites pustules dans les narines, ce qui annonce déja bien clairement la force du venin: si on met sa langue sur cette main, on s'apperçoit également d'un mauvais goût, & il survient quelquefois de pustules aux lévres : à la vérité un petit morceau de cuivre, comme un liard, bien poli, bien lavé & bien frotté, ne paroît donner aucun goût dans le moment ; mais si on garde ce liard dans la bouche pendant un quart d'heure seulement, on découvre bientôt après l'en avoir tiré, la fausseté de la proposition : on sent quelque chose de salin ou de caustique.

Le fer, quoique fort sain pour la préparation des alimens, donne un très-mauvais goût & une très-mauvaise odeur. On peut en faire l'expérience, en se servant pendant quelques jours de cueilliers & de fourchettes de fer. On peut encore se consulter soi-même sur le passé. On se souviendra de quelque occasion, où l'on a reconnu que les alimens avoient un goût de cuivre. Les cuisiniers mêmes, quand ils s'en apperçoivent, tâchent de masquer ce goût par des essences, des coulis, des aromates, &c. On se souviendra du même inconvénient, si on s'est servi de

casseroles ou marmites de fer neuves ou mal lavées. A l'égard de la couleur, on n'a qu'à regarder sur la surface des bouillons, des sirops & plusieurs sausses; on y trouvera les couleurs, que M. Formey nie contre l'évidence.

L'expérience détruit donc tous les principes de M. Formey, d'autant mieux qu'il convient lui-même ailleurs de la dissolution du cuivre par la seule humidité de l'air, & encore mieux par les acides des végétaux.

M. Formey se trompe encore, lorsqu'il soutient que même le cuivre broyé & réduit en poudre impalpable, ne peut imprimer aucune saveur à la langue, parce que, dit-il, *ni la salive, ni les autres liquides de notre corps, ne peuvent rien dissoudre du cuivre.* On ne lui conseilleroit pas cependant de faire cette expérience sur lui-même; mais il peut faire celle-ci: qu'il mêle seulement douze grains de cette poudre impalpable, avec quelque morceau de viande, & donne tout de suite ce mêlange à un chien; sûrement il trouvera là de quoi s'instruire.

Cette même poudre impalpable, qui voltige dans les boutiques des chaudronniers, les rend poumoniques, ou les fait tomber dans d'autres maladies chroniques. Les épingles dans les cheveux toujours humides de quelques femmes, qui ne se coëffent que de loin en loin, deviennent vertes. Le verd-

de-gris se manifeste sur les chemises des ouvriers, ou des gens paresseux en hyver, qui les portent une semaine entiere, & souvent plus long-tems. On voit que les épingles & les boutons de cuivre y laissent une empreinte verte, qui est leur dissolution causée par la sueur, ou l'insensible transpiration. Les épingles & les boutons de fer y laissent également leurs marques, & la couleur propre à la rouille de ce métal.

Du reste il est difficile de comprendre M. Formey, lorsque d'un côté il regarde le cuivre comme un métal indissoluble par la salive, & les autres liquides de notre corps; & que de l'autre il fait semblant de douter de la dissolution du fer; *si ce n'est peut-être*, dit-il, *des métaux imparfaits, comme de la limaille de fer ou d'acier.* Il veut donc par l'exclusion du fer, comme métal imparfait, faire considérer le cuivre comme un métal parfait.

Or jusqu'ici on n'a regardé comme métaux parfaits que l'or & l'argent; mais s'il s'agit d'examiner parmi les métaux, comme le cuivre & le fer, lequel des deux est parfait ou dissoluble, ou le plus convenable à la santé; il faut dire, comme nous venons de l'observer, que tous les deux sont imparfaits & dissolubles; avec cette différence pourtant, que le premier dans son état naturel, c'est-à-dire, tel qu'il est dans les cui-

ſines & dans les Pharmacies, eſt un vrai poiſon, ſi l'on n'a pas, en l'employant, une attention continuelle ſur lui; & que le ſecond n'eſt poiſon en aucun cas. Ce ſont-là des expériences de notoriété publique : on peut donc maintenant nier en tout point la troiſieme propoſition.

M. Formey ſoutient que les métaux ne peuvent ſe mêler avec la maſſe liquide de notre corps, à moins qu'ils n'ayent été réduits en forme ſaline par les diſſolvans, & que tout métal qui n'eſt pas diſſous dans les acides minéraux, ne ſçauroit contracter aucune qualité venimeuſe.

Il ne faut pour appercevoir la fauſſeté de cette propoſition, que de faire attention à l'action du fer dans les obſtructions; comment ce métal pourroit-il détruire ces ſortes de maladies, s'il ne paſſoit avec le chile dans le ſang, & s'il ne rendoit la circulation plus libre & plus facile ? Mais ſi l'on ne peut nier que le fer ſe fraye un paſſage dans le ſang, que ne doit-on pas dire du cuivre, dont la diviſion eſt infiniment plus grande ? Les morts ſubites, les accidens violens qui ſurviennent à quelques-uns de ceux qui ont pris des alimens imprégnés de verd-de-gris, ſont des preuves des mauvais effets de la diſſolution du cuivre. Quelques-uns même auxquels on a porté du ſecours trop tard, finiſſent par être ſourds, paralitiques, convulſifs

ou impotens ; preuves que le cuivre peut se dissoudre dans tout autre menstrue que les acides minéraux, & qu'il passe facilement dans le sang.

M. Eller fait bouillir cinq livres d'eau bien pure, avec quatre onces de sel commun, dans un chaudron de cuivre rouge ; & il a trouvé après l'évaporation, une espece de poussiere, de laquelle le vinaigre distillé sépara vingt grains de verd-de-gris ; mais il n'a trouvé aucune empreinte de cuivre dans l'eau de pluie la plus pure, qu'il a fait bouillir seule pendant deux heures. Il en a été de même de la bierre & du lait. Cinq livres de vin blanc de France après avoir bouilli pendant une heure, ont produit vingt-un grains de verd-de-gris : mais la viande de bœuf cuite avec la quantité requise de sel, le lard, le poisson, le caffé, les légumes, & tous les végétaux qui tirent à l'alkali volatil, n'ont produit aucune marque du métal sur lequel ces différentes matieres avoient exercés leurs actions à la chaleur de l'ébullition. La dissolution du cuivre ne se fait que quand ces matieres ont été gardées trop long-tems, ou quand ces vaisseaux sont trop exposés à l'humidité de l'air ; pour lors il s'en détache un verd-de-gris, qui peut causer des angoisses, des douleurs, des vomissemens. Mais pourquoi appeller cela un poison ? c'est tout au plus un émétique.

Comme on le voit par le précis des expériences de M. Eller, M. Formey est ici en contradiction avec lui-même ; puisqu'il disoit cy-devant que le cuivre ne pouvoit se dissoudre que dans les acides minéraux, & qu'il prétend ici que le sel, le vin, le vinaigre, & l'humidité de l'air, peuvent lui servir de dissolvans. Que penser ensuite du raisonnement que fait M. Formey, quand il dit que le verd-de-gris n'est pas un poison, mais un émétique ? Ignore-t-il que les émétiques sont de véritables poisons, dont les effets sont plus ou moins violens, selon la dose à laquelle on les prend ? Le tartre stibié que l'on donne ordinairement aux malades, à la dose de deux ou trois grains, n'agit pour lors que foiblement ; mais les effets qu'il produit sont exactement les effets des poisons, puisqu'on est obligé, pour amortir son action, de le noyer dans beaucoup d'eau. Si on le donne à une dose trop forte, pour lors il se manifeste par des effets effrayans, & porte avec lui l'appareil des poisons les plus violens. Peut-on croire raisonnablement ce que M. Formey dit encore à l'égard de l'eau qui a reposé dans une fontaine de cuivre, & qui n'en est pas devenue plus nuisible ? Que signifient donc à Paris ces familles entieres qu'on a vu périr en vingt-quatre heures ? N'est-ce pas vouloir pallier le mal & l'autoriser, que de vouloir présenter l'idée d'une

eau qui auroit reposé seulement une nuit dans une fontaine de cuivre, & de cacher l'image d'une fontaine qui, quelque soin que l'on ait, se trouve plus ou moins chargée de verd-de-gris, comme on le voit journellement dans nos cuisines ?

M. Eller avoit remarqué que lorsqu'il avoit fait bouillir l'eau seule avec le sel commun dans un chaudron de cuivre, qu'il s'étoit dissout vingt-un grains de ce métal, au lieu que la même quantité de sel bouilli dans des décoctions de viande & de poisson, n'avoit produit aucune dissolution de cuivre, quoique la cuisson eût été beaucoup plus longue. Il infere de-là que dans le premier cas le sel n'avoit trouvé aucun obstacle, & qu'il avoit exercé toute son action contre la surface des vaisseaux; au lieu que dans le second cas, les parties mucilagineuses des viandes avoient détruit le mauvais effet du sel sur le cuivre. M. Eller prétend qu'il en est de même de toutes les autres substances que l'on fait bouillir avec le sel dans des vaisseaux de cuivre, & que par conséquent elles ne peuvent être nuisibles au corps.

Il n'est pas douteux que l'eau que l'on a fait bouillir avec le sel, doit avoir une action plus forte sur le cuivre, que quand le sel se trouve mêlé avec les viandes; mais s'ensuit-il de-là que les sels bouillis avec la viande, n'ont aucune action sur le cuivre ? C'est ce

que l'on ne peut accorder, ſans contredire les principes les plus reçus en Chymie, & les expériences les plus authentiques. On ſçait que les ſels n'ont d'action qu'autant qu'ils ſont diſſous dans l'eau ; les potages, les ragouts de toutes eſpeces tiennent les ſels en diſſolution ; & par conſéquent il y a tout lieu de craindre qu'ils n'y produiſent ce que M. Eller lui-même a remarqué qu'a produit le ſel avec l'eau. Il eſt vrai que l'effet eſt beaucoup moins ſenſible ; mais l'uſage continuel que l'on fait des caſſeroles & des marmites, doivent à la longue rendre le cuivre plus propre à ſe diſſoudre, & par conſéquent donner plus d'action aux ſels ſur lui. Cela eſt ſi conſtant, qu'à moins qu'on ait un ſoin extrême, il arrive aſſez ſouvent que les ragouts, ſur-tout ceux qui demandent une longue cuiſſon, ſentent une odeur de cuivre déſagréable, que les cuiſiniers ont grand ſoin de maſquer avec des aromates. Au reſte qui nous aſſurera que les expériences de M. Eller ſoient inconteſtables ; il nous paroît étonnant qu'un ragout fait dans un vaiſſeau de cuivre, & qui a ſouffert une longue ébullition, ne donne point par les opérations chymiques quelques preuves de l'exiſtence des particules cuivreuſes qu'il tient en diſſolution.

M. Formey imagine que les expériences de M. Eller pourroient ſervir de modeles aux Phiſiciens qui s'appliquent à de ſemblables rec herches,

recherches, & de leçons à tous ceux qui débitent avec confiance sur les effets du cuivre, des choses qu'ils seroient hors d'état de prouver.

Notre Académicien veut rendre le paradoxe complet, en insinuant qu'on ne doit pas plus craindre le cuivre que l'inoculation de la petite vérole. Assurément M. Formey par cette proposition, ne se déclare pas comme l'Apologiste de l'inoculation; si les dangers qui peuvent résulter de cette méthode, étoient aussi sensibles & aussi démontrés que le sont ceux qui proviennent de l'usage du cuivre, il n'en faudroit pas davantage pour détourner les gens sensés d'avoir confiance à cette pratique. On nous permettra de faire remarquer que ce parallele est extrêmement choquant, & qu'il ne peut aucunement se soûtenir. Toutes les personnes éclairées & impartiales, se réunissent pour regarder le cuivre comme un des métaux les plus dangereux pour la santé & la vie des hommes. Il n'en est pas de même de l'inoculation, puisque la moitié des Médecins de l'Europe incline pour elle, & qu'elle seroit peut-être bientôt universellement adoptée, sans la sage retenue de la Faculté de Médecine de Paris, qui ne veut porter un jugement définitif sur cette matiere, que quand elle en verra les avantages pleinement démontrés.

Quoique nous ayons attaqué dans cette Lettre MM. Formey & Eller, nous avons

bien de la peine à nous perſuader qu'ils en ſoient les Auteurs, & qu'ils ayent voulu conſacrer leurs noms & leur plume à célébrer un métal ſi dangereux. Nous croyons plutôt qu'on s'eſt ſervi de ces deux autorités reſpectables pour mieux en impoſer au Public, & pour fortifier un préjugé auſſi funeſte dans l'eſprit des perſonnes trop crédules.

ANALYSE

De l'eau du puits de l'Ecole Royale Militaire ; par M. MARTIN, cy-devant Apothicaire dudit Hôtel.

L'eau du puits de l'Hôtel de l'Ecole Royale Militaire nouvellement tirée eſt claire limpide, & douce au goût, gardée dans des vaiſſeaux de verre, elle n'a rien dépoſé au bout d'un certain tems.

EXPÉRIENCES.

1° Pour rapprocher les principes de cette eau, & m'aſſurer de ſa nature, j'en ai fait évaporer vingt-quatre livres juſqu'à réduction de quatre ; j'ai mis enſuite dans un vaſe à eſſai environ deux onces de cette eau concentrée, ſur laquelle j'ai verſé de l'infuſion de noix de galle ; elle n'a donné aucune cou-

leur noirâtre qui pût faire ſoupçonner qu'elle contînt du fer.

2° L'alkali volatil ammoniacal verſé ſur cette même eau, n'a point fait paroître cette nuance bleuâtre, qui prouveroit qu'elle contient du cuivre.

3° J'ai verſé quelques gouttes de la diſſolution de mercure par l'acide nitreux ; il s'eſt fait un précipité jaune.

4° Deux onces d'alkali fixe jetté ſur vingt-quatre pintes d'eau fraîchement tirée, l'ont rendue laiteuſe au bout de quelques heures ; elle s'eſt éclaircie en précipitant une matiere blanchâtre, qui étant ſeche, péſoit trois gros & vingt-huit grains. Par l'examen que j'ai fait de cette matiere, j'ai reconnu la terre de la ſelenite.

La ſelenite eſt un ſel neutre de la nature de l'alun, ainſi que le prétendent les Chymiſtes, qui ne s'en éloigne que par la différente terre qui eſt unie à l'acide vitriolique ; c'eſt cette même terre qui, par l'intermede de l'alkali fixe, a donné l'opacité à l'eau, & qui ne s'eſt précipité qu'à raiſon de la plus grande affinité de l'acide vitriolique avec l'alkali fixe.

5° Un peſe-liqueur gradué qui dans l'eau de Seine ſe tient ſuſpendu au dix-ſeptieme dégré, ne s'eſt enfoncé dans l'eau du puits qu'au ſeizieme dégré & un quart ; ce qui donne trois quarts de dégrés de péſanteur

ſpécifique de plus à l'eau du puits ſur celle de la Seine.

Par une autre expérience faite dans un tube de verre, un certain volume d'eau de Seine péſoit avec ce tube cinq onces ſix gros & ſix grains; & le même volume d'eau du puits dans ce même tube, péſoit cinq onces, ſix gros & douze grains. Ainſi la différence de la péſanteur ſpécifique au même volume de l'eau du puits à l'eau de la Seine, eſt de ſix grains.

Ces expériences préliminaires n'étant point ſuffiſantes pour remplir exactement mon objet; j'ai fait évaporer au bain de ſable ſoixante livres d'eau du puits dans des baſſines de verre; ſur la fin de l'évaporation il s'eſt formé une pellicule à la ſurface de la liqueur, qui s'eſt précipitée au fond des vaiſſeaux. Un inſtant après il s'en eſt préſenté de nouvelles, qui ſe ſont précipitées ſucceſſivement; cette liqueur ayant ceſſé d'en fournir, je l'ai verſée par inclination; & j'ai trouvé ces pellicules reſſemblantes à des feuillets talqueux. Je leur ai donné pluſieurs lotions avec l'eau tiéde, elles n'en ont nullement éte altérées; étant ſeches elles péſoient quatre gros & cinquante-quatre grains. Ces feuillets inſolubles dans l'eau, ne ſont autre choſe que la ſelenite que les expériences précédentes m'avoient déja fournie.

J'ai pouſſé plus loin l'évaporation de la liqueur (ſéparée de la ſelenite) dans une capſule

de verre ; il s'eſt formé pour lors à la ſurface quelques petits criſtaux ſéparés les uns des autres en forme de petits quarrés ; ils avoient le goût de ſel marin, & décrépitoient ſur les charbons ; ma capſule ayant été miſe au frais, il s'y eſt formé de nouveaux criſtaux, avec quelques petites aiguilles de nitre ; au bout de quelques heures je fus pour les ſéparer, je les trouvai tombées en *deliquium*. Cette circonſtance me détermina à l'expérience ſuivante.

J'ai fait évaporer de nouveau ſix livres d'eau à un feu très-doux, juſqu'à réduction de trois onces ; j'ai mis ce réſidu dans une cornue de verre tubulée de moyenne grandeur, à laquelle j'ai adapté un récipient. La cornue miſe au fourneau de reverbère, a été échauffée par dégrés ; j'ai retiré au commencement de l'opération une once de phlègme, auquel ont ſuccédé des vapeurs très-rouges, qui rempliſſoient toute la cornue & le récipient ; ces vapeurs répandoient dans le Laboratoire une odeur d'acide nitreux très-vif & pénétrant. J'ai augmenté conſidérablement le feu ; aucune vapeur ne s'eſt fait appercevoir.

Mes vaiſſeaux réfroidis & déluttés, j'ai retiré du balon deux gros & quarante-huit grains d'une liqueur fumante très-acide, que j'ai ſaturée avec l'alkali fixe ; cette liqueur filtrée & évaporée dans une capſule de verre au

bain de fable, m'a donné deux gros & fix grains de nitre qui entroit en fufion fur le charbon. Cette expérience prouve l'exiftence du nitre dans l'eau du puits.

J'ai verfé enfuite fur le réfidu de ma diftillation quelques gouttes d'huile de vitriol par le col de la cornue, qui dans l'inftant a occafionné une vive effervefcence, en s'uniffant à la bafe du fel marin, & en a dégagé totalement l'efprit de fel par le dernier dégré de feu que je lui ai donné.

Ayant laiffé réfroidir mes vaiffeaux, j'ai retiré du balon deux gros & demi d'efprit de fel qui, faturé avec l'alkali fixe, a produit des criftaux de fel marin.

J'ai leffivé enfuite ce qui reftoit dans la cornue, avec de l'eau diftillée, qui, filtrée, m'a donné des criftaux de fel admirable de glaubert, & de tartre vitriolé. J'ai trouvé fur le filtre trois gros & douze grains de terre infoluble, qui fait effervefcence avec l'acide vitriolique.

Il réfulte de ces expériences, que chaque pinte d'eau du puits contient

Onze grains & $\frac{1}{3}$ de félénite.

Quatre grains & $\frac{4}{5}$ de nitre.

Trois grains de fel marin.

Sept grains & $\frac{7}{10}$ de terre infoluble.

OBSERVATION SINGULIERE

Sur un poumon, par M. DEIDIER, Ecuyer Docteur en Médecine de Montpellier, & Médecin de l'Hôpital de Nîmes.

En 1737 j'ouvris le cadavre d'un homme mort d'une fiévre maligne putride; je commençai par l'abdomen; il n'offrit rien que d'ordinaire; je cherchai dans la poitrine, je détachai le sternum des côtes, ainsi que du médiastin, & le renversai sur la face; alors le poumon parut gonflé, comme si on y avoit introduit de l'air avec force; je séparai les côtes en les brisant; & ayant mis ainsi le poumon totalement à découvert, voici ce que j'observai. Son volume étoit tel, qu'il remplissoit forcément toute la capacité de la poitrine; il paroissoit avoir été soufflé avec violence; je déchirai mille adhérences qu'il avoit contractées avec la plévre aux parties latérales & postérieures; sa superficie très-polie offroit à la vue le spectacle le plus singulier, par un parquet quarré de la plus belle mosaïque; elle étoit formée par des rayes variées, les unes en bleu foncé, les autres en rouge plus ou moins vif, quelques-unes en maron; en sorte que le milieu de ces raies, qui se croisoient assez symmétriquement, laissoit appercevoir des por-

tions du poumon gonflé de la largeur d'un quarré de dez ordinaire ; je fis des profondes entailles avec le scalpel sur presque toute la substance des deux lobes ; & je fus fort étonné de ne trouver nulle part du solide ; par tout ce n'étoit que pus qui sortoit sans vuider les parties voisines ; chaque vésicule, chaque vaisseau en étoit plein ; en un mot ce gros poumon ne me parut qu'une masse purulente, & n'avoir de sa substance ordinaire qu'environ un pouce à ses bords inférieurs.

OBSERVATION

Sur un enfant venu au monde avec l'intestin rectum entiérement fermé par une membrane ; par M. Bonafos fils, Professeur en Médecine de l'Université de Perpignan.

Le 16 Novembre 1747 je fus appellé pour visiter un enfant qui, depuis vingt-quatre heures qu'il étoit né, n'avoit pas encore rendu son *mæconium.*

Pour découvrir la cause de cet accident, je fis insinuer dans l'anus une bougie ; mais à peine eut-elle pénétré de la longueur d'un pouce, qu'elle fléchit, & qu'on ne put l'introduire plus avant. On y substitua une sonde à bouton, qui ayant également rencontré

l'obstacle, ne passa pas outre. Enfin le Chirurgien qui voyoit le malade avec moi, ayant introduit son petit doigt dans le *rectum*, se convainquit par lui-même de l'existence d'une membrane qui fermoit entiérement cet intestin.

Quoiqu'il n'y eût pas d'autre ressource que l'opération pour sauver l'enfant, dont le ventre étoit déja fort gonflé, tendu & douloureux, & qui commençoit à rejetter par le vomissement une portion des matieres contenues dans les premieres voies : la crainte néanmoins de ne pas réussir dans une opération aussi difficile & délicate, faisoit que le Chirurgien la renvoyoit toujours du soir au matin pendant cinq jours consécutifs; après lesquels enfin, quoique trop tard, on le détermina à la faire.

Pour moi j'étois d'avis de se servir du pharingotome, comme l'instrument le plus propre pour cette opération, appuyé sur-tout de l'autorité de l'Auteur des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, qui s'en étoit servi en pareil cas avec succès (*a*); ou bien je proposois d'employer le trois-quarts, comme l'avoient pratiqué MM. Engerran le jeune (*b*) & Heister (*c*).

Malgré toutes ces raisons, le Chirurgien espéroit pouvoir mieux réussir par le moyen

(*a*) Mémoire de l'Académie Royale de Chirurg. Tome I. pag. 385. IV. Observ.
(*b*) *Ibid.* pag. 387.
(*c*) Ephem. d'Allem. Cent. 3. & 4.

d'un biſtouri armé, qu'il conduiroit à la faveur de ſon doigt ; mais quelque attention qu'il apportât, il perça l'inteſtin, & non la membrane qui le bouchoit ; & bien loin de voir ſortir le *mæconium*, nous ne vimes que du ſang ; enfin l'enfant mourut une heure après l'opération.

Le lendemain le cadavre fut ouvert en ma préſence ; & à peine eut-on mis à découvert l'abdomen, qu'on trouva l'inteſtin *rectum* extrêmement gonflé en forme de veſſie, enflammé, en partie gangréné, rempli de *mæconium*, & entiérement bouché par une membrane d'un tiſſu aſſez fort, pouſſée par en bas en forme de poche, par le poids des matieres contenues dans l'inteſtin.

RÉFLEXIONS.

1° Il n'eſt pas extraordinaire que le Chirurgien, quoique habile & expérimenté, n'ait pas réuſſi dans cette opération, attendu qu'il ne s'étoit jamais trouvé dans le cas de devoir la faire, & qu'il eſt très-difficile d'opérer dans un lieu auſſi étroit, & où les doigts de l'Opérateur ne peuvent jouer qu'avec peine. On ne ſçauroit donc apporter aſſez d'attention, lorſqu'il s'agit de faire des opérations ſemblables.

2° Je penſe qu'en pareil cas, le pharingotome eſt l'inſtrument le plus propre qu'on puiſſe mettre en uſage ; puiſque ſans riſquer de bleſſer aucune partie dans un lieu ſi étroit,

on conduit cet inſtrument avec le doigt, à l'endroit où ſe trouve l'obſtacle : après quoi faiſant ſortir la lancette qui y eſt enfermée, on coupe la membrane autant qu'on le croit néceſſaire, pour donner un paſſage aux matieres contenues dans les inteſtins, comme le pratiqua M. Petit.

3° Comme il peut arriver ſouvent qu'on n'ait point le pharingotome, alors on pourra ſe ſervir du trois-quarts, & ſur-tout de celui qu'a inventé pour pareille opération, le même M. Petit, en ſe conduiſant de la façon qu'il le conſeille (*a*).

4° Enfin dès qu'un enfant nouveau né a paſſé quelques heures ſans rendre ſon *mæconium*, il faut auſſi-tôt rechercher la cauſe de ce retardement ; & ſi c'eſt l'anus qui eſt clos, ſe hâter de faire l'opération avec toute la prudence & l'attention poſſibles, parce que tout délai dans un tel cas ſeroit funeſte à l'enfant, ſoit à cauſe de la quantité des matieres contenues dans les inteſtins, dont la nature travaille continuellement à ſe décharger, ſoit à cauſe de l'âcreté que ces mêmes matieres contractent dans ces lieux : d'où ſuivent les tranchées violentes, la paſſion iliaque, le gonflement, la tenſion, la douleur, l'inflammation, & enfin la gangrene du bas-ventre, qui ne ſçauroit être terminée que par une mort prompte & inévitable.

(*a*) A l'endroit cité pag. 384.

OBSERVATION

Sur un gonflement considérable du bras, avec inflammation & gangrene ; par M. K R A U S E, *Docteur en Médecine à Helmstat.*

Un Peaucier de cette Ville nommé Herman, âgé de quarante-cinq ans, d'un tempérament mélancolique, en travaillant à sa profession se blessa entre le pouce & le doigt index de la main droite, avec un couteau pointu dont il se servoit. Cette blessure paroissoit n'avoir fait qu'effleurer la peau, de façon que ce pauvre malheureux n'y fit pour lors aucune attention, & n'eut recours à personne pour en obtenir du soulagement. Il continua ses occupations ordinaires avec la même vivacité & la même force. Un jour il entra dans un accès de colere si violent, qu'immédiatement après sa main & son bras se gonflerent prodigieusement, & qu'ils devinrent enflammés & douloureux. Le blessé appliqua sur son mal tous les remedes dont on lui conseilla l'usage, soit chauds, soit froids, sans suivre aucune méthode & sans partir d'aucuns principes. Sa tumeur augmentoit chaque jour, de façon que le bras étoit aussi gros que la cuisse, & qu'on découvroit

un cordon rouge qui s'étendoit depuis le revers de la main jusqu'à l'épaule. La fiévre, la chaleur & les douleurs étoient pour lors insupportables; ce qui détermina le blessé à m'appeller. Outre tout le détail que je viens de faire, je remarquai que le bras étoit couvert de vésicules assez larges remplies de sérosités, & qu'il y avoit des parties gangrénées.

M. Heister suivit cette cure, & par son conseil, je commençai à ouvrir les vésicules avec mon scalpel, afin d'évacuer la sérosité qu'elles contenoient. Je ne saignai pas le malade, parce que M. Heister le trouva, ainsi que moi, dans un état de foiblesse considérable. Nous lui ordonnames à l'extérieur une liqueur résolutive & antiphlogistique, composée avec la chaux vive, l'esprit de vin camphré, la céruse préparée & le sel ammoniac, afin d'arrêter les progrès de la gangrene; à l'intérieur, pour appaiser la fiévre & l'inflammation, une boisson légérement diaphorétique & résolutive. Le troisieme jour j'apperçus à l'endroit où l'index se joint au métacarpe, une légere ouverture qui jettoit du pus; je la dilatai avec des ciseaux, & pour lors il en sortit du pus en grande abondance. J'y appliquai ensuite un peu d'onguent digestif; je découvris bientôt après, à la premiere phalange du doigt du milieu, un nouvel abscès que j'ouvris, & qui rendit du pus;

celui-ci étoit plus grand que celui qui s'étoit d'abord formé au doigt index ; je couvris ces petits ulceres de plumaceaux chargés de digestifs. Après l'effusion de cette matiere purulente, l'inflammation & la tumeur de la partie inférieure du bras diminuerent considérablement ; mais celles qui occupoient la partie supérieure jusqu'à l'épaule, étoient encore fort considérables, & étoient parsemées de vésicules gangréneuses, que j'eus soin d'ouvrir avec mon scalpel pour en extraire la sérosité ; & j'appliquois sur tout le bras des fomentations résolutives, en faisant prendre à l'intérieur des poudres tempérantes. Le quatrieme jour le malade étoit fort foible, & je sentis une partie du bras vers le cubitus, qui étoit plus molle & plus gonflée qu'à l'ordinaire. J'y appliquai des cataplasmes le lendemain & le sur-lendemain ; pour lors je crus que l'abscès étoit mûr, car je sentis une fluctuation marquée au dessus & au dessous du coude ; je plongeai latéralement & extérieurement une lancette à cet endroit dans la partie la plus déclive, à la profondeur de deux travers de doigts ; il en sortit près de deux livres de pus, de façon que je faisois promener la sonde presque depuis la tête de l'humerus, jusqu'au milieu du cubitus. On peut juger de l'étendue prodigieuse de cet abscès, par la description que j'en fais. J'insinuai doucement dans la plaie, de la charpie

chargée d'un digeſtif, & je fis un bandage convenable. Le ſoir, à la levée de l'appareil, il ſortit encore deux onces de pus, & tous les linges en étoient imbibés. Le lendemain je trouvai un amas de matiere purulente beaucoup moindre, parce que le pus s'étoit attaché à la charpie & aux compreſſes. Le ſeptieme jour la plaie n'en fourniſſoit preſque plus; mais il ſurvint à la premiere phalange du doigt annulaire un nouvel abſcès que j'ouvris, & que je traitai comme cy-deſſus, & malgré cela il ſortoit une quantité très-grande de ſéroſité purulente, par une infinité de petits trous qui s'étoient formés ſur le dos de la main. Le huitieme jour je trouvai la partie poſtérieure du bras, qui avoit toujours été la plus tumefiée & la plus enflammée, de couleur brune & gangréneuſe. La gangrene cependant étoit ſuperficielle, & je crus que je pouvois réuſſir à la ſéparer de la partie qui étoit ſaine. Je garnis pour cet effet les bords de cette tumeur d'un onguent digeſtif & antiſeptique, & je mis par deſſus des fomentations réſolutives; au bout de quelques jours il s'éleva une portion du bras large comme la main, noire & ſphacelée, qui commençoit à ſe détacher de la partie ſaine. J'augmentai pour lors les doſes de l'onguent digeſtif, & j'eus grand ſoin d'en introduire par-tout où je prévoyois que la ſéparation devoit ſe faire; je preſcrivois en même tems

au malade une décoction légere d'écorce du Perou, dont il buvoit deux livres par jour. Quand au bout de quelques jours je vis que la partie gangrénée commençoit à bien se détacher, j'achevai avec mon scalpel de la séparer entiérement; & je traitai pour lors l'ulcere à l'ordinaire. Insensiblement l'enflure se dissipoit, & le bras diminuoit; il jettoit cependant quelquefois des sérosités purulentes; bientôt après je cessai tous les remedes, & je n'appliquai sur ses plaies que des compresses imbibées dans l'esprit de vin camphré. L'ulcere qui étoit resté après la séparation de la croute gangréneuse, rendoit une espece de sanie purulente, pour laquelle j'ai fait continuer au malade l'usage du quinquina; je lui ai fait prendre des pilulles mercurielles purgatives, après l'avoir déja purgé deux fois par rapport à des nausées auxquelles il étoit sujet. Il restoit une roideur dans le cubitus, qui s'est dissipée par l'usage de l'onguent d'althæa, dont le blessé se frottoit le bras deux ou trois fois le jour; & malgré la prodigieuse suppuration qui s'est faite dans ce bras, cet homme en a recouvré totalement l'usage, & jouit d'une santé parfaite.

On voit, 1° par cette Observation, que les plaies qui paroissent les plus légeres, peuvent devenir de la plus grande conséquence, puisqu'à peine le couteau avoit-il effleuré la peau de l'homme qui fait le sujet de cette Observation.

2°

2° Il est aisé de sentir que si dès le commencement on eût eu recours à la saignée, & aux remedes révulsifs & répercussifs que l'on a coutume d'employer en pareilles occasions, on auroit, selon toute apparence, empêché le progrès du mal, & cette plaie n'auroit pas eu de suites fâcheuses.

3° Il est à présumer que cette plaie, quoique légere, a été faite avec un couteau qui coupoit assez mal, ce qui fait qu'il a déchiré les nerfs au lieu de les couper; car on sçait que la lame du rasoir le plus fin, vue au microscope, est comme une scie; & qu'à plus forte raison un mauvais couteau est dans le cas de faire ces sortes de délabremens dans les parties qu'il blesse.

4° La colere dans laquelle est entré le malade, a été la cause en partie de l'augmentation subite de sa tumeur; ce n'est pas le premier exemple qui prouve que les passions vives, comme la colere, sont capables d'augmenter les accidens des plaies les plus simples.

5° Un mois avant cette blessure le nommé Herman avoit été attaqué d'une fiévre aiguë inflammatoire, dont il n'avoit pas été bien guéri. Il étoit languissant; cet état de foiblesse suffit pour expliquer comment la matiere fébrile qui étoit restée dans le corps, a pu augmenter la gangrene & l'inflammation au point de violence où je les ai trouvés.

OBSERVATION

Sur une fracture du crane, suivie de circonstances particulieres ; par M. SALERNE, *Chirurgien à Bonnebosq en Auge.*

Quoique les fractures au crane ne soient pas rares, je crois cependant que celle-ci est accompagnée de circonstances qui méritent que l'on y fasse une attention particuliere, & qu'on en rende le détail public.

Au mois de Juin de l'année 1753, je fus appellé chez un Huissier à Bonnebosq pour y voir son fils âgé de huit ans. Cet enfant avoit reçu un coup de pied de cheval à la partie droite & supérieure de l'occipital. Le fer qui avoit porté le coup, avoit pénétré jusqu'à la dure-mere. J'apperçus sur le crane un trou presque rond, à travers duquel je passai mon petit doigt. Les meninges étoient à découvert, & je distinguai très-bien le mouvement de sistole & de diastole des arteres. Le malade étoit presque sans fiévre, sans assoupissement, sans envies de vomir, sans hémorragie, & je lui trouvai le jugement sain & l'esprit tranquille. Cet état exempt d'aucun accident fâcheux, me fit croire qu'il n'y avoit pas de contre-coup.

Je commençai par raser la partie, je lavai

la plaie avec du vin chaud, je tirai quelques petites esquilles qui faisoient des irritations très-vives sur les membranes du cerveau, & je m'assurai si la piece de l'os qui avoit été séparée, n'avoit pas glissé entre le crane & la dure-mere. Je me contentai au premier appareil de bien nettoyer la plaie, d'y introduire un peu de charpie seche, & d'y mettre par dessus un emplâtre de bétoine, & un bandage convenable. Je saignai l'enfant, & je lui tirai une palette de sang au bras. Le lendemain je ne remarquai aucune marque d'épanchement; la fiévre étoit très-petite. Je pansai la plaie avec un digestif simple, auquel j'ajoutai le baume de Fioravanti. Le troisieme jour je fus surpris de voir toute la partie chevelue de la tête extraordinairement gonflée par l'effusion d'une quantité considérable de sang, épanché entre la peau & le crane. C'étoit sans doute la rupture de quelques rameaux des arteres temporales & des carotides. La plaie cependant étoit en bon état. La suppuration étoit bien établie, sans aucun mêlange de sang depuis le premier appareil jusqu'à la fin du traitement. Je crus qu'il étoit inutile de tenter les remedes propres à rappeller cette humeur dans ses propres réservoirs, & d'entreprendre la voix de la résolution. C'est pourquoi je me déterminai à ouvrir la tumeur. Je donnai un coup de lancette dans sa partie déclive; il sortit de

cette ouverture deux grandes palettes d'un sang rouge & vermeil. Nonobstant cela je fis une saignée au bras deux heures après l'opération. Le jour suivant je trouvai encore les tégumens également tumefiés. Je fus obligé d'employer les mêmes ressources pour les dégorger ; mais à mesure qu'ils se vuidoient, ils se remplissoient d'un nouveau sang épanché. Cela a duré pendant cinq jours, & toutes les douze heures je réitérai la même opération qu'auparavant. Ne sçachant que faire, & ne voyant pas de moyens extérieurs d'arrêter le sang, qui fussent faciles à pratiquer ; j'eus recours aux pilules d'alun composées, dont l'enfant avaloit une prise dans du bouillon de deux heures en deux heures. Aussi-tôt que j'eus fait usage de ce remede, les accidens se calmerent, l'orage cessa, le sang s'arrêta entiérement, & la plaie fut guérie en un mois.

DESCRIPTION

D'une fiévre putride vermineuse épidémique, observée à Ham en Picardie dans les mois de Juillet, Août & Septembre 1756 ; par M. DE BERGE, *Docteur en Médecine, & Médecin de l'Hôpital de Ham.*

Ham est une petite Ville située au milieu

d'un marais peu considérable, nulle montagne ne la domine, & elle n'est point ombragée par les bois : ses environs forment des belles plaines, de façon que l'air y circule librement, & se trouve souvent renouvellé ; le marais sert plutôt à tempérer sa vivacité, qu'à occasionner son épaississement : aussi cette Ville est très-saine, lorsque les saisons sont favorables, & qu'il n'y a point de pluies abondantes, ou des grandes sécheresses ; mais l'été, l'automne & l'hyver de l'année 1755, & le printems de 1756 ayant été fort pluvieux dans ce pays, & le vent du Sud ayant été le plus commun, ont épaissi l'air, & l'ont chargé d'un amas considérable de vapeurs, lesquelles relâchant les fibres du corps, principalement dans ceux qui les ont dans cet état par tempérament, ont disposé les humeurs à la stagnation & à la putréfaction. Ajoutons à cette premiere cause une autre tirée des alimens. Le peuple en général se nourrit mal dans cette Ville, & le pain dont il a fait usage pendant neuf à dix mois, étoit fait de grains mouillés ; ce pain combiné avec les sucs digestifs, a formé un chile septique, lequel à son tour a communiqué sa mauvaise qualité à la masse générale des humeurs.

Je craignois cette maladie avant son arrivée, & je me disposois à la combattre ; je sçavois que les épidémies doivent leur ori-

gine à la température de l'air, aux viciſſitudes des ſaiſons, aux alimens & aux tempéramens particuliers de chaque individu ; les réflexions que je fis ſur différentes cauſes combinées, me fournirent les moyens d'attaquer avec ſuccès cette épidémie dès ſon origine.

La maladie commençoit par une petite fiévre ; bientôt elle venoit plus forte, & elle étoit accompagnée d'une violente douleur de tête, avec la perte de l'appétit, des dégoûts, des nauſées & un vomiſſement. Si on négligeoit les émétiques, une diarrhée ſurvenoit vers le cinquieme jour, & la bouffiſſure du viſage vers le dixieme (ce dernier ſymptome a été conſtamment le ſigne qui marquoit que la maladie tireroit en longueur). Le pouls chez les uns étoit plus fort, chez d'autres plus foible, ſelon le plus ou le moins de reſſort des fibres ; mais il étoit toujours plus petit au commencement de la maladie. La langue étoit viſqueuſe & blanche ; mais au bout de peu de jours elle devenoit noirâtre, ainſi que les dents & les lévres. Ce ſymptome étoit accompagné d'une grande ſécherreſſe, & d'une ſoif ardente ; les malades reſſentoient une chaleur âcre & brûlante par tout le corps ; le viſage s'enflammoit tout à coup, principalement vers le ſoir, tems auquel les redoublemens paroiſſoient, leſquels ſe terminoient par la pâleur, & une petite ſueur ſur le viſage ſeulement. Le ſang dans la plûpart

étoit diſſous dans ſa partie rouge, & ſa ſurface reſſembloit à une gelée mollaſſe & verdâtre. Tous jetterent des vers, pluſieurs même les rendoient par le vomiſſement; & les déjections tantôt jaunâtres, tantôt noirâtres, étoient d'une odeur inſupportable. Les urines, quant à la couleur & conſiſtence, reſſembloient à celles des perſonnes en ſanté; mais quand on les gardoit cinq ou ſix heures, elles exhaloient une odeur alcaline très-forte. Quelques malades avoient des mouvemens convulſifs à l'œil & à la machoire inférieure, grinçoient les dents & déliroient. Ces derniers ſymptomes, quoique fâcheux, n'étoient pas toujours ſuivis de la mort.

Les enfans & les jeunes perſonnes ont été les plus maltraités par cette maladie; peu cependant ont ſuccombé à la violence de tous ces accidens; & je puis aſſurer qu'il n'y a eu qu'un ſeul garçon de douze ans qui en a été la victime, de ceux que j'ai traités au commencement de leurs maladies. Des taches livides qui parurent à la tête quelques heures avant ſa mort, me firent croire qu'il ſuccomboit à une inflammation gangréneuſe. J'avois cependant employé les antiſeptiques au commencement même de la maladie. Les autres qui en ſont morts, au nombre de ſept ou huit, m'appellerent trop tard, ou ne ſuivirent point mes ordonnances.

Les remedes qui m'ont réuſſi, ſont les

émétiques antimoniaux dans les premiers jours de la maladie, ensuite les boissons aigrelettes & nitreuses, le petit lait fait avec le vinaigre, l'eau de citron, les minoratifs avec le tamarin & quelques lavemens. J'ai donné l'émétique jusqu'à trois fois à quelques malades, & ceux-ci ont été plutôt guéris que les autres; mais pour employer cette méthode, il falloit prendre la maladie dès son commencement; car, comme je l'ai dit plus haut, il survenoit une diarrhée vers le cinquieme jour, pour peu que le malade eût été négligé, avec une augmentation de tous les symptomes; pour lors je tirai des puissans secours des minoratifs répétés, des boissons aigrelettes, & sur-tout de l'eau de citron, mais la maladie devenoit très-longue. Il faut remarquer que quoique la diarrhée fût considérable, j'ai été obligé d'augmenter encore cette évacuation; le pouls & les forces du malade me régloient sur la fréquente administration des évacuans, & non pas le nombre des selles. Si on avoit pratiqué la saignée plusieurs fois au commencement de la maladie, & négligé les émétiques, non seulement la diarrhée survenoit vers le cinquieme jour, mais elle étoit accompagnée d'un abbatement général des forces; mon seul recours dans cette circonstance, étoient les cordiaux, pour aider les malades à supporter les évacuations réitérées. Aussi me

ſuis-je toujours tenu en garde contre les ſaignées dans cette épidémie, quoique pluſieurs ſymptomes paroiſſoient l'exiger ; & j'étois perſuadé que ces ſymptomes provenoient de l'âcreté & d'une diſſolution putride des fluides, & non point de leur inflammation ; cependant comme l'inflammation peut ſurvenir dans les fiévres putrides, je faiſois ſaigner mes malades une fois ou deux dans le commencement ; il n'y a eu qu'une fille de dix-huit ans qui l'a été trois ou quatre fois, & où je fus appellé le douzieme jour de la maladie ; non ſeulement elle avoit été négligée dans le commencement, mais le traitement qu'on avoit fait juſqu'à ce jour n'étoit pas convenable. Je trouvai cette fille dans un état ſi violent, que je fus contraint de la faire ſaigner au pied & à la jugulaire, pour calmer la fougue de la fiévre qui la menaçoit d'une mort prochaine ; les ſaignées procurerent effectivement un peu de calme, mais la malade étoit toujours en danger, les véſicatoires ne réuſſirent gueres mieux ; enfin elle prit une eau de caffe & de tamarin, qui eut un bon effet ; la malade fit pluſieurs ſelles fort puantes, & l'odeur que ſon corps exhaloit étoit inſupportable & cadavéreuſe ; on fut obligé pour pouvoir reſter auprès d'elle, de jetter du vinaigre ſur une pelle rouge pluſieurs fois le jour. Elle prit pour boiſſon une eau de citron pendant douze jours, & fut purgée plu-

ſieurs fois avec le tamarin. Au bout de ce tems je m'apperçus que cette odeur cadavéreuſe ſe diſſipoit ; la malade cependant finit par devenir foible ; mais un régime analeptique & l'uſage du quinquina, quand la grande chaleur qu'elle reſſentoit étoit diſſipée, la releverent de cet accident, ainſi que de ſa maladie.

Je me ſuis peu ſervi des véſicatoires, à cauſe de l'acrimonie qui ne dominoit que trop dans les humeurs ; & j'ai cru m'appercevoir que les acides étoient les meilleurs vermifuges, parce qu'ils attaquoient immédiatement la putridité des humeurs. Beaucoup de perſonnes ont eu des violens maux de tête pendant le regne de cette épidémie ; j'étois du nombre. Je conſeillois à ceux qui s'en plaignoient, un régime rafraîchiſſant & antiſeptique ; je l'obſervai auſſi, & m'en ſuis bien trouvé.

Cette maladie a fait place à une galle, qui n'a demandé que le traitement ordinaire. Pluſieurs ont eu des dévoimens ſans fiévre, qui ont duré ſept à huit jours. Les purgatifs & les toniques en ont été les remedes.

EXTRAITS, Précis & Annonces d'Obſervations, de Remedes, & de Livres.

Deſcription d'une maladie particuliere des glandes, endémique à Belle-iſle-en-mer; par M. ROCHARD, Chirurgien-major de l'Hôpital de Belle-iſle-en-mer, & Correſpondant de l'Académie de Chirurgie.

Si le corps humain dans l'état de force & de ſanté, eſt pour les Sçavans un ſujet de recherches infinies, pour le reſte des hommes un objet d'admiration continuelle; que de réflexions utiles ne produit-il pas dans l'eſprit des Médecins, & à combien d'obſervations importantes ne donne-t-il pas lieu, quand il eſt languiſſant, ou qu'il éprouve quelque altération dans ſes fonctions? Quoiqu'il paroiſſe par le travail des Médecins anciens & modernes, que l'hiſtoire des maladies ſoit aſſez fidele, & qu'on en ait aſſez bien caractériſé les genres & les eſpeces, il me ſemble cependant qu'il y a de certaines nuances qui ont échappées au pinceau des plus grands Maîtres de l'Art, & qui ne peuvent être finies que par le tems & des circonſtances particulieres. La place de Chirurgien-major que j'occupe

ici, m'a mis à portée d'obſerver une maladie de cette eſpece, qui, ſi elle n'eſt pas nouvelle, eſt du moins accompagnée d'accidens particuliers qui méritent l'attention des Médecins. J'en ai déja fait part à M. le Marquis de Paulmy, Miniſtre de la guerre, qui m'honore de ſes bontés, & qui a paru approuver mon zele. En voici la deſcription.

La maladie commence par un gonflement édémateux ou lymphatique des glandes du cou, des maxillaires, des parotides, des péauciaires, & des autres qui ſe trouvent dans le voiſinage. C'eſt ordinairement à l'angle de la machoire, que le mal ſe fait d'abord ſentir. Quelquefois il n'y a qu'un côté d'engorgé, ſouvent tous les deux ſont attaqués à la fois. Ce gonflement qui eſt aſſez mollet, & qui cependant eſt douloureux, eſt ſi conſidérable, que les malades en ſont défigurés. Cette maladie commence communément ſans fiévre, avec dégoût & abbatement; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'au bout de quelques jours la tumeur des parotides tombe dans les bourſes, & attaque le teſticule préciſément du même côté où la fluxion catharrale s'étoit formée à l'angle de la machoire; & quand les parotides ſont gonflées des deux côtés, la métaſtaſe ſe fait ſur les deux teſticules; pour lors il ſurvient une douleur à ces parties, moins vive cependant que quand la fluxion étoit ſur les glandes de la machoire.

Cette maladie paroît endémique dans cette Isle, elle n'y regne pas continuellement, car on est quelquefois huit ou dix mois sans l'observer. Elle se déclare indifféremment dans toutes les saisons, plutôt cependant pendant l'hyver & l'automne. Elle attaque communément les soldats, & sur-tout ceux qui sont exposés à monter la garde; je n'ai jamais vu les sergens, les tambours, les caporaux, & tous ceux qui sont exempts de faction, sujets à cette maladie.

Il paroît évident que nous ne devons cette maladie qu'à nos brouillards, à nos frimats, & à l'humidité continuelle de notre atmosphere qui supprime la transpiration, épaissit la lymphe, rallentit son mouvement, & la fait arrêter dans les glandes du cou, qui se gonflent & se tuméfient; comme ce sont celles qui sont les plus exposées, il est conséquent qu'elles supportent le plus grand effort du mal. Mais quelle force peut produire cette métastase constante des glandes de la gorge aux testicules? Comment se fait ce transport subit momentané, & toujours le même, de cette lymphe épaissie? C'est ce qu'il est difficile de déterminer. Si c'est par le tissu cellulaire que se fait ce dépôt, pourquoi la nature la conduit-elle toujours par la même route, & le fixe-t-elle à la même place? Ne pourroit-on pas inférer de là, qu'il y a une sympathie marquée de la gorge aux parties de la

génération ? Il semble que l'histoire des châtrés engage à le croire, puisque par le moyen de l'opération que l'on leur fait, la gorge profite & acquere des qualités qu'elle n'avoit pas auparavant. Ne voit-on pas aussi dans les hommes, à l'âge de puberté, le menton se couvrir de barbe, la voix devenir grave, & les sons plus mâles & plus pleins ? Quoi qu'il en soit ces réflexions ne sont que des conjectures, que je souhaite voir éclaircies par des observations multipliées sur les parties de la gorge & celles de la génération, qui pourroient peut-être nous conduire à des connoissances nouvelles, & fort utiles sur cet objet.

Quoique je ne connusse pas le méchanisme par lequel se produisoit cet accident particulier, qui se compliquoit avec cette maladie simple & de facile guérison, je crus cependant que je devois faire tous mes efforts pour tâcher d'en découvrir la cause déterminante, & j'y réussis. J'observai que la plûpart des soldats attaqués de cette maladie, ne se faisoient transporter à cet Hôpital qu'après avoir été saignés dans leur cazerne, & qu'immédiatement après, le dépôt se faisoit sur les testicules. J'essayai de les faire vomir d'abord, après leur avoir fait prendre de la boisson pour les préparer ; j'ai eu ensuite recours à la saignée, aux topiques résolutifs, aux minoratifs, & les malades faisoient usage de tisanes nitrées, &

légérement diaphorétiques, en abondance. Depuis ce tems je n'ai pas eu un ſeul de mes malades qui ait éprouvé cette fluxion ſur les teſticules. Cette méthode m'a pleinement convaincu que c'étoit la ſaignée qui étoit la ſource de tout le mal, que c'étoit elle qui favoriſoit le dépôt, & que loin de diminuer le mal, elle le rendoit beaucoup plus grave & plus dangereux; qu'on ne devoit jamais la tenter qu'après avoir fait précéder l'émétique en lavage. Cette méthode eſt ſi ſûre, que depuis long-tems je n'ai pas eu occaſion d'obſerver ce ſymptome dans ces ſortes de maladies; & s'il y a encore quelque ſoldat qui en ſoit la victime, c'eſt qu'il a eu la ſimplicité de ſe faire ſaigner ſans aucune autre précaution.

Cette maladie fait bien voir qu'il eſt très-ſouvent de la plus grande imprudence de ſe faire ſaigner dans des légeres indiſpoſitions, à moins d'avoir conſulté auparavant un Médecin ſage & éclairé; & qu'il n'en faut pas davantage pour faire déclarer une maladie plus grave que celle pour laquelle on a voulu employer la ſaignée.

Une ſeconde réflexion qu'il me paroît important de faire, c'eſt que l'on doit agir avec bien de la circonſpection dans des circonſtances pareilles; car il ſeroit bien dangereux de prendre le change, & de regarder cette tumeur aux teſticules comme une preuve de vice vénérien; ce qui ſeroit très-facile, ſur-

tout ayant affaire à des soldats qui ne se piquent pas de beaucoup de retenue sur cet article. Je crois donc qu'il est important dans un pareil cas de bien s'informer de la vie du malade, & de sçavoir s'il n'a pas eu auparavant des tumeurs semblables aux glandes du cou; & si ce n'est pas la saignée qui les a transportées sur le champ dans des parties aussi éloignées.

Observation au sujet d'une femme qui étoit réglée par la bouche, à l'ouverture du cadavre de laquelle on trouva 207 pierres logées dans la vésicule du fiel; par M. HENRY, *Chirurgien à Auxerre.*

L'écoulement périodique auquel les femmes sont sujettes, qui est souvent un signe de leur fécondité, est toujours la source de leur santé ou de leurs maladies, selon que cette évacuation est plus ou moins abondante, & plus ou moins réguliere. La nature travaille la matiere des regles comme un tribut qu'elle est obligée de payer chaque mois; & quand elle trouve dans sa route ordinaire des obstacles qu'elle ne peut surmonter, elle s'en fraye une nouvelle par où elle se débarrasse de ce qui pourroit lui nuire. L'histoire de ce jeune homme dont il a été fait mention dans

votre Journal (*a*), qui étoit réglé par la verge, & celle que je vais rapporter, en font des preuves complettes.

La nommée Marie Robert, femme en dernieres noces de Jean Maunoury, vigneron demeurant à Augy, âgée de 38 à 39 ans, d'un tempérament fanguin, n'eut point d'enfans avec fon premier mari, & jamais ne fut réglée à l'ordinaire. Une bouffiffure générale de la tête, une difficulté de refpirer étoient les fignes auxquels elle connoiffoit l'approche de ce flux périodique; & une faignée faite auffi-tôt, fuppléoit aux évacuations que la nature lui refufoit, & faifoit difparoître ces fymptomes. Si elle manquoit à être faignée, ce flux, au lieu de prendre les voies ordinaires, fe faifoit jour par la bouche; il lui furvenoit un vomiffement de fang écumeux, après quoi elle fe portoit comme après la faignée, fi ce n'eft qu'elle étoit plus foible. Pendant quinze ans qu'elle a été avec ce premier mari, cette évacuation s'annonçoit affez réguliérement, & par les mêmes caracteres; excepté cependant que lorfqu'une fois l'évacuation avoit été très-abondante, ce qui arrivoit quelquefois au point qu'elle rendoit du fang dans fes felles, elle étoit deux, trois & quelquefois quatre mois fans être incommodée de cette évacuation.

Devenue veuve elle fe remaria avec Mau-

(*a*) Tom. V. pag. 280.

noury, & au bout de quelque tems elle devint groſſe ſans avoir été réglée mieux qu'auparavant ; elle accoucha heureuſement à ſon terme, & nourrit ſon enfant pendant quelques mois. Comme les lochies n'avoient pas été abondantes, elle eut une ſi grande quantité de lait, que ſon ſein s'engorgea de façon qu'on fut obligé de lui faire paſſer ſon lait, dans la crainte que l'on étoit qu'il ne s'abſcédât. La négligence qu'elle a eu la plûpart du tems à prévenir cette évacuation périodique par la ſaignée au pied, lui a ſouvent fait éprouver des foibleſſes dont elle auroit pu ſe garantir. Au mois de Juin 1756, le vomiſſement de ſang qui ſuppléoit d'ordinaire à ſes regles, fut ſi conſidérable, qu'elle rendoit le ſang par flots. Les ſaignées & les autres remedes que je lui adminiſtrai, ne firent que diminuer ce flux immodéré, ſans pouvoir le ſupprimer totalement, de façon qu'il dura quinze jours. Au bout de ce tems il ceſſa enfin ; mais la grande foibleſſe où la malade étoit réduite, faiſoit craindre pour ſes jours. Cependant elle ſe rétablit peu-à-peu, & elle commençoit ſur la fin de Juillet à reprendre ſes forces, lorſqu'elle s'apperçut que ſon bas-ventre ſe tumefioit. Je reconnus auſſi-tôt qu'elle étoit hydropique. Les apéritifs, les purgatifs, & neuf ponctions de ſuite ne purent la réchapper ; elle mourut le 3 Janvier dernier, ſept jours après la derniere ponction.

Je fis le lendemain l'ouverture de ſon cadavre en préſence de M. Briſſet mon confrere ; nous remarquames d'abord que les jambes, depuis la plante du pied juſqu'à la rotule, étoient totalement gangrénées par la ſtagnation du ſang qui, à cauſe de ſa trop grande lenteur, n'avoit pu remonter dans la veine crurale. Le bas-ventre ouvert, aprés en avoir ôté ſept à huit pintes d'eau, l'épiploon parut très-diſtendu, la ratte avoit acquis un volume conſidérable, elle étoit dure & très-compacte, & péſoit environ trois livres & demi ; l'eſtomac, les inteſtins, les reins, les ureteres & la veſſie n'avoient rien d'extraordinaire : toutes les glandes du mézentere étoient engorgées : le foie étoit d'une couleur cendrée, & ſe décompoſoit au moindre toucher ; la véſicule du fiel excédoit le foie de deux doigts, & étoit comme une groſſe poire. L'ayant détachée du foie & ouverte, nous avons remarqué que les membranes qui la compoſoient, avoient acquis une épaiſſeur de quatre lignes ; & nous l'avons trouvée remplie de 207 pierres, dont la plus groſſe occupoit le ſphincter, & bouchoit totalement le canal cyſtique. De ces pierres dix reſſemblent à des chataignes de moyenne groſſeur, douze autres ſont comme de groſſes noiſettes, & le reſte comme des pois ; elles ſont toutes taillées comme des diamans, & de différentes couleurs. L'intervalle de ces pierres étoit

rempli par une bile visqueuse & très-tenace. Je conserve la véscule & les pierres.

Remede contre la goutte & les rhumatismes.

Racines d'aristoloche ronde & de gentiane, de chaque une once, feuilles de germandré, de centaurée, de chaque une demi-poignée; séchez-les, mêlangez-les bien, mettez-les en poudre très-fine, & prenez un gros de cette poudre tous les matins dans un verre de vin ou d'eau, ou même dans du bouillon. Il ne faut point manger pendant deux heures après qu'on a pris le remede. Continuez-le pendant trois mois sans interruption; ensuite diminuez la dose pendant les trois mois suivans, de sorte que vous n'en preniez que ¾ d'un gros. N'en prenez ensuite pendant six mois que demi-gros. Il vous suffira d'en prendre l'année suivante de deux jours l'un un demi-gros. Ce remede opere insensiblement, de sorte que vous serez peut-être deux ans avant de vous appercevoir de son progrès; mais ne vous découragez pas, il agit insensiblement & sûrement. Il n'exige point d'ailleurs de régime particulier. Il suffit de vivre sobrement, & de s'abstenir de liqueurs, & des sauces qui ont toujours été reconnues comme contraires à la goutte. Les personnes qui ne sont attaquées que d'un rhumatisme passager, n'auront pas besoin

d'en prendre tant de doses : mais vis-à-vis d'un rhumatisme habituel & invétéré, il faudra user long-tems de ce remede.

Remede contre l'asthme.

Prenez six gros de sené, ½ once de fleur de soufre, deux gros de gingembre, demi-gros de saffran ; mettez le tout en poudre, & mêlez-y quatre onces de miel. Prenez-en gros comme noix muscade matin & soir.

Recette contre la fiévre intermittente.

Prenez deux onces de quinquina mis en poudre très-fine, mettez-les dans une pinte d'eau-de-vie, ajoutez-y vingt-quatre grains pésant de cochenille bien battue. Mêlez le tout, & prenez-en un petit verre plein, trois heures après reprenez-en autant, & continuez toutes les six heures, jusqu'à ce que vous ayez tout pris. Secouez bien la bouteille avant de verser votre remede. Si on a une fiévre invétérée, on fera bien d'en prendre une autre bouteille.

Nota. On ne doit faire usage de toutes ces recettes qu'après l'avis d'un Médecin; car autrement elles pourroient devenir préjudiciables.

LIVRES NOUVEAUX.

Nouvelles Obſervations ſur le pouls, par rapport aux criſes ; par M. Michel, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier. Chez Debure l'aîné, à l'entrée du quai des Auguſtins ; prix, trente ſols.

On trouve chez Cavelier, Libraire, rue S. Jacques, les Livres ſuivans :

Acta nova Phyſico-Medica Academiæ naturæ curioſorum. Tom. I. in-4°. fig. *Norimberg.* 1757.

Commentarii de rebus in Scientiâ naturali & Medicinâ geſtis. Tom. V. Pars 2, 3 & 4, & Vol. VI. Pars 1, in-8°. *Lipſiæ* 1756, 1757.

Joſtoni (Joan.) Theatrum univerſale quadrupedum avium & inſectorum. Tabulis 170 à celeb. Mat. Mæriano æri inciſis ornatum è Scriptoribus tam antiquis quàm recentioribus collectum, in-fol. 3 vol. *Heilbr.* 1755, 1756, 1757.

Screiber (J. Frid.) Almageſtum Medicum. Introductio & Phyſiologiæ Medicæ pars prima, in-4°. *Lipſiæ* 1757.

Trew. (Chr. Jac.) Cedrorum Libani. Hiſtoria eorumque character Botanicus, cum illo Laricis, Abietis, Pinique comparatus, in-4°. *Norimberg.* 1757.

Zinn. (J) Gott. Catalogus Plantarum horti Academici & agri Gottingenſis, in-8° figur. *Gottingæ* 1757.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

SEPTEMBRE 1757.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties		
1	$8\frac{1}{2}$	15	12	28	4	0 $\frac{3}{4}$	O-N-O. au N-N-O. méd.	Peu de nua. serein mat. soir & nuit.
2	9	17	$12\frac{1}{2}$			$\frac{3}{4}$ $\frac{1}{3}$	O-N-O. au N. *id.*	*Idem.*
3	10	18	13			$\frac{1}{3}$ $\frac{1}{2}$	N. *idem.*	*Idem.*
4	13	17	12		5	$\frac{1}{2}$ 0	N. $\frac{1}{4}$ N-E. foible.	Beauc. de nuag. *id.*
5	9	$14\frac{1}{2}$	12		4	$\frac{4}{5}$ $\frac{1}{2}$	N. méd.	*Idem.*
6	11	16	$12\frac{1}{2}$				*Id.* foibl.	Couv. mat. & soir, pet. plui. par interv. le mat.
7	9	15	$11\frac{1}{2}$			$\frac{1}{2}$ $\frac{1}{3}$	*Idem.*	Beauc. nua. pet. pluie la nuit.
8	9	15	11		2	$\frac{1}{2}$ 0	*Idem.*	Pet. plui. le soir & la nui.
9	10	14	$12\frac{1}{2}$		1	$\frac{1}{2}$	O-N-O. médiocre.	*Idem.*
10	12	16	13		2	0	O. au N.	*Id.* pet. plui.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
							foible.	à 2 h. du ſ.
11	11$\frac{1}{2}$	15$\frac{1}{2}$	11$\frac{1}{2}$	28	2 3	$\frac{1}{2}$ 0	N. foible.	Beauc. nua. ſerein le ſoir & la nuit.
12	9$\frac{1}{2}$	15	12		4 5		*Idem.*	*Idem.*
13	9	17	14		4 5	$\frac{3}{4}$ 0	N. au N-E. *idem.*	Sérein.
14	10	18	14$\frac{1}{2}$		5 4	$\frac{1}{2}$	N-E. foible.	Brum. méd.
15	10$\frac{1}{2}$	19	15$\frac{1}{2}$			$\frac{1}{3}$ 0	N. au N-E. méd.	Sérein.
16	11	20	16$\frac{1}{2}$		3 2	$\frac{1}{4}$ 0	N. à l'E. *idem.*	*Idem.*
17	13	20$\frac{1}{2}$	15$\frac{1}{2}$		1 0	$\frac{1}{3}$ $\frac{1}{2}$	N. au N-E. *idem.*	Peu nua. ſérein le mat. ſoir & nuit.
18	11	18	14		1	$\frac{3}{4}$ $\frac{1}{2}$	E. fort.	*Idem.*
19	10$\frac{1}{2}$	18	14		2 4	0	N. au N-E. foible.	*Idem.*
20	12$\frac{1}{2}$	6$\frac{1}{2}$	13		4 3		N-N-O. *idem.*	Beauc. nua. pet. plu. ſoir.
21	12	15	12		1 0	$\frac{1}{2}$	N. au N-E. fort.	*Id.* pet. plui. par interval. tout le jour.
22	13	14	13		0 1	0 $\frac{1}{4}$	N. foible.	Couv. plui. *idem.*
23	11$\frac{1}{2}$	14	9		1 2	$\frac{3}{4}$	N-E. au N. méd.	Beauc. nua. ſérein au ſol. couchant & la nuit.
24	6$\frac{1}{2}$	12	10$\frac{1}{2}$		3	0	O. au N.	*Id.* pet. plui.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
							médiocre.	à 8 h. f. & la nuit.
25	8	$10\frac{1}{2}$	9	28	1 2	$\frac{1}{2}$ 0	N-O. à l'O. foibl.	Couv. plui. méd. par int. le soir.
26	9	12	$9\frac{1}{2}$		1	$\frac{2}{3}$	N. à l'O. presq. cal.	Plui. fin. dès le mat. à 9 h. mat. beauc. nuages.
27	6	12	8		3 5	0	N. au N-E. méd.	Beauc. nua. sérein soir & la nuit.
28	5	12	$8\frac{1}{2}$		6	$\frac{3}{4}$ 0	*Idem.*	Sérein jour & nuit.
29	$5\frac{1}{2}$	13	$9\frac{1}{2}$		5 4	$\frac{1}{2}$	N. foible.	Peu nuag. couv. le soir & la nuit.
30	8	12	$9\frac{1}{2}$		4 3	$\frac{1}{2}$	O. *id.*	*Idem.*

La plus grande chaleur au thermometre pendant ce mois, a été de $20\frac{1}{2}$ dégrés, & la moindre chaleur de 5 dégrés : la différence entre ces deux termes est de $15\frac{1}{2}$ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abbaissement de 28 pouces : la différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 22 fois du N.
10 fois vers l'E.
2 fois de l'E.
5 fois de l'O.
5 fois du N. vers l'O.

Il y a eu 4 jours de tems serein.
3 jours de couvert.
20 jours de nuageux.
11 jours de pluie.
1 jour de brume.

Les hygrometres ont marqué peu d'humidité vers le milieu de ce mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1757.

Il y a eu pendant ce mois des fiévres putrides & des dyssenteries, occasionnées par la grande abondance des fruits ; mais comme ils étoient en général dans un dégré suffisant de maturité, ces sortes de maladies n'ont point eu de suites fâcheuses, & n'ont exigé que le traitement ordinaire. On a aussi observé quelques *cholera morbus ;* on les a attaqués & dissipés avec les mêmes remedes que l'on a employés dans le mois précédent. Les petites véroles ont été assez communes, & n'ont pas été fâcheuses.

On a remarqué aussi une espece de fiévre, qui s'annonçoit par des déjections bilieuses, des dégouts, des envies de vomir & des hoquets, & sur-tout par des accès périodiques de gaieté, dans laquelle les malades ne déraisonnoient pas entiérement, mais déliroient en riant ; il semble que cette maladie a été épidémique, car nous avons vu quelques-uns

de nos Confreres qui l'ont obſervée. Pluſieurs raiſons font croire que ce ſymptome dépendoit des nerfs ; 1° parce que les purgatifs, les remedes, & les alimens mêmes, échauffans ou irritans, le faiſoient reparoître avec une rapidité incroyable ; ce qui ne feroit pas arrivé ſi promptement, s'il eût été la ſuite d'un tranſport de matiere au cerveau. 2° Cet accident ſurvenoit avec très-peu, ou point de fiévre, & avec tous les caracteres qui prouvent l'irritation des nerfs. 3° On le calmoit avec les antiſpaſmodiques. Quoi qu'il en ſoit on y remédioit avec les lavemens multipliés, les antiſpaſmodiques, les purgatifs fondans très-doux, & une diete analeptique ; & nous croyons que les ſaignées aux bras ni aux pieds, n'y étoient pas indiquées. Nous avons remarqué que ce ſymptome cédoit aux abſorbans, & à la poudre tempérante de Sthall. L'infuſion de fleurs de camomille romaine, dans laquelle on verſoit quelques gouttes d'élixir de propriété, diſſipoit le hoquet, & éloignoit les accès de cette gaieté extraordinaire.



Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Août, par M. BOUCHER, *Médecin.*

Le commencement de ce mois a été bien différent de la fin pour la température de l'air. Le thermometre, depuis le premier juſqu'au 15, n'a pas été au deſſous de 17 dégrés dans le tems de la plus grande chaleur du jour, & il s'eſt élevé pluſieurs fois au-deſſus de 20 dégrés: le 7 & le 8, il a été juſqu'à 25 dégrés. Depuis le 15 au contraire, le thermometre n'a pas monté au-deſſus de 17 dégrés; & il n'a pas été, certains jours, au-deſſus de 13 dégrés. Le tems a été variable, quant au ſec & à l'humide, quoique le barometre n'ait gueres varié que de 27 pouces 6 lignes à 28 pouces. On craignoit avec raiſon que la continuation de la pluie, qui avoit été déſirée par le Laboureur dans le mois précédent, ne nuisît à la moiſſon: elle a ceſſé à propos le 5, & n'a repris que le 16: depuis ce jour juſqu'au 29, on a eu peu de jours ſans pluie; elle a été même aſſez abondante certains jours.

Le vent a ſoufflé du Sud-Oueſt ou des environs, les trois quarts du mois.

Le thermometre a marqué pendant ce

mois, pour la plus grande chaleur, 25 dégrés; & pour la moindre chaleur, 7 dégrés au-dessus du terme de la congélation: la différence entre ces deux termes est de 18 dég.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces; & son plus grand abbaissement a été de 27 pouc. 5 $\frac{1}{3}$ lign. La différence entre ces deux termes est de 6 $\frac{2}{3}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.
3 fois du Nord vers l'Est.
3 fois de l'Est.
7 fois du Sud.
15 fois du Sud-Ouest.
3 fois de l'Ouest.

Il y a eu 25 jours de tems couvert ou orageux.
16 jours de pluie.
2 jours d'orage.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse la plus grande partie du mois.

Maladies épidémiques du mois d'Août.

Les principales maladies de ce mois ont été des fiévres, les unes putrides malignes, & les autres inflammatoires.

Les premieres ont eu sur-tout lieu parmi le petit peuple, quoiqu'elles n'ayent pas été fort répandues; tantôt elles étoient vermineuses,

* *Dans le Journal de Septembre, page 238, ligne 10, au lieu du chiffre 2*, lisez, 12.

& tantôt sans vers. Ces fiévres étoient de la plus grande malignité : elles prenoient le plus souvent en forme de fiévre rémittente, ou même d'intermittente ; dans les uns les accès ou redoublemens commençoient par un frisson, soit tous les jours, soit de deux jours l'un ; & dans les autres il n'y avoit que le premier accès, qui commençât par le frisson ; le cours de la maladie continuoit ainsi jusqu'au neuvieme jour ou environ, que pour lors elle développoit toute sa malignité : les malades qui jusques-là s'étoient trouvés en état d'être debout dans l'intervalle des accès, étoient retenus au lit, couchés sur le dos, dans un très-grand abbatement ; le pouls petit, vite & inégal, le visage livide, les yeux brillans, avec le ventre tendu, sensible, & plus ou moins élevé ; le cours de ventre, qui très-souvent avoit lieu dès le commencement de la maladie, étoit alors séreux, jaunâtre & fétide ; les soubresauts ou le tétanos s'ensuivoient ; le pouls se perdoit ; les sujets périssoient vers le treizieme & le dix-septieme de la maladie, sans que les alexipharmaques & antiseptiques, toniques, acides de toute espece, parussent être d'aucune utilité (*a*). Les ouvertures des

(*a*) Willis donne dans son Traité des fiévres, page 138, l'histoire d'une fiévre épidémique qui a beaucoup de rapport à celle-ci, & qui régnoit en Angleterre il y a précisément cent ans. M. Raulin en fait mention dans le premier Tome de son Traité des maladies occasionnées par les excès de chaleur, &c.

cadavres nous ont préſenté dans le bas-ventre de la flétriſſure gangréneuſe, & des dépôts lymphatico-purulens & gangréneux, la gangrene même dans le foie, dans l'eſtomac & dans une partie du canal inteſtinal, & les vaiſſeaux ſanguins preſque vuides, quoique les ſujets euſſent été très-peu ſaignés. L'heureux ſuccès des émétiques, le tartre ſtibié ou l'hypécacuana, donnés à pluſieurs tout au commencement dans des circonſtances qui ſembloient annoncer cette fâcheuſe maladie, perſuade que c'étoit le meilleur moyen, & peut-être le ſeul pour en arrêter le cours. Nous avons eu auſſi un petit nombre de fiévres malignes, qui ſe ſont déclarées d'abord par les ſymptomes qui les caractériſent.

Les fiévres inflammatoires ont eu lieu, ſur-tout à la fin du mois : les unes portoient à la tête, & les autres au bas-ventre; peu à la poitrine : elles traînoient en longueur, quoiqu'on les traitât méthodiquement, & tenoient un peu de la fiévre putride : j'en ai vu une avec un flux diſſentérique muqueux, dont le ſujet a guéri par le moyen des ſaignées répétées, des délayans nitrés, & des anodins.

Il y a eu encore des coliques bilieuſes, & beaucoup de cours de ventre de même nature, ſans fiévre apparente.

La petite vérole a régné avec aſſez de

vigueur pendant tout le mois. Quoique confluente dans plusieurs sujets, elle n'a rien eu de bien fâcheux, étant traitée méthodiquement. La saignée au pied, même dans l'éruption commencée, a produit l'effet le plus favorable.

La rougeole & la fiévre rouge continuoient parmi les enfans, mais dans l'espece bénigne.

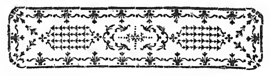
AVIS IMPORTANT.

Comme on nous mande de toutes parts que pour rendre ce Journal complet, il faudroit que nous donnassions chaque mois l'annonce & les extraits des Livres de Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie ; nous avertissons le Public que nous commencerons l'année prochaine à faire ce qu'il exige de nous. Nous publierons incessamment un Avertissement à ce sujet.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *le Journal de Médecine* du mois de Novembre ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 15 Octobre 1757.

BARON.



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DECEMBRE 1757.

DESCRIPTION

Des maladies les plus communes, auxquelles sont sujets les habitans de l'Isle de Bourbon; par M. COUZIER, *cy-devant Conseiller-Médecin du Roi à l'Isle de Bourbon.*

L'ISLE de Bourbon ou Mascarin, est à 21 dégrés quelques minutes de latitude, & 80 dégrés de longitude. Elle a environ 55 lieues de circuit; sa figure est oblongue; les plus grandes chaleurs qui y regnent, sont depuis le mois de Décembre jusqu'au mois d'Avril. L'air y est assez tempéré le reste de

l'année, sur-tout du côté du Nord, dans les quartiers de Saint-Denis & de Sainte-Susanne ; le quartier de Saint-Paul, qui est à l'Ouest ou environ, est celui où il tombe le moins de pluie, & où on ressent la chaleur la plus vive, tant parce qu'il n'est pas exposé au même vent que le sont les autres quartiers, que par la qualité de son terrein qui est sablonneux ; cette Isle est située entre la mer & un grand étang, & bornée du côté de l'Est par de très-hautes montagnes, qui réfléchissent avec force les rayons du Soleil ; la saison des pluies est communément à Mascarin celle des grandes chaleurs. Cette Isle est environnée de tous les côtés de volcans, qui vomissent des flammes, & qui chargent l'air de parties sulphureuses, métalliques & bitumineuses ; ce qui nécessairement occasionne des maladies aiguës & trés-vives, telles que les dyssenteries & les pleurésies, dont les habitans ne sont que trop souvent attaqués.

Parmi les maladies les plus communes que l'on y observe, celles qui font le plus de ravage sont les maladies convulsives ; on est, par exemple, dans ce pays fort sujet à la crampe, qui se déclare ordinairement dans les personnes qui ont été blessées ; ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ne ressent aucune atteinte de cette maladie spasmodique, tant que la plaie est ouverte, mais dans le tems seulement qu'elle se cicatrise. Ces crampes

ſont ſi familieres dans cette Iſle, qu'elles ſuivent non ſeulement les bleſſures, mais même la moindre écorchure ou piquûre que l'on ſe fait aux différentes parties du corps. Si le bleſſé ſe lave avec de l'eau froide, ou qu'il s'expoſe à l'air froid des montagnes, dans le tems que la cicatrice commence à ſe faire; pour lors les convulſions ſont infaillibles, & même mortelles. Les piquures ſont beaucoup plus dangereuſes que les bleſſures, ſur-tout aux pieds; il n'y a que celles qui ſont faites par les épines des dattiers, qui n'ont pas de ſuites fâcheuſes. Lorſque quelqu'un, après une bleſſure ou une piquure faites à quelques parties du corps, ſur-tout aux endroits membraneux & tendineux, s'expoſe à l'air froid, ou ſe lave dans l'eau froide; alors il reſſent une très-vive douleur à l'endroit de la piquure, qui ſe communique de-là à l'épine, au dos & à la tête; immédiatement après la machoire inférieure s'engourdit & entre en convulſion, & tout le reſte du corps devient également convulſif; ſi l'on ne ſecourt pas le malade promptement, il périt dans des convulſions horribles; on a coutume alors d'employer les cordiaux, les ſudorifiques, les frictions avec du linge chaud, les ligatures; ſi tout cela ne réuſſit point, on rouvre la plaie avec un fer chaud : ce remede a ſauvé beaucoup de perſonnes.

Les convulſions & les mouvemens ſpaſ-

modiques ne font pas toujours les fuites des bleffures & des piquures, ils furviennent quelquefois après les purgations, qui font cependant fort douces; ce qui me fait croire que dans le traitement des maladies de ce pays, on ne doit pas perdre de vue les remedes parégoriques, narcotiques, hypnotiques, les anti-hiftériques, & tous ceux qui peuvent calmer les nerfs. Cette maladie paroiffoit autrefois plus dangereufe, qu'elle n'eft à préfent; on voyoit affez communément des nouveaux-nés périr deux ou trois jours après leur naiffance, par des convulfions violentes; les adultes étoient enlevés rapidement par des efpeces de coliques convulfives; & quand ils en réchappoient, ils reftoient contrefaits dans quelques parties de leur corps; il y a à préfent dans l'Ifle de Bourbon un grand nombre d'habitans, qui font eftropiés de leurs membres, après avoir effuyé quelques attaques de nerfs. L'épilepfie, les vapeurs hypocondriaques & hyftériques y font très-fréquentes, & le plus fouvent incurables.

On ignore ce qui peut donner lieu à ces maladies de nerfs; on croit que c'eft le grand ufage de la tortue qui doit y contribuer; je crois qu'il n'en faut pas chercher d'autres caufes, que les grands excès que faifoient les habitans, du vin de miel, de l'Arac ou du tafiat; fi avec cela on fait attention à la tem-

pérature du pays, qui eſt extrêmement chaude, & & à l'air toujours chargé de parties ſulphureuſes & bitumineuſes, on trouvera la ſource de cette irritation générale du genre nerveux.

Les femmes de Maſcarin ſont très-ſujettes aux fleurs blanches, je crois que la maniere dont elles ſont accouchées, y peut donner lieu ; ce qui pourroit le perſuader, c'eſt que toutes les femmes qui ſe mêlent d'accoucher, laiſſent preſque toujours quelque déchirement dans ces parties ; les femmes qui n'ont point eu d'enfans, & les filles, ne ſont point ſujettes à cette évacuation contre nature ; ajoutez à cela que dans cette Iſle les femmes ſe baignent dans toutes ſortes de tems, même avec leurs regles ; & quand après avoir eſſuyé les chaleurs brûlantes de nos ſables, elles rentrent dans leur maiſon, que l'on a ſoin d'arroſer à chaque inſtant, auſſi-tôt elles ſe trouvent ſaiſies d'un froid d'autant plus ſenſible, qu'elles viennent d'éprouver une chaleur plus vive. Toutes ces cauſes réunies, ſuffiſent pour produire cette maladie habituelle chez les femmes.

L'aſthme eſt très-commune dans cette Iſle ; les enfans, les adultes & les vieillards n'en ſont pas exempts ; le grand uſage du caffé contribue beaucoup à cette maladie ; on en prend à toutes ſortes d'heure dans la jour-

née, & on sçait que cette boisson n'accommode ni les nerfs ni la poitrine.

La phtisie, que l'on voit assez fréquemment dans ce pays, n'est point une maladie chronique comme par-tout ailleurs ; elle parcourt ses différens périodes avec toute la vivacité d'une maladie aiguë, & l'on n'en réchappe jamais qu'en quittant cette Isle.

Les habitans de Mascarin sont très-bien constitués, de belle taille, bien proportionnés ; mais ils ont le teint jaune, & une jaunisse habituelle ; aussi les obstructions au foie y sont-elles assez communes, & presque tous ceux qui périssent, de quelque maladie que ce soit, ont toujours eu le foie en mauvais état.

La maladie la plus terrible, à laquelle sont exposés les habitans de cette Isle, est une espece de lepre d'autant plus à craindre, qu'elle est incurable, & qu'elle couvre le malade d'ulceres, & de maux plus terribles que la mort.

Cette maladie commence par des taches qui surviennent à différentes parties du corps ; elles sont de différentes couleurs, tantôt jaunâtres, tantôt rougeâtres, & quelquefois livides, accompagnées d'une espece d'élévation à la peau ; on s'apperçoit dans le même tems, ou bientôt après, de quelques glandes qui se tumefient à l'habitude du corps ; cet état n'empêche cependant pas le malade de

remplir toutes ses fonctions, de continuer ses travaux ordinaires; insensiblement les phalanges, tant des doigts des pieds que des mains, prennent une grosseur considérable; les pieds & les mains s'enflent, de façon que le malade ne peut plus s'en servir; il survient sur tout le corps des tumeurs dures, qui ne sont ni adhérentes ni douloureuses; elles grossissent & s'ulcerent sur-tout aux extrémités; enfin elles dégénerent en véritables ulceres chancreux, qui n'occasionnent cependant aucune douleur. Ces symptomes s'observent sur-tout aux doigts des pieds & des mains, qui en sont insensiblement ou rongés, ou détruits; le malade devient enchifrené, la racine du nez grossit, les os s'y carient, & il en découle une sanie d'une fétidité insupportable; les lévres grossissent prodigieusement; le front, les cils, les paupieres s'élevent, & le visage se change en un masque hideux, capable d'inspirer l'horreur & l'effroi; tout le corps devient d'une maigreur si grande, que l'on voit les os percer à travers la peau, qui est seche, aride, rude au toucher, parsemée de durillons de différentes grosseurs, & de taches noires ou livides. Il y a de ces malades qui ont tant d'ulceres sur le corps, que l'on croiroit que cette maladie n'est qu'un cancer universel; dans ces derniers états, le malade ne fait aucune de ses fonctions; il n'a point d'appétit, point de

ſommeil; il reſſent des foibleſſes & des envies de vomir continuelles, accompagnées de tranchées ; le pouls du malade ne paroît cependant que peu, ou point hors de l'état naturel ; & ce qu'il y a de fort ſingulier, eſt qu'il périt ſans avoir de fiévre : ſi on le fait ſaigner au commencement, c'eſt-à-dire, lorſqu'il n'a encore que les taches ſur la peau, le ſang que l'on lui tire paroît fort beau ; mais lorſque la maladie eſt avancée, il acquiert pour lors une couleur noirâtre, d'une conſiſtance de gelée corrompue ; les filles qui ſont attaquées de cette maladie avant l'âge de puberté, ſont privées de leurs regles pour toujours.

Cette maladie, que j'ai décrite après l'avoir obſervée avec tout le ſoin poſſible, n'eſt pas contagieuſe comme le diſent la plûpart des Auteurs, au ſujet de l'Eléphantiaſis ; le mari ne la communique point à ſa femme ; & j'ai vu deux ou trois de ces lépreux habiter avec des familles entieres de perſonnes ſaines, & ne leur donner aucun germe de cette maladie. La contagion ne ſe répand que des peres & meres aux enfans, & des nourrices aux petits enfans qu'elles allaitent ; ainſi cette maladie eſt héréditaire, & non pas contagieuſe.

Si l'on pouvoit eſpérer quelque guériſon dans une maladie auſſi cruelle, il faudroit néceſſairement s'y prendre dès le commen-

cement; mais malheureusement les progrès en sont si imperceptibles, que le malade lui-même ne s'en apperçoit pas; il ne sent aucune douleur, & fait très-bien ses fonctions long-tems après qu'il a paru sur son corps ces taches jaunâtres ou livides que j'ai décrites; ainsi tous les efforts qu'ont fait jusqu'ici les Médecins, ne tendent qu'à calmer les symptomes, & à pallier le mal.

On a coutume d'employer dans cette maladie les purgatifs répétés, les émétiques, les plus violens, le mercure intérieurement & en frictions, & les sudorifiques de toute nature; par l'usage de ces remedes on parvient à nettoyer la peau, à faire disparoître quelques taches & quelques petites tumeurs; mais la maladie n'en devient que plus rebelle, & les progrès qu'elle fait après, sont beaucoup plus rapides.

Ayant observé que tous les moyens que l'on avoit mis en usage étoient infructueux, & après avoir réfléchi sur les symptomes qui accompagnent cette maladie, j'ai cru devoir recourir à toute autre méthode; la corrosion manifeste des humeurs m'a fait opiner à prescrire les délayans, les humectans, les absorbans & les apéritifs; j'ai observé en même tems de placer à propos des purgatifs: je n'ai point réussi à guérir ces sortes de malades; mais au moins je suis parvenu à leur donner du soulagement, en arrêtant le pro-

grès de leur mal, & en appaiſant la violence des ſymptomes.

Les naturels du pays ſe ſervent ordinairement pour les taches qui viennent à la peau, du précipité blanc, du ſublimé corroſif, des cauſtiques & du cautere potentiel : on eſt parvenu quelquefois à détruire par ce moyen ces taches ; mais la maladie n'en augmentoit pas moins. Quelques-uns ont employé les fondans à l'intérieur, pour diſſiper les tubercules de la peau ; bien loin de produire l'effet qu'on en auroit ſouhaité, ils ont occaſionné un ulcere ſordide, qui diſtilloit une matiere rouſſâtre, & qui étoit accompagnée d'une dureté ſur les bords de la plaie, & d'une inſenſibilité totale de la partie.

Le parti le plus ſage & le plus prudent dans ces climats, pour éviter d'être attaqué de cette maladie, c'eſt de s'abſtenir de tous les alimens chauds, & de toutes les liqueurs ſpiritueuſes, de faire uſage des boiſſons délayantes & légérement acides en grande abondance, d'avoir recours dans les commencemens aux bouillons apéritifs & aux purgatifs les plus doux, réitérés ſelon les beſoins.

Il regne encore dans l'Iſle de Bourbon des diarrhées, des dyſſenteries, des fiévres intermittentes, qui n'ont aucun caractere différent de celles que l'on obſerve en Europe.

OBSERVATION

Sur les effets pernicieux des pommes de Mancenilier, & sur la vertu salutaire des feuilles du Medicinier ; adressée à M. SENAC, Conseiller d'Etat ordinaire, premier Médecin du Roi, & Surintendant des Eaux minérales de France, par M. PEYSSONEL, Médecin du Roi à la Guadaloupe.

Il croît dans l'Amérique un arbre fort beau, mais fort dangereux, que l'on appelle le mancenilier. Il jette un lait très-blanc, quand on y fait des incisions ; mais ce lait cache sous sa blancheur le poison le plus funeste. Les Caraibes trempent dedans le bout de leurs fleches qu'ils veulent empoisonner, pour s'en servir aux combats. Cet arbre, si beau en apparence, & si terrible par ce qu'il produit, porte un fruit qui ressemble beaucoup extérieurement en grosseur, en figure & en couleur à nos pommes d'api, c'est également un grand poison.

Le nommé Vincent Tanqui, qui étoit mon économe dans mon habitation, n'étant pas instruit des effets dangereux de ces pommes, fut si tenté par leur odeur & leur couleur, qu'il eut l'imprudence d'en manger deux douzaines. Les Negres à qui il fit

part de ce qu'il venoit de faire, en furent si effrayés, qu'ils lui dirent qu'il n'en pouvoit pas réchapper. Une heure après, son ventre se tumefia considérablement ; il sentit dans ses entrailles un feu dévorant, avec des tremblemens par tout le corps, des sueurs froides, des foiblesses & des évanouissemens continuels ; ses lévres étoient toutes ulcérées, & lui causoient des démangeaisons insupportables ; dans cet état désespéré, on ne sçavoit que lui faire ; & ce pauvre malheureux attendoit la mort pour mettre fin à ces tourmens cruels, lorsqu'un de mes Negres alla cueillir des feuilles du medicinier (*a*). Il les fit infuser dans de l'eau tiéde, & lui en fit prendre plusieurs verres ; au bout de quelque tems il lui survint un vomissement, qui fut suivi immédiatement après d'une diarrhée des plus vives ; le malade fut pendant quatre heures, en rendant presque toujours par haut & par bas une partie du poison qu'il avoit avalé ; enfin cette espece de *cholera morbus* se calma, & les accidens diminuerent ; le malade ne sentoit presque plus de feu dans le bas-ventre, & le lendemain matin on lui donna du ris, pour remettre son estomac des fatigues cruelles qu'il avoit éprouvées ; insensiblement il se rétablit, & heureusement n'éprouva aucunes suites fâcheuses de ce poison redoutable.

(a) *Ricinoides, Americana arbor, folio multif.* Tournef.

OBSERVATION

Sur une hydrophobie communiquée par la respiration, adressée à l'Auteur du Journal; par M. RAZOUX, Docteur en Médecine, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Nîmes, & de l'Académie Royale de la même Ville.

MONSIEUR,

J'ai lu dans votre Journal (*a*), qui devient tous les jours de plus en plus utile, & dont on ne sçauroit trop recommander la lecture, j'ai lu, dis-je, une Observation sur une hydrophobie spontanée que M. Lavirotte, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a rendu publique; cette Observation m'a paru très-bien écrite, scrupuleusement détaillée & fort instructive: elle m'a fait en mon particulier d'autant plus de plaisir, qu'en la lisant, je pouvois comparer l'hydrophobe qui en est le sujet, avec celui dont je vais vous rendre compte.

Le 16 du mois de Juillet dernier, j'entrois dans la grande salle de l'Hôtel-Dieu de cette Ville pour faire la visite des malades, lorsqu'un homme assez grand, fort, robuste, & d'environ trente ans, s'approcha de moi, &

(*a*) Journal de Médecine du mois d'Août 1757.

ſe plaignit d'un mal de gorge qui l'empêchoit, diſoit-il, d'avaler les liquides. Les gens de la maiſon ne faiſoient pas cas de cette maladie ; ils ne la regardoient pas à beaucoup près comme fâcheuſe : ce malade s'étoit préſenté la veille à ſix ou ſept heures du ſoir ; on ne lui avoit pas trouvé de fiévre, & on avoit cru que la difficulté d'avaler qu'il avoit, étoit produite par une légere inflammation à la gorge, ou par une eſquinancie. En ſuivant cette idée, on l'avoit ſaigné deux fois dans quatre heures, & on lui avoit donné un gargariſme, dont on lui avoit recommandé de faire uſage. Comme pendant toute la nuit ce malade s'étoit beaucoup plaint de la gorge, il avoit extrêmement incommodé celui qui avoit couché avec lui, & ſes autres voiſins : ils attendoient tous avec impatience ma viſite, les uns pour faire ceſſer ces plaintes qui les fatiguoient, l'autre pour tâcher de calmer par des remedes plus actifs & plus efficaces, les douleurs qu'il reſſentoit. Après bien des queſtions, je l'engageai à boire ; il verſa de l'eau dans ſon gobelet, & s'efforça d'en boire ; dès-lors ſon front ſe rida, il détourna la vue, pouſſa des ſoupirs, ſes yeux qui d'abord m'avoient paru un peu égarés, devinrent preſque furieux, quoique larmoyans, leur regard étoit ſombre & menaçant, ſa bouche, ſes joues & ſon menton étoient agités de divers mouvemens convulſifs, ſa gorge ſe gonfla,

& l'on voyoit distinctement (comme l'a très-bien observé M. Lavirotte) le cartilage thyroïde du larinx s'élever & s'abbaisser avec beaucoup de vîtesse. Il faisoit de vains efforts pour approcher son gobelet de sa bouche, son bras entroit en convulsion; il crioit, il se plaignoit, & protestoit qu'il avoit une répugnance extraordinaire pour les liquides.

Vous comprenez, Monsieur, que sur de pareils symptomes, je n'hésitai point à déclarer ce malade hydrophobe. Je lui demandai s'il n'avoit point été mordu ou piqué par un animal enragé. Il me dit que non. Il m'ajouta seulement qu'il y avoit quelque tems qu'un chien qu'il croyoit enragé, s'étoit jetté sur lui; qu'ayant posé ses pattes de devant sur sa poitrine, il avoit respiré l'haleine empoisonnée de cet animal; mais qu'il n'en avoit point été mordu (*a*). Je lui tâtai le pouls, je le trouvai petit, convulsif & serré. Je voulus examiner l'intérieur de sa bouche; je vis la langue & le palais couverts d'écume blanchâtre; il en paroissoit même aux deux coins des lévres extérieurement. Il ne me fut pas possible de voir le fonds de sa gorge, parce qu'à mesure que je voulois abbaisser la langue, qui étoit fort épaisse, l'envie de vomir prenoit au malade; & après bien des efforts

(*a*) Cet homme étoit fort vigoureux; il avoit saisi le chien à la gorge dans le tems qu'il s'élançoit sur lui; & d'autres personnes étant venues à son secours, l'avoient aidé à le tuer.

inutiles, il crachoit quelque peu de cette écume blanchâtre, qu'il détachoit avec toutes les peines du monde.

J'aurois été charmé de ſuivre l'indication naturelle du vomiſſement, & de pouvoir enſuite employer les remedes qu'on vante comme ſpécifiques en pareil cas, dont j'aurois voulu avoir la liberté de conſtater le ſuccès; mais des juſtes raiſons dans leſquelles je n'entrerai point, engagerent les Dames Religieuſes qui gouvernent cette Maiſon, à mettre dehors ſur le champ ce malheureux. Je m'informai, avant de le quitter, de ſon nom, de ſon pays, de ſa profeſſion & de ſon logis. Il ſatisfit à toutes mes queſtions avec la derniere exactitude. Il me dit qu'il s'appelloit Pierre Bouard; qu'il étoit de Mornas, Dioceſe d'Avignon, & qu'il ſervoit en qualité de valet chez le ſieur Paſcal, charretier au chemin de Beaucaire.

Après avoir fini ma viſite à l'Hôtel-Dieu, je ne perdis point de vue ce malade. Je fus le chercher dans la maiſon qu'il m'avoit indiquée. Je l'y trouvai effectivement. Je ſçus du maître du logis qu'étant arrivé le 14 tout en ſueur, après avoir eſſuyé des chaleurs extraordinaires pendant un voyage de quelques jours, il avoit lavé ſa tête & ſon viſage dans un baquet d'eau fraîche; que le même ſoir il s'étoit plaint d'un violent mal de gorge; qu'on avoit appellé un Chirurgien qui l'avoit ſaigné

faigné fur le champ ; que le lendemain 15, on lui avoit donné une médecine ordinaire, & que le même jour on l'avoit envoyé à l'Hôpital. Je perfuadai au fieur Pafcal de garder chez lui par charité fon domeftique, & fans lui découvrir la nature de fon mal, de peur qu'il ne l'abandonnât, je lui dis que j'employerois tout ce qui dépendroit de moi pour le foulager.

Je fus fur le champ avertir le Chirurgien, pour qu'il vînt fans aucun délai faigner ce malade ; & je me difpofai à lui faire prendre le turbith minéral, afin d'employer enfuite les frictions mercurielles ; mais par une fatalité que je ne pouvois prévoir, aucun de ces remedes ne fut mis en œuvre. Le Chirurgien apprit au fieur Pafcal que fon valet étoit hydrophobe ; celui-ci s'oppofa à ce qu'on lui fît des remedes dans fa maifon ; il ne voulut pas feulement confentir à la faignée. La peur le faifit ; il mit dehors fon domeftique, ferma fa maifon, & en fortit lui & tout fon monde. Je fus fort furpris lorfque je revins l'après-midi, de trouver la maifon du fieur Pafcal fermée, & le pauvre Bouard au milieu d'un grand chemin, expofé à toute la chaleur du Soleil, qui ce jour-là étoit exceffive. Auffi le mal avoit-il confidérablement augmenté depuis que je ne l'avois vu. Trois de mes Confreres que j'amenai avec moi, furent témoins de tous les fymptomes de l'hydrophobie con-

firmée ; le malade refusa constamment de tremper le bout de son doigt dans un verre d'eau claire qu'on lui présenta. On voulut lui en jetter quelques gouttes sur le visage ; il entra en fureur, poussa des cris affreux, hurla même épouventablement, & peu s'en fallut qu'il ne mordît la personne qui avoit commis cette imprudence. La maladie étoit parvenue à son dernier période en très-peu de tems ; il n'étoit gueres plus permis d'approcher ce malheureux ; il menaçoit de mordre tout le monde, & avertissoit ceux qui s'avançoient de trop près, de se retirer promptement, sans quoi il ne seroit pas le maître de ses transports. Son visage avoit changé de couleur, il étoit blême, ses yeux étoient égarés, ses lévres livides, sa voix extrêmement rauque & entrecoupée ; l'écume qui sortoit de sa bouche n'étoit plus blanche, elle étoit d'un verd foncé. On l'attacha sur un brancard ; il fit des efforts violens pour mordre ceux qui l'attachoient ; il n'en vint pas heureusement à bout. Il fut rapporté à l'Hôtel-Dieu à huit heures du soir, le même jour qu'il en étoit sorti ; il y mourut une heure & demie après, dans des convulsions & des lypothimies continuelles, vomissant d'un moment à l'autre des glaires vertes & noirâtres, & rejettant beaucoup d'écume de la même couleur.

Je n'aurois pas moins désiré que M. Lavirotte, l'ouverture du cadavre ; mais elle me

fût refusée tout comme à lui, & pour les mêmes raisons.

Si l'on réfléchit sur ce que je viens de rapporter, on pourroit croire d'abord que Pierre Bouard n'ayant été ni mordu ni piqué par aucun animal enragé, étoit dans le cas d'une hydrophobie spontanée; mais par l'aveu qu'il m'avoit fait, d'avoir respiré l'haleine empoisonnée d'un chien qu'il croyoit enragé; n'est-on pas fondé à penser qu'il étoit hydrophobe par communication? Ce seroit-là, je vous l'avoue, Monsieur, le sentiment qui me paroîtroit le plus probable, & celui pour lequel j'inclinerois. Je crois donc que cet hydrophobe doit être mis dans la classe de ceux dont parle Boerhaave Aph. 1136. *Vix autem ultius veneni tam multiplex contagium, nam morsu vel levissimo.... spiritu ex ore hominis pulmone adducto.... osculo tantùm rabido cani dato*, &c.

Dans l'espece de combat qu'il y avoit eu entre mon hydrophobe & ce chien, que je suppose enragé, & qui devoit l'être nécessairement; cet animal s'étoit élevé sur ses pattes de derriere, & ayant appliqué celles de devant sur la poitrine de l'homme, celui-ci s'étoit trouvé à portée d'inspirer quelques petites parties de la salive du chien; les particules de cette bave empoisonnée, s'étoient introduites à la faveur de l'air jusques dans les poumons de l'homme; de-là elles s'étoient aisé-

ment communiquées à son sang, elles en avoient infecté la masse, & avoient produit cette funeste maladie. Peut-être que ce venin auroit resté plus long-tems sans action; peut-être même auroit-il pu se dissiper : mais la la chaleur excessive de la saison (*a*), la fatigue qu'avoit essuyé cet homme, la transpiration rentrée après un exercice violent, tout avoit concouru à fortifier & à développer ce germe de l'hydrophobie.

Mais, me dira-t-on, & c'est la seule difficulté qu'on puisse m'opposer, comment la salive de l'animal enragé peut-elle être portée dans la bouche d'un homme à la faveur de l'air, puisqu'elle est si épaisse, qu'à peine les hydrophobes peuvent-ils la détacher en crachant avec effort ? Le célébre Van-Swieten a prévu la difficulté, & c'est lui qui me fournit la réponse ; voici ses propres paroles. Après avoir dit qu'Aretée assuroit qu'un homme pouvoit devenir hydrophobe, en recevant la seule inspiration d'un chien enragé, il ajoute : *Si autem consideretur illud contingere non posse, nisi admodum propinquus fuerit homo rabioso animali ; & simul notetur spumescentem salivam in ore & faucibus rabiosorum animalium hærere, cum illam deglutire nequeant, atque respirationem admodum difficilem & anhelosam esse ultimo morbi tempore*

(a) *Æstivus fervor videtur reddere hoc venenum magis actuosum.* Van-Swieten in Aph. tom. 3. pag. 540.

patebit satis quo minimæ salivæ guttulæ per validam illam expirationem abradantur sicque propinquum hominem inficere possint; imprimis cum eo pejor sit infectio quo animal morti propinquius est. Comment. in Aph. Boerhaave Tom. III. pag. 543.

Ce sçavant Auteur, dans la même page, dit encore ce qui suit, sur le témoignage d'Aurelianus: *Hominum hydrophoborum quidam in hydrophobicam passionem devenerunt, solius aspirationis odore ex rabido cane adducto, cum deflectione quâdam naturalis spiratio vexata venenosum aërem adducit, & talibus inserit partibus.* Cælius Aurelianus Auctor. morb. lib. 3. cap. 9. pag. 218.

Faut-il encore, pour ne laisser aucun doute de la communication de l'hydrophobie par cette voie, joindre au témoignage des Auteurs, des exemples? Palmarius nous en fournit un bien frappant. Un paysan hydrophobe étant à toute extrémité, demande à ceux qui le tenoient enchaîné, comme la derniere faveur & la seule consolation qui lui restoit, de pouvoir, avant de mourir, embrasser ses enfans; on le lui accorde; il meurt presque aussi-tôt; sept jours après sa mort ses enfans sont attaqués de la même maladie, & ils périssent tous.... Schenkius rapporte un autre exemple d'un Maître qui mourut hydrophobe, pour avoir voulu embrasser son

chien qui étoit enragé l'inſtant avant que de le faire tuer.

Je pourrois ici facilement inſérer d'autres faits, qui ſerviroient de preuve à ce que j'ai avancé; mais outre qu'ils ſeroient ſuperflus, ce ſeroit encore abuſer, Monſieur, de votre complaiſance, & tenir mal-à-propos dans votre Journal une place qu'on doit ménager. Si quelqu'un vouloit s'inſtruire plus au long ſur l'hydrophobie, il n'auroit qu'à conſulter les différens Auteurs qui en ont parlé. *Palmarius de morb. cont. Aurelianus acut. morb. Aræteus Auctor. morb. lib. 3. c. 7. Schenkius Obſerv. Medicin. lib. 7. Van-ſwieten Comment. in Boerhaave Aph. Tom. III. &c.* On ne doit pas omettre la ſçavante Diſſertation de M. de Sauvages, qui ne laiſſe rien à déſirer ſur cette matiere.

J'ai l'honneur d'être, &c.

EXAMEN

Des Eaux minérales de Verberie ; par M. DE MACHY, Apothicaire.

On ignore en quel tems préciſément les Eaux de Verberie ont commencé à s'accréditer. Les anciens propriétaires n'ont rien laiſſé par écrit ſur ce ſujet. Peut-être le ſéjour

de la Cour à Compiegne, en a-t-il procuré le premier débit. Verberie n'eſt qu'à trois petites lieues de Compiegne, ſur la grande route qui conduit à Paris.

Deux choſes font ſoupçonner que ces Eaux jouiſſent d'un certain crédit depuis long-tems; la conſtruction de leur premier aqueduc, l'ancienneté du lieu où ſe voit la ſource en queſtion.

Le mauvais état du premier aqueduc a obligé derniérement de le refaire à neuf. A la façon dont le conduit & le baſſin étoient bâtis, on jugeoit aiſément qu'ils étoient deſtinés depuis bien des années à recevoir une eau ſalutaire.

Sur les lieux, on appelle la ſource dont il s'agit, *les Eaux de S. Corneille.* Par tout ailleurs on les nomme *les Eaux minérales de Verberie.*

Elles coulent du ſud au nord. On peut conſidérer leur ſituation comme tenant environ le bas d'une côte aſſez haute, compoſée de différentes collines qui entourent Verberie vers le midi. La ſource n'eſt pas renfermée dans l'enceinte du Bourg. Saint Corneille ou la Tour, en eſt à peu près à deux cens pas de diſtance, ſur la rive méridionale de l'Oiſe.

Avant que les eaux de Paſſy euſſent acquis la dégré de célébrité dont elles jouiſſent depuis trente à quarante ans, les eaux de Verberie avoient beaucoup de réputation à Paris. La découverte de celles-là a fait négliger les

autres, tant à cause de la proximité de la Capitale, qu'à cause de l'agrément du séjour.

M. Duclos, dans son Analyse des Eaux minérales de France, n'a pas oublié celles de Verberie. Il les range sous la cinquieme classe, qui est celle des eaux froides & insipides qui participent de quelque sel semblable au sel commun, ou dans la résidence desquelles il ne se trouve point de sel. « L'Eau de Verbe- » rie, dit-il (*a*), prise à la fin de Juin, étoit » limpide & sans saveur; il s'est trouvé peu » de résidence rousse au fond des bouteilles, » & celle qui s'est faite par l'évaporation de » l'eau, étoit aussi en très-petite quantité; » c'étoit de la terre rousse feuillée & sans sa- » lûre ».

Les voyages de la Cour à Compiegne dès le regne du feu Roi, ont attiré à Verberie plusieurs Praticiens du premier ordre, qui ont examiné & souvent conseillé l'usage de ces Eaux. Feu M. Chicoyneau, premier Médecin du Roi, les a plusieurs fois soumises à un sérieux examen : il les connoissoit à fond, & les ordonnoit avec succès.

Le lieu où les Eaux de Verberie commencent à sourciller, est situé assez près d'une côte dont l'aspect est du midi vers le nord. Elle est formée par une chaîne de collines, & par une belle vallée que la riviere d'Oise coupe en serpentant, de l'orient à l'oc-

(*a*) Mémoire de l'Académie des Sciences, ann. 1699. p. 89.

cident. Les différentes tranchées qu'on a faites dans les rochers pour pratiquer divers chemins, & sur-tout la grande route qui conduit de Paris à Compiegne, montrent que depuis les deux tiers de leur hauteur, à prendre depuis leur sommet, ces collines n'ont que des bancs de sable de différente finesse, de la roche, & du sable mouvant ; le reste du terrein paroît, autant qu'il est possible d'en juger par les inductions, composé d'une terre noire, d'une pierre de la nature du grais, & d'un dernier lit qui est glaiseux.

Il est encore à remarquer que cette même côte fournit de tems en tems des *glossopetres* (a), du bois pétrifié, & beaucoup de coquillages dans les pierres mêmes les plus dures qu'on en tire. La présence du bois pétrifié suffiroit seule pour démontrer qu'il doit y avoir dans ces collines des concrétions vitrioliques.

Les Eaux de Verberie, dans leur source, sont claires & transparentes, sans que le plus mauvais tems puisse en altérer la limpidité. Elles deviennent seulement plus abondantes à l'approche des vents & des mauvais tems. Elles déposent dans leur cours un sédiment qui jaunit tout le gravier qui en forme le lit. On peut troubler leur limpidité en introduisant une baguette dans le canal qui en dirige

(a) Les glossopetres de Verberie, ainsi que toutes les pétrifications de ce nom, sont des dents pétrifiées de requin.

la chûte, & en remuant le gravier qui eſt jaunâtre, mais elle ne tarde pas à reprendre ſa premiere limpidité. Le dégré de fraîcheur de cette eau n'a rien de particulier, il reſſemble à celui de toutes les ſources à l'inſtant qu'elles ſortent de terre.

La ſaveur en eſt légérement vitriolique. Elle verdit avec le ſirop de violettes comme font toutes les diſſolutions de vitriol.

A trois toiſes environ de l'eau minérale, eſt une ſource parallele qui n'a point la même qualité. Une pareille quantité d'eau priſe à cette ſeconde ſource, a conſervé la couleur du ſirop de violettes ; ce qui prouve qu'elle eſt abſolument différente de l'eau minérale dont il eſt queſtion.

Quoique la plûpart des eaux vitrioliques ſoient ſoupçonnées d'être en même tems un peu aigrelettes, celles-ci n'en donnent point de ſigne. J'ai cependant voulu éprouver ſi elles ne contiendroient point malgré cela, la ſurabondance d'air à laquelle on attribue cette ſaveur.

J'ai donc pris une courtine, que j'ai emplie juſqu'à la hauteur du goulot. Je l'ai exactement bouchée, & l'ai remuée en tout ſens. Cette agitation ne m'a fourni aucune preuve de la préſence de cet air : la liqueur n'a point hauſſé ni baiſſé dans le vaſe, & n'a produit aucun ſifflement en la débouchant.

L'alkali fixe verſé ſur l'eau minérale, l'a

rendu laiteufe ; & la liqueur s'eft éclaircie infenfiblement, en dépofant une infinité de flocons affez légers pour nager long-tems dans la liqueur.

L'alkali volatil l'a de même rendu laiteufe, plus conftamment, & fans qu'il parût aucun fédiment, vraifemblablement à caufe de la ténuité des flocons.

L'alkali fixe verfé fur l'eau de la feconde fource qui nous fert d'eau de comparaifon, l'a de même rendu laiteufe, fans doute à caufe de la félénite dont il y a peu de fources qui ne contiennent une portion.

La diffolution du fublimé corrofif a fait naître de légers iris fur la furface de la liqueur. Elle s'eft féparée comme en deux bandes : la premiere & la fupérieure étoit laiteufe, & d'une couleur affez femblable à la calcédoine ; la feconde étoit feulement un peu louche, mais confervoit fa tranfparence.

Les acides tant végétaux que minéraux, n'ont produit aucun effet. J'ai pris de la liqueur qui étoit encore louche, à caufe du dépôt qui s'étoit mêlé avec elle après l'avoir remuée ; j'y ai verfé quelques gouttes d'acide vitriolique concentré, & elle a repris très-promptement fa tranfparence, fans qu'il fe formât aucune effervefcence ni de dépôt, parce que l'acide vitriolique avoit rongé la petite quantité de celui qui s'y rencontroit.

Comme cette liqueur eft toujours claire

quand elle coule, & qu'elle n'eſt ſujette à aucun dépôt naturel, on ne peut point évaluer au juſte quelle eſt la portion du dépôt que rend une quantité donnée de cette eau.

J'ai mis douze onces d'eau de la fontaine minérale dans une terrine neuve, pour la faire évaporer à un feu très-doux & ſans qu'elle bouille; la liqueur après être diminuée d'environ moitié, n'a perdu ni de ſa tranſparence, ni de ſes autres propriétés; à l'exception de ſa ſaveur, qui s'y eſt trouvée preſque entiérement altérée pour en prendre une fade, telle que celle des eaux crues & calcaires. La ſurface s'eſt couverte d'une légere pellicule d'un gris blanc, qu'on ne peut prendre pour la ſélénite. Elle n'eſt point cryſtalline, & ne ſe précipite pas à meſure qu'elle ſe forme, ce qui eſt ordinaire à la ſélénite.

J'ai donc perdu de vue l'idée de mettre la matiere à cryſtalliſer, tant à cauſe de la petite quantité de vitriol martial que j'ai reconnu par les expériences précédentes, & par la nature du dépôt dont je vais bientôt parler, que parce que rien n'indiquoit que la matiere fût diſpoſée à former aucuns cryſtaux; & que d'ailleurs je méditois d'autres expériences, qui devoient m'aſſurer de la préſence d'un ſel que je ſoupçonnois y devoir être.

J'ai voulu voir ſi le ſavon ſe tiendroit bien en diſſolution dans cette même eau; non ſeulement il s'y tient bien, mais encore les acides

n'en font point la décompoſition, vraiſemblablement à cauſe de la légere quantité de vitriol martial qui s'y trouve naturellement; ceci prouve de plus que nos eaux ne contiennent point de ſélénite.

Les douze onces d'eau évaporée ont fourni une légere quantité de ſédiment, qui, délayé de nouveau dans l'eau, n'a pris aucune ſaveur; mais qui, avec l'acide vitriolique, a fait une violente efferveſcence. Les vapeurs qui s'exhaloient pendant cette efferveſcence, étoient blanches, & prenoient au nez comme font les vapeurs que l'acide vitriolique chaſſe du ſel marin en le décompoſant.

Pour aſſurer davantage la comparaiſon, j'ai répété l'expérience ſur du ſel marin, & je penſe qu'il n'y a pas d'autre moyen plus certain de découvrir dans les eaux minérales l'exiſtence du ſel marin, qui ne doit être dans celles-ci qu'en très-petite quantité, & qu'il ne ſeroit pas poſſible d'avoir par la voie de la cryſtalliſation.

Le dépôt que les eaux charient en paſſant une baguette dans leur canal, eſt de différente nature. Il s'y rencontre une infinité de petits cailloux très-péſans, & preſque arrondis. On y trouve auſſi des débris de coquilles tellement minces, qu'on les écraſe ſous les doigts. J'en ai trouvé un ſeul morceau de la largeur & de l'épaiſſeur de l'ongle d'un enfant; le tout ſemble nager dans une beaucoup

plus grande quantité d'un dépôt léger, & comme muqueux, d'un fort beau jaune, dont le grain eſt très-fin, & qui en l'échauffant, s'affaiſſe conſidérablement.

Ce dépôt deſſéché, perd beaucoup de ſon volume. En le délayant dans l'eau, il ne s'y tient plus ſuſpendu comme auparavant; mais il ſe précipite très-promptement; & au lieu d'y paroître muqueux, chacun de ſes grains très-fins ſe précipite iſolé; la matiere prend une couleur un peu plus foncée, & répand une odeur plâtreuſe aſſez ſenſible, qu'on pourroit peut-être attribuer au canal par où cette eau découle, parce que d'elle-même elle ne peut contracter d'odeur.

Le dépôt deſſéché & mis à un feu plus violent, a changé de couleur : il eſt devenu brun, ſa ſaveur ſalée étoit alors reconnoiſſable : il a fait de même une très-violente effervescence avec l'acide vitriolique, & a répandu les vapeurs blanches & pénétrantes de l'eſprit de ſel. Les parties ferrugineuſes qu'il contient ſont imperceptibles.

Pour donc ſe former une idée juſte & préciſe des Eaux de Verberie, il faut néceſſairement recourir à ce que nous avons dit cy-devant ſur la nature du terrein que cette eau parcourt avant de ſortir de terre, ſe rappeller les bois pétrifiés, les gloſſopetres & autres concrétions marines qui ſe rencontrent ſur la côte méridionale de Verberie, les débris de

coquilles qu'on trouve dans le dépôt de ces eaux ; tout cela joint au produit de nos Analyses, fait connoître que les eaux qui se filtrent à travers les différens bancs de la montagne, s'y chargent insensiblement de la terre calcaire & marine que donnent tous les coquillages en se pétrifiant.

Ces eaux ainsi chargées arrivant à la terre noire, qui doit être naturellement le séjour des concrétions vitrioliques martiales, dont on rencontre des vestiges dans ces mêmes eaux, le long chemin qu'elles ont à parcourir se faisant à travers de terres insipides par elles-mêmes, elles déposent dans la route une partie de leur base martiale. Le sable mouvant charrié par ces eaux, est la seule base du dépôt qui est muqueux, parce qu'il est chargé de dissolutions de coquilles.

En deux mots, l'Eau minérale de Verberie est une eau très-légere, très-peu chargée de fer, conjointement avec une petite quantité de terre calcaire de la nature des chaux de coquilles.

Ces eaux par conséquent ne sont point du tout comparables à celles de Passy, qui, comme je l'ai démontré ailleurs (*a*), sont beaucoup plus vitrioliques & plus séléniteuses.

Indépendamment des cures opérées par ces eaux en divers tems, & sur lesquelles il ne

(*a*) On peut consulter l'Analyse & la comparaison que j'ai faites de deux especes d'Eaux minérales de Passy, en 1755.

n'appartient pas de prononcer, je crois pouvoir conjecturer que la vertu diurétique qu'on leur attribue, eſt principalement fondée ſur leur légéreté ſinguliere, & ſur la petite quantité de chaux animale qu'elles contiennent.

Perſonne n'ignore que le fameux Lithontriptique, inventé par Mademoiſelle Stephens, pour le ſoulagement des perſonnes affligées de la pierre, avoit pour baſe une ſemblable chaux faite avec des coquilles d'œufs broyées.

La qualité propre de ces eaux eſt une vertu diurétique dans les maladies néfrétiques, & dans les fiévres invétérées. Feu M. Chicoyneau les ordonnoit toujours dans ces rencontres; les Praticiens du Canton les employent dans les mêmes vues.

DIVERSITÉS ANATOMIQUES,

Obſervées par M. MOREL, Démonſtrateur en Anatomie & Chirurgie à Colmar.

Sur un ſquelette artificiel d'un jeune homme de vingt-quatre ans, j'obſervai, 1° que les apophyſes tranſverſes de trois vertebres inférieures du col, étoient percées de deux trous, que les plus antérieurs donnoient paſſage à l'artere & la veine vertébrale, & que les poſtérieurs & ſurnuméraires laiſſoient paſſer l'artere cervicale poſtérieure.

2°

2° Je vis dans le même sujet un canal osseux, pratiqué dans l'arriere-train de l'atlas de chaque côté, & derriere les apophyses articulaires inférieures. Je jugeai par la direction de ce canal, que l'artere vertébrale, à sa sortie du trou de l'apophyse transverse de la seconde vertebre cervicale, devoit y passer avant que de pouvoir gagner le trou de l'apophyse transverse de l'atlas, & que dans ce trajet elle devoit faire trois courbures.

3° Je remarquai sur le même squelette huit os au tarse gauche, sçavoir, quatre os cunéiformes : le grand & le petit cunéiforme se touchoient inférieurement ; ils laissoient supérieurement un espace triangulaire, occupé par ce cunéiforme surnuméraire. Je vis que la base du grand os du métatarse, étoit traversée par une ligne osseuse qui la partageoit en deux cavités, dont l'une grande (l'intérieure), pour le grand os cunéiforme ; l'autre moyenne (l'extérieure), pour le cunéiforme surnuméraire. Je n'apperçus sur le grand cunéiforme du tarse droit, que des vestiges de séparation, encore assez marqués pour me faire croire qu'il n'y avoit pas long-tems qu'elle avoit existé.

J'ai une tête d'un jeune homme d'environ vingt-deux ans, où les deux os temporaux, l'occipital & le sphénoïde, sont tellement confondus ensemble, qu'ils ne paroissent former qu'un seul & même os.

Sur l'os ſphénoïde d'une jeune fille de dix-huit ans, je n'apperçus point de ſinus ſphénoïdaux, pas même de traces qu'ils euſſent jamais exiſtés. Sur le même ſphénoïde, je vis encore partir de la pointe des apophyſes clinoïdes antérieures, un prolongement oſſeux qui formoit de concert avec l'échancrure carotidienne antérieure, un trou par où paſſoient les arteres carotides internes ; j'ai déja maintes fois fait cette obſervation.

Deſcription du ſquelette naturel d'un enfant rachitique né, mort à terme, & que je conſerve dans mon Cabinet ; je commence par ſes proportions.

Longueur du ſquelette, priſe depuis le vertex juſqu'au niveau des deux calcaneum, douze pouces.

Circonférence de ſa tête, douze pouces deux lignes.

Petit diametre de la poitrine, pris entre les premieres vraies côtes, onze lignes.

Moyen diametre de la poitrine, pris entre les ſeptiemes vraies côtes, un pouce huit lignes.

Grand diametre de la poitrine, pris entre les troiſiemes fauſſes côtes, deux pouces deux lignes. *N. B.* Ces meſures ont été faites de droite à gauche.

Grand diametre du baſſin, pris de la crete d'un os iléon à l'autre, un pouce ſept lignes.

Petit diametre du baſſin, pris intérieurement d'un os iſchium à l'autre, ſept lignes.

Longueur de l'extrémité ſupérieure gauche, depuis l'acromium juſqu'au bout du doigt du milieu, qui ne s'étend que vis-à-vis la derniere fauſſe-côte, deux pouces neuf lignes.

L'extrémité ſupérieure droite a trois pouces de longueur.

Longueur des extrémités inférieures, depuis le bord externe de la cavité cotyloïde juſqu'au bas du calcaneum, deux pouces cinq lignes.

La conformation extérieure des os de ce petit ſquelette, eſt un diagnoſtic vivant du rachitis : tête énorme relativement au corps ; les omoplates étroites & épaiſſes, de même que les os des iſles. L'humerus, les deux os de l'avant-bras courbés d'une façon ſinguliere ; dans le milieu leur groſſeur eſt conſidérable, & plus encore aux extrémités ; elle compenſe ſans doute leur peu de longueur. Le carpe, métacarpe & les doigts, n'offrent rien de particulier.

Les extrémités antérieures des côtes ſont nodulées, leurs cartilages ſont fort larges proportionnellement aux côtes. Les cartilages des dernieres vraies côtes, & ceux des deux dernieres fauſſes, ſont déjettés & repliés en dehors, de maniere que la poitrine reſſemble aſſez bien à une campanule, ou à une de ces cloches de verre dont on ſe ſert ſur les couches.

L'épine vertébrale est bien conformée.

La cambrure des fémurs est énorme, de même que leur grosseur. La moëlle pourrie & dissoute, a rongé toute la partie postérieure & inférieure du fémur gauche; de sorte que les débris des condyles ne tiennent au reste de l'os que par une petite lame osseuse mince, & le périoste. Le tibia & le péroné n'ont aucun rapport avec leur figure naturelle, tant leur forme & leurs proportions sont altérées. Le tarse, le métatarse & les orteils, sont dans leur état naturel.

Le 17 Décembre 1756, j'ai observé sur le cadavre d'un soldat Suisse, un triceps brachial antérieur; je m'explique: le biceps avoit trois têtes, la surnuméraire partoit de la partie moyenne-supérieure de l'humerus, au côté externe du brachial interne, & les deux autres avoient leurs attaches naturelles. On m'a assuré que ce soldat avoit une grande agilité dans ses bras, & qu'il excelloit sur-tout dans le maniement des armes ou l'exercice.

En préparant un cadavre féminin, j'ai aussi eu occasion de remarquer un triceps brachial antérieur. J'avois injecté le même sujet, & voici les variations que j'ai observé. Je vis, 1° les deux arteres spermatiques naître des arteres émulgentes, & les deux veines spermatiques s'insérer dans les veines émulgentes. 2° Je remarquai que l'artere brachiale se bifurquoit dès sa naissance, que ses deux troncs

ſe croiſoient au pli du bras, l'artere radiale qui étoit intérieure, devenoit extérieure, & ſe portoit au-deſſus de l'artere cubitale: cas heureux, qui dans la léſion de l'artere, diſpenſe preſque toujours de l'opération de l'anévriſme. J'ai fait cette obſervation deux fois cet hyver.

Dans le courant de Janvier dernier, j'ai remarqué ſur un ſujet maſculin que j'avois injecté, 1° quatre troncs partir de la croſſe de l'aorte ; le tronc ſurnuméraire étoit l'artere vertébrale gauche, ſituée entre la carotide gauche & l'artere ſouclaviere gauche. 2° L'artere ſpermatique droite ſortir de l'artere émulgente droite, & la gauche du tronc de l'aorte inférieure. 3° Un rameau qui ſortoit de l'artere cubitale, un peu au deſſous du lieu où elle fournit l'artere interoſſeuſe interne ; ce rameau qui égaloit preſque en groſſeur l'artere cubitale, ſe portoit le long de la face interne de l'avant-bras, placé entre le fléchiſſeur propre du pouce & le muſcle radial interne, & alloit paſſer ſous le ligament annulaire interne & commun, pour ſe diſtribuer aux parties latérales du doigt du milieu, & communiquer avec l'artere radiale, pour ſe ramifier enſemble le long du doigt indice & du pouce. L'artere cubitale, ſans faire de croſſe, alloit ſe diſtribuer aux parties latérales du doigt annulaire & du petit doigt. 4° La veine azigos étoit ſituée au côté gauche du

corps des vertebres; parvenue vers la cinquieme vertebre dorſale, elle s'inclinoit à droite, pour ſe rendre dans la veine-cave ſupérieure.

J'ai déja obſervé trois fois, qu'en injectant le ſyſtême artériel par les parties crurales, l'injection paſſoit des arteres dans les veines en aſſez grande quantité pour les remplir au moins à demi, & donner avec l'injection verte, que je pouſſai enſuite dans les veines, un mêlange ſymmétrique de rouge & de verd. Ce phénomene me frappa la premiere fois, mais je n'eus pas le loiſir de le ſuivre. La ſeconde fois que j'eus lieu d'obſerver ce fait rare, je vis que la communication immédiate des arteres avec les veines, étoit plus ſenſible dans les diſtributions de l'artere pulmonaire, moins dans le ventricule droit, l'oreillette droite, la veine-cave ſupérieure & inférieure.

Le troiſieme ſujet qui m'a donné lieu de faire cette ſurprenante obſervation, eſt le même dont je viens de faire remarquer quelques variations dans les diſtributions; & afin que perſonne ne puiſſe douter de la poſſibilité d'un pareil fait, je vais rapporter le procédé que j'ai ſuivi en injectant ce cadavre. Je débutai par lier les deux arteres axillaires & l'artere crurale gauche, afin que l'injection portât mieux. Je mis le cadavre tremper dans de l'eau chaude pendant trois heures,

après quoi j'insinuai environ six onces d'injection fine dans l'artere crurale droite de bas en haut, & tout de suite prés de trois livres d'injection grossiere rouge; je ne m'apperçus d'aucune résistance dans l'introduction qui m'indiqua la réplétion suffisante des arteres; j'augurai de-là un épanchement de l'injection, soit dans l'abdomen ou dans la poitrine; l'extrême facilité d'ailleurs avec laquelle elle se portoit dans les arteres, sembloit mettre ce soupçon dans une entiere évidence; mais la préparation de la poitrine & de l'abdomen, me détrompa. J'injectai enfin la veine-cave & ses principaux rameaux, par la veine crurale droite; mais ce ne fut qu'avec peine; une résistance extraordinaire dès le commencement de l'introduction, une facilité prodigieuse ensuite, semblerent m'annoncer quelque chose de surprenant. Je préparai mon sujet, & j'apperçus que le bassin & une partie du bas-ventre, étoient inondés d'injection verte, (j'en indiquerai la raison plus bas) que toutes les distributions de l'aorte étoient colorées en rouge, que l'oreillette droite, la veine-cave inférieure & ses distributions, la veine-cave supérieure, les souclavieres & jugulaires internes, &c. étoient remplies d'une liqueur à demi rouge & à demi verte; de plus, avant l'injection des veines, j'avois déja apperçu dans la veine crurale gauche une traînée d'injection rouge; mais je ne profitai point d'a-

bord de cette induction; le témoignage des sens, quelque persuasif qu'il soit d'ordinaire, n'avoit pu encore fixer mes doutes, je désirois des convictions plus fortes, & voici d'où je les tirai. J'enlevai les deux tiers des poumons droits & gauches, & je vis que les ramifications de l'artere pulmonaire étoient remplies en partie par la matiere rouge de l'injection, & en partie par la verte; de maniere que l'injection rouge moulée en cylindre, & poussée en premier, occupoit l'axe ou le centre des rameaux artériels pulmonaires; la verte, au contraire, introduite quelque tems après, se fraya un passage dans des vaisseaux seulement à demi remplis, & entourra exactement le cylindre de matiere céreuse rouge, au moyen de quoi la réplétion des veines devoit être totale avec une quantité d'injection insuffisante dans d'autres circonstances, & occasionner cette résistance que j'éprouvai en insinuant la liqueur verte; mais comme elle me paroissoit prématurée, je voulus la vaincre, en poussant le piston de ma seringue avec plus d'énergie; ce fut alors que je sentis ma liqueur s'échapper avec une aisance surprenante, & que je soupçonnai l'épanchement dont j'ai fait mention cydessus.

Après avoir exposé le procédé qui m'a conduit à ce phénomene, il est naturel d'indiquer dans quel lieu s'est fait cette anastomose des

arteres avec les veines ; le résultat de mes recherches à cet égard, s'est borné à m'apprendre que cette communication immédiate ne s'étoit faite que dans les poumons ; j'en jugeai par la dégradation du mêlange des deux injections ; car la rouge remplissoit les deux tiers du calibre des rameaux de l'artere pulmonaire, tandis que les veines-caves n'en contenoient qu'un grand tiers, en exceptant leurs principales divisions ; je compris par-là que l'injection rouge, après avoir rempli l'aorte, le ventricule, l'oreillette gauche & la veine pulmonaire, avoit passé librement dans les racines & le tronc de l'artere pulmonaire, de-là dans le ventricule & l'oreillette droite, & enfin dans les deux veines caves & leurs divisions ; ainsi il est aisé de juger qu'il m'eût été facile d'injecter tout d'un coup, & par l'artere crurale droite, tout le systême artériel & la plûpart des veines ; je n'aurois éprouvé que le seul obstacle des valvules des jugulaires, axillaires & crurales ; mais il eût fallu pouvoir prévoir une aussi singuliere disposition.

LETTRE

Sur la guérifon d'un cancer à la mammelle, adreffée à M. FREKE, Chirurgien de l'Hôpital de Saint Barthelemi ; par M. NORFORD, Chirurgien à Londres.

Je ne vous entretiendrai point, Monfieur, de tous les différens effais que j'ai fait de plufieurs plantes, dont j'efpérois beaucoup de fuccès pour la guérifon du cancer. Je me bornerai à vous parler de l'ufage que j'ai fait de l'épurge, ou tithymale *cataputia dictus*. Je vous dirai ce que j'y ai mêlé, de quels fecours intérieurs la malade a fait ufage pendant l'application du remede, & comment il lui a réuffi.

J'ai raffemblé une certaine quantité de jus de *cataputia*, foit en ouvrant plufieurs plantes de cette efpece en plus d'un endroit, foit en les exprimant. Je l'ai mis au foleil dans un vaiffeau de plomb, je l'y ai laiffé jufqu'à ce qu'il ait pris la confiftance d'un onguent. A chaque once de ce jus épaiffi, j'ai mêlé du mercure doux précipité. Voici comme je prépare mon mercure. Je prens une livre d'eau de chaux, une demi-once de mercure doux, je mêle le tout, & le laiffe repofer un ou deux jours, jufqu'à ce que le mercure foit bien précipité & raffemblé en poudre

noire au fond du vaiſſeau. Enſuite je le ſépare de l'eau en la filtrant à travers le papier gris. Je garde la poudre qui reſte bien ſeche, & je la conſerve dans une fiole exactement bouchée. Après avoir ajouté à mon onguent un ſcrupule de ce mercure ainſi préparé, & un ſcrupule de plomb noir, je mets mon onguent dans un pot de fayance bouché avec une veſſie, pour mon uſage.

Venons à la perſonne vis-à-vis de laquelle je m'en ſuis ſervi. C'étoit une femme d'environ trente ans, ſujette de tems en tems à des ulceres cutanés aux jambes, qui ſe guériſſoient par l'application des remedes ordinaires, & par des purgatifs. Cette femme fit un enfant, qu'elle commença à nourrir. Peu de ſemaines après ſes couches, ſa mammelle droite s'enfla & s'enflamma au point que l'enfant ne pouvoit plus la ſucer. Pour empêcher la ſuppuration elle s'étoit baſſinée avec de l'eſprit de vin chaud, qui avoit un peu appaiſé l'inflammation : la mammelle cependant devint toute ſchirreuſe; ce mal joint à ſes peines, & à d'autres circonſtances fâcheuſes, lui cauſa une fiévre qui lui fit garder le lit trois ſemaines, pendant lequel tems ſon lait diminua de façon qu'elle fut obligée de ſévrer ſon enfant. Pendant quatre mois elle eſſaya d'amollir cette dureté par des cataplaſmes; mais la ſuppuration augmentoit, la matiere en étoit épaiſſe & ſanieuſe. Il parut bientôt à l'orifice de la plaie

un *fungus* que quelques perſonnes tenterent de détruire, en le coupant avec des ciſeaux, en le frottant avec de la pierre de vitriol, & en y mettant des onguens de leur compoſition. En deux jours le *fungus* reprenoit le même accroiſſement. Il ſaignoit toutes les fois qu'on le coupoit. Enfin la malade en vint à un tel dégré de ſouffrance, qu'elle fut obligée de m'appeller.

Je trouvai tout le ſein endurci, la peau enflammée, les veines cutanées enflées, le *fungus* beaucoup plus élevé que la peau, & de la largeur d'un pouce. Ses racines ſembloient ſortir du milieu de la tumeur. La matiere qui en couloit étoit très-fétide. Son mal lui cauſoit des élancemens ſi douloureux, qu'elle avoit été pluſieurs ſemaines ſans dormir. Il y avoit trois mois que ſes regles avoient diſparu. D'ailleurs elle étoit en aſſez bonne ſanté, à une petite fiévre près, qui étoit cauſée par ſes douleurs.

Je paſſai ma ſonde dans la maſſe de ce *fungus*, ſans cauſer beaucoup de douleur à la malade; mais il en ſortit une once ou deux de ſang. Je craignis dès-lors que tout ſon ſein ne fût cancéreux; & je commençai à croire qu'il faudroit en venir à l'amputation. Cependant je voulus tenter auparavant l'extirpation. Je ſaignai & purgeai deux fois la malade dans une ſemaine; je lui fis faire des lotions rafraîchiſſantes; j'appliquai ſur le *fungus* de

l'onguent *nutritum*, & je couvris tout son sein d'un emplâtre de saturne ; enfin je lui prescrivis une diette convenable.

J'employai cinq semaines à ces sortes de remedes. La dureté diminua, & devint plus maniable vers les côtes. La matiere étoit un peu moins fétide ; mais le *fungus* subsistoit toujours. Ce fut alors que je me déterminai à en faire l'amputation. L'opération fut heureuse ; au bout de cinq jours la plaie vint à se cicatriser, & sembloit aller tout au mieux ; mais peu de jours après j'apperçus au fond un nouveau *fungus* qui se formoit, & qui causoit à la malade quelque douleur. Je tentai de le détruire avec du précipité rouge. La partie supérieure du *fungus* sembloit céder au remede ; mais la base ne faisoit que s'accroître, & le reste de la plaie rendoit une matiere épaisse & puante. J'essayai en vain de procurer à la malade une salivation salutaire ; tous ces remedes n'opérant rien, je changeai de méthode.

Je fis boire à la malade chaque jour cinq pintes de décoction de bois de gayac, & je lui appliquai un cataplasme résolutif & dessicatif. Au bout d'une semaine d'usage de ces remedes, je me convainquis qu'il ne répondoit pas à mon attente. Quoique la malade suât beaucoup, & que son sein ne fût pas en mauvais état, cependant le *fungus* augmentoit, & devenoit d'une mauvaise qualité. Je

couvris donc toute la plaie avec dix compresses de charpie, imbibées de l'onguent de *cataputia*, dont j'ai donné plus haut la recette. J'appliquai par là-dessus le même cataplasme, & je continuai comme auparavant les décoctions sudorifiques. Le second jour de l'application de ce remede, les lévres de la plaie s'enflammerent, & le sein s'enfla avec quelque douleur; mais au bout de dix jours s'étant fait de petites suppurations, la substance fongeuse disparut. Après quinze jours d'usage de *cataputia*, l'ulcere se cicatrisa, & fut en train de parfaite guérison. Je diminuai alors les décoctions, je cessai de mettre des charpies avec du *cataputia*; mais je continuai le cataplasme jusqu'à entiere guérison, qui eut lieu deux mois après la premiere application du *cataputia*. Au bout de deux autres mois ses regles lui revinrent, & elle jouit depuis d'une très-bonne santé.

OBSERVATION

Sur une épingle sortie par le nombril; par M. SALGUES, Chirurgien à Sens.

Il y a quelques années que la femme du nommé Houset, savetier à Sens, m'envoya prier de l'aller voir; elle se plaignoit d'une douleur très-vive à la région hypogastrique

ſupérieure ; il y avoit environ ſix ſemaines qu'elle étoit accouchée ; j'examinai l'endroit de la douleur ; je trouvai une tumeur large de quatre pouces ſur ſix de long, fort dure & enfoncée, placée directement au-deſſous de la région ombilicale, entre les muſcles droits. Les queſtions que je fis à la malade, m'apprirent qu'il y avoit deux ans qu'elle avoit ſenti pour la premiere fois des douleurs dans cette partie ; elle me dit que dans le tems de ſa groſſeſſe, les douleurs avoient augmenté, & qu'elle ne pouvoit ſe courber ſans ſouffrir beaucoup ; ce qui me fit penſer qu'il y avoit long-tems que la tumeur avoit commencé à ſe former, & que c'étoit un ſchirre qui ſembloit vouloir dégénérer en cancer ; dans cette idée, je preſcrivis à la malade les remedes convenables. Il ſurvint de l'inflammation ; ce qui m'obligea à prendre une autre méthode. Je vins à bout de calmer l'inflammation & les douleurs, mais ce ne fut que pour un tems ; il fallut avoir recours de nouveau à la ſaignée & aux autres remedes, pour les prévenir de nouveau ; peu à peu cependant la tumeur ſe porta en dehors, & peu de tems après elle s'ouvrit ; la matiere qui en ſortit étoit ſanguinolente, & en petite quantité ; les bords de l'ulcere ſe renverſerent conſidérablement ; dans le milieu il s'éleva un corps livide, de la groſſeur d'un œuf de poule ; la matiere qui en découloit, avoit une odeur fétide, & la

malade souffroit les douleurs les plus violentes; le corps étranger qui étoit au milieu de l'ulcere, s'avançoit en dehors de jour en jour; enfin il s'en détacha entiérement au bout de six mois de l'ouverture de la tumeur; ce corps étoit formé d'une matiere qui ressembloit au tartre des tonneaux; dans le milieu j'y trouvai une grosse épingle, beaucoup plus grosse que les épingles ordinaires, & une tête à proportion de l'épingle. J'eus beaucoup de peine à la séparer de la matiere dont elle étoit enveloppée. Après la sortie de ce corps étranger, toutes les douleurs cesserent entiérement, & en quinze jours de tems l'ulcere fut totalement cicatrisé.

OBSERVATION

Sur un ulcere sinueux du dos, qui pénétroit dans la poitrine; par M. VERMONT, Chirurgien à Verny par Rouanne.

Il y a quelques années que je fus appellé pour visiter une jeune fille âgée de vingt-six ans, qui étoit dans le dernier état de maigreur & de marasme. Je lui trouvai à l'angle inférieure de l'omoplatte, un ulcere fistuleux qui avoit fait un progrès considérable sous l'épaule en largeur & en profondeur. Je découvris avec ma sonde que la premiere & la seconde

seconde des vraies côtes étoient cariées. Les dehors de cette plaie étoient calleux & bordés d'une chair songeuse, d'où couloit un pus fétide, & une matiere jaunâtre & ichoreuse. La malade avoit une toux incommode & continuelle; elle ne rendoit cependant que peu, ou point de crachats; il y avoit une petite fiévre lente. Cette fille avoit été attaquée d'une péripneumonie très-vive, après laquelle elle eut un abcès qui, insensiblement se fit jour par cette voie. On avoit employé jusques-là des injections avec la teinture d'aloës & de myrrhe, avec le miel rosat; tous ces remedes n'avoient été d'aucune efficacité.

Je commençai par dilater la plaie avec mon bistouri, & j'en fis sortir tout le pus qu'elle contenoit. J'insinuai ensuite dans les fistules de la plaie, des trochisques de térébentine, que j'avois soin de renouveller tous les jours; mais comme je ne pouvois pénétrer jusqu'au fond de l'ulcere par ce moyen, je me servis d'une seringue, & j'injectai par tout de l'huile de térébentine, jusqu'à ce que j'eusse comblé toutes les petites cavités de l'ulcere. Je fus bientôt obligé de cesser ce remede; car la malade ne pouvoit pas en supporter l'odeur, & sa toux en devenoit plus violente; ce qui me fit voir clairement que l'ulcere non seulement pénétroit dans la poitrine, mais même qu'il traversoit la sub-

ſtance des poumons. Cela ne m'empêcha pas cependant de continuer l'uſage des trochiſques de térébentine, perſuadé comme je l'étois, de leur efficacité dans ces ſortes de maux. Ce que j'obſervai de ſingulier, c'eſt que la malade en touſſant, crachoit des petits floccons de térébentine qui n'étoient pas encore altérés par la chaleur du corps ; & c'étoit même ce qui occaſionnoit les accès de toux convulſifs, qui ne ceſſoient que quand elle avoit craché ces corps étrangers qui s'inſinuoient dans la capacité du poumon. A l'intérieur je lui fis prendre les pectoraux, les déterſifs unis aux corroborans, & une légere décoction de térébentine, ce qui, je crois, eſt à peu près la même choſe que l'eau de goudron dont ſe ſont ſervis avec tant de ſuccès MM. Lebeau freres, Médecins au Pont de Beauvoiſin (*a*). J'eus l'attention d'exiger de la malade qu'elle ſe tînt couchée ſur le dos le plus qu'il lui ſeroit poſſible, afin de donner plus d'aiſance à la ſortie du pus.

Au bout de quelque tems de l'uſage de ces remedes, la matiere purulente devint plus épaiſſe, & d'une meilleure qualité. Les ſinus fiſtuleux du fond de l'ulcere commençoient à ſe conſolider, & je m'apperçus qu'ils l'étoient entiérement quand la malade ne rendoit plus par la bouche de ces petits globules de térébentine, comme elle l'avoit fait auparavant.

(*a*) Voyez le Journal de Méd. Tom. VII, pag. 307.

Cependant il survint dans le voisinage de cet ulcere un nouvel abcès que j'ouvris, & duquel je fis sortir une très-grande abondance de matiere assez bonne. Après quoi la malade commença à se mieux porter, son appétit revint, sa toux & sa fiévre se dissiperent, & elle recouvra ses forces & une santé parfaite ; sans que les côtes se soient exfoliées, & que la malade ait jamais ressenti aucune suites fâcheuses de cette funeste maladie.

Le progrès étonnant qu'avoit fait cet ulcere, & la délicatesse des parties qui étoient affectées me faisoient désespérer de la guérison; cependant les effets prodigieux que j'ai déja remarqués de la térébentine en boisson, en injections & en trochisques m'encourageoient. Mais en même tems j'ai observé que l'euphorbe, la myrrhe & les médicamens résineux & gommeux, ainsi que l'infusion de scordium, d'aigremoine, que l'on vante pour la guérison des ulceres, ne produisoient aucun bien, & que souvent même ils aigrissoient le mal, parce qu'ils n'avoient pas assez de vertu pour détruire la putridité des humeurs, qu'ils rendoient la maladie longue, la cure fastidieuse, & que les malades quelquefois périssoient par l'affoiblissement & l'épuisement dans lequel ils tomboient. C'est ce qui m'a engagé à rendre cette observation publique, pour accréditer, s'il est possible,

d'aussi bons remedes, & pour mettre tous les Chirurgiens à portée de les employer à propos, dans des circonstances semblables à à celle qui fait le sujet de cette Observation.

DESCRIPTION

D'une Epidémie qui a régné il y a quelques années à Breslaw; par M. de HAHN, Conseiller-Médecin du Roi, & Doyen du Collége de Médecine de Breslaw.

L'année qui a précédé cette épidémie, avoit été extrêmement funeste aux habitans de cette Ville, dont il a péri un grand nombre; il sembloit qu'elle annonçoit les malheurs auxquels ils alloient être exposés. Au commencement du Printems, tout promettoit une moisson fertile, lorsqu'au mois de Mai il survint des pluies abondantes & continuelles, de façon que la terre étoit pleine d'eau de tous les côtés, & que les rivieres étoient débordées, ce qui a causé des dommages irréparables. Ajoutez à cela, que l'eau des piscines s'étoient répandue dans les Campagnes, & avoient ravagé l'espérance du laboureur; de façon que les habitans des lieux circonvoisins, ne communiquoient ensemble que par des bateaux. Ce tems pluvieux a duré jusqu'au milieu du mois d'Août, & étoit ac-

compagné d'un vent de Nord-Oueſt très-pernicieux à la ſanté.

Cette rigueur de la ſaiſon n'a pas manqué d'attirer la famine dans ces contrées, de façon qu'on trouvoit des hommes morts de faim, d'autres menoient une vie triſte & languiſſante, en ſe nourriſſant dans les bois des glands, des herbes crues, & des écorces d'arbres qu'ils pouvoient trouver; pluſieurs même mangeoient la chair des animaux morts, & des cadavres qu'ils pouvoient trouver. Les riches n'étoient pas expoſés à cette cruelle néceſſité; mais le pain & les nourritures qu'ils prenoient, étoient à moitié corrompus.

L'atmoſphere tranquille n'avoit point été changée par les vents, & l'humidité qu'elle pompoit des marais & des étangs qui nous environnent, lui donnoit une qualité pourriſſante. La quantité prodigieuſe de cadavres humains, & d'animaux de toutes eſpeces, qui étoient répandus ſur la terre, avoient infecté l'air de miaſmes putrides; les eaux corrompues, & les immondices qui s'amaſſoient de tous les côtés, n'avoient pas peu contribué à altérer la nature de cet élément.

Ce ſont toutes ces cauſes réunies, qui ont produit parmi nous la maladie épidémique dont je vais donner la deſcription.

Au mois de Février de l'année ſuivante, je fus appellé pour voir un laboureur âgé de

50 ans, qui avoit une fiévre continue, un abattement général, une douleur à la tête & aux environs du cœur, un flux de ventre ſereux & bilieux, une inſomnie & le délire. J'eus beau faire pour calmer ces ſimptômes, il mourut en très-peu de tems : je trouvai dans le même bourg où étoit ce malade, beaucoup d'autres payſans attaqués du même mal, & qui avoient un délire qui alloit juſqu'à la rage, puiſqu'ils vouloient battre & mordre ceux qui étoient autour d'eux. Ils eurent tous le même ſort. La premiere perſonne que j'eus à traiter dans la Ville étoit une fille de 30 ans, qui avoit également une fiévre continue & un accablement univerſel, un mal de tête violent ; le ſecond jour ſes régles ſurvinrent, avec une ſoif importune, un vomiſſement bilieux & des déjections de la même nature ; des crachats viſqueux, des ſyncopes, un feu intérieur qui la conſumoit, la langue ſéche & enflammée comme ſi on lui avoit brûlée avec un fer rouge ; ſa voix éteinte, des inquiétudes, un engourdiſſement général ; elle périt dans les convulſions. Deux femmes qui avoient éprouvé tous ces accidens, ſe promettoient une heureuſe guériſon, l'une à cauſe d'une éréſipele qui lui étoit ſurvenue à la face le troiſiéme jour, l'autre pour un charbon qui s'étoit déclaré à ſon doigt, & qui s'étoit ulcéré le ſecond jour ; la premiere en périt ; celle-ci en réchappa par le moyen de

ce nouveau mal, après avoir langui pendant deux mois. J'ai vû périr avec la même rapidité, une femme âgée de 27 ans, qui paroissoit être pleine de santé, qui cependant étoit sujette à des douleurs dans les articulations; elle fut saisie tout d'un coup d'une langueur inexprimable, de façon que dans le premier jour, il sembloit qu'elle alloit expirer à chaque moment; elle avoit le froid de la mort répandu sur son corps, ce qui étoit bientôt après suivi d'un feu dévorant qui faisoit dire à chaque instant à la malade, *je brûle, je me meurs;* elle avoit des sueurs médiocres qui ne lui produisoient aucun soulagement; la nuit elle ressentit ses douleurs aux articulations, & son mal intérieur n'en étoit pas moins grand; il lui survint à la peau une éruption miliaire, qui lui causoit des démangeaisons insuportables; le devoiement, cependant, étoit toujours aussi violent; le quatriéme jour, elle éprouva des sueurs & des évacuations énormes; le lendemain après la nuit, je la trouvai roide, avec un spasme à la mâchoire supérieure, des envies de vomir inutiles; une foible aliénation d'esprit, rendant son urine involontairement, laissant couler par les narines une matiere ichoreuse, avec des crachats extrêmement visqueux; elle mourut épileptique. J'ai été témoin de la mort d'un homme âgé de 40 ans, d'un tempérament sec & inflammable; il fut atta-

qué de la fiévre, avec un vomissement bilieux & tous les autres symptômes que je viens de décrire, il avoit de plus des douleurs énormes à la tête & au ventre; il passa une nuit fort inquiéte, après laquelle il rendit de l'urine noirâtre; il eut encore de nouveaux vomissemens & des sueurs considérables; le troisiéme jour il étoit dans un délire furieux, & tout le corps livide comme un cadavre de huit jours: il mourut dans des tourmens cruels du ventre & de la tête. Une femme âgée de 46 ans, d'un tempérament gras, vit périr une de ses amies de cette maladie, elle en avoit respiré les miasmes, elle venoit d'avoir ses régles; elle tomba dans l'épuisement avec une douleur très-vive au cœur; la nuit fut inquiéte; la bouche étoit amere, les sueurs inutiles, l'urine bilieuse, la soif, l'ardeur très-grandes, & le dévoiment colliquatif: il vint une éruption miliaire si confluente, qu'elle formoit presque de gros boutons réunis ensemble; le ventre étoit fort douloureux; il y avoit dysurie; les régles reparurent: elle mourut le cinquiéme jour en poussant des soupirs, sans voix & sans parole, & ayant tous les vaisseaux cutanés comme si on les avoit brûlés avec de la poudre à canon. Ces especes d'exanthêmes paroissoient beaucoup plus approcher de la nature du charbon, dans une femme d'une complexion forte & robuste que j'ai eu à

traiter ; elle étoit âgée de 30 ans, elle fut saisie d'un froid subit avec des nausées, & tous les autres symptômes ci-dessus. Le troisiéme jour, son visage & tout son corps étoient comme s'ils avoient été battus de verges ; peu de tems après toutes ses rougeurs se changerent en vésicules, qui lui excitoient une ardeur insupportable ; il survenoit un vomissement, les vésicules se dissipoient, après quoi la peau devenoit pâle, & le malade tomboit dans une foiblesse considérable ; la sueur rappelloit de nouveau les vésicules ; mais bien-tôt après le cours de ventre les faisoit disparoître ; en peu de tems la malade mourut toute sphacelée.

Comme cette épidémie faisoit des ravages considérables, & qu'il étoit déja mort plus de trois mille personnes dans la Ville, les Médecins s'assemblerent pour conférer sur la nature de cette maladie, & sur les remedes qu'ils croyoient pouvoir être les plus efficaces. Les uns avoient employés les saignées multipliées & précipitées ; les autres s'en étoient abstenus ; tous étoient également malheureux : le mal étoit si violent, & la foiblesse si grande, que tout ce qu'on pouvoit faire étoit de soutenir les malades avec des cordiaux. Ne sçachant quel parti prendre, & voyant que tous les malades périssoient dans un feu dévorant, je résolus de leur faire faire usage de l'eau fraiche en grande abon-

dance intérieurement & extérieurement. Voici le résultat de mes observations.

Un marchand, âgé de 30 ans, fut pris de la maladie, avec douleur à la tête & nausées, le second jour on le saigna parce que ses forces le permettoient; son sang étoient inflammatoire; le soir il vomit; le troisiéme jour il étoit couvert de taches comme celles de la rougeole; il éprouvoit des sueurs considérables, une douleur au cœur & le délire; il avoit un œil ouvert & l'autre fermé, la langue séche & brûlante, les crachats résineux, & l'urine bilieuse; comme les potions nitreuses, celles qui étoient faites avec le citron, avec le vinaigre & les anti-septiques ne réussissoient pas, pour lors j'eus recours à des bains universels, & je faisois humecter continuellement la surface de son corps avec des éponges pleines d'eau; je réussis à rendre les crachats plus humides, le visage plus bouffi, la sueur plus douce, & à calmer le délire, mais rien de plus. Il mourut.

Une femme de mes parentes fut attaquée de cette maladie; elle eut d'abord *le visage hippocratique*, avec un froid glacial sur les membres, un tenesme à la matrice, à la vessie & au ventre, des déjections bilieuses considérables; elle étoit de plus aerophobe, s'agitant & se remuant avec fureur, quand on ouvroit la fenêtre ou la porte; elle vo-

miſſoit tout ce qu'elle prenoit ; le ventre étoit gonflé, tumefié. Il ſembloit que cette malade avoit été frappée de la foudre, tant ſa mort paroiſſoit précipitée ; je ne pouvois lui rien faire prendre par la bouche, puiſqu'elle vomiſſoit tout, ni la faire ſaigner, à cauſe de ſa foibleſſe ; je lui fis faire des fréquentes lotions comme ci-deſſus ; elle s'efforca à prendre quelques boiſſons, & je lui fis donner des lavemens en abondance : ce qui ſurprendra, c'eſt que le froid des extrémités commença à ſe diſſiper. Le quatrieme jour la malade ſe plaignit d'un auſſi grand mal à la tête que ſi elle y eut reçu un coup violent ; le ventre étoit extraordinairement enflé, les excrémens étoient blancs ; il ſortoit par la matrice un ichor, avec des efforts auſſi violens que dans l'avortement ; il y avoit deux mois qu'elle n'avoit eu ſes régles. En continuant cette méthode, la langue devint plus humide, le ventre plus mollet, la ſécheresſe à la peau moins forte, le viſage ſe gonfla, il ſurvint une éréſipelle ; la maladie donna des preuves d'amandement proportionnellement à la quantité d'eau qu'on jettoit ſur le feu ; la malade ſe plaignit d'une ſtupeur à la cuiſſe, comme ſi elle eut été paralytique : cela ſe diſſipa inſenſiblement, elle guérit après avoir langui pendant deux mois.

Je payai bientôt cherement l'activité avec

laquelle je me livrai au fecours des malades; car je fus moi-même attaqué de cette cruelle épidémie. J'étois dans ma quarante-quatrieme année, jouiffant d'une affez bonne fanté. Je fentis dabord une douleur affez vive à la nuque, elle fut fuivie d'un accès de fiévre violent fans friffon. La douleur fe répandit infenfiblement autour de la tête, qui étoit toute en feu, mes pieds geloient, & toutes les extrémités inférieures étoient fpafmodiques. La douleur augmentoit de jour en jour, au point que l'attouchement de l'air extérieur me devenoit infupportable. J'étois dans une langueur incroyable ; les nuits étoient inquiétes, & m'occafionnoient des fueurs continuelles ; mes yeux étoient douloureux & pefan, & mon corps me fembloit attaqué d'un rhumatifme univerfel. Le troifieme jour les douleurs donnerent un peu de calme, la nuit fut des plus mauvaifes ; le jour fuivant tout alloit de mal en pis, mes pieds étoient toujours glacés, mes mains étoient toutes rouges, & elles éprouvoient des mouvemens convulfifs. A tous ces fymptômes il s'en joignit un encore plus effrayant, c'eft le trouble de mon efprit qui voyoit la mort approcher à chaque inftant. Je vomiffois de tems en tems ; dès ce jour on me fit faire des fomentations & des bains par tout le corps. Le huitieme jour, le pouls étoit convulfif, les douleurs

me faisoient pousser des cris continuels. Le neuvieme, mon esprit étant en delire, je vomis un caillot de sang. Le dixieme, comme ci-devant. Le onzieme, il survint une sueur & un calme dans le pouls, cela donna lieu de placer une décoction de quinquina ; ma voix étoit entrecoupée, & ma parole embarrassée, je grinçois les dents. Le douzieme jour, il survint des convulsions à la machoire, des ris sardoniques, la surdité. Tout ce que produisoit le quinquina, c'est que les accès étoient plus éloignés, de façon que le quatorzieme jour ils ne recommençoient que dans la nuit. Pour lors, j'avois un froid glacial sur tout le corps, des sueurs froides ; on me fit des lotions fréquentes, tout parut se calmer. Le dix-huitieme, je sortis de mon lit en delire, & une foiblesse me força à y rentrer. Dès ce moment je commençai à sentir de la faim ; on me donna imprudemment à manger ; j'eus des sueurs copieuses qui furent suivies d'un sommeil profond. Le moindre bruit m'étoit importun, & tout me paroissoit nouveau & extraordinaire : cela se passa ainsi pendant quelques jours. La nuit du trente-sixieme, j'éprouvai un *cholera-morbus* assez violent, on le calma les jours suivans ; je sentis des douleurs spasmodiques au gras des jambes. Le quarante-huitieme jour, ma surpeau se leva par portions, mes ongles

tomberent, & il en revint de nouveaux; & en peu de tems je fus parfaitement retabli ; on me purgea plusieurs fois pendant les différens tems de ma maladie, je pris beaucoup de lavemens : ce fut par ces seuls remédes qu'on vint à bout de triompher de ce mal dangereux.

Cette méthode simple & facile à pratiquer, a été la seule qui a réussi ; mon exemple a encouragé tous les malades, qui guérissoient presque tous de cette maniere. On m'avoit cependant condamné à la mort, parce que je m'étois conduit presque contre les régles de la Médecine, ou du moins contre celles de quelques Médecins. Dans le commencement de cette épidémie, j'avois prescrit des potions nitreuses en abondance, des boissons acidules, antiseptiques, analeptiques, légérement savoneuses, avec les plantes de cette nature ; la nuit j'avois employé les pilules de cynoglosse & l'opium pour appaiser les douleurs, & procurer du sommeil. Tous ces remédes n'avoient operé aucun soulagement, à l'exception des narcotiques. A l'égard des alexipharmaques, je puis protester qu'ils acceleroient la perte du malade. J'assure au contraire que toutes les fois qu'on passoit ces éponges humides sur la peau, il succédoit une transpiration douce qui donnoit au malade un bien être inexprimable. Je faisois même ouvrir les fenêtres,

& changer le malade de lit deux fois par jour, cela contribuoit beaucoup à lui donner du calme.

Quoiqu'il en soit, je crois que l'on ne doit jamais méprifer les remédes que l'on a employés, ni profcrire la méthode dont on s'eft fervi, quelque fimple qu'elle foit, quand elle eft fuivie d'un heureux fuccès, & quand tous les autres remédes ont été inutiles.

EXTRAITS, Précis & Annonces d'Obfervations, de Remedes, & de Livres.

Sur les effets du Quinquina dans la gangrene.

Quelques progrès que l'on faffe tous les jours dans la perfection des opérations de Chirurgie, quelqu'utile qu'elles foient dans bien des cas défefpérés, il eft conftant que l'on ne doit y avoir recours que quand toutes les autres reffources font épuifées. Cette confidération devient fur-tout effentielle à faire dans un fiécle où l'on pourroit quelquefois agir en cette partie avec trop de précipitation, & enlever des membres que la nature & l'art pourroient peut-être conferver encore. Quand la gangrene attaque fortement une

partie, il semble qu'on ne peut la détruire qu'avec le fer ; cependant il est suffisamment prouvé que le quinquina suffit quelquefois pour en venir à bout ; les deux Observations excellentes que M. Marchant a publiées dans ce Journal (*a*), sur les effets du quinquina dans la gangrene, sont décisives sur ce point ; nous allons cependant en citer deux autres qui leur donneront encore plus de force, & qui doivent, à ce qui nous semble, rendre circonspects sur l'amputation.

M. Pomme fils, Médecin à Arles, nous mande qu'un homme âgé de 30 ans, à la suite d'une éréspelle phlegmoneuse, imprudemment repercutée, fut attaqué de la gangrene ; son bras & son avant bras étoient froids, livides, la main enflée, les doigts sans mouvement, le pouls concentré ; il y avoit des défaillances continuelles. Le malade ne sentoit pas les scarifications les plus profondes ; on lui fit prendre deux gros de quinquina en décoction, de trois heures en trois heures ; on appliqua sur les parties sphacelées une décoction de cette écorce, avec les spiritueux ordinaires. Le lendemain le pouls commença à s'élever, la chaleur revint au bras, la suppuration se retablit, la plaie devint belle, & l'on continua l'usage

(*a*) Journ. de Médec. Tome VI, page 193.

du

du reméde jusqu'à parfaite guérison qui s'acheva dans un mois.

M. Diannyere, Médecin à Moulins, a employé le même reméde dans un cas des plus désespérés. Un Officier âgé de plus de 60 ans, qui languissoit depuis deux ans à la suite d'une paralysie, fut attaqué de la gangrene à une de ses jambes. On y avoit appliqué les vésicatoires, qui y avoient tellement mordu, qu'elles y avoient laissé une plaie large & profonde. Ce fut cette plaie qui se rouvrit au bout de deux ans, après avoir été cicatrisée. La gangrene s'y déclara avec des symptomes les plus effrayans. M. Diannyere proposa le quinquina à la dose de quatre gros en décoction dans les vingt-quatre heures, à plusieurs reprises; dès ce moment la gangrene s'arrêta, la plaie commença à s'humecter, à prendre une meilleure couleur, & l'on vit de jour en jour des succès si marqués de l'usage de ce reméde, qu'au bout de peu de tems le malade fut parfaitement guéri.

LIVRES NOUVEAUX.

Principes de Chirurgie; par M. George de Lafaye, ancien Directeur de l'Académie de Chirurgie, &c. &c. nouvelle édition corrigée & augmentée. A Paris, chez Cavelier, Libraire, rue S. Jacques, au Lys d'Or; prix relié, 3 livres.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE 1757.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties		
1	8	12	8	28	3	$\frac{1}{2}$	N-O. au	Peu de nua.
					4	0	N. foible.	ſerein la nui.
2	5	11	8		3	$\frac{1}{2}$	N. à l'O.	Nuag. *id.*
					3	0	*id.*	
3	6	11	7		2	$\frac{1}{2}$	O. au N-O	*Id.* à 5 h. ſ.
					3	$\frac{1}{2}$	*id.*	quelq. gout. de pluie.
4	4	10	$6\frac{1}{2}$		4	$\frac{2}{3}$	N. au O.	Beauc. de
					5	0	& au N-E.	nuages.
							fort.	Brouil. ép. le matin.
5	3	10	8		3	0	N-E. à	Peu de nua.
				27	11		l'E. & au S-E. méd.	
6	7	$10\frac{1}{2}$	9		9	0	E. à l'O.	Pluie fine
					11	$\frac{1}{2}$	fort.	toute la ma. nuag. le ſ.
7	8	$10\frac{1}{2}$	9	28	0	0	O. au S.	Beauc. nua.
				27	11		S-O. *id.*	pluie petite par int. le ſ.
8	$8\frac{1}{2}$	$12\frac{1}{2}$	8		10	$\frac{1}{2}$	O. *id.*	Beauc. de
					11			nuages.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
9	7	11	7	.			O. N-O.	*Id.* petite
							méd.	pl. à 4 h. ſ.
10	$5\frac{1}{2}$	7	7	27	9	0	S. foible.	Couvert.
					7	$\frac{1}{3}$		Petite pluie
								tout le jour.
11	$6\frac{1}{2}$	9	8		10	0	N-O.mé-	Peu de nua.
				28	2	0	diocre.	ſerein la nui.
12	4	$9\frac{1}{2}$	6		3		N-O.très-	*Id.* Couv.
					4		foible.	la nuit.
13	6	12	9		0	$\frac{2}{3}$	E. au S-	Pluie méd.
					2	0	O. méd.	tout le matin
								& à 10 h. ſ.
								ſoleil à mid.
14	5	9	6		4		N. méd.	Beauc. nua.
					6			ſerein la nui.
15	$3\frac{1}{2}$	8	5		6		N-O. au	Brouil. ép.
					5		N. très-fo.	le matin.
16	3	7	6		4		E. au S.	Couvert.
					3	$\frac{1}{3}$	foible.	Petite pluie
								tout le jour.
17	5	$10\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$			$\frac{1}{2}$	N. méd.	Très-peu
					4	0		de nuage.
18	2	8	$4\frac{1}{2}$		5	$\frac{1}{2}$	N-E. fort.	Serein.
19	$2\frac{1}{2}$	9	6		6	0	N-E.méd.	*Idem.*
20	3	9	6		5	$\frac{1}{2}$	N. foible.	*Idem.*
					4			
21	$5\frac{1}{2}$	$8\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$		3		N.N-E.*id.*	Brum. méd.
22	$2\frac{1}{2}$	$8\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$		2		E. fort.	Peu nuag.
23	$1\frac{1}{2}$	7	4		3	0	N-E. mé-	*Idem.*
					2		diocre.	
24	1	7	$4\frac{1}{2}$		1		N-O. *id.*	*Idem*
					0	$\frac{1}{2}$		
25	4	8	5		0	0	O. méd.	*Id.* pet. pl.

Jour du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lig-nes.	par-ties.		
				28	2	$\frac{1}{2}$		le ma. & le s.
26	4	6$\frac{1}{2}$	4$\frac{1}{2}$		4	0	N-O. au	Beauc. nua.
					6	$\frac{1}{3}$	N. *Idem.*	
27	4$\frac{1}{2}$	8	7			$\frac{1}{2}$	N. N-E. au O. N-O. foible.	Couvert.
28	7	9	7		5		O-N-O. *id.*	*Id.* pet. pl. la nuit.
29	4	6	3		7	0	N. au N-E. méd.	Peu de nuages.
30	0	6	6		6		N. N-E.	Beauc. nua.
					5	$\frac{1}{2}$	au S-O. *id.*	le mat. Couvert le soir & la nuit.
31	6	9	5		6	$\frac{3}{4}$	O. foible.	Beauc. nua.

La plus grande chaleur au thermometre pendant ce mois, a été de 12 $\frac{1}{2}$ dégrés, & la moindre chaleur de 0 dégrés : la différence entre ces deux termes est de 12 $\frac{1}{2}$ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 7 lignes ; & son plus grand abbaissement de 27 pouces 7 lignes $\frac{1}{3}$: la différence entre ces deux termes est de 11 lignes $\frac{2}{3}$.

Le vent a soufflé 10 fois du N.
9 fois du N. vers l'E.
4 fois de l'E.
1 fois du S-E.
2 fois du S.
3 fois du S-O.
7 fois de l'O.
10 fois du N-O.

Il y a eu 3 jours de tems serein.

23 jours de nuageux.
3 jours de brume.
4 jours de couvert.
10 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité vers le milieu du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Octobre 1757.

Les dyssenteries & les cholera-morbus qui s'étoient déclarés pendant les mois précédens, ont commencé à se rallentir. Il étoit aisé de s'en appercevoir par le caractere des déjections, & parce que ces maladies devenoient plus rares & moins rébelles. On a observé que les narcotiques réussissoient médiocrement bien dans ces sortes de cas où ils paroissent communément indiqués ; ils avoient des effets plus marqués après la premiere ou la seconde évacuation. Les fiévres putrides ont été plus fâcheuses qu'auparavant, elles ont exigé quelques saignées dès le commencement ; car le feu étoit si vif & la sécheresse si forte, qu'on ne pouvoit placer des purgatifs, ni des émétiques, aussi-tôt qu'on l'auroit désiré. Cette espece de contre-indication n'a pas peu contribué à rendre ces sortes de maladies aussi opiniâtres qu'elles l'ont été. Le quinquina en décoction unis aux purgatifs, faisoit des merveilles sur la fin de la ma-

ladie. Les petites véroles ont paru plus fréquentes qu'elles ne l'avoient été pendant toute cette année. Il y en a eu peu qui ayent eu des fuites fâcheufes. Quelques-unes cependant, de la nature des confluentes, ont enlevé plufieurs perfonnes, & fur-tout dans le tems de l'éruption. La plûpart de ceux qui ont été attaqués des petites véroles bénignes étoient des enfans ; elles ont été d'un caractere fi doux, qu'ils ne ceffoient pas de prendre de la nourriture pendant prefque tout le traitement, & leur marche étoit fi lente, qu'on étoit quelquefois obligé, pour exciter la fuppuration, de leur donner une décoction légere de quinquina.

Obfervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Septembre, par M. BOUCHER, *Médecin.*

L'air a été dans un état de température agréable jufqu'au 20 du mois, le thermometre n'ayant pas monté au-deffus de 18 degrés, fi l'on en excepte deux ou trois jours. Le tems a été affez froid depuis le 20, le thermometre ne s'étant guéres trouvé, dans les jours de la plus grande chaleur, au-deffus de 13 à 14 dégrés.

Le mercure, dans le barometre, s'eft foutenu pendant plus des deux tiers du mois,

au-dessus de 28 pouces, le vent soufflant alors du Nord-Est & de l'Est; aussi nous n'avons guéres eu de pluie, & l'air a été très-calme pendant tout le mois.

Les brouillards du matin ont commencé vers le milieu du mois. Il y a eu de la gelée blanche les nuits du 24 au 25, & du 28 au 29.

La plus grande chaleur au thermometre, pendant ce mois, a été de 20 dégrés, & la moindre chaleur a été de 3 dégrés; la différence entre ces deux termes est de 17 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 4 ½ lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 10 lignes; la différence entre ces deux termes est de 6 ½ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.
16 fois du Nord-Est.
4 fois de l'Est.
1 fois du Sud-Est.
1 fois du Sud-Ouest.
2 fois de l'Ouest.
2 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 19 jours de tems couvert ou nuageux.
10 jours de pluie, mais peu chaq. jour.
10 jours de brouillards.
2 jours de gelée blanche.

L'hygrometre n'a marqué de l'humidité que 5 à 6 jours vers le milieu du mois, & 2 à 3 jours vers la fin.

Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Septembre.

La fiévre rémittente qui s'étoit manifeſtée dans le mois dernier, a relâché beaucoup de ſa violence dans le petit nombre de ſujets qui en ont été pris dans le cours de ce mois.

Il y a eu un plus grand nombre de fiévres inflammatoires portant à la poitrine, caractériſées par un ſang très-coëneux, & s'annonçant avec tous les ſymptomes de la pleuro-pneumonie, qui cependant paroiſſoient évidemment participer dans la ſuite de la fiévre putride. On ne réuſſiſſoit guéres à obvier aux fâcheuſes ſuites, & à guérir ſûrement; que par l'emploi prudent de quelques émétiques au commencement de la maladie, & après avoir vuidé ſuffiſamment les vaiſſeaux ſanguins par des ſaignées répétées; enſuite de quoi les narcotiques, unis avec ménagement aux diaphorétiques, & entremêles de béchiques inciſifs, achevoient heureuſement la cure.

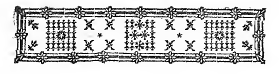
Il y a eu auſſi des fiévres rémittentes bénignes, & des intermittentes, la plûpart fiévres tierces; elles étoient opiniâtres, ou ſujetes à récidive lorſque les malades n'avoient pas été évacués à propos, & laiſſoient aſſez ſouvent après elles de l'enflûre, ſurtout aux jambes & au viſage.

Le rafraîchissement du tems à fait diminuer considérablement les maladies à éruptions. La petite vérole qui paroissoit presque reléguée parmi le petit peuple, n'avoit en général rien de malin. J'ai vû néanmoins une petite fille d'environ 7 ans, périr au quatriéme jour de la maladie, du pourpre noir; ce n'étoit que de ce jour qu'un commencement d'éruption variolique se faisoit appercevoir. J'ai vû aussi quelques érésipelles à phlyctênes, qui ont cédé aux saignées & aux apozemes laxatifs, entremêlés de boissons anodines, antiseptiques & diaphorétiques.

Fin du Tome VII.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Décembre. A Paris, ce 12 Novembre 1757. BARON.



TABLE

GENERALE

DES MATIERES

Contenues dans les six derniers mois de 1757.

Fin de la Table des Matieres.